This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

5

161
T8

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* D U C *DU MAINE.*

Janvier 1736.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1719.	12.	v.
1702.	12.	v.	1720.	5.	v.
1703.	12.	v.	1721.	12.	v.
1704.	13.	v.	1722.	12.	v.
1705.	12.	v.	1723.	12.	v.
1706.	12.	v.	1724.	12.	v.
1707.	12.	v.	1725.	12.	v.
1708.	12.	v.	1726.	13.	v.
1709.	12.	v.	1727.	12.	v.
1710.	12.	v.	1728.	12.	v.
1711.	12.	v.	1729.	12.	v.
1712.	12.	v.	1730.	12.	v.
1713.	12.	v.	1731.	12.	v.
1714.	12.	v.	1732.	12.	v.
1715.	12.	v.	1733.	12.	v.
1716.	12.	v.	1734.	12.	v.
1717.	12.	v.	1735.	14.	v.
1718.	12.	v.	1736.	1.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1736.

ARTICLE I.

HISTOIRE CRITIQUE DE Manichée & du Manicheisme. Suite de l'Article XVI. du mois de Fevrier 1735.

ON a vû dans le premier Extrait de cet ouvrage quel Critique est M. de Beausobre. Ce second & dernier Extrait fera connoître sa Théologie plus étrange encore que sa Critique : quand il jouë le rôle

372014

de Critique il hazarde tout pour justifier les hérétiques les plus décriés; quand il fait le Théologien, d'apologiste devenu calomniateur, il impute aux Saints Peres & même à ses chers héretiques des erreurs énormes qu'il veut insinuer; mais qu'il n'insinüe pas fort subtilement. Le troisiéme livre de son histoire est employé à développer le Systême de Manichée sur la Divinité. On sera effraïé d'y appercevoir M. de Beausobre pousser la témérité & l'erreur au de là du Manichéisme.

Sur l'immatérialité de Dieu.

Qu'on rappelle les idées Sociniennes que Conrad Worstius se hâta trop de produire dans son traité [de] Dieu vers le commencement du siecle passé; M. de Beausobre va plus loin. Il veut rendre douteuse l'immatérialité de Dieu, & cependant par une espéce de bonne foi il ne cache pas des témoignages dont tout esprit raisonnable doit conclure que tous ceux qui pensent, ont éloigné de l'idée

de Dieu l'idée de matiere & de corps.

Le Ministre convient que les Brachmanes dans l'Inde enseignoient que Dieu est une lumiere, mais une lumiere qui n'est pas de la même nature que celle du Soleil & du feu; que c'est une Parole: non une parole articulée; mais une Parole intelligente qui fait connoître aux Sages ce qui est caché; que cette Parole Dieu est corporelle en ce sens qu'elle s'enveloppe d'un corps comme d'un vêtement. Ce qui suit dans le texte cité est manifestement corrompu, M. de Beausobre en avertit. On y lit que lorsque Dieu se dépoüille de ce corps il est visible aux yeux? Un *a* omis rend le texte, contradictoire, inintelligible; qu'on lise *ἀφανίζεται invisible*, le sens sera clair & exprimera la veritable doctrine des Brachmanes. Dieu qui n'est visible aux yeux que par le corps dont il s'enveloppe, cesse de l'être quand il s'en dépoüille. M. de Beausobre à qui une correction si naturelle ne s'est pas offerte, imagine deux corps l'un propre à Dieu, c'est un corps lumineux qu'on ne voit pas

parcequ'il est couvert d'un autre corps le Ciel & le monde. C'est mettre deux corps où les Brachmanes n'en mettent qu'un. Il faudroit faire un livre aussi gros que le sien si on vouloit relever toutes ses conjectures frivoles, ses erreurs capitales, ses citations infideles, ses contradictions.

Les Mages, il en convient & Plutarque l'assûre, avoient appris de Zoroastre leur maître & enseigné à Pythagore que de toutes les choses sensibles la lumiere est celle qui ressemble plus à Dieu. C'est dire clairement que Dieu n'est pas une lumiere sensible. Le Ministre de Berlin ne voit pas ou feint de ne pas voir un sens si manifeste. Selon lui les Mages en s'exprimant ainsi vouloient seulement faire entendre que Dieu étoit une lumiere plus pure, plus parfaite & plus resplendissante. Dieu ne ressembleroit pas à la lumiere s'il n'étoit autre chose que lumiere. Pythagore & les Philosophes du premier ordre qui ont transporté dans la Gréce la Philosophie Orientale: Pherecide, Thalés, Anaxagore, Socrate,

Platon & leurs Disciples les plus fidéles & les plus instruits ne laissent aucun lieu de douter sur ce qu'ils ont pensé de l'immatérialité de Dieu. Démocrite, Empedocle, Heraclite, les Stoïciens en disant que Dieu est un Feu, une lumiere intelligente, simple, incorruptible, expriment assez leur sentiment. Aristote cet interprete de la raison, je parle d'Aristote lui même, & non d'Aristote défiguré par les Arabes, ce sublime Philosophe enseigne clairement que le premier moteur ne peut avoir ni parties ni grandeur. Manichée, oui Manichée a reconnu la vérité que son défenseur voudroit obscurcir. Dieu, selon cet hérésiarque, est une lumiere éternelle, intelligente, très-pure, & qui n'est susceptible d'aucune altération. M. de Beausobre s'efforce de rendre ces expressions douteuses. Rendra-t-il vraisemblable que des hommes d'esprit & qui raisonnoient assûrement, ont joint l'idée de la matiere aux idées les plus exclusives de la matiere, l'intelligence, la simplicité, l'incorruptibilité? Abandonnons sa mauvaise

sa présence sensible par un feu ardent une lumiere éclatante; donc cette splendeur réjaillissoit de sa personne, & montroit qu'il est une lumiere matérielle. Devroit-il être permis d'écrire, de parler à un homme qui raisonne ainsi. Peuple assez malheureux pour qu'il ait le droit de vous séduire, apprenés par cet exemple quelle confiance vous devez avoir en lui, & où conduit la liberté d'expliquer la parole de Dieu selon ses idées & sans prendre pour guides les Saints Docteurs. Mais quoy, M. de Beausobre prétend être leur Disciple dans ce qu'il avance; il assûre que les Peres *appuyent* l'erreur, dont lui & quelques Sociniens sont seuls coupables. Ecoutons-le & frémissons d'indignation, bien tôt elle se tournera en dérision & en mépris. *Les Peres*, dit-il, *les plus habiles & les plus orthodoxes disent constament que Dieu est une lumiere*, il entasse sans peine plusieurs passages où cette metaphore est répétée. Prendre des métaphores pour des expressions exactes & simples, & de cet usage à contre sens former une preu-

de Nazianze qu'il avoüe s'être attaché à prouver le contraire; il les rapporte confusément, & son indiscretion met le contre-poison à côté de ce qu'il y auroit, selon sa fausse interprétation, de venimeux. Il rapporte ces paroles du Saint Docteur : *Dieu qui créa le Soleil pour éclairer le monde, ne créa point de lumiere pour le monde des esprits ; parce que ce monde toujours éclairé de la lumiere la plus grande ; n'a aucun besoin de la lumiere seconde.* De quels termes plus forts, plus clairs pourroit-on se servir pour distinguer la lumiere intelligible de la lumiere corporelle? Le Socinien de Berlin pousse à bout la patience des Lecteurs. *Il faut*, dit-il, *bien de l'indulgence pour excuser S. Grégoire de Nazianze qui établit une sorte de consubstantialité entre Dieu & les Anges, une égalité de nature entr'eux & le Fils de Dieu.* Tous les Chrétiens ne s'éleveront-ils pas contre un calomniateur si téméraire ? Quoi Saint Grégoire de Nazianze, ce zélé, cet intrépide, cet immuable défenseur de la consubstantialité du Verbe, a enseigné l'égalité

de nature entre le Fils & le
entre les Anges & Dieu !
preuves produit-on d'une a
si griéve ? Une métaphore ,
vertus qui environnent la Div
des lumieres d'un second or
rayons de la premiere lumie
teur qui craint de s'expliqu
ment entasse ici passages sur
où Dieu & le Verbe sont a
gurément lumiere. Trop gên
te crainte de paroître pur So
pis que Socinien , il s'échap
dire que dans ces passages i
point d'une lumiere métap
mais d'une lumiere réelle ;
lumiere est la divinité mêm
le Tabor par les trois Disc
Avoüons-le, il cite un A
tholique, & il cite exactem
Allatius Grec de cette espe
tendus Sçavans , qui ont
lû & n'ont jamais sçû lire.
teur des Grecs Modernes
sans principes de Philosoph
Théologie a osé avancer
du corps & des habillemens
Christ transfiguré sur le Ta

ſa divinité renduë viſible aux yeux des Apôtres fortifiés par une vertu divine. L'Ecriture ne dit rien de ſemblable, & les Peres cités par Allatius le démentent. Saint Chriſoſtome *Homelie LVII.* ſur Saint Matthieu, dit nettement que cette lumiere n'étoit qu'une image de la gloire du corps de Jeſus reſſuſcité, image toute corporelle, preuve de ſa divinité par ſon éclat miraculeux; mais fort différente de la divinité, cauſe d'un plaiſir très-inférieur au bonheur des Saints. Saint Jean Damaſcene *dans le Sermon ſur la Transfiguration* enſeigne expreſſément que cette lumiere n'étoit que l'éclat du corps de Jeſus-Chriſt. Nous lui abandonnons ſans peine Allatius Théologien médiocre, & il marque aſſez qu'il nous abandonne les Saints Peres, quand il convient que nous pouvons l'accabler d'une foule de paſſages de ces Saints Docteurs qui ſoutiennent *que la nature divine eſt inviſible, ſans figure & ſans grandeur* : ſa réflexion eſt frapante. » *Tout ce qu'on* » *peut conclure de ces paſſages, c'eſt* » *qu'ils ſe ſont contredits.* Pour le

prouver il auroit fallu opposer à de autorités précises & dogmatiques d pareilles autorités, & non des hym nes, des poësies, des métaphores une expression ambigue de Tertullien déja Montaniste, expliquée dans tou tes les Ecoles, un argument proposé à Marcion par un Auteur inconnu où il lui fait sentir que ses deux er reurs sur la matérialité de Dieu & l'éternité de la matiére se combattent sans adopter ni l'une ni l'autre. I faudroit ne nous pas donner l'igno rant & fabuleux Eutichius Patriarche Monophysite d'Alexandrie, pour un témoin sûr de la Foy de l'Eglise Orien tale, & Théodore ancien Hérétique pour témoin des sentimens de l'an cienne Eglise.

Produira-t-il les paroles expresses d'un seul Pere qui déclare que la Ma térialité de Dieu étoit une Doctrine tolérée de son tems? Et nous, nous lui ferons remarquer avec quelle vi vacité Origene & Théodoret se sont élevés contre Meliton qu'ils accusent de cette monstrueuse erreur. Nous l renvoyerons au trente-quatriéme dis

cours de Saint Grégoire de Nazianze où le sujet est épuisé. Nous perdons le tems. Il ose avancer sans pudeur que les Philosophes, que les Saints Peres en assûrant positivement que Dieu est incorporel *ne s'entendoient pas*. Origene, dit-il, nous l'apprend dans la Préface de son Livre *des Principes*. Origene dit le contraire, qu'on le lise page quarante-neuviéme, colomne premiére de la nouvelle édition. Il s'agit d'un passage du Livre Apocriphe intitulé faussement *la Doctrine de Saint Pierre. L'Auteur quel qu'il soit*, ce sont les paroles d'Origene, *ne prend pas le terme d'incorporel comme l'ont pris les Philosophes Grecs & Gentils dans leurs disputes, il le prend comme le prennent les hommes les plus simples & les plus ignorans pour un corps moins grossier que le nôtre & subtil comme l'air*. Le Ministre de Berlin avoit-il lû Origene quand il l'a cité ?

COMMENT DIEU EST LA VE'RITE'.

Changeons de matiere, M. de

Beausobre paroîtra toûjours le même ; toujours attentif à insinuer, à faire valoir ce qui affoiblit la Foy, ce qui obscurcit la Religion. Singe de Bayle sans en avoir les talens, il rappelle assez hors de propos & sans s'appercevoir combien le Saint Docteur est opposé à ses blasphêmes sur la Matérialité de Dieu. Il rapporte, dis-je, que Saint Augustin Livre VII. Chapitre X. du Livre de ses Confessions, dit que Dieu est une lumiere spirituelle d'une autre nature, d'une autre espece, entierement différente de la lumiere ordinaire ; *aliud valdè ab istis omnibus*, & qu'il ajoûte que cette lumiere est la vérité. Pour rendre Saint Augustin suspect, le Novateur observe malicieusement que la vérité n'est qu'une proprieté des substances, leur être réel, ou une modification de l'esprit. Qui ne sçait pas que la vérité Métaphysique n'est qu'un rapport de l'objet à la connoissance, & de la connoissance à l'objet ? Ce n'est pas assûrement cette vérité Métaphysique que Saint Augustin appelle Dieu il parle, & dans l'endroit cité & dan

ſon Traité *du libre Arbitre* & ailleurs d'une vérité ſubſiſtante, opérante, d'une *vérité qui nous a créé, qui a créé le monde, qui le conſerve.* Il appelle Dieu vérité parce qu'il eſt la ſubſtance premiere complette, cauſe de toutes les autres ſubſtances, parce qu'il renferme en ſon eſſence toute vérité, & qu'il eſt l'origine de toute vérité, il parle après l'eſprit de vérité. M. de Beauſobre & un autre Ecrivain s'efforcent inutilement de rendre cette expreſſion de Saint Auguſtin ſuſpecte ou de Manichéiſme ou d'Athéiſme.

Dans la ſuite le Socinien moins diſſimulé, donne atteinte à tous les attributs de Dieu. On peut, ſelon lui nier l'immenſité de Dieu, ſans intéreſſer la Religion. Worſtius pour l'avoir dit devint l'horreur des Calviniſtes, des Anglicans, des Luthériens. Verront-ils tranquillement le Miniſtre de Berlin renouveller ce blaſphême? Donnons encore un eſſai de la Théologie de ce Miniſtre.

SUR LA GÉNÉRATION DU VERBE.

Le Lecteur instruit nous prévient ; il s'attend que l'Auteur toujours penchant vers les opinions les plus écartées de la Foy, ornera de toute sa foible éloquence le Sabellianisme des Sociniens ; qu'au hazard de paroître ne pas avoir lû les Livres les plus communs, il tâchera après les Ariens & de concert avec les Sociniens d'obscurcir la tradition manifeste depuis les Apôtres sur l'adorable Trinité, qu'il dissimulera les réponses victorieuses de Bullus aux chicannes de Socin, d'Episcopius, de Courcelles ; qu'il s'appuyera de ce que le Sçavant Pere Petau accablé par l'immensité de son Ouvrage a écrit avec trop de précipitation contre quelques Peres des trois premiers siécles, qu'il a condamnés sur des expressions dures, avant que d'avoir assez conferé ces endroits suspects avec d'autres qui les réduisent à un sens Catholique. La Préface de ce grand homme mise à la tête du même volume prévient tout

l'abus qu'on pourroit faire de la févérité de ce Théologien Orthodoxe, contre certains passages d'un petit nombre d'Ecrivains antérieurs au Concile de Nicée. Le Pere Petau dans cette Préface prouve évidemment l'entiere conformité de la Foy des trois premiers siécles avec la décision de Nicée. M. de Beausobre & ses semblables connoissent cette Préface ; ils n'en parlent point. Quel nom mérite un tel procédé ?

SUR LE SABELLIANISME.

L'Auteur entreprend l'Apologie des Sabelliens avec un zéle marqué. Tout son Livre prouve son affection pour les Hérétiques. Mais un nouveau motif l'a engagé à servir les Sabelliens avec plus de chaleur ; il fait observer que les Sociniens sont leurs disciples fidéles ; qu'on ne s'étonne donc pas s'il expose soigneusement le systême Sabellien, s'il en éloigne tout ce qui pourroit révolter l'esprit. Les Saints Peres, dit-il, ont mal entendu la Doctrine des Sabelliens ; ils leur ont

eſt legere & plus propre à décrier une opinion qu'à la confirmer. Il ne cite d'ancien qu'Hypolite fort éloigné de cette erreur, & auquel il impoſe. Page 520. dans la note 2, il exprime ainſi l'erreur que nous entreprenons de combattre : *Avant que le Verbe eût été incarné, on ne pouvoit pas dire qu'il avoit été engendré du Pere.*

Eſt-ce à des Chrétiens qu'on veut perſuader que Dieu n'a eu un Fils qu'après l'Incarnation, que le Verbe n'eſt point engendré, n'eſt point Fils, ne doit point être appellé Fils. Qu'un Socinien qui ne regarde le Verbe que comme un attribut de Dieu, comme ſa ſageſſe, & qui n'accorde à Jeſus-Chriſt le nom de Fils de Dieu qu'entant qu'il a été formé miraculeuſement par l'opération divine ; qu'un Socinien avance de pareils blaſphêmes, il dément l'Ecriture, il méconnoît la tradition ; au reſte il ſuit ſes principes ; mais cette propoſition hazardée fait horreur à tous ceux qui reconnoiſſent la tradition Apoſtolique, ou du moins l'Ecriture pour regle de leur Foy. Les Saints

Saints Livres enseignent la génération éternelle du Verbe, ils le nomment Fils avant tous les tems. Comment éluder l'autorité du Pseaume cent dixiéme ? *Je vous ai engendré de ma substance avant que l'Etoile du matin ait annoncé le premier jour. Ex utero ante luciferum genui te.* On lit cette magnifique expression de la génération du Verbe dans toutes les versions dont l'Eglise s'est servie ; l'Hébreu offre le même sens, les plus habiles interprêtes en conviennent ; je ne nomme pas Pagnin & Genebrard. Salomon inspiré parle comme son pere de la génération du Verbe, il l'a décrit chapitre VIII^e des Proverbes, & il donne au Verbe le nom de Fils dans le chapitre XXX^e. du même Livre. Les Disciples des Apôtres & les Saints Docteurs qu'ils avoient instruits ont parlé le même langage ; c'est le langage invariable de l'Eglise. Rapportons seulement les propres termes des Saints Peres les plus voisins des Apôtres. Ces premiers maîtres de l'Eglise sçavoient assûrement mieux la Religion & l'exposent plus fidélement que Dupin &

M. de Beauſobre. Saint Ignace dans l'Epître aux Magnéſiens dit, que le Verbe étoit avant tous les ſiécles dans le Pere. Saint Juſtin dans le dialogue contre Tryphon dit, que le Fils vrayment engendré avant toutes les créatures étoit avec le Pere. Athenagòras expliquant à l'Empereur Marc-Aurele la croyance commune des Chrétiens, appelle le Verbe le Fils aîné de Dieu, engendré de ſa ſubſtance, modéle & créateur de tous ſes ouvrages. Saint Irenée Livre IV Chapitre XXVII dit que le Fils, qui eſt le Verbe, a créé le Monde. Lib. II. Chapitre LV. il dit que le Fils a toujours coéxiſté à ſon Pere. Saint Grégoire Thaumaturge, dans l'expoſition de ſa Foy, proteſte qu'il n'y a qu'un Dieu Pere du Verbe vivant. Il ſeroit inutile de conſulter les autres Docteurs de l'Egliſe, les Théologiens même des Sectes qui n'ont pas entierement renoncé au Chriſtianiſme, ni rejetté le Symbole de Nicée, de Conſtantinople, de tous les Conciles. Quiconque l'admet fait profeſſion de croire *dans un Fils unique de Dieu, né avant tous les ſiécles,*

engendré, consubstantiel au Pere par qui tout a été fait. Le Verbe est donc Fils, il l'*étoit* quand il créoit le Monde, il l'étoit avant son Incarnation, la naissance avant tous les siécles est le propre du Verbe engendré non fait, le Verbe est donc Fils. L'Eglise l'avoit apris du Saint-Esprit par l'organe de Saint Paul. L'Apôtre Chapitre I de l'Epître aux Hébreux, déclare que Dieu a fait par son Fils toutes les choses temporelles, que ce Fils est la splendeur de sa gloire & le caractere de sa substance.

Saint Hyppolite s'est-il écarté de la tradition commune. Non, M. de Beausobre se fonde sur l'Homélie ou plûtôt le fragment de ce Pere qui regarde l'hérétique unitaire Noet. A-t-il oublié qu'il approuve un peu plus haut certains critiques qui regardent cet ouvrage comme supposé ? Sans entrer dans cette dispute nous consentons d'admettre l'autorité de S. Hyppolite, elle confondra le Novateur. Dans la page 13 de l'édition de Fabricius qu'il cite, il a lû que quoique *Dieu fût seul*, il *étoit plusieurs*, que

quand il a voulu, il a fait paroître son Verbe Créateur de toutes choses, qu'il avoit *engendré* ce Verbe conseiller, conducteur, ouvrier de tout ce qu'il a fait, qu'il l'a *engendré* comme une lumiere qui sort de la lumiere, & qu'ensuite d'invisible qu'il étoit il l'a rendu visible au Monde pour sauver le Monde. Le Verbe a tout fait & le Pere n'a engendré que lui. Page 16. il prouve que le Fils a toujours été le nom de la seconde personne divine que nous adorons. Il s'objecte, quelqu'un me dira, vous donnez au Verbe un nom nouveau quand vous l'appellez Fils, il répond que Saint Jean, que Saint Paul ont parlé comme il parle, que Saint Paul a dit, Dieu a envoyé *son Fils* pour prendre une chair semblable à notre chair de péché. Il ajoûte, quel étoit ce Fils que Dieu a envoyé? *N'étoit-ce pas son Verbe*, qu'il a appellé Fils dès le commencement? Le Verbe étoit déja *Fils unique & parfait*, il devoit encore l'être d'une maniere plus complette quand par amour pour les hommes & pour en faire des Fils de Dieu il se-roit n é homme.

Nous nous lassons & nous craignons de lasser le Public en laissant trop long-tems sur la scéne un Acteur qui joüe si mal son rôle, un homme qui raisonne si peu; cependant nous demandons la permission de donner encore un échantillon de sa Théologie. Qu'on nous pardonne, la charité nous oblige de détromper un Auteur vain qui se croit admirable, & d'empêcher qu'il n'ait des admirateurs même parmi les esprits superficiels prompts à secoüer le joug de la religion. Quelqu'accoûtumez que soient nos Lecteurs au stile du Ministre de Berlin quand il parle des Peres, souffriront-ils patiemment qu'il traite page 480. *de saillie d'imagination & de pensée que la raison ne laisse passer qu'avec beaucoup d'indulgence*, cette maxime de Saint Augustin *je ne croirois pas à l'Evangile si l'autorité de l'Eglise ne m'y portoit*? Il avance que ce sont les propres paroles du S. Docteur *dans sa réfutation du fondement du Manichéisme.* On ne devineroit pas l'objection qu'il propose en insultant contre ce principe solide du S. Docteur. L'objection est trop singu-

liere pour être dévinée. S. Augustin raconte dans le Livre septiéme de ses Confessions que la lecture des Philosophes Platoniciens le rapprocha de la vérité & lui donna du goût pour l'Evangile de S. Jean : M. de Beausobre en conclut que c'est l'autorité de Platon & non l'autorité de l'Eglise qui a rendu l'Evangile croyable à S. Augustin. Voici son argument développé. S. Augustin enséveli dans les ténébres du Manichéisme, ignorant les principes de la Foy, ne connoissant pas l'Eglise, éloigné par l'orgueil qu'inspire une fausse science, de la lecture de l'Evangile, a commencé d'en avoir meilleure opinion par la conformité qu'il a remarquée entre les Ecrits de quelques Platoniciens qu'il éstimoit, & le commencement de l'Evangile de S. Jean; donc S. Augustin Evêque pleinement instruit des Dogmes de la vraye Eglise, combattant pour elle, n'a pû dire, que la seule autorité de l'Eglise le déterminoit à regarder l'Evangile comme la parole de Dieu. Voilà précisément comme raisonne le censeur des Saints Peres. Ce trait acheve son portrait ;

qu'il ne ſe plaigne pas du peintre, il s'eſt *peint* lui-même. On a d'autres Tableaux de lui dans ſon *Diſcours ſur les Adamites*, dans ſes Satyres plates, indécentes, impies, intitulées *des Images Apoſtoliques*, *la Vierge Reine de Pologne.*

ARTICLE II.

JOANNIS REINH VITRIARII Juriſconſulti & anteceſſoris ordinarii inſtitutiones juris naturæ & gentium in uſum Sereniſſimi Principis Chriſtiani Ludovici Marchionis Brandeburgici, &c. Ad methodum Hugonis Grotii conſcriptæ & auctæ à Jacobo Vitriario. Acceſſit Joannis-Franciſci Buddei Hiſtoria juris naturalis, ſynopſis juris naturalis & gentium juxtà diſciplinam Hebræorum ut & ſpecimen Juriſprudentiæ Hiſtoricæ. Lugduni Batavorum apud Samuelem Luchtmans academiæ Typographum 1734. C'eſt-à-dire, *Inſtitutions du droit naturel & des gens par M. Jean Vitriarius, augmentées par ſon fils M. Jacques Vitriarius,*

avec deux Ouvrages de M. Jean-François Buddée. A Leide chez Samuel Luchtmans 1734. in-8°. *en un volume de 568. pages sans compter un* index *fort exact & les deux additions de M. Buddée.*

CE Livre eſt déja connu par les Amateurs du Droit. Il y en a eu pluſieurs Editions, entr'autres une en 1704. & voici la plus récente. La réputation ſi bien établie de M. Vitriarius, & la vogue de ſes *Inſtitutions* nous diſpenſeront d'entrer dans un long détail ſur cette Edition nouvelle. Elle eſt préférable aux précédentes, ne fût-ce que par les ſoins que s'eſt donné l'infatigable Auteur à la revoir & à la perfectionner. On manquoit d'Elemens complets pour la Science du Droit de la nature & des gens. L'expérience & le travail d'un Profeſſeur ſuivi par des diſciples de toutes les Nations polies ont ſuppléé à ce défaut, de ſorte qu'on n'a rien à déſirer ſur cette matiere en fait d'abregés.

La méthode que l'on y ſuit eſt celle du célebre Grotius *de jure belli & pa-*

cis. La division des Livres, des Chapitres, des Paragraphes est à peu près la même. Il étoit difficile de faire mieux. Mais ce n'est point une imitation servile. Outre que M. Vitriarius dérange quelques Chapitres de Grotius pour arranger les matieres d'une façon plus naturelle dans son Abregé Elémentaire, il ne suit pas toujours & en tout l'avis de son Auteur. Consommé dans l'étude profonde de la Loy naturelle & de ses conséquences, il n'admet de Grotius que ce qui lui paroît évidemment gravé dans l'idée exemplaire de la nature. Quand il pense autrement, il le dit & le marque à la marge de chaque réponse. Car il faut remarquer que c'est par voyes de demandes & de réponses qu'il procede L'on ne sçauroit trop faciliter une Science si féconde & si difficile à fixer dans les esprits. Qui ne connoît les Loix primitives de la nature ! Tout homme, toute nation, tout âge. Mais quel est le Phénix qui sçait déduire les conséquences éloignées des premiers principes ? Quel esprit assez ferme pour en voir l'enchaînement & la liaison ?

quel cœur aſſez droit pour ne pas y *fourer* quelquefois des ſophiſmes favorables à ſes intérêts ?

Qu'on nous permette ici une réflexion. Il en eſt du Droit naturel comme de la Théologie morale. L'une & l'autre Science puiſent dans les mêmes ſources. A le bien prendre l'une eſt la même choſe que l'autre. Elles ne commencent à ſe ſéparer que dans deux objets. La premiere s'attache principalement à ce qui concerne la ſocieté humaine, la paix & la guerre. La ſeconde ſe borne plus particulierement aux mœurs, ſoit générales, ſoit propres de chaque état par rapport à Dieu, au prochain, à ſoi-même. La difficulté preſque inſurmontable de réduire à la certitude morale deux Sciences que les paſſions tâchent d'obſcurcir a fait donner les Caſuiſtes & les Juriſconſultes dans des écüeils palpables. D'autres plus éclairés ont évité ces écüeils viſibles & l'on ne ſçauroit aſſûrer qu'ils ne donnent pas dans quelques écueils cachés ? Seroit-ce aveuglement d'eſprit ou corruption de cœur dans les uns & les autres ? Non.

Ceux que l'on a affecté d'attaquer ſuivoient le torrent des plus Anciens qu'on n'a pas relevez par une affectation plus groſſiere. Nous parlons principalement de la *Théologie morale.* Car nous obſerverons en paſſant que l'on n'a pas été ſi délicat ſur le *Droit de la nature & des gens.* L'on a aſſez laiſſé dire aux Auteurs ce qu'ils ont voulu, ſans prendre un intérêt ſi vif au ſujet d'une Science dont dépend le bonheur ou le malheur, l'élévation ou la ruine, la vie ou la mort des nations entieres, en un mot la guerre ou la paix. L'on n'a pas été non plus ſi délicat ſur la Juriſprudence ordinaire, dont tout le monde ſçait par épreuve les conſéquences. Nous ne ſonderons point le myſtere de cette différence de conduite. Contentons-nous de conclure qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe donner pour Caſuiſte ou pour Juriſconſulte ſans s'expoſer à des mécomptes ſouvent arbitraires & quelquefois réels. Il n'y a qu'une droiture à toute épreuve qui puiſſe & qui doive guider le procedé de quiconque s'en mêle: droiture d'eſprit & de cœur avec aſſez de

désintéressement dans l'un, pour nous sauver des subtilitez de l'autre. Hé qui peut se répondre de cette double perfection ? Dieu seul est souverainement parfait. Quant à la Jurisprudence soit naturelle, soit civile, soit chrétienne ; le commun des hommes doit se contenter des guides qui se distinguent par les lumieres & par la probité, quoiqu'ils ne laissent pas d'être hommes. C'est sur ce pied-là que M. Vitriarius prie les Lecteurs de recevoir ses *Institutions*, en les exhortant à penser autrement que lui sur les décisions qui pourroient leur déplaire. Une maniere de penser si désintéressée est une preuve de son exactitude à ne rien hazarder qu'il croye justement répréhensible.

Nous devons avertir que cet ouvrage a été augmenté considérablement par son fils, & enrichi de Sommaires avec une table complette dès l'édition de 1704. On y trouvoit encore, comme dans celle-ci, deux Sçavantes Dissertations de M. Jean-François Buddée, l'une intitulée *Historia juris naturalis* ; l'autre *Synopsis juris*

natura & gentium juxtà disciplinam Hebræorum. En un mot ce n'est ici qu'une réimpression de 1734.

ARTICLE III.

SUPPLEMENT AU JOURNAL du Regne d'Henry IV. Roy de France & de Navarre, depuis le 2. du mois d'Août 1589. jusqu'au 1. d'Avril 1594. depuis le 1. de l'an 1598. jusqu'en l'an 1602. & depuis le 1. de Janvier 1607. jusqu'au mois de Juin 1610. tiré sur un manuscrit du tems, avec plusieurs pieces curieuses sur ce Regne en deux volumes in-12. *1. volume pages 254. sans l'Avertissement, 2. volumes pages 233. 1736. sans nom de Ville ni d'Imprimeur.*

L'Editeur de cet Ouvrage nous fait extrêmement valoir le présent qu'il en fait au Public. Il a raison, tout ce qui porte le caractere de la vérité devient précieux pour ceux qui l'aiment, & communément cet avantage se trouve, dans ces pieces écrites sans

art & ſans oſtentation, où un particulier ſouvent obſcur, & par là même exempt d'intérêt & de paſſion, ne cherche qu'à s'amuſer & qu'à s'inſtruire lui-même, en tenant un compte fidele des événemens dont il eſt témoin ou qu'il eſt à portée d'éclaircir. Pourquoy faut-t-il que le très-grand nombre parmi les hommes, ſoit expoſé à être le joüet & la duppe de ceux qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire? La plûpart, en les ſuppoſant même d'ailleurs exacts & laborieux, ajuſtent les faits à leurs caprices & à leurs idées. C'eſt bien moins pour l'ordinaire l'Hiſtoire d'une Nation, d'un Heros qu'ils nous donnent que celle de leurs propres ſentimens & que l'apologie de leurs paſſions. Il eſt bien vrai qu'on peut les confronter avec les ſources où ils ont dû puiſer, & les juger ſévérement ſuivant cette regle; mais ce travail ne convient qu'à l'elite des eſprits; le reſte, trop pareſſeux pour éclaircir ſes doutes, ou trop ignorant pour en former, reçoit ce qu'on lui préſente, & prend ſans examen les impreſſions qu'on veut.

Ceux qui connoiſſent le Journal d'Henri IV étoient attriſtés des Lacunes qui interrompoient l'Ouvrage: ce ſont les onze années & demie de vuide qui s'y trouvent que ce ſupplément remplit. On l'a compoſé de deux Manuſcrits du tems qu'on ſe fait un plaiſir de communiquer au Public, *dit l'Editeur*, pour rendre le Journal de ce grand Prince plus parfait & plus entier.

Ces Manuſcrits ſont-ils vrais? C'eſt ſur quoi nous ne voulons former aucune chicanne; nous convenons même avec l'Editeur que le Style en eſt ſimple; que l'exactitude à marquer les Epoques, y eſt grande; que les expreſſions enfin, en ſont naturelles, & conformes au genie de ce tems-là; mais il nous paroît qu'on auroit pû prévenir quelques queſtions que le titre ſeul de l'ouvrage, fait naître aſſez naturelement. Ces Manuſcrits ſont-ils de la même main que ce que nous avions déja? Il falloit en avertir. Ne renferment-ils préciſément que ce qui manquoit à ce qui a parû? Ce hazard ſingulier, meritoit une obſervation

particuliere. Enfin, s'ils sont d'un Auteur different, outre ce qu'on nous donne aujourd'hui, ne contiennent-ils pas ce que l'autre Journal apprend? Dans ce cas là, on auroit pû les imprimer en totalité, sans craindre la répetition; on ne voit pas toujours les mêmes objets; ou on les voit diversement. Deux Auteurs ne se rencontrent pas dans les mêmes faits, ou lorsqu'ils se rencontrent, ils varient presque toujours essentiellement dans les circonstances? Les esprits délicats se plaisent à chercher la vérité au milieu de ces contradictions, & les esprits solides, se confirment dans le mépris qu'ils font, de nos foiblesses & de nos lumieres.

Quoiqu'il en soit, le premier volume de ce supplément ne remplit que la premiere lacune de l'ancien Journal, c'est à dire depuis le 2. du mois d'Août 1589. jusqu'au 1. d'Avril 1602. Nous l'avons lû avec exactitude, & nous pouvons répondre qu'il ne contient rien d'essentiel, que ce que l'on aura déja vû, soit dans l'Histoire générale, soit dans tant d'autres ou-

vrages qui ont été faits à l'occasion de la Ligue & de ces tems malheureux. Malgré cela, nous le recommandons aux personnes curieuses, & nous osons les assurer qu'elles y trouveront une satisfaction, qu'elles cherchent en vain tous les jours dans les livres les mieux écrits; elles n'y appercevront point l'entousiasme de la passion, l'emportement de la satyre, ni ces reticences adroites que l'on emploie pour établir mieux ses propres idées, & pour décrediter plus sûrement celles des autres. La vérité paroît ici avec toute la candeur qui en est l'attribut; vous sentez un homme de bien, un Citoyen rempli d'humanité, qui préservé par son caractére & ses reflexions de la contagion générale, gémit dans le silence, des maux qu'il ne peut empêcher, & hâte par ses vœux le moment de la délivrance public.

La naiveté avec laquelle l'Auteur s'exprime, nous retracera utilement le souvenir des maux dont la Monarchie fut affligée dans les derniers siecles. La faction des seize exerce dans la Capitale un pouvoir Tyrànique; le *faux zele qui les transporte*, change

à leurs yeux les attentats les plus noirs en autant de vertus heroïques. On est coupable, on merite la mort, on la subit même au mépris des loix les plus saintes, dès qu'on n'épouse pas leurs fureurs; l'étranger introduit jusqu'au sein de l'Etat, profite trop malheureusement de ces dispositions, & son argent acheve de corrompre ceux que le Fanatisme n'avoit pas absolument séduit; les grands se déchirent par jalousie, après avoir renoncé par ambition à leur devoir. Leur division heureusement vient au secours de l'Etat, & fait à la fin triompher le rival qu'ils vouloient détruire; le Sanctuaire lui même n'est pas inaccessible à la licence, & aux criminelles préventions. La Chaire retentit de toutes parts des invectives les plus outrées; les ministres de la paix se prêtent jusqu'au manége des armes; les Ecoles les plus respectables oublient totalement les vrais Principes, & autorisent de leurs suffrages les décisions les plus absurdes.

Voilà en racourci ce que présente le premier volume, ou du moins ce qu'il sera aisé de conclure de la mul-

titude de faits qui y sont exposés. Que de réflexions à faire en même tems sur la foiblesse & l'inconséquence des hommes, sur le danger de ces esprits broüillons, nés pour dominer les simples & pour les allumer, sur ces opinions enfin extravagantes, & cruelles que la passion & l'ignorance sous le masque de la religion, enfantent & entretiennent ! C'est l'Ouragan qui renverse tout ce qu'il rencontre ; & qui du Païs le plus abondant fait presque en un moment une contrée déserte & sterile.

Le Second volume remplit les deux autres lacunes que nous avons indiquées. Les tems n'étoient plus les mêmes. Henri IV réveré de ses sujets ne songeoit qu'à réparer les malheurs de la Guerre, & se montroit aussi grand & aussi aimable dans la Paix qu'il avoit parû actif & redoutable à la tête de ses Armées. Que de profondeur dans sa Politique, mais que de vérité tout à la fois, & de douceur dans sa conduite ! On connoît la merveilleuse facilité de ce Prince à répondre sur le champ avec un sens

exquis aux demandes & remontrances qu'on lui faisoit, L'Auteur de ce Journal, nous en fournit une preuve trop belle pour n'en pas faire part à nos lecteurs.

Le 27. de Septembre 1698. Les députés du Clergé, s'étoient rendus à Meaux & puis à Monceaux pour faire leurs rémontrances au Roy sur les desordres qui affligeoient l'Eglise de France. (a) L'Archevêque de Tours, François de la Guesle portoit la parole ...(b) Le Roi ayant entendu ces rémontrances, *dit le Journal*, a répondu :
„ Je reconnois que ce que vous avez
„ dit est veritable, mais je ne suis pas
„ Auteur de tous ces maux, ils étoient
„ introduits par-avant que je fusse
„ venu : pendant la Guerre j'ai courû où le feu étoit allumé pour l'é-
„ touffer, maintenant que nous sommes à repos, je ferai ce que veut le
„ tems de la paix, je sens que la re-

(a) Cette Reponse fut fort répandue dans le tems. On en trouve la substance dans Mezeray, &c.

(b) Tome II. Page 18.

» ligion & la justice sont les colonnes
» & fondements de ce Roïaume,
» qui se conservent sous la pieté, &
» quand elles n'y seroient point, je
» les y voudrois établir; mais pied
» à pied, comme je fais en toutes
» choses; je ferai en sorte, Dieu ai-
» dant, que l'Eglise soit aussi bien
» qu'elle étoit il y a cent ans, mais il
» faut par vos bons exemples que
» vous répariez ce que les mauvais
» ont détruit; & que la vigilance
» recouvre, ce que la nonchalance
» a perdu: vous m'avez exhorté de
» mon devoir, je vous exhorte du
» vôtre; faisons bien vous & moi,
» allez par un chemin, & moi par
» l'autre, si nous nous rencontrons,
» ce sera bien-tôt fait. Mes Prédeces-
» seurs vous ont donné des paroles
» avec beaucoup d'apparat, & moi
» avec ma Jacquette grise je vous
» donnerai des effets: Je suis gris au-
» dehors, mais tout or au dedans.»

Ce que l'Auteur rapporte encore d'une nommée Marthe Brossier que l'on disoit être possedée de trois Démons, fera plaisir aux Amateurs de

ces faits extraordinaires. (*a*) Sur le bruit que cette avanture faisoit dans Paris, (*b*) l'Evêque fit assembler dans l'Abbaye de Sainte Géneviéve plusieurs Docteurs en Theologie & en Medecine, pour y examiner cette fille. Le premier jour, ce ne furent de sa part que Sauts, que Contorsions, Convulsions, Tons de voix extraordinaires &c. L'étonnement fut grand d'abord, mais malheureusement le Theologien Marius s'avisa de lui parler en Grec, & le Medecin Mareschot lui fit plusieurs demandes en Latin. Soit que le triple Démon de Marthe ignorât ces deux langues, soit comme elle voulut le persuader, qu'elle ne fut pas *en lieu* de s'exprimer, elle ne répondit mot, & l'assemblée se sépara fort prévenüe contre elle. Le lendemain 31 de Mars elle eût son tour & répara sa gloire. Après des Convulsions pareilles à celles du jour précedent, les Docteurs en Medecine Ellain & Duret lui enfoncerent une Aiguille entre le Pouce, & l'Index de

(*a*) Tome II. Page 29.

(*b*) 30. De Mars 1599.

la main droite, ce qu'elle souffrit sans donner aucune marque de douleur. Le *jour suivant*, 1. d'Avril la foule fut *infinie* à Sainte Géneviéve; le Pere Seraphin Capucin commence l'Exorcisme. A ces paroles *& Homo factus est*, Marthe tire la langue, à ce mouvement succedent des Contorsions effroiables, elle se transporte depuis l'Autel jusqu'à la Chapelle, avec une celérité si grande, qu'elle surprend tous les assistants. Le P. Seraphin en extase, s'écrie, *s'il y a quelqu'un qui en doute, qu'il essaie au peril de sa vie d'arrêter ce Démon.* Le Docteur Mareschot accepta le défi, il se leve, saisit la tête de Marthe, & la préssant, il retient tous les mouvements de son corps. Marthe prétend alors que l'esprit s'est retiré, & le P. Seraphin le confirme. Mareschot, pour assurer davantage son triomphe, fait semblant de sortir. Les prodiges recommencent. Il rentre, & la contraint de nouveau d'arrêter sans beaucoup de peine tous ses mouvemens. Envain le P. Seraphin la presse de reprendre son agilité ordinaire, les Docteurs Al-

tin & Riolan préſents atteſtent que tout ce qu'ils ont vû, eſt naturel, mais ils veulent conformément au ſentiment du célébre Fernel qu'on examine Marthe pendant trois mois avant que d'en porter un dernier jugement. Deux jours après on voit encore les mêmes ſcenes. Marthe répond juſte aux queſtions qu'on lui fait en Grec & en Anglois. Les nouveaux Medecins appuiés du P. Seraphin & du P. Benoît ſon Compagnon, Anglois de nation, fourniſſent une déclaration en ſa faveur. L'Abbé de Sainte Géneviéve atteſte lui même que *ladite Marthe étant tenue un jour par ſix hommes des plus robuſtes elle s'étoit malgré eux élevée en l'air quatre pieds au deſſus de leurs têtes.* Ces contrarietés dans les faits, en font naître dans les eſprits. Chacun prend parti ſuivant ſon caractére ou ſon caprice; on commence par ſe partager, comme il arrive toujours, & on finit par s'aigrir. Le Roy averti des Aſſemblées tumultueuſes qui ſe tenoient à cette occaſion, ordonne au Parlement de prendre connoiſſance de l'affaire.

Le

Le Procureur Général défend les assemblées, & suspend les exorcismes. La Cour ordonne ensuite par un Arrêt que Marthe Brossier sera mise entre les mains de Pierre Lugoli Lieutenant Criminel pour être par lui conduite en prison, & y être examinée par les Sieurs Riviere, André Laurent, l'Afite Doyen de la Faculté de Medecine & plusieurs autres de la même faculté, afin de porter ensuite un jugement tel que de droit. On peut voir dans le livre même les suites qu'eut cette démarche du Parlement : voici la conclusion de cette affaire singuliere, telle que le Journal la rapporte.

„ Le Mecredi 23. de Juin, le
„ Parlement ayant appris par le Sieur
„ Lugoli, & par les Medecins qui
„ avoient examiné pendant près de
„ 40 jours ladite Marthe Brossier,
„ qu'elle n'avoit point donné, ni eux
„ reconu aucun signe de possession,
„ ains au contraire que tout ce qu'on
„ avoit vû auparavant en elle d'ex-
„ traordinaire, étoit naturel, & fait
„ pour attirer plus grandes aumônes,

toutes les souplesses de la Politique, mais il trouva Henri aussi invincible dans ce genre de guerre qu'à la tête de ses Armées. (*a*) Pendant son séjour à la Cour, le Roy le mena un jour au Palais. Ils y dinerent, après avoir entendu plaider une cause fort interessante. " Le même jour, *dit le*
„ *Journal*, le Roy accorda au Duc
„ la vie pour une femme trouvée en
„ Adultere avec son Domestique, le-
„ quel avoit déja été pendu, la fem-
„ me l'eût été aussi, lorsqu'elle s'est
„ trouvée grosse. Le Roy après avoir
„ entendu les remontrances faites sur
„ ce sujet par les gens du Roy qui
„ craignoient les conséquences de
„ cette grace, pour faire plaisir au
„ Duc, commua la peine de mort
„ naturelle que cette femme meritoit,
„ à une mort civile & à une prison
„ perpetuelle dans laquelle elle se-
„ roit nourrie par son mari. „ Cet exemple de fermeté fait honneur aux Magistrats, & nous apprend comment les loix doivent s'expliquer sur ce qui blesse l'honneteté publique

Ceux qui aiment les Jeux & les

(*a*) Tome II. Page 47.

bizareries de la nature, s'accomoderont du fait suivant. On montroit pour de l'argent un homme âgé de 35 ans nommé François Trouillac qui avoit une Corne sur la tête, elle se recourboit en dedans, & seroit rentrée dans le Crâne, sans la précaution que l'on avoit de la couper de tems en tems. Elle ne lui avoit parû qu'à l'âge de sept à huit ans. La honte que ce pauvre homme, en eut l'obligea de se retirer dans les Forêts du Maine, où il travailloit au Charbon. Quelques Valets du Marquis de Lavardin l'ayant trouvé, ils le menerent à leur maître, & celui-ci l'envoya au Roy. Ce Prince après l'avoir fait voir à toute sa Cour, le donna à un de ses Valets d'Ecurie pour gagner de l'argent, en le montrant au Peuple. Il avoit le devant de la tête chauve, la barbe rousse & par floccons, & les cheveux du derriere de la tête ressembloient parfaitement à ceux d'un Satyre.

Ce que nous allons rapporter, peut confirmer ce que l'Histoire ne nous a pas laissé ignorer, qu'-

Henri IV. en huit ou neuf ans d'ur administration tranquille avoit rem l'abondance dans un Royaume, épuil par les guerres civiles. « En Ma
» 1609. *dit le Journal*, (a) se foi
» établies force nouvelles Académi
» de Jeu, où les Bourgeois de tout âg
» exposent des sommes considerable
» ce qui montre l'abondance, & e
» même tems la corruption d
» mœurs. On a vû un fils de Ma
» chand perdre dans une séance so
» xante mille Ecus, n'en ayant héri
» de son pere que vingt mille. I
» nommé Jonas a loüé une maiso
» pour tenir une de ces Academi
» au Fauxbourg S. Germain, penda
» l'espace de quinze jours durant
» tenüe de la Foire & d'icelle ma
» son il a donné 1400. livres.

On aime à saisir les arts dans le origine, & à les suivre, pour ainsi di depuis leur berceau jusqu'à la perfe tion où l'industrie les a conduits. N tre Auteur se récrie sur des Lun tes d'une nouvelle invention « El

(a) Tom II. Page 165.

„ sont composées, *nous dit-il*, (*a*)
„ d'un Tuyau long d'environ un pied.
„ A chaque bout, il y a un Verre, mais
„ different l'un de l'autre, elles ser-
„ vent pour voir distinctement les
„ objets éloignés, qu'on ne voit que
„ très confusément; on approche cet-
„ te Lunette d'un œil, & on ferme
„ l'autre, & regardant l'objet qu'on
„ veut connoître, il paroît s'approcher
„ & on le voit distinctement: en sorte
„ qu'on reconnoît une personne d'u-
„ ne demie lieüe. „ Il s'en étoit rap-
porté apparemment à d'autres pour
l'experience. Si cela étoit, nos Ou-
vriers modernes devroient diminuer
beaucoup de leur présomption; surtout
après ce qu'il ajoute encore " On m'a
„ dit qu'on en devoit l'invention à
„ un Lunetier de Mildebourg en Ze-
„ lande & que l'année derniere il
„ en avoit fait présent de deux au
„ Prince Maurice avec lesquelles on
„ voyoit clairement les objets éloi-
„ gnés de trois ou quatre lieues. Ce
„ Prince les envoya au Conseil des

(*a*) Tome II. Page 166.

„ Provinces unies qui en récompen-
„ se donna à l'inventeur 300. écus,
„ à condition qu'il n'apprendroit à
„ personne la maniere d'en faire de
„ semblables.

L'Auteur dans ce second volume, ne s'est pas borné à ce qui se passoit sous ses yeux, il copie des rélations de Fêtes, de Cerémonies publiques, d'entrées d'Ambassadeurs. Il raconte encore plusieurs particularités étrangeres; sont-elles toujours bien sures? On seroit peut-être tenté par là de soupçonner de l'alteration dans les manuscrits que l'on vient d'imprimer.

ARTICLE IV.

DICTIONNAIRE ITALIEN-Latin & François contenant non seulement un abregé du Dictionnaire de la Crusca, mais encore tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les meilleurs Lexicographes, etymologistes & glossaires qui ont parû en differentes langues par M. L'abbé Antonini, a Paris chez Jacques Vincent ruë & vis à vis l'Eglise de S. Severin à l'Ange. 1735. in-4°. *pages* 698.

MOnsieur l'Abbé Antonini dont *nous* avions annoncé le projet, l'a executé de maniere à satisfaire egalement les Italiens & les François. Les uns & les autres, sur tout les derniers, souhaitoient avec impatience un Dictionnaire moins defectueux que ceux qui ont parû jusqu'à présent pour les deux langues. On pourroit s'étonner que ce goût reciproque n'ait produit jusqu'à présent pour les deux Nations qu'un *Veneroni*, si l'on ne sçavoit que rien n'est si penible que la façon d'un bon Dictionnaire, qu'elle demande un homme également laborieux & eclairé & que c'est le dernier ouvrage auquel on daigne consacrer des veilles infinies mais necessaires pour réussir. Un Dictionnaire de Nation devroit, ce semble, être une affaire d'Etat; & si le zele d'un particulier pour le bien public, n'egale ses talens, il n'est pas possible d'en attendre rien d'achevé. Heureusement ces qualités sont généralement reconnues dans l'Autheur du Dictionnaire dont il s'agit. Né en Italie, élevé à Rome,

naturalisé en quelque sorte en France par un séjour de plusieurs années, & par l'étude constante des bons livres & du bel usage, il a donné des preuves de ce qu'on pouvoit espérer en ce genre, de ses soins & de sa capacité.

Outre ces préjugés favorables, un peu d'attention suffira pour connoître tout le prix de son travail : n'insistons point sur *Veneroni*, dont le langage également méconnu des François & des Italiens fait voir qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre; des omissions innombrables, quantité de mots mal traduits, un grand nombre d'autres purement imaginés & tirés de son propre fonds sont de l'aveu commun, des témoins trop sensibles du besoin extrême qu'on avoit d'un ouvrage mieux construit. Il n'en étoit même que l'Editeur. « Oudin le donna d'abord; » Ferretti l'augmenta, & Veneroni le » fit reimprimer avec presqu'autant de » nouvelles fautes qu'il y a mis d'aug- » mentations. » Il est question de juger du nouveau Dictionnaire par lui même.

1°. Il est fondé sur celui de la *Crusca*, préjugé décisif en sa faveur quand *il* n'y auroit que celui là. La *Crusca* est le fruit penible d'un demi siecle au moins emploïé par une illustre Academie, & il seroit parfait s'il n'étoit dit qu'il est presque impossible qu'un Dictionnaire le soit jamais entierement.

Une preuve de cela & une autre presomption pour M. Antonini c'est que.

2°. Il a ajouté au sien " plus de „ deux mille mots qui ne sont pas „ dans celui de la Crusca, ils sont tirés „ ou du corps de son ouvrage même „ ou des Autheurs qu'elle a adoptés, „ par consequent elle les approuve & „ le Lecteur peut s'en servir sans „ aucun scrupule, quoiqu'il les trou- „ ve distingués par une petite lettre „ majuscule differente des autres. ,

3°. On y trouvera les trois Dialectes universellement reçûs en Italie, le Romain, le Florentin, le Sienois, laissons leur dispute sur la presseance, le fonds est veritablement le même. il n'y a que les Monarchies qui n'ad-

mettent qu'un Langage de bel uſage, & qui réprouve les Dialectes. Tous y parlent le langage de la Cour & de la Ville; mais dans les Païs composés de divers états ſouverains, les divers dialectes ont toujours eû lieu, du moins les plus polis au jugement & au goût univerſel. Les bons Auteurs Italiens écrivent dans ceux que nous venons de nommer. Il falloit donc les adopter. L'on n'écrit point dans les autres, & voilà pourquoi M. Antonini ne les cite pas. Il n'en eſt pas de même d'une eſpece d'Argot qu'on appelle *lingua furba*. Ce burleſque jargon a produit des pieces fort ſpirituelles. Ainſi l'Auteur a crû devoir nous mettre en état de les lire. Voilà tout ce qu'on peut raiſonnablement ſouhaiter en fait de mots Italiens, le nombre, la qualité, le choix, enfin tout ce qui eſt d'uſage dans le langage reçû.

4°. Ajoutons la facilité d'apprendre & la clarté plus neceſſaire pour nous autres étrangers que pour les naturels d'Italie. La *Cruſca* composé principalement pour eux manque de

beaucoup de choses pour nous. L'Auteur y a suppléé, il nous donne la quantité des syllabes qui fait que le même terme a differentes significations. Il marque la prononciation des Lettres par la même raison. C'est encore pour cela qu'il fixe dans certaines expressions le nombre des syllabes. Il désigne l'irregularité des Verbes & renvoïe, quand on les rencontre, à une Table qui les rassemble au commencement du livre. Il tient la même conduite à l'égard des noms irreguliers, mais sans avoir recours à une Table. Il fait sentir la difference des genres dans les deux langues; l'Italienne & la Françoise; il détermine les cas pour les Verbes & les prépositions, chose necessaire & négligée dans les Dictionnaires précédents. Il distingue les mots purement poëtiques, les figurés, les bons, d'avec ceux qui ne le sont pas. Il tire enfin ses décisions de plus de deux cens Auteurs qui ont commenté les grands écrivains d'Italie pour fixer la langue. Il suit veritablement l'autorité de Messieurs de la *Crusca*, mais son

respect n'est point servile ; il cite, comme eux, ses Auteurs dans une Table. Il n'omet pas les Etymologies, mais il choisit les plus justes & les plus vraysemblables. Il met le latin, mais d'une maniere utile pour ceux qui le sçavent, sans arrêter les personnes du sexe qui l'ignorent.

5°. Les objections qu'on lui a faites tournent à son avantage sans compter celle qui concerne le Latin : on lui objecte qu'il falloit traduire en François les définitions ou descriptions Italiennes qu'il donne des mots. Il le fera dans la seconde partie qui sera le Dictionnaire *François-Italien* : la chose eût été superflue ici & propre seulement à grossir un livre qu'on ne sçauroit trop mettre à l'usage commode de tout le monde. S'il eût mis simplement ces définitions en François, les commençans auroient peut-être plus profité pendant quinze jours, les autres auroient moins trouvé à apprendre. On voudroit encore qu'il eût cité ses Auteurs à chaque mot. Cette objection est plus specieuse, mais à quoi cette citation particularisée auroit-elle

été utile ? à des disputes litteraires qui ne nous interessent pas. Il suffit d'une citation générale, citer la *Crusca*, c'est citer tout, d'ailleurs on a dans ce Dictionnaire la liste des Auteurs & l'on y indique les sources. On objecte la petitesse du caractere. Il faudroit au contraire sçavoir gré de la netteté, de l'exactitude & de la beauté de l'impression, qui rassemble tant de mots dans un Volume peu étendu. A l'égard de l'autre volume qui suivra de près celui-ci, on peut l'attendre d'autant plus patiemment que le premier est, à tout prendre, le plus necessaire pour les François qui veulent avoir l'intelligence des Auteurs Italiens.

„ J'avoue franchement, dit M.
„ l'Abbé Antonini que j'ai assez bon-
„ ne opinion de mon ouvrage; &
„ je me flatte qu'on le trouvera le plus
„ complet qui jusqu'à présent ait pa-
„ rû en ce genre. Je ne m'aveugle pour-
„ tant pas au point de le croire sans
„ defauts. Je reconnois qu'il est encore
„ fort éloigné de la perfection: peut-
„ être même qu'il n'est pas possible

„ de faire un Dictionnaire complet
„ d'une ſeule langue, à plus forte
„ raiſon le ſera-t-il d'en faire un de
„ trois à la fois ; qu'on me diſe après
„ cela que je me ſuis mépris dans la ſi-
„ gnification de quelque terme, mon
„ amour propre n'en ſera nullement
„ bleſſé ; encore moins lorſqu'on me
„ reprochera d'avoir omis pluſieurs
„ mots, ou d'avoir fait quelques
„ fautes d'inadvertance. „ Quand on penſe ſi juſte après un travail ſi penible & ſi long, on peut s'aſſurer d'un ſuccés que l'examen & l'experience rendront apparemment durable.

C'eſt pour cette raiſon que nous ne balancerons pas à expoſer ici quelques omiſſions remarquées par un François, homme d'eſprit & amateur de la langue Italienne qu'il a longtems étudiée à Rome. Comme il eſtime extrêmement ce Dictionnaire & ſon Auteur, il nous a communiqué ces omiſſions moins pour le critiquer que pour confirmer ſa penſée, les voici.

Firlingotto, *baragouineur*. Improprieta *incivilité*. Scivolare, *gliſſer en marchant*, Raganella, *le râle des mou-*

rans. Ripiego, *ressource, biais*. Graziano, *un Flateur*. Soffito, Soffitare, *plafond, plafonner*. Porcacchia, *pourpier*. Boccata, fardelle boccate, *faire des grimaces*. Gabbalone, *charlatan*. Gabbole, *charlataneries pour dupper*. Tosto, *dur*, Ova toste *oeufs dur*. Vuonio tosto, *homme roide*. Far spicco. bel spicco, *avoir de l'air, bel air, grand air*, Mancar di Roma, di Parigi, *étre absent de Rome, de Paris*. Sanguigna, *saignée*. Squarcione, *un Capitan*, *le Thrazon de Plaute* Cisisbeo, *galant Amoureux*. Andar per tralice. *aller en zigzag*. Meccio d'archibuggio, *meche d'arquebuze*. Mazzuolare, ammazzar colla mazzuola. Minchionare uno *dupper*, esser Minchione *être duppe*. Gnagnarato, *tout sot, tout je ne sçai comment*; *haver della gnagnara*. Smovitura, *emotion item Entorse*. Far una frittata, *faire une échauffourée*, ou *un potpourri dans le discours*. Cirusico non si dice, ma ben cirugico, overo chirurgo.

Nous entrerons peu dans l'agreable & ingenieuse dissertation que M.

l'Abbé Antonini a inserée après sa préface & qu'il intitule *defense de la langue Italienne* : s'il ne s'agit que de rendre la langue Italienne estimable aux François, l'Auteur a gagné sa cause, ou plûtôt il n'y a point de procès sur cela. Il faudroit être de bien mauvais goût pour ne pas la goûter beaucoup. S'il est question de faire *aller de pair* les deux langues ou de préferer l'une à l'autre, il viendra quelqu'autre Langue voisine qui voudra disputer l'égalité en sa faveur ou même prendre le pas sur les deux ; & qui est-ce qui sera Juge en cette matiere ? Le Chinois prétendra l'emporter par droit d'antiquité ; & qui sçait si le bas Breton ne se mettroit pas de la partie pour faire voir à toutes les Langues *Belligerantes* qu'il est langue mere & qu'elles ne sont que des *Jargoneuses*. Parlons serieusement quel est le juge naturel des langues, c'est l'oreille. Or quelle oreille choisira-t-on pour arbitre dans un pareil different ? La richesse prétenduë ou la prétenduë pauvreté dans une langue prouvent si peu pour ou contre qu'à y regarder

de près celle qu'on croit la plus pauvre pourroit passer pour être réellement la plus riche. Il n'y a qu'à lever l'équivoque. L'on ne souffre point en France qu'un même mot ait differentes ortographes ou diverses prononciations. Chaque mot est une monnoïe générale qu'il n'est pas permis d'alterer; elle n'a plus sa valeur si l'on y fait le moindre changement. Il n'en est pas ainsi ailleurs; l'on dit, l'on écrit, & l'on prononce également bien *Sbaragliare* & *Sbarattare*; *Ragliare* & *Ragghiare*, &c est-ce pauvreté d'une part, est ce richesse de l'autre? L'Or est plus rare que les autres métaux; mais en cela même il est plus riche. Où trouver une regle pour juger de la beauté des langues? Le simple son n'en est pas une. C'est une beauté de convention. Il y a toutefois un goût fixe qui depend de l'idée & du sentiment. Ce goût réside dans les personnes polies de chaque Nation, & l'on s'y tient; à l'égard du goût général sur la préference des langues, nous demanderons encore une fois où le trouve-t'on? Sera-ce dans

l'univerſalité lorſqu'une langue ſe répand en tous lieux, comme autrefois la Grecque & la Romaine? Sera-ce dans l'eſtime plus ou moins répanduë des bons écrits qui ſe font en chaque langue; en ces deux cas la queſtion ne rouleroit plus ſur la langue en elle même, mais ſur le goût des ouvrages; & pour en porter un jugement ſûr on auroit recours au goût général du beau & du vray que nous avons herité des anciens; goût fixe, determiné, invariable & nullement arbitraire. Car une belle penſée, un beau tableau ſont en tout tems & en tous lieux de belles choſes. Mais ſi en fait de préference pour les langues la queſtion ſe détourne ſur les écrits & ſur le genie, elle devient ſi odieuſe entre des Nations polies, qu'il eſt mieux d'en laiſſer juger ſecrettement les perſonnes eclairées qui n'épouſent ni climat ni patrie, ſatisfaites de jouïr de ce qu'il y a de bon dans toute l'étenduë de la republique des lettres. C'eſt ſans doute la penſée de M. l'Abbé Antonini. Auſſi deſapprouvons nous avec lui toute ſatire nationnale.

Diſons un mot de ſon *plan d'un*

Dictionnaire Italien Universel. L'infatigable Auteur à peine débarrassé de l'ouvrage dont nous venons de rendre compte, en a médité un autre dont il ne garentit pas toutefois l'execution. Il veut rassembler dans un Dictionnaire universel tous les dialectes d'Italie, les termes d'art & de science, ceux de la Mythologie, &c. Il se propose de joindre l'ordre des racines à l'ordre alphabetique, les adverbes avec leurs verbes propres, les dépendances d'une expression avec l'expression même, les adjectifs avec leurs substantifs, &c. Tel est en deux mots son projet, „ dont il croit devoir rendre comp- „ te au Public, dans la vûë de re- „ cevoir ses avis sur l'execution. „

ARTICLE V.

CALENDRIER PERPETUEL, contenant les années Gregoriennes, & Juliennes, &c. Par M. Sauveur, fils de défunt M. Sauveur, Chevalier, de l'Académie Royale des Sciences, Maître de Mathemati-

ques des Roys d'Espagne, d'Angleterre & des enfans de France; examinateur des Ingenieurs. A Paris, chez J. Barbou, ruë S. Jacques; & Joseph Bullot, &c. 1735. *in-folio, environ* 100. *pages.*

QUi doute que les titres du pere ne soient, même en genre de science, sinon en proprieté, du moins en honoraire, les titres du fils. M. l'Abbé Sauveur ne dégenere point de tous ces titres ni de la capacité mathematique qui les a fondés. Le Calendrier qu'il donne peut sans difficulté, aller à la suite des morceaux que son pere a laissés, soit en manuscrit dans les mains des Maîtres de Mathematiques, soit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

Le Calendrier est une affaire épineuse d'Astronomie & de calcul. Il a trois ou quatre difficultés compliquées qui le mettent ou qui en mettent la theorie fort au dessus de la portée du commun des Esprits pour qui il est fait, au moins dans la pratique. Car le Calendrier n'est que la

maniere de compter le tems, c'est-à-dire, les jours, les mois, les années & les siécles. Rien n'est plus facile dans l'usage. Mais c'est cette facilité même qui en rend les principes si épineux & la constitution du systême si rebelle.

Il est facile de compter par jour & par semaines; mais c'est aux mois qu'on commence à entrevoir la difficulté: car pourquoi ne sont-ils pas de quatre semaines bien justes? & pourquoi sont-ils les uns de 30, les autres de 31 jours? & Février pourquoi n'est-il que de 28? & pourquoi est-il encore de 4 en 4 ans de 29 jours? Cela vient de ce que la régle du tems ou n'est pas juste, ou que sa justesse est d'un ordre transcendant & fort supérieur à tous nos calculs. Nous voulons compter par années, par mois, par semaines, par jours, par nombres ronds, comme on dit. Or ces nombres ronds ne divisent pas rondement le mouvement qui nous regle: c'est le mouvement du Soleil & celui de la Lune qui nous ont été donnés *in signa & tempora*

les jours, les mois & les années Solaires & Lunaires ne s'ajustent pas à nos comptes ronds; & quand notre année de 365 jours est révoluë, il manque 5 ou 6 heures à la revolution du Soleil, & ces cinq ou six heures ne sont pas justes encore. Il faut donc d'abord diviser 365 inégalement par 30 & par 31, & même par 28, & ensuite à cause des 5 ou 6 heures de manque, il faut de quatre en quatre ans regagner un jour, parce que 4 fois 6 font 24.

Mais comme le manque n'est pas de six heures justes, la compensation d'un jour ajouté à Fevrier de 4 en 4 ans est trop forte, & à la longue les excés s'accumulent & nous éloignent de l'*Equation* des tems. On appelle *Equation* la correspondance juste du tems civil avec le tems vrai ou apparent: *Le tems civil*, c'est notre maniere de le compter par jour, par mois & par années, parce que c'est celui dont on se sert dans la vie civile. Le *tems vrai* ou *apparent*, c'est celui du Soleil tel qu'il est en lui-même par rapport à quelque centre

ou

ou point fixe, tel qu'il est par rapport à nous, & qu'il nous paroît dans le point de vûë d'où nous l'observons. Le mouvement de la Lune revenant plus souvent, est encore plus inégal ou plus difficile à réduire à l'*Equation civile*, que celui du Soleil.

Mais pourquoi s'embarrasser de toutes ces inégalités, & ne pas compter tout bonnement les jours comme ils sont ? L'animal qui vit la tête panchée vers la terre, n'en tient aucun compte : mais il n'est pas possible à l'homme d'en user de même. Il est curieux & il doit l'être ; & les liens de la societé demandent qu'on tienne le compte le plus exact qu'il est possible du tems, & par conséquent des mouvemens de la Lune & du Soleil. Il y a eu des Peuples qui sont tombés dans la barbarie, au point de prendre le tems comme il vient. Mais à mesure qu'ils se sont civilisés & qu'ils ont perfectionné les loix de leur societé, ils ont été forcés de se faire un Calendrier & de le réformer. Les Romains avoient assez vêcu au

jour la journée jusqu'au tems de Cesar, qui voyant toute la maniere de compter dans le trouble & dans la confusion, n'oublia rien pour rectifier les calculs civils, & y réussit assez bien.

Depuis Jules Cesar jusqu'au Concile de Nicée, la Barbarie regagna l'Empire dans sa décadence; le Calendrier se dérangea, & les erreurs grossieres qui s'y étoient glissées, obligerent ce grand Concile, à prendre des mesures extraordinaires pour ramener tout à l'équation. Chaque fois que les hommes attrapent le vrai des choses, la confiance les gagne, & ils s'imaginent qu'ils ne peuvent plus s'écarter. Ainsi depuis le Concile de Nicée jusqu'au célébre tems de la derniere réformation, faite au Calendrier par le Pape Gregoire, les erreurs gagnerent, & il falut tout d'un coup compter 14 au lieu de 4, en passant dix jours entiers qui s'étoient écoulés sans qu'on s'en fût apperçu.

Véritablement depuis ce tems-là on s'est un peu plus tenu sur ses gar-

des, & on a ſuivi de plus près les mouvemens de la Lune & du Soleil. *Il faut* ſouhaiter pour nos neveux que cela dure. Heureuſement l'Egliſe qui eſt de toutes les Sociétés la plus parfaite & la plus réguliere, eſt ſpecialement intéreſſée au réglement du Calendrier : & l'on doit même remarquer que ce fut plus en qualité de grand Pontife, qu'en qualité d'Empereur ou de Dictateur, que Ceſar y mit la main. En général le Sacerdoce exige une grande régle à cet égard. Mais le vrai Sacerdoce de la Nouvelle Loi, ne ſouffre point d'inadvertance en ce point fondamental. La Pâque eſt aſſujettie par ſa conſtitution même à un tems précis, précis autant que la foibleſſe humaine le permet. Dieu a voulu qu'on la réglât abſolument ſur le mouvement du Soleil & de la Lune ; & il faut enfraindre le Précepte le plus poſitif de notre Religion, ou ſe rendre exact obſervateur de ces mouvemens, en critiquant l'Aſtronomie comme une pure ſpéculation, & les recherches ſcrupuleuſes de cal-

cul, comme des délicatesses de g*ens* oisifs; on ignore que ces scrup*ules* mêmes & ces délicatesses tiennent à tout ce qu'il y a de sacré & d'important.

Ceux qui depuis quelques anné[es] nous inondent d'Almanacs & de Ca[-]lendriers, ne l'ignorent pas. Ils e[n]trent dans l'esprit de l'Eglise, qui a établi à Rome une Congregation toujours en quelque sorte assemblée pour travailler à la perfection du Calendrier. Le but des faiseurs de Calendriers est sur-tout de les proportioner à l'usage du Public; en quoi leur travail a une double utilité, lorsqu'ils y réussissent, ce qui n'est pas toujours si facile. La plûpart, comme en toute autre sorte de Livres, nous redonnent le travail d'autrui pour le leur, & ne sont que des Copistes trop fideles même à nous redonner sans éclaircissement les difficultés que leurs Originaux nous ont données ou laissées au même point. Les Epactes, par exemple, sont des choses qu'on ne trouve jamais bien expliquées, si ce n'est dans quelques

Auteurs Originaux, comme un Clavius, un Riccioli, un Caſſini, & d'autres que le Public ne lit pourtant guéres.

Enfin le bon du Calendrier de M. Sauveur conſiſte 1°. à n'être point embarraſſé de diſcuſſions qui embroüillent, n'ayant que deux grandes pages de diſcours. 2°. dans une table de 35 feuilles, ou 35 tables dont voici le nœud en deux mots. Pâques eſt comme le point fixe du Calendrier Eccleſiaſtique, & par conſéquent du civil: toutes les Fêtes dépendent de celle-là. Or ce point fixe varie en lui-même, ou par rapport à l'année ſolaire. Mais ſes variations ſont bornées du 22 de Mars au 25 d'Avril, ce qui fait 35 jours où Pâques peut tomber, & les 35 tables annuelles de M. Sauveur.

cruels outrages. C'est-là qu'il montra un tour nouveau de Philosophie. Dans un accès de désespoir, Maxime pria sa femme de lui acheter du poison, pour finir sa vie & ses malheurs. Elle prépara le breuvage, en but une partie, pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimoit tendrement, & mourut sur le champ. Le Philosophe se donna le tems de réflechir. Il connut le prix de la vie dans un état même de souffrances, & ne crut pas devoir suivre l'exemple de sa femme. Maxime reparut dans le monde avec quelque crédit; mais ayant été impliqué dans une mauvaise affaire, Festus Proconsul d'Asie lui fit trancher la tête.

L'Empereur qui avoit juré la ruine du Christianisme, forma le dessein de condamner les Chrétiens à l'ignorance, en leur interdisant l'usage des Lettres. Le complot de concentrer dans le Paganisme toute la litterature, étoit digne d'une caballe de Sophistes qui se voyoient effacés par saint Basile, saint Gregoire de Nazianze, Diodore de Tarse, &c.

D'un autre côté Julien sentoit le contraste de la morale Payenne avec celle de l'*Evangile* ; il projetta donc d'opposer vertus à vertus & de s'ériger en réformateur de l'Idolâtrie, c'est-à-dire, de parer la folie des livrées de la Sagesse. Il établit pour fondement de sa réforme celle des Prêtres dévoüés par Etat au culte des fausses Divinités. On est étonné de reconnoître dans les régles qu'il leur prescrit, les plus pures maximes du Christianisme, & les plus saints usages de l'Eglise dans sa premiere ferveur. Mais outre que l'alliance des vertus Chrétiennes avec une Religion qui consacroit le crime & les passions étoit un systême chimerique, la mort prématurée de Julien fit évanoüir ce ridicule projet.

Tels furent les moyens qu'il employa pour accréditer le Paganisme, tandis qu'il avoit recours à d'indignes artifices pour tendre des piéges aux Chrétiens, & pour surprendre leur Religion. Il étoit ordinaire de rendre aux Images des Empereurs les mêmes respects qu'on ne pouvoit re-

fuser à leurs personnes, sans se rendre coupable de leze-Majesté. Comme ces hommages se terminoient à des honneurs purement civils, les Adorateurs du vrai Dieu se conformoient sans peine à l'ancien usage. L'Empereur qui mettoit tout à profit pour l'interêt du Paganisme, se faisoit représenter avec quelque Divinité Payenne. Ainsi les Chrétiens étoient dans la triste alternative ou de paroître adorer les faux Dieux, ou de manquer de respect au Souverain. Si cette dangereuse politique fit des Apostats, elle multiplia le nombre des Confesseurs. On leur faisoit grace de la vie, moins par indulgence, que pour leur ravir la gloire de verser leur sang pour Jesus-Christ; mais la patience de ces genereux Chrétiens exposés aux épreuves d'un long & rigoureux exil, souvent appliqués à des tortures affreuses, dépoüillés de leurs biens, & réduits à la plus extrême indigence, avoit tout le mérite & tout l'honneur du Martyre. A ces mauvais traitemens l'Empereur ajoutoit l'ironie & l'insulte. *Leur ad-*

mirable Loy, disoit-il, *promet aux pauvres le Royaume des Cieux, il est juste de leur en faciliter la route; la pauvreté les rendra sages en ce monde, & les fera regner en l'autre.* Lorsque les Chrétiens réclamoient sa protection contre la fureur de leurs ennemis: *Avez-vous sujet de vous plaindre? Tout Chrétien est appellé à la souffrance*, leur répondoit-il.

Sous un regne si favorable au Paganisme, la persécution devint bientôt génerale. La Phenicie, la Palestine, les Villes de Gaze & d'Heliopo*lis* virent renouveller les scenes barbares qui s'étoient passées sous le regne de Diocletien. La Ville d'Aréthuse en Syrie signala, sur-tout, sa fureur contre Marc son Evêque. Les Habitans presque tous infideles, ne pouvoient lui pardonner d'avoir détruit sous Constance un des plus beaux Temples de la contrée. La guerre ouverte que faisoit Julien au Christianisme les enhardit contre ce respectable vieillard, pour le contraindre à relever de ses propres deniers l'édifice abbatu; tous depuis les fem-

mes & les enfans jusqu'aux Magisgistrats, épuiserent sur son corps ce que la rage peut inventer de tourmens. Mais ils ne purent arracher de lui ni une obole ni un soupir. Enfin après avoir lassé la cruauté de ses bourreaux sans rien perdre de la sérenité de son visage, il les força d'admirer sa constance, & de lui laisser la vie. Julien apprit sans s'émouvoir la nouvelle de ce qui s'étoit passé dans Aréthuse. Cependant à l'âge de six ans il avoit été redevable de la vie à l'Evêque Marc. Mais la haine du nom Chrétien avoit étouffé dans ce Prince les sentimens de reconnoissance. Il réservoit sa tendresse & sa protection pour les Apostats & les Idolâtres. Il en donna une marque bien sensible par la façon dont il traita le Gouverneur de la Palestine.

Les Habitans de Gaza avoient mis en pieces quelques Chrétiens; le Gouverneur indécis entre son devoir & sa fortune, crut pouvoir allier l'un & l'autre, en faisant emprisonner quelques Payens auteurs de la

fédition, après avoir condamné à mort plusieurs d'entre ceux qui se déclaroient plus hautement pour la Loy de Jesus-Christ. Les factieux, qui attendoient de la part de l'Empereur, les châtimens les plus sévéres, furent agréablement surpris, en apprenant que le Gouverneur étoit disgracié & banni pour avoir maltraité les Payens. *Falloit-il*, lui dit Julien, *emprisonner des Grecs pour s'être vengé de quelques Galiléens, qui avoient outragé tant de fois leurs personnes & leurs Dieux*? Telle étoit la conduite du nouvel Empereur; „ il protégeoit les mécontens, les „ brouillons, les Schismatiques, „ ceux qui avoient été déposés pour „ leurs crimes; en un mot tous ceux „ qu'il jugeoit propres à troubler „ l'Eglise: il les appuyoit dans la „ poursuite de leurs prétentions. » Saint Athanase n'auroit pas échappé au torrent de la persécution, si la Providence n'avoit dérobé ce grand homme aux recherches des meurtriers.

Se seroit-on persuadé que Julien

à ce caractére de duplicité & d'injustice, que S. Gregoire de Nazianze lui reproche, eût sçû allier, une modestie, une équité, un désinteressement, une affabilité, & un héroisme de sentiment, dont on n'avoit point vû d'exemple dans ses prédécesseurs; Ammien Marcellin le plus zélé panégyriste de ce Prince lui a rendu ce glorieux témoignage, & c'est de cet Auteur Païen que l'Historien moderne a emprunté les principaux traits de la vie dont nous rendons compte au Public. « On trouvoit en Julien, dit-
» il, l'intégrité des Cassius & des Li-
» curgues. Son Tribunal accessible à
» tout le monde, étoit l'azile des in-
» nocents, & l'écueil des coupables.
» Il écoutoit avec bonté ceux qui
» réclamoient sa justice... Au reste on
» assûre que dans la décision des af-
» faires jamais la Religion, ni aucun
» motif étranger ne lui ont fait pan-
» cher la balance. » Est-ce-là ce même Julien dont on avoit dit, peu de Pages auparavant, *qu'il protegeoit les mécontents, les brouillons, les Schismatiques, ceux qui avoient été déposés pour leurs*

crimes, en un mot tous ceux qu'il jugeoit propres à troubler l'Eglise. S'il est vrai que *la Religion* ne lui *fit jamais pancher la balance*, pourquoi l'accuse t'on d'avoir authorisé *contre les Chrétiens les plus énormes véxations*, & de n'avoir répondu aux justes plaintes des fidéles opprimés, que *par des railleries améres & par un déni de justice ?* Voilà certainement une partialité bien visible dont la Religion étoit le seul & le principal motif.

Qui en croire d'Ammien ou de S. Grégoire de Nazianze ¿ Le premier dit de Julien que *son Tribunal étoit accessible à tout le monde, & qu'il écoutoit avec bonté ceux qui réclamoient sa justice.* Le Second au contraire assûre que ce Prince *chassoit à coups de piè & de poing de pauvres gens qui venoient lui demander des graces.* L'Auteur de la nouvelle vie décide en faveur d'Ammien, & conjecture que la mêprise est du côté de S. Grégoire de Nazianze. *Ces pauvres gens*, dit-il, dont parle ce Saint Pere, *pouroient bien être des délateurs. A la vue de ces Scélérats sa Philosophie l'abandonnoit,*

il frappoit des piés & des mains.

Cette interprétation ne paroîtra t'elle point forcée pour ne rien dire de plus? Est-il vrai semblable que S. Grégoire se soit prévenu contre Julien au point de prendre *des délateurs* pour *de pauvres gens qui venoient lui demander des graces?*

A des éloges si marqués, la nouvelle vie toujours sur la foi d'Ammien, en ajoute d'autres qui achevent le portrait d'un Prince accompli. "
„ Julien, continüe-t'il, sçavoit bon
„ gré à ceux qui lui faisoient remar-
„ quer ses fautes. Il croioit ainsi s'as-
„ surer de la sincérité des loüanges
„ que lui donnoient les mêmes per-
„ sonnes. Un jour les Avocats éle-
„ voient au Ciel la supériorité de
„ son génie & de sa raison. Que j'ai-
„ merois vos éloges, leur dit-il avec
„ émotion, si je vous croyois assez
„ hardis pour me blamer quand je le
„ mérite..... Il haïssoit les mé-
„ chants & en étoit hai, mais il fai-
„ soit gloire de leurs haines & de
„ leurs injures. Il les châtioit avec
„ une séverité mêlée de clemence,

„ aimant mieux menacer que punir,
„ & corriger les hommes que les
„ perdre. „

Voici quelques traits de sa conduite qui mériteroient de partir d'un bon principe. Passant par Antioche d'où il devoit se mettre en marche contre les Perses, il témoigna son aversion pour un Magistrat nommé Thalassius qui avoit desservi le César Gallus. Ceux qui avoient intérêt à le rendre plus coupable, profiterent de la conjoncture & porterent des plaintes contre lui au Tribunal de l'Empereur. Julien sentit qu'on abusoit de la disgrace d'un malheureux. J'avoue, repondit-il, *que votre ennemi est aussi le mien, mais c'est précisément ce qui doit suspendre vos poursuites contre lui, en atteneant que j'en aye tiré raison. Je mérite bien la préférance.* Un autre de ses anciens ennemis parut en sa présence à demi mort de fraieur. *Ne craignez point*, lui dit-il, *vous vivez sous un Prince qui cherche de tout son cœur à diminuer le nombre de ses ennemis, & à grossir celui de ses amis.*

Julien prêt de porter la Guerre dans

la Perse avoit pris sa route par Antioche. L'Historien le suit à la trace, & se transporte avec lui dans cette Capitale de l'Orient. Le sejour qu'il fit dans cette Ville, conduit naturellement à un détail d'évenemens qui interésse & par leur singularité, & par les graces que l'Auteur sçait répandre dans toute la suite de ses narrations.

L'Etat où étoit alors Antioche; le caractére de ses Habitans; les contradictions que Julien eut à essuier dans cette ville, où les Chrétiens qui étoient en grand nombre ne secondoient pas son zele pour le culte des Idoles; la disette qu'il causa, sans le vouloir, par des réglemens bisarres, qui fixoient à contre tems le prix des denrées; le soulevement général du Peuple à l'occasion de la famine; le corps du Martyr S. Babylas exhumé, & profané par l'ordre de l'Empereur; la translation triomphante de ce dépôt sacré, conduit sur un Char par les Chrétiens en foule depuis le Fauxbourg de Daphné jusqu'à la grande Eglise d'Antioche; le dépit que Ju-

lien en conçoit ; le courage héroïque de plusieurs Martyrs sacrifiés à son ressentiment ; l'embrasement du Temple d'Apollon à Daphné, reconnu pour être l'effet de la vangeance celeste, qui suivit de près l'exhumation de S. Babylas ; Tous ces faits & bien d'autres qui naissent de ceux ci présentés aux yeux du Lecteur avec les ornements du style, excitent son attention, & la renouvellent tout à la fois.

Les Obstacles que Julien trouvoit parmi les habitans d'Antioche pour le rétablissement du Polithéisme, le rendoient encore plus fanatique. Il s'obstinoit à vanger ses Dieux de cet abandon presque général, en egorgeant des centaines de Bœufs à la fois, jusqu'à faire craindre que l'espéce ne manquât, s'il revenoit victorieux de la Guerre de Perse. Mais il ne montra jamais mieux jusqu'où pouvoit aller le délire du Fanatisme, que quand il célébra les Fêtes de Vénus. On le vit alors promener par la Ville les femmes prostituées, & de jeunes efféminés. victimes de

l'incontinence publique. Entre ces deux troupes infames, marchoit avec une gravité comique le réformateur du Paganiſme. De-là il ſe rendoit aux feſtins qui ſuivoient les Sacrifices, & n'avoit pas honte de ſe confondre parmi cette licentieuſe canaille. Une telle compagnie étoit plus digne d'Elagabale que d'un Prince qui ſe donnoit pour un nouveau Marc Auréle ; mais, ajoute l'Auteur de ſa vie, il ne la fréquentoit qu'en Public. Ainſi par un mélange monſtrueux de folie & de ſageſſe Julien honoroit la débauche en Païen, & s'en abſtenoit en Philoſophe.

Aux horreurs de l'impureté il joignoit celle d'une abominable magie. S. Grégoire de Nazianze, Theodoret & S. Jean Chriſoſtôme nous apprennent qu'il fit périr grand nombre d'enfans dans des Sacrifices nocturnes pour conſulter leurs entrailles. Ils aſſurent que le tems révéla ces affreux Myſtéres. En ſuppoſant avec les panegyriſtes de Julien qu'il ne manquoit ni de principes & de ſentiments d'humanité, ſe perſuaderoit-on qu'il

en fût venu à cet excés de barbarie, si des témoins respectables ne déposoient contre lui. Aussi nôtre Historien n'ose t'il croire des faits si étranges, parce que, dit-il, des accusations de cette nature, ont été plus souvent hazardées que prouvées.

Mais quand nous n'aurions pas des témoignages si authentiques, rien ne semble incroiable d'un Païen, d'un Apostat, d'un persécuteur, d'un homme à expériences, curieux de tout sçavoir, de tout approfondir, toujours environné d'Haruspices, de Magiciens, de Charlatans, d'imposteurs de toute espéce, & qui se croioit sûr du secret, ou qui l'étoit au moins de l'impunité.

Par une conduite si peu mesurée, Julien s'étoit rendu odieux & méprisable aux Peuples d'Antioche. Ses folles superstitions, les marques d'idolatrie empreintes sur sa monnoye, sa Barbe pointuë, sa démarche, sa personne, les malheurs publics, la famine qui désoloit cette grande Ville depuis son arrivée; tout étoit pour ce Peuple soulevé, un fond inépuisable

de railleries, de chanſons, de ſatyres & d'injures. " Que faire à un
,, grand Peuple animé par la Reli-
,, gion ? Au lieu de l'epée il prit la
,, plume, & compoſa la fameuſe
,, Satyre intitulée *Miſopogon* c'eſt à
,, dire *l'Ennemi de la barbe.* ,, On y voit un Empereur, qui affectoit la gravité d'un Philoſophe, ſe dégrader juſqu'à entrer en lice avec ſes ſujets, & leur rendre d'un ton ironique injures pour injures.

Dans le deſſein que Julien forma de rétablir le Temple de Jeruſalem pour démentir la prédiction formelle de Jeſus-Chriſt, il engagea les Juifs par une Lettre ſéduiſante, à redoubler leurs vœux pour la proſpérité de ſon Empire *auprès du grand Dieu créateur.* Quel langage ? que faut-il de plus pour découvrir, ou l'extravagance, ou l'hypocriſie d'un Prince, qui parloit en toute rencontre avec un mépris ſouverain de la Religion judaïque. On ſçait la ſuite de l'entrepriſe; les vieux fondements furent démolis, & les Travailleurs, ſans y penſer, accomplirent à la rigueur la

parole de Jesus-Christ *qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre.* On se disposoit à placer les nouveaux fondements, lorsqu'il en sortit des tourbillons de flamme qui consumerent les Ouvriers. C'est un fait rapporté par les Auteurs contemporains, & par ceux même qui étoient attachés à la Religion, & à la personne de l'Empereur. Le prodige étoit sensible, & mettoit pour ainsi dire sous les yeux une des preuves les plus frappantes de la Religion Chrétienne; mais les grandes occupations de Julien contribuerent à le distraire sur cet événement, & à l'étourdir sur les conséquences.

Le reste de ce second volume expose dans un grand détail & avec beaucoup d'élégance l'entreprise de Julien contre la Perse. Au rapport d'Ammien, de Zozyme, & de Libanius Auteurs Païens les plus jaloux de sa gloire, & dont notre Historien a rassemblé les divers traits qui composent la nouvelle vie, il joignit pendant le cours de l'expédition, la valeur d'un Heros à toutes les ver-

tus d'un Philoſophe. On ne lui reproche qu'une ſeule faute ; mais elle fut irréparable. Tandis qu'il méditoit la conquête des vaſtes contrées ſoumiſes à la domination de Sapor ; un Perſe d'une naiſſance diſtinguée, comme un nouveau Zopyre, réſolu de périr, s'il le falloit, pour le ſalut de ſa Patrie, ſe vient livrer entre ſes mains. Cet homme adroit après un récit pathétique de ſes malheurs prétendus, & des proteſtations feintes d'un zéle ſincere pour l'Empereur & d'une haine irréconciliable contre Sapor, perſuade à Julien de brûler ſa Flotte de douze cens Vaiſſeaux qui renfermoient les magazins de vivres pour la ſubſiſtance de l'armée. *C'eſt*, diſoit-il, *un refuge à la nonchalance & à l'oiſiveté du ſoldat. Les forces de mer & de terres réünies en pleine campagne porteront par tout la terreur.* Quoique Julien n'eût point d'autre reſſource contre la famine dans un pays ruiné, il donna ſtupidement dans le piége, On met le feu à la Flotte; cet incendie excite un murmure général. On ſe demande ſi Julien eſt d'intelligence avec les

les Perses. Julien lui même ouvre les yeux, mais il n'étoit plus tems; le mal étoit sans remede; & le fourbe avoit disparû. Les deux Armées se rencontrent, l'Empereur livre le combat. Il s'opiniatre jusqu'au moment fatal, & enfin est percé d'un Dard dans le Foye. Julien mourant au milieu des siens accablés de douleur, essaya de les consoler par un discours où il étale sans façon la bonne opinion qu'il avoit de lui-même & de ses vertus. « La Philosophie, dit-il, m'a
„ appris que l'ame n'est heureuse
„ qu'affranchie des liens du corps. La
„ mort est pour les gens de bien la
„ plus grande récompense dont les
„ Dieux puissent couronner leurs ver-
„ tus. Je meurs sans remords parce
„ que j'ai vecû sans crime &c. Quel-
„ le bassesse d'ame, ajouta-t-il, à ses
„ favoris qui ne pouvoient retenir
„ leurs sanglots, de pleurer un Prin-
„ ce qui va être réüni au Ciel & aux
„ Astres. „ C'est ainsi qu'il fit lui même son Oraison Funebre; après quoi il expira l'an de J. C. 363. âgé d'environ 32. ans. Il avoit régné de-

puis la mort de Constance 1. an 8. mois, & 23. jours. On a pretendu que se sentant blessé, il remplit ses mains de son Sang & qu'il le jetta contre le Ciel en proférant ces blasphêmes. *Tu as vaincu Galiléen, quoi tu me poursuis jusqu'ici ! eh bien je n'y renoncerai encore ; rassasie toi de mon Sang.* Mais outre que ce fait n'auroit pas échappé à S. Grégoire de Nazianze qui n'en dit mot, Theodoret & Sozoméne qui le rapportent, n'osent en garantir la vérité.

Telle fût la fin d'un Prince en qui l'on ne comprend rien, & qui n'eut de la vertu que le masque, à moins qu'on ne veuille se persuader que sans religion, sans doctrine, sans bonne foy, & sans nulle suite de raisonnemens ni de principes, on pouvoit être un homme admirable & un grand Héros.

ARTICLE VII.

De la Liberté de penser sur la Religion, par le Pere Tournemine de la Compagnie de Jesus.

JE ne cherche point de Docteur, me disoit il y a peu de tems, un incrédule présomptueux ; je veux m'instruire par moi-même & sans le secours d'autrui. Non, je ne dois de la docilité à personne, je suis mon maître. Vous ne pouviez en choisir un plus mauvais, répondis-je, peut-être trop brusquement. Tant de confiance marque peu de capacité. Quiconque se flatte de connoître tout, ne se connoît pas soi-même ; qui s'écarte sans frayeur, de tant de génies admirés dans tous les siécles, ne leur ressemble pas, & doit se défier de son jugement. Me refusez-vous la raison, continua l'incrédule ; c'est elle que je dois consulter ; par l'ordre du Créateur, elle est le flambeau qui m'éclaire ; elle me suffit. Oui, sans doute ce don de Dieu vous suffit pour les besoins ausquels Dieu l'a destinée & proportionnée, si vous vous en servez avec droiture, avec attention. Elle vous suffit pour la conservation de votre corps ; elle vous suffit pour le discernement des véritez communes ; elle vous suffit

pour la connoiſſance de vos devoirs, pour la diſtinction du bien & du mal, pour l'examen des faits. Appliquez-la ſelon les vûës du Créateur, elle vous menera par la route la plus ſûre, à la vérité, à la vertu, à Dieu, à la Religion ; la raiſon elle même vous découvrira ſes propres bornes ; elle vous arrêtera, ſi vous voulez les paſſer, & vous perdre dans l'infini. Vous verrez clairement qu'une lumiere finië ne ſuffit pas pour connoître l'infini. Hé quoi ! c'eſt la réflexion du Sage (*a*) nous travaillons inutilement pour pénetrer ce qui ſe paſſe au tour de nous ſur la terre. Ce qui frappe nos yeux échappe aux recherches de notre eſprit. Nous nous ignorons ; la ſtructure, les reſſorts de notre corps nous ſont cachés. Oſerons-nous, ſans une témérité riſible décider ſur ce que le Ciel renferme, développer l'intérieur inacceſſible de la Divinité, entrer dans les ſecrets de ſes Conſeils éternels, cenſurer ſes deſſeins libres & indépendants. Non, dit encore le Sage,

(*a*) Sap. c. 9.

(*a*) hommes vains, tourmentez-vous, livrez-vous à la plus pénible des occupations; étudiez l'ouvrage de Dieu vous en admirerez la beauté, & jamais vous n'en pénétrerez l'art; étudiez la nature de l'Ouvrier tout puissant & infiniment parfait, vous en sçaurez assez pour l'adorer, vous n'en sçaurez pas assez pour le comprendre. Qu'on lise les Chapitres 37. 38. & 39. de Job; & si l'on est du nombre des Philosophes audacieux, qu'on soutienne la confusion que leur audace mérite, & qu'on abbandonne le projet de former selon les saillies de son imagination, des systêmes incertains de Physique & de Religion.

Feu Mylord Shaftsbury le plus superficiel des Défenseurs de l'incredulité, foible dans ses raisonnemens, fade dans ses plaisanteries mélancholiques, discoureur sans preuves, badin hors de propos, avec une confiance aussi indiscréte qu'elle est hardie promet l'impunité à tous les téméraires qui se font une Religion à

(*a*) Eccle. cap. 1.

leur gré. *Non*, dit-il, *Dieu ne punit jamais un homme pour avoir consulté & suivi sa raison dans le choix d'une Religion*. Dieu ne punira pas un homme du bon usage qu'il aura fait de sa raison, nous en convenons? Mais Dieu ne punira t'il pas l'abus de la raison? Le Jeune Mylord Dogmatiste avant que d'avoir réfléchi, en seroit convenu après la plus légére réfléxion. Discutons paisiblement si l'Incrédule fait un bon usage de sa raison, ou s'il en abuse.

Supposer dans la raison humaine, des forces, une étendue qu'elle n'a pas; la pousser hors de ses limites, se figurer qu'on atteint juste ce qui est au dessus d'elle, où elle ne peut parvenir; n'être point en garde contre la séduction des sens, les illusions de l'imagination éprouvées mille fois; se livrer à l'impression des objets; enfoncer l'esprit dans la matiere; l'enyvrer de plaisirs; ne consulter sa raison, qu'après que les passions l'ont déterminée à répondre ce qui plaît; prendre nos desirs pour des démonstrations, violer toutes les régles de la

prudence : est-ce donc se servir, n'est-ce pas abuser de sa raison ?

Les voici ces régles de la prudence, reconnuës & pratiquées par tout ce qu'il y a jamais eu de Sensé, & mal observées par les Incrédules ; 1°. Ne pas contredire le grand nombre par des doutes, des soupçons, des conjectures ; balancent-elles le jugement du grand nombre ? 2°. Ne pas nier l'éxistence de tout ce qu'on n'apperçoit pas ; ne pas inférer l'impossibilité d'une chose de ce que nous ne l'avons pas expérimentée. Un habitant de la Zone Torride, qui n'a jamais vû d'eau glacée, croiroit raisonner juste, s'il assuroit que l'eau ne peut devenir solide ; que cette solidité est contraire à sa nature liquide ; il se tromperoit. Celui qui décide sur la nature de Dieu, est-il moins exposé à se tromper ? 3°. La prudence ne nous dicte point de loi plus nécessaire & plus sensée que celle de ne nous point exposer à un péril même incertain, sans une raison proportionnée au mal qui nous peut arriver. Un motif léger suffit

pour s'expoſer à une égratignure, à la perte d'un écu; mais il faut de très-puiſſantes raiſons pour s'expoſer à la perte de tous ſes biens, de la vie, de l'honneur. Il faut donc pour s'expoſer à des maux extrêmes, éternels, des raiſons de la plus grande force, l'évidence même. La fauſſeté de la Religion eſt-elle évidente aux incrédules? Ils ne le prétendent pas. Leur imprudence eſt donc auſſi extrême que le péril qu'ils veulent courir. Eſt-ce la raiſon qui les guide? 4°. A-t-on les premiers principes du ſens commun, quand on ſe détermine dans une affaire importante ſans un examen ſuffiſant? Certainement nulle affaire n'eſt auſſi importante que le choix de Religion, que les précautions qu'elle preſcrit pour l'Eternité. Un jeune homme à vingt ans prend ſon parti; a-t-il conſulté les perſonnes habiles? Il les fuit. A-t-il examiné par lui-même? A-t-il approfondi cette matiere immenſe? A-t-il lu les Ouvrages immortels de Tertullien, de Lactance, de Saint Athanaſe, de Saint Chryſoſtôme, de

Saint Augustin, de Saint Cyrille, de Theodoret, de Saint Thomas, & de tant d'autres sçavans Défenseurs de la Religion ? Non, il a lu quelques Libelles venus des Pays Etrangers ; des Ecrits de Tolland, de Collins, de Chub, de Tyndal, méprisés, réfutés dans un pays où l'irréligion n'est point gênée ; il a lu de petits ouvrages hazardés & imprimés furtivement : il a saisi quelques objections glissées dans des Romans ; car les Romans de nos jours gâtent l'esprit & le cœur, n'enflamment pas seulement les passions, mais inspirent le libertinage, & l'impieté. Et combien de ces esprits gâtés n'ont rien lû, & renoncent à la Religion sur l'autorité d'un impie hardi & décisif ? Il en est pourtant quelques-uns qui ne refusent pas un léger travail pour étouffer leurs scrupules ; ils parcourent le Dictionaire de Bayle ; ils lisent les Annotations de Grotius sur l'Ecriture, & se croyent sçavans & maîtres en irréligion. Mais ont-ils lu, ont-ils pesé ce qu'on a écrit contre Bay-

le, & contre Grotius? Le pour & contre doit être pesé dans la mêı balance. Ce n'est pas se servir de raison, que de n'écouter qu'une part c'est se livrer à la séduction. Po moi, m'a dit un de ces aveugles v lontaires, je m'épargne cette étu laborieuse. J'approche de la lumié de ma raison la doctrine qu'on ve me faire croire. Le rapport, ou l'o position que cette lumiére nature m'y découvre, me la fait admett ou rejetter; l'examen est court, il facile, & toute autre recherche e inutile. Car enfin la lumiére de raison m'est donnée pour me con duire. Je n'ai pas besoin d'un aut guide.

Cette Maxime rebattuë des incr dules, me fait souvenir d'un Voy geur qui passoit les Alpes. On l propoſa de se laisser porter par l Habitans du pays dans les sentie étroits de la montagne, & sur le pe chant des précipices, il le refusa fi rement: Dieu m'a donné des pie pour marcher, dit-il, je n'emprun terai point ceux d'autrui; il marcl

avec une forte confiance, & tombe dans un précipice. Dieu ne lui avoit pas donné des pieds propres à traverser les Alpes. Les dons de Dieu ont leurs usages distincts, & bornés. L'incrédule qui prononce si témérairement sur le rapport de sa raison foible & corrompuë, est un malade qui soutient, que ce qui lui paroît jaune, ne peut être d'une autre couleur.

Il se plaindra sans doute qu'en lui défendant de s'en rapporter à ses lumiéres, je l'engage dans une recherche vaste, épineuse, trop longue pour la vie d'un homme; que les fidéles n'ont pas fait cet examen avant que de croire. Je l'avouë, la vraye Religion porte dans les cœurs purs, dans les esprits attentifs mille rayons de lumiere dont un seul suffit pour les éclairer; chaque esprit, le grossier, & le subtil, le sçavant & l'ignorant, sont frappés par des motifs que la bonté & la sagesse de Dieu leur ont préparés. De quelque côté que l'on envisage la Religion, si on l'envisage sans préjugé, elle paroîtra certaine.

Abrégeons cependant l'exam
qu'on en doit faire; réduisons-l
la vérification de certains faits dc
la preuve anéantit tous les doutes d'
esprit sensé. La moindre portion
raison suffit pour constater des fai
leur examen est son principal usa

La Résurrection de Jesus-Chri
l'établissement merveilleux de la R
ligion Chrétienne; voilà deux fa
dont tout dépend. Sur le premi
fait, qu'on lise la traduction de l'O
vrage Anglois de Ditton, imprim
en Hollande & à Paris chez Cha
bert: Sur la propagation du Christi
nisme, qu'on lise l'admirable Démo
stration de la Divinité de Jesu
Christ, tirée de ce qu'il y a dans
monde *des Chrétiens*, Ouvrage
Saint Chrysostôme; Démonstratio
dont l'excellent Livre d'Abbadie n'
qu'une paraphrase. Qu'on lise l'H
melie VII. de ce Saint Docteur sur
premiere Epître aux Corinthiens.

Ou nul fait n'est certain, ou il
certain que Jesus-Christ est ressuscit
pour prouver sa Divinité, & que l'ét
blissement de la Religion Chrétienn

ſans moyens humains, contre les efforts humains, cet établiſſement prédit, dépeint clairement dans le ſecond Chapitre de Daniel eſt l'ouvrage de Dieu ſeul. Négliger un examen ſi aiſé & refuſer de croire, n'eſt-ce pas faire de ſa raiſon un abus puniſſable & mépriſable ? Si on le *traitoit* d'extravagance, l'expreſſion ſeroit-*elle* trop forte ? Toutes les folies ne ſont pas ſombres, farouches, furieuſes ; il en eſt de douces, de plaiſantes, qui conſervent quelque apparence de raiſon. Mais abſtenons-nous de termes injurieux. Contentons-nous de dire avec tous les ſages, que l'irréligion eſt un travers d'eſprit.

Ajoutons la mauvaiſe foi au travers d'eſprit. L'incrédule dogmatiſte ſe donne pour décidé, pour perſuadé, & *il* ne l'eſt pas. Il fait valoir des objections dont il ſent la foibleſſe ; il attaque des opinions qui n'appartiennent point à la Foy, & il veut qu'on croye la Foy renverſée, s'il ébranle ces opinions. Il impute à la Religion les vices de ſes Miniſtres, & il feint d'ignorer que Jeſus-Chriſt les a *prédits & condamnés*, & que rien ne

d'un systême de Religion trop humain, & que l'homme auroit pu imaginer. Dieu parle, il parle de Dieu; ce qu'il m'apprend doit être au-dessus de ma raison; *quid credendum.* Mais a-t-il parlé? Suis-je sûr qu'il a parlé? *cur credendum.* Ne vous plaignez pas qu'on vous ôte sur cet article, la liberté de penser, de peser, d'examiner. Examinez, les preuves se présenteront en foule. L'établissement, la conservation de l'Eglise toujours puissamment attaquée, souvent mal défenduë, & toujours victorieuse; les forces de l'Empire Romain qui ont suffi pour dompter l'Univers, & qui n'ont pu étouffer le Christianisme naissant; voyez les Hérésies s'élever l'une après l'autre, & venir se briser contre cette pierre immobile: Voyez l'Arianisme prêché par les plus grands génies de leur siécle, soutenu de toute l'autorité de Constance, de Valens, maîtres de la terre; voyez-le après que le grand Theodose l'a détruit dans l'Empire, ranimé par une inondation de Barbares régner dans Rome, dans

l'Europe, dans l'Afrique : Il y forme cinq Royaumes ; il employe pour se maintenir le fer & le feu, il n'est plus. Les Héréſies qui ſubſiſtent encore, auront le même ſort ; Dieu leur a marqué le terme fatal. Ces torrens impétueux menaçoient la Maiſon de Dieu, & n'ont ſervi qu'à la purifier. L'Egliſe Romaine les a vû naître, les a condamnées, & n'a voulu avec elles aucune paix, aucun accommodement : Elle les verra rentrer dans l'abîme dont elles ſont ſorties : Elle éprouvera juſqu'à la fin la vérité de l'Oracle qui lui promet que les Sectes qui conduiſent en Enfer, ne prévaudront point contre elle. Eſt-ce un ouvrage humain ?

Examinez Incredule, examinez ſérieuſement l'établiſſement de la Religion Chrétienne, vous en ſerez frappé. Jeſus-Chriſt rebut de la Nation du Monde la plus mépriſée, qu'elle a fait périr par le plus honteux ſupplice, qui n'a pour Diſciples qu'onze Pêcheurs groſſiers, a fait dans l'Univers la révolution la plus étonnante qu'on ait vû. Il convertit ſaint

Paul le plus zélé & le plus éclairé de ses adversaires, en lui apparoissant. Il anéantit l'Idolâtrie, religion commode ; il persuade à la voluptueuse Asie l'austérité & la plus rigide pénitence : il confond la subtilité de la Gréce féconde en Philosophes, il humilie l'orgueil des Romains, il adoucit la férocité des Barbares, il anime, il remplit de joye des millions de Martyrs, & fait monter la Croix cet instrument de son supplice sur le Trône des Césars ; dans le moment que les persecuteurs se vantent d'avoir détruit sa Religion ; persécutée dans toutes les parties du monde, elle s'étend dans toutes les parties du monde ; souffrant toujours & ne combattant jamais.

On ne vous ôte point la liberté de penser ; pensés, pesés, examinés les miracles de Jesus-Christ. Les Juifs, Celse, Porphyre, Hierocle, Julien l'Apostat ne les ont pas niés. Un fait avéré, accordé par ceux qui ont plus d'intérêt de le nier, n'est-il pas constant ?

Pensés, pesés, examinés les Pro-

pheties; rapportez vous en aux Juifs les plus anciens, les plus sçavans, ils sont les plus sinceres. Examinés scrupuleusement le Texte; vous sentirés avec indignation, la violence que Socin, Grotius, Simon & leurs Copistes font à la Parole de Dieu, pour empêcher qu'on ne voye dans les expressions naturelles du Prophete Jesus-Christ, & Jesus-Christ seul; & que cette Démonstration simple & courte ne paroisse dans toute sa force.

Les Prophétes ont dépeint & prédit le Messie par des traits qui ne permettent pas de le méconnoître.

Ces traits ne conviennent qu'à Jesus-Christ seul, donc Jesus-Christ est le Messie.

Libres Penseurs. C'est le nom que vous vous donnés, ne vous contraignés pas, pensés librement; mais pour penser librement il faut que votre raison secouë le joug des passions; pensés attentivement hors du tumulte des plaisirs, & j'en réponds, la Réligion vous paroîtra raisonnable. S'il vous reste quelque difficulté,

je vous promets de la résoudre. La cause est si bonne que le plus foible Avocat suffit pour la défendre. Sans vous faire connoître exposez-moi vos doutes, j'y répondrai dans les Mémoires de Trévoux, où je développerai bien-tôt la preuve convaincante que Dieu a préparée pour les esprits les plus simples, les plus ignorans ; preuve indépendante de toute recherche, & qui frappe par elle-même.

ARTICLE VIII.

*LE MILITAIRE EN SOLITUDE, ou le Philosophe Chrétien. Entretiens militaires, édifians & instructifs ; Ouvrage nouveau par M. D*** Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis. 2. Parties. A Paris, chez le Gras, grande Salle du Palais ; Cavelier, ruë S. Jacques ; la Veuve Knapen, Pont S. Michel, Prault fils, Quay de Conty. 1735. Avec Approbation & Privilege du Roy.*

LA vertu eſt de tous les états. La connoiſſance & la pratique des grands devoirs de la Morale, ſont donc néceſſaires aux hommes, & ſur-tout à ceux que le bonheur de la naiſſance appelle aux grands emplois. Quel préjugé plus ridicule que celui qui ſemble attacher l'ignorance & l'oiſiveté aux conditions relevées! On a beau dire, aux yeux de la ſageſſe la grandeur ne garentira jamais du mépris, ſi le mérite ne répond chez elle à la fortune. Il n'eſt pas moins vrai que le métier de la guerre, ſuppoſe, pour être fait avec diſtinction, des connoiſſances ſuperieures, des talens nourris par de longues études & une infinité de réflexions. Tout cela, quoiqu'on prétende, ne s'apprend pas dans la diſſipation du monde, dans une vie dévouée aux joyes frivoles & aux plaiſirs badins.

C'eſt ſur ce plan qu'eſt tracé l'Ouvrage que nous annonçons. Quoique la morale en ſoit excellente, & par conſéquent très-propre à quiconque

voudra l'étudier, & s'en appliquer les principes, on peut pourtant assurer qu'elle convient principalement à ce qu'on appelle les gens du Grand Monde, les Courtisans, les Officiers, conditions où il n'est que trop malheureusement établi, qu'on peut absolument n'être pas si austere sur les regles de la vertu, se permettre quelques écarts, & vivre enfin dans un cercle borné de lumieres, qui ne differe guéres de l'ignorance. Le vertueux Militaire Auteur de ce Livre, après avoir blanchi dans les travaux de la guerre, a consacré jusqu'à son repos au service de l'Etat, en ramassant dans sa retraite tout ce qu'une longue experience lui avoit appris des ridicules & des vices du monde, en travaillant à former des Citoyens vertueux, des sages, des Chrétiens; dont la conduite dans tous les tems, noble sans orgueil, prudente sans foiblesse, agissante sans étourderie, décente sans contrainte, mâle sans dureté, aimable sans flatterie, confondit les sophismes & les déclamations du libertinage.

Nous n'osons dire que la forme de cet Ouvrage plaise généralement ; il est partagé en Entretiens ou Dialogues. Qui ne sçait combien il est difficile dans ce genre d'écrire d'attraper ces finesses délicates, ces transitions heureuses, ces ingénieuses saillies, ces tours insinuans qui en font le charme & le mérite ? L'Auteur sur tous ces points s'execute lui-même de fort bonne grace dans sa Préface. Il y demande en même tems quelque indulgence pour le style. L'orgueilleuse critique pourra bien *la lui* refuser ; mais la politesse sera d'autant plus facile à cet égard, qu'elle le pourra sans blesser la vérité, qu'il s'exprime pour l'ordinaire avec noblesse & avec force, que ses idées sont renduës avec justesse ; que tout enfin doit intéresser en faveur d'un Etranger * qui a le courage d'écrire dans notre Langue, & qui le fait communément avec élegance. D'ailleurs dans un Livre de cette espece, il nous paroît qu'on doit bien moins s'occuper des expressions, que

* L'Auteur est Irlandois.

des excellentes leçons qu'il nous y débite.

Il y a un autre article sur lequel peut-être les Lecteurs seront moins traitables. La morale par elle-même est ennuyeuse & séche, les longs propos fatiguent plus qu'ils n'instruisent; les préceptes pour plaire doivent être courts; il faut même, pour rendre leur impression plus sensible, les agrémens de la fiction ou le secours des exemples, variés, bien choisis, & narrés avec art. Sans cela, c'est une Médecine que vous presentez sans déguisement à un enfant indocile & opiniâtre; il ne la prend point, ou les efforts qu'il fait pour y parvenir en empêchent le succès. Or nous apprehendons que la plûpart de ceux qui liront cet Ouvrage, ne soient rebuttés par l'excessive quantité de principes, de regles, d'instructions, que l'Auteur entasse de suite dans plusieurs de ses Entretiens, & met contre une espece de vrai-semblance dans la bouche de ses interlocuteurs. Quel supplice seroit-ce que cette lecture pour ceux qui ne connoissent que ces petits

petits Romans modernes, & qui n'auroient pas même la constance de lire les anciens ! Est-ce le petit nombre ? La réponse se suppose ; que l'Auteur se rejette donc sur les esprits solides. Ils le loüeront sur quantité de bonnes choses, & dans le reste, applaudiront du moins à ses efforts.

Tout l'Ouvrage est composé de sept Entretiens. Trois forment la premiere partie, & quatre la seconde. Ce sont des conversations libres, tantôt enjouées, quelquefois sérieuses, entre quatre amis sensés, raisonnables, assortis pour le mérite, que l'inclination & le goût rassemblent aux Thuileries, & qui se font une étude de la vertu pour eux-mêmes & pour les autres.

Le premier Entretien roule presque tout entier sur un jeune Seigneur dans qui une mauvaise éducation avoit plutôt endormi qu'étouffé un naturel heureux. Ses propres réflexions lui découvrirent le danger des principes dans lesquels on l'avoit élevé. Il eut occasion de voir M. le Maréchal de Catinat ; & quelles res-

ſources ne trouva-t'il pas dans la conversation de ce grand homme ! On eſt infiniment édifié de l'avidité avec laquelle il écoute les très-longues inſtructions de ce reſpectable Mentor. Son mérite paroît encore davantage, parce qu'on le fait contraſter avec deux jeunes évaporés, dont on dépeint le ridicule dans les idées, dans les manieres, dans toute la conduite.

Dans le ſecond Entretien, un jeune homme déſabuſé du monde & retiré parmi les Hermites de la Forêt de Sennar, fournit une belle matiere pour remplir le deſſein que l'on ſe propoſe de réünir l'homme ſage & le Chrétien, de montrer que la Religion eſt pour tous les états, qu'il n'y a perſonne qui ſoit diſpenſé d'en obſerver les devoirs, qu'elle eſt la ſource des véritables agrémens, & des ſolides vertus. On trouve ici des réponſes admirables aux prétentions du monde profane, & des raiſonnemens convaincans contre le luxe & les plaiſirs pouſſés à l'excès, contre l'orgueil & le poiſon des richeſſes; contre la pétiteſſe & les fu-

reurs de l'ambition. Ce n'eſt point un ſermon, c'eſt quelque choſe d'auſſi utile.

Le troiſiéme Entretien preſentera des réflexions très-judicieuſes ſur le caractere des femmes. L'Angleterre comme la France, a ſes précieuſes. La nature, uniforme, pour ainſi dire, dans le gros de ſes opérations, ne varie que dans quelques légeres circonſtances. Ce ſont par tout à peu-près les mêmes travers, les mêmes foibleſſes. Tout cela eſt fort bien détaillé dans l'Auteur, & appuyé de citations heureuſes. La juſtice qu'il rend aux Dames d'un eſprit ſolide & d'un cœur auſſi droit, fera paſſer plus aiſement ce qu'il dit ſur les autres.

Le quatriéme eſt plus varié, & traite differentes matiéres. Ici c'eſt la *bouderie* que l'on définit, & l'on répreſente avec exactitude les incommodités de ce vice dans la ſocieté; quelquefois pourtant il devient vertu. Ainſi Mentor *boudoit* Telemaque, lorſque celui-ci prêtoit l'oreille au langage trompeur des paſſions. C'eſt là le cas. Là c'eſt l'idée de la vraye

qui sçavent penser, sentir & écouter.

Dans le septiéme, ce sont des regles sur la critique, & des plaintes très bien fondées de l'abus qu'en font tous les jours certains Auteurs. Ce n'est point l'amour du bien qui conduit leur plume; c'est la malignité, la jalousie, la passion. De là tant d'injustices dans la Litterature aussi criantes que celles dont on se plaint tous les jours dans les autres états de la vie. De ce début, il n'étoit pas tout à fait naturel de penser qu'on aboutiroit à l'Heroïsme, à l'art Militaire, aux qualités d'un grand Général; mais ces inégalités, ces surprises, ces brusques cascades, sont le privilége des conversations, & il faudroit être de mauvaise humeur, pour le contester. L'Auteur s'exprime avec beaucoup de sagesse, sur la valeur, sur le veritable heroïsme. Les exemples qu'il cite de l'Histoire ancienne & moderne, sont très propres à exciter l'emulation, & l'envie d'imiter les grands hommes.

Tel est le Canevas sur lequel l'Au-

teur a travaillé, & que nous pouvons assurer qu'il a rempli d'une maniere qui fait honneur à sa vertu & à son esprit. Rapportons au hazard quelques textes qui justifient le jugement que nous en portons.

Voici par exemple quelques traits qui constituent selon notre Auteur, le veritable Philosophe. Il a ... " (*a*) toutes les qualités de l'honnête homme, du galant homme, de l'homme généreux, Pour moi je me le represente simplement comme un homme modeste, posé, tempérant, doux, patient, équitable, dont la sagesse & les lumieres ne sont pas moins utiles aux autres qu'à lui même; qui comme dit Horace, ne s'occupe qu'à la recherche de la vérité & de la vertu dont il fait son unique étude ... qui ... joignant à tout cela de la facilité dans l'humeur & dans l'esprit, sçait faire ensorte que dans sa Compagnie, on est content de lui, à force de l'être de soi même par ses insi-

(*a*) Entretien quatriéme Pages 252. & 253.

» nuations ; mais son caractére dis-
» tinctif, est d'être sobre, modéré,
» discret & raisonnable en tout....
» Comme le bon sens est la princi-
» pale regle qu'il observe en parlant,
» il ne sçauroit rien dire que de bien
» placé, mais s'il plaît parce qu'il par-
» le juste, il plaît encore plus, par-
» ce qu'il sçait écouter & parler à
» propos : il plaît à tout le monde
» parce que tout le monde le trouve
» égal dans sa conduite, & scru-
» puleusement attaché à l'aimable
» candeur, à la droiture & à la pro-
» bite.

(a) Ecoutons quelques pensées de l'Auteur sur l'Education. " Jamais on
» n'a vû tant de précautions pour
» former l'esprit, ni moins d'atten-
» tion dans le choix de ce qui peut
» former en même tems le cœur ;
» on ne néglige rien dans l'un &
» l'autre sexe pour l'education ex-
» terieure & galante ; tout est em-
» ploïé pour rendre un jeune hom-

(a) Entretien sixiéme Pages 436. & 437.

„ me poli, agréable, & de bon goût ;
„ on l'exerce ſoigneuſement dans l'art
„ funeſte de plaire au monde, & à ce
„ monde proſcrit dans l'Evangile. En-
„ fin une infinité de Maîtres ſont em-
„ ploïés pour donner des leçons, qui
„ ſouvent deviennent la ſource d'une
„ chaîne de malheurs ; mais voions-
„ nous beaucoup de ces Maîtres mer-
„ *cenaires* appliquer la Jeuneſſe aux
„ connoiſſances ſolides qui forment
„ la raiſon, qui dirigent le cœur
„ pour le rendre droit, bon, juſte ;
„ qui ſe faſſent une affaire capitale
„ d'accoutumer l'eſprit de leurs éle-
„ ves à l'attention, à la pénétration,
„ à la juſteſſe ? Il ſemble que tous
„ leurs ſoins doivent ſe borner aux
„ qualités ſuperficielles, à un certain
„ brillant. Le bel eſprit, l'imagina-
„ *tion* brillante, la politeſſe exterieure,
„ tout cela fait oublier la neceſſité
„ des qualités eſſentielles du cœur
„ des ſentiments & des vertus. On
„ s'accoutume ainſi à regarder le fri-
„ vole comme neceſſaire, & l'eſſen-
„ tiel comme peu important. „

(*a*). Finissons par quelques remarques sur le style Epistolaire. " Le Lecteur de mauvaise humeur ne par-
„ donne pas à certains faiseurs de
„ Lettres, cet excessif travail qui le jet-
„ te en les lisant dans un autre tra-
„ vail, pour démêler le sens & les
„ pensées ensevelies dans un tas de
„ verbiages qui les offusquent. C'est
„ ici un défaut qu'on reproche avec
„ raison à plusieurs de nos Auteurs
„ Anglois auxquels il ne manque
„ que le naturel dans leurs écrits pour
„ être excellents. On veut s'élever au
„ dessus du commun par un certain
„ raffinement de langage & de tours
„ guindés, dont il s'ensuit une es-
„ pece d'emphase mal entendüe, qui
„ tient du précieux & qui jette dans
„ l'obscurité, dans le galimatias.....
„ où trouve t'on plus de legereté, de
„ finesse & de goût que dans le style
„ des femmes? Au lieu de cet art
„ compassé & gesnant, on y trouve
„ les fleurs & les graces, enfin tous les
„ charmes de la naïveté & du natu-

(*a*) Entretien cinquiéme Pages 322. & 323.

„ rel. Le Pédant se recrie sur la né-
„ gligence dans les expressions, & les
„ personnes de bon goût trouvent
„ dans cette même negligence je ne
„ sçai quoi de noble qui leur plaît;
„ le point capital, est la justesse & la
„ solidité dans les pensées. „

L'Auteur promet une continuation de son travail, si ce premier essay est favorablement reçû. Tout ami de la vertu & du bien, doit le remercier de son zele.

ARTICLE IX.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury. Tome XXXIV. depuis l'an 1563, *jusqu'en* 1569. *à Paris* 1734.

NOus avons appris que les Imprimeurs de cet ouvrage se sont plaints de l'extrait que nous avons donné du Volume précedent, dans la crainte que notre extrait ne préjudiciât au débit du Livre, & qu'ils ont même porté leurs plaintes à un tribu-

nal que nous respectons. Ce procedé de la part des Libraires doit paroître assez singulier. Car il est bien vrai que dans le Privilege que le Roi leur accorde d'imprimer & de vendre un livre, il est défendu à toute autre personne de le contrefaire, de le débiter &c. Mais il n'a jamais été défendu au Public ni même aux Ecrivains particuliers d'en dire leur sentiment ; sauf aux Auteurs de se défendre s'ils sont injustement attaqués, & aux Libraires de se dedomager comme ils pourront, s'ils se sont chargés d'une mauvaise marchandise qui n'a point de cours. Notre extrait est d'ailleurs si moderé qu'il paroît qu'il y a eu plus de mauvaise humeur que de justice dans les plaintes de ces Messieurs.

Nous n'avons nullement en vûe de décrier l'Ouvrage du P. Fabre, nous serons au contraire charmés d'y trouver matiere d'éloge ; & si dans nos extraits il nous échappe quelque trait de Critique, c'est de cette Critique permise & même désirable dans la Litterature, & telle qu'elle se doit pratiquer entre d'honnêtes gens, sans aigreur & sans passion. L'Extrait que

nous avons donné du XXXIII volume & celui que nous allons donner du XXXIV en sont une preuve.

Le XXXIV volume contient l'Histoire de l'Eglise depuis 1564 jusqu'en 1569 inclusivement. On y voit d'abord le Concile de Trente heureusement terminé & l'Auteur donne d'après Pallavicin le détail des deux dernieres sessions, qui sont la XXIV & la XXV. La XXIV est une des plus remarquables par l'importance & la difficulté de la principale matiere qui y fût agitée, sçavoir le mariage. Que de disputes & d'oppositions de sentimens n'y eut-il pas dans le Concile sur ce sujet ! Si le mariage étoit ou un pur Sacrement, ou un pur Contrat civil, il n'y auroit presque pas de difficulté. Mais il est l'un & l'autre tout à la fois. L'Eglise par conséquent a droit d'en décider, & les Princes ont droit d'intervenir au jugement. L'Eglise a des vuës & des raisons qui ne s'accordent pas toujours avec celles des Princes. De là vint l'opposition des sentimens, & la résistance que les états Chrétiens & sur-

tout la France, firent aux décrets du Concile sur cette matiere. Le P. Fabre paroît s'être appliqué à ne rien laisser à desirer sur ce sujet, & rapporte avec la même exactitude les divers décrets qui furent faits dans la même session pour la réformation générale, sans omettre les restrictions que la France a crû devoir y mettre; Mais c'est un détail dont nous croions que nos Lecteurs nous dispenseront volontiers. L'Auteur observe la même méthode par rapport à la XXV session où il est traité du Purgatoire, du culte des Images, & de divers points de discipline Ecclesiastique. Nous devons cependant observer que l'auteur qui est partout ailleurs assez attentif à faire remarquer les usages de France qui sont differents des Decrets du Concile, a oublié de le faire dans un point assez considerable qui est celui des Monitoires & des excommunications. Car quoique le decret du Concile défende à un Evêque d'avoir sur cela aucun égard aux demandes des Officiers publics, à moins que par ses propres lumieres il ne trouve que la

chose le demande, c'est pourtant la maxime en France que les Evêques doivent accorder aux Officiers publics sur leur simple requisition les Monitoires qu'ils demandent. Nous pourrions faire encore quelques autres remarques semblables ; mais nous nous en abstiendrons d'autant plus volontiers qu'il n'est point à craindre que ceux qui cherchent des regles sures du droit Canon François, s'en rapportent à un Auteur qui ne se donne que pour un Historien. Après l'Histoire des deux dernieres sessions, le P. Fabre donne celle de la conclusion du Concile, & ce n'est pas sans quelque satisfaction que les Lecteurs voïent enfin finir un si long détail de choses peu interessantes aujourd'hui & qu'on trouve en tant d'autres Auteurs. Mais c'est après tout un morceau si essentiel de l'Histoire Ecclesiastique que l'Auteur n'eût pas été excusable de l'omettre. Tout ce qu'on pourroit absolument lui demander, ce seroit un peu d'ornement ; sans pourtant sortir des bornes de l'exacte vérité ; mais il faut avouer qu'en pareille matiere

la chose n'est pas aisée, & qu'elle demande plus de tems, ou plus de travail.

Les Guerres Civiles de France causées par l'Hérésie entrent aussi naturellement dans cette Histoire, & l'Auteur en donne dans ce volume l'abregé depuis la Bataille de Dreux jusqu'à celle de Moncontour. C'est encore un détail si connu que nous ne croïons pas devoir nous y arrêter; & il faut dire la même chose de ces Guerres des Païs Bas qui ont donné la naissance à la Republique de Hollande. Le P. Fabre en rapporte les principaux traits, & il ne peut gueres se dispenser de le faire; mais pour nous il nous suffit d'avertir en général qu'il en fait mention, & qu'il ne rapporte sur cela rien de particulier.

L'Auteur passe de là en Angleterre où la Religion Catholique étoit en ce tems là fort maltraitée par la Reine Elizabeth; il rapporte la Lettre que l'Empereur Ferdinand écrivit à cette Princesse en faveur des Catholiques, & la réponse honnête qu'elle lui fit, mais sans aucun effet. On sçait que

le Pape Pie IV fut fort sollicité d'excommunier cette Reine; mais qu'il ne le voulut jamais, persuadé qu'une excommunication est mal employée, lorsqu'elle ne peut servir qu'à aigrir le mal au lieu d'y remedier. Cependant Elizabeth s'en tenoit aux articles du Synode de Londres de 1562, & la Religion Romaine perdoit tous les jours du terrain en Angleterre. Philippe II Roi d'Espagne affectoit inutilement de n'envoyer à Elizabeth que des Evêques pour Ambassadeurs. Tout ce que le premier de ces Ambassadeurs y gagna fut de se faire empoisonner par les Protestants; & le second fut bientot obligé de s'en retourner à cause de la Guerre qui éclata entre les deux Puissances.

Les ennemis de l'Eglise font necessairement partie de son Histoire, & ce n'est pas la partie la moins interessante; la varieté de leurs caractéres & de leurs sentimens, la diversité de leurs attaques & de leurs combats contre les defenseurs de la Foy, leur hardiesse, leur opiniâtreté indomptable, même après leur défaite, tout

cela exposé avec art par un habile Historien feroit des Tableaux interessants capables d'exciter la curiosité des Lecteurs & de la satisfaire agreablement. C'est aussi une des parties de l'Histoire Ecclesiastique que le P. Fabre paroît avoir voulu traiter avec le plus d'exactitude, & il rassemble avec soin tout ce que divers Auteurs nous apprennent des plus fameux Protestants de ces tems là, & les particularités qu'il en rapporte sont communément assez curieuses. On y lit que Volfang Musculus moine Benedictin & deja parvenu à la dignité de Prieur, quitta son monastere & sa nouvelle dignité pour épouser Marguerite Bart. Refugié à Strasbourg, la pauvreté le reduisit à se faire apprentif Tisserand, & sa femme à servir un Ministre. De Tisserand il fut encore reduit à se faire Manœuvre, & il fut enfin Maître d'Ecole dans un Village. Mais s'étant distingué un jour à Strasbourg par sa hardiesse à défendre publiquement les nouvelles erreurs, il fut élû Ministre des Lutheriens dans cette Ville, & il passa de-

là à Berne ou il fut Professeur de Theologie. Mais de quelque côté qu'on envisage la chose, soit du côté de la fortune, soit du côté du salut, il est hors de doute qu'il auroit mieux fait de demeurer Prieur Benedictin. Castalion Disciple de Calvin & qui fut ensuite obligé de s'en separer, tient aussi sa place dans cet ouvrage; le P. *Fabre* rapporte ce que d'autres Auteurs avoient déja remarqué sur le style Latin de cet Ecrivain, que trouvant certaines expressions usitées peu dignes de la belle Latinité, il affectoit de ne les jamais emploier, & disoit par ce principe *genius* pour *angelus*; *lotio* pour *baptismus*, *collegium* pour *synagoga*; *Respublica* pour *Ecclesia*. Nous avons vû renouveller cette délicatesse puerile par des *Latinistes* plus récents; mais elle n'en est pas moins digne de pitié.

Tandis que l'Eglise étoit dechirée en France & dans les Royaumes voisins par le Calvinisme & le Lutheranisme, l'Arianisme cette execrable secte si solemnellement foudroyée depuis si long-tems étoit ressuscitée de ses con-

dres & ravageoit la Pologne & les Provinces voisines. Les Calvinistes & les Lutheriens en furent eux mêmes allarmés & l'attaquerent de toutes leurs forces; mais comment purent-ils l'entreprendre après s'être dépoüillés eux mêmes des armes de l'autorité, de l'infaillibilité, & de la tradition de l'Eglise, attestée par les anciens monuments de tous les siecles depuis Jesus-Christ jusqu'à nous ? aussi eurent-ils la honte de se voir confondus par les plus grands ennemis du nom Chrétien, & la gloire de ce triomphe est reservée aux Catholiques.

Cependant le Pape Pie IV travaillant avec ardeur à faire recevoir le Concile de Trente dans toute la Chrétienté, commença par le confirmer à Rome par une Bulle qu'on rapporte ici toute au long, & qu'il envoya à tous les Princes Catholiques. Le P. Fabre entre sur cela dans un grand détail rapportant tout ce qui se fit pour & contre avec assez d'exactitude; mais on n'est pas mediocrement surpris de voir un récit si important

interrompu par des digreſſions ſur des matieres tout à fait étrangeres, comme la diſpute de la préſeance entre les Benedictins & les Chanoines Reguliers. Peut-être ſeroit-il plus à ſouhaiter pour ces deux celebres Congregations qu'on ignorât qu'elles ont eû de pareilles diſputes; mais il eſt certain *du* moins que l'Hiſtorien auroit mieux fait de placer ailleurs ce récit auſſi bien que celui de la Bulle contre les Grecs de Sicile, & pluſieurs autres ſemblables.

Ce fut ſur-tout en France que la réception du Concile de Trente fit plus de difficulté. On fit des reproches au Cardinal de Lorraine d'avoir laiſſé mettre dans les Decrets pluſieurs termes dont la France ne s'accommodoit pas. On ne voulut pas même permettre au Nonce de diſtribuer aux Evêques les Actes & les Decrets du Concile. Envain le Roi d'Eſpagne & le Duc de Savoye ſolliciterent par leurs Ambaſſadeurs la Cour de France à ſuivre en cela l'éxemple de tous les autres Etats Catholiques. On ne leur donna que des reponſes vagues

qui ne promettoient rien. Le Parlement de Paris forma aussi de son côté beaucoup d'obstacles, & Charles du Moulin, ce fameux Jurisconsulte, se signala dans cette occasion par un écrit ou une consultation imprimée, qu'il publia, pour prouver que la France ne devoit pas recevoir le Concile de Trente. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Parlement tout opposé qu'il étoit à la réception du Concile de Trente, ne laissa pas de faire mettre du Moulin à la Conciergerie pour cet ouvrage là même: contradiction apparente qu'il semble que l'Historien auroit dû nous expliquer.

Mais ce ne fut pas seulement en France que les Décrets du Concile de Trente trouverent de l'opposition. Les Evêques de Pologne divisés entr'eux sur d'autres sujets, l'étoient encore sur celui-là; & en Allemagne Maximilien II faisoit auprès du Pape les plus vives instances pour obtenir deux points qui étoient l'usage du Calice, & le mariage des Prêtres. Il obtint le premier, du moins pour peu de tems; car les Papes furent bien-

tôt obligés de révoquer leur permiſſion ; mais il ne pût point obtenir le ſecond, malgré toutes les raiſons ſpécieuſes qu'il allégua au Pape, & que l'Hiſtorien expoſe aſſez au long, ſans rapporter celles qui obligerent le Pape à perſiſter conſtamment dans ſon refus.

D'Allemagne l'Auteur paſſe encore en Pologne où le célebre Commendon négotia ſi habilement & ſi heureuſement pour la réception du Concile de Trente. Toute la ſuite de cette affaire eſt rapportée en détail, & intereſſe les Lecteurs. On trouve enſuite la Profeſſion de Foy dreſſée par Pie IV ſuivant le Concile de Trente ; & les Regles établies par le même Pape pour l'*index*, c'eſt-à-dire pour défendre la lecture de certains Livres. Mais le P. Fabre a ſoin d'avertir ſes Lecteurs (& il a ſans doute de bonnes raiſons pour le faire) que cet *index* n'a aucune autorité en France.

L'établiſſement des Seminaires ordonné par le Concile de Trente, éta-

bliſſement ſi utile, & dont le Pape Pie IV donna le premier exemple dans la Capitale du monde Chrétien, auroit dû, ce ſemble, être traité dans cet Ouvrage avec un peu plus d'étenduë; au lieu que le P. Fabre ſe contente de dire comme en paſſant que le Pape pour engager par ſon exemple le Patriarche de Veniſe & l'Archevêque de Lyon à établir des Seminaires, établit le Seminaire Romain, *dont il crut pouvoir confier le ſoin aux Jeſuites.* Mais quelque laconique que ſoit cette phraſe, peut être y trouvera-t-on encore du pleonaſme, & qu'il eût été plus ſimple de dire: *dont il confia le ſoin aux Jeſuites.*

L'Auteur nous apprend auſſi l'établiſſement de la Congregation des Prêtres de l'Oratoire de Rome par S. Philippe de Neri: Congregation qui n'a rien de commun que le nom avec celle de Paris. Les divers traits qu'il rapporte de la vie du ſaint, donnent une grande idée de ſa pieté. L'éclat de ſes vertus & de ſon mérite attira auprès de lui pluſieurs illuſtres Diſciples,

iples, entr'autres le célebre Ba-
as; & ces Disciples ont eu tou-
s depuis à Rome des successeurs
se sont distingués par leur atta-
nent à l'Eglise & à la saine doc-
e.

Ce fut aussi, continuë le P. Fabre,
 le Pontificat de Pie IV. que le
iarche des Arméniens envoya des
outez à Rome pour se soumettre
Vicaire de J. C. avec tous ceux qui
étoient soumis à lui-même. Mais
tisfaction que cet évenement don-
u Pape ne le consola peut-être que
liocrement de la fermeté avec la-
lle le Roy de France éxigea de
u'il revoquât les procedures qu'il
it faites contre la Reine de Na-
e, & les Monitoires qu'il avoit
ninés contre-elle. C'est que ce
nce étoit persuadé que le Pape
quoit par-là les droits temporels
ous les Rois; car il fut d'ailleurs
jours très-zelé pour défendre l'E-
e & conserver la Religion dans
Royaume, comme il paroît par
divers Edits qu'il fit en faveur des
holiques contre les Calvinistes,

& dont le P. Fabre fait mention. Il rapporte ensuite la mort de plusieurs hommes célébres, tels que furent les Cardinaux Carpi, Sforce & Monti, Barthelemi Camerarius, Thomas Campege, & Frederic Staphilus. Calvin mourut aussi dans le même tems. L'Auteur en fait le Portrait, & donne la Liste de ses Ouvrages. Il parle ensuite d'une édition du Nouveau Testament en Langue Syriaque: des sollicitations que le Pape fit à la Reine d'Ecosse pour recevoir le Concile de Trente: des nouvelles instances que l'Empereur fit pour le mariage des Prêtres; d'une conspiration contre le Pape, de diverses Constitutions de ce même Pontife, & des défauts qu'on lui a reprochés. Ce dernier article ne nous paroît pas traité avec assez de ménagement. L'Historien de Thou qu'il cite, n'est pas un assez sûr garant lorsqu'il s'agit des Papes, & nous sommes persuadez que s'il s'étoit donné la peine d'approfondir plusieurs des faits dont il fait des crimes à Pie IV, il auroit trouvé beaucoup à rabbattre des fautes qu'il lui reproche.

L'Auteur n'oublie pas non plus les diverſes promotions de Cardinaux ; quoiqu'on puiſſe dire en général qu'il oublie aſſez de choſes : mais ce qui ſeroit le plus à deſirer c'eſt qu'il y donnât plus d'ordre, de ſuite & de liaiſon. Ce n'eſt pas ſeulement pour la beauté & l'agrément de l'Hiſtoire, que cet ordre & cette liaiſon ſont neceſſaires, c'eſt encore pour l'inſtruction du Lecteur. Car ſans cela il en eſt d'une Hiſtoire comme d'un tableau ſans goût & ſans ordonnance où les figures ſont confuſément entaſſées les unes ſur les autres. L'œil qui le contemple eſt néceſſairement diſtrait par la varieté des divers objets qui ſe préſentent. On peut dire qu'il voit tout, parce qu'en effet tout y eſt ; mais il eſt vrai qu'il ne voit rien, parce qu'il ne voit rien à ſa place. Au lieu du plaiſir que donne dans tout ouvrage un bel ordre, ſimple & naturel, & par-là majeſtueux, il faut avoir la peine de raprocher les objets qui ſe rapportent & de détacher ceux qui ne ſe rapportent pas. C'eſt ainſi que d'un coup

d'œil on envisage avec une douce admiration tout le portail de S. Gervais; au lieu qu'on étudieroit pendant 24. heures celui de Notre-Dame, sans sçavoir précisément ce qu'on a vû.

Le cent soixante-neuviéme Livre commence par le récit édifiant de la vie de l'Illustre saint Charles Borromée. *Il fut fait*, dit l'Auteur, *Cardinal Neveu.* L'expression nous paroît singuliere; mais ce qui le rendit plus recommandable, & ce qui lui attire encore aujourd'hui la vénération de toute l'Eglise, ce fut son zéle, sa pieté, sa charité, sa mortification, & son détachement de tous les biens de la terre. Tout le monde sçait avec quel zéle il travailla suivant les Décrets du Concile de Trente à la réformation de son Eglise de Milan, en assemblant plusieurs Conciles particuliers, & en donnant à son Clergé des regles admirables pour leur propre conduite & par rapport aux fidéles dans l'administration des Sacremens. Le Pere Fabre rapporte les principaux regle-

ns du premier de ces Conciles. Il
porte aussi divers autres Conciles
nus à Reims, à Cambrai, à To-
de, & les principaux Statuts qui
furent faits.

La mort du Pape Pie IV. qui sur-
int, fut suivie d'un Conclave dont
n rapporte les principales particu-
arités. Ce fut le Saint Pape Pie V.
qui fut élû. L'Auteur raconte ensui-
te la mort de plusieurs Cardinaux,
& dit un mot du Siege de Malte par
les Turcs.

Voici un morceau que le P. Fabre
a apparemment jugé fort interessant
pour l'Histoire génerale de l'Eglise; car
il l'a exposé tout au plus long. C'est le
démêlé des Jesuites avec l'Université
de Paris, qui s'opposoit à l'établisse-
ment de leur College dans cette Ca-
pitale. Comme il rapporte les Plai-
doyers pour & contre qui se firent
au Parlement sur cette affaire, on
pourroit croire absolument que l'His-
torien est exempt de partialité;
cependant à examiner la chose de
plus près, on trouve que quand il
rapporte le Plaidoyer de Versoris

partis tombent, que la vérité seule demeure, qu'une Histoire peu fidele à cette vérité perd toute créance dans la postérité où elle se trouve démentie par d'autres monumens non suspects, & que pour être fidele à la vérité, il ne suffit pas de ne rien dire que de vrai, mais qu'il faut dire tout ce qui est vrai; parce que la réticence en matiere d'Histoire, sur tout dans les choses qui intéressent l'honneur & la reputation, est souvent une des plus grandes infidélités qu'un Historien puisse commettre. Tout ceci, comme on voit, est dit en général, sans que nous prétendions en faire l'application à l'Ouvrage du P. Fabre. Nous sommes persuadés de son équité; & s'il nous étoit permis, la seule chose que nous prendrions la liberté de lui recommander, c'est qu'ayant à traiter des matieres délicates qui intéressent des partis opposés, il ne tire les faits que de sources non suspectes & qu'il rapporte avec le même soin le pour & le contre sans favoriser aucun parti. C'est-là ce qui donnera le plus de lustre à son Ouvrage, & ce qui lui assurera l'immortali-

té. Ajoutons une simple réflexion sur le fait dont nous venons de parler. Le parti qui s'opposoit à l'établissement du College des Jesuites étoit très-puissant. C'étoit toute l'Université, les Curés de Paris, les Religieux Mandians, une bonne partie du Parlement, l'Evêque même & jusqu'au Prevôt des Marchands. Les esprits étoient d'autant plus animez que tous se persuadoient qu'ils rendoient en cela un grand service à l'Etat : tel est l'effet de la prévention, lorsqu'on s'y est une fois abandonné. Eh bien ! toute prévention à part : à en juger par l'événement, c'est-à-dire, par l'état florissant de ce College tant redouté, par les Professeurs célébres & les Sçavans distinguez qu'il a produits, & enfin par les services réels qu'il rend depuis si long-tems au public ; ne conviendra-t'on pas que ce seroit dommage que l'Université eut gagné son procès? C'est que les tems ont éclairci la vérité. Pour ce qui est du pauvre Etienne Pasquier, il n'attendit pas si long-tems à reconnoître qu'il en avoit beaucoup trop dit contre la Societé & sur-tout contre son

Fondateur ; car il eut à essuyer la mortification de voir canoniser cet Ignace de Loyola dont il avoit dit tant de mal, & selon la remarque de Bayle, ce dut être une grande humiliation pour lui de se voir obligé d'honorer & d'invoquer celui qu'il avoit tant maltraité: *adora quod incendisti.* Autre singularité qui prouve bien encore l'illusion des préventions. C'est que dans ce même College que Pasquier faisoit envisager comme un établissement si pernicieux, les Jesuites ont eu la satisfaction de voir la postérité de ce même Pasquier y venir chercher l'instruction & l'éducation, & les dédommager par son amitié de la haine que leur portoit leur pere. On pourroit parier qu'il y a encore tel Avocat au monde à qui la même chose arrivera.

Mais en voilà assez sur cette matiere & comme cet Extrait est déja assez long & que nous ne sommes encore qu'à la moitié du volume, nous remettons au mois prochain à parler du reste.

ARTICLE X.

REMARQUE SUR UNE Inscription Phénicienne, par M. l'Abbé Guyot de Marne, Commandeur & cy-devant Gouverneur des Pages du Grand Maître de Malthe.

VOici un des plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité : ce sont deux Pieds-d'Estaux de Marbre blanc surmontés chacun d'un Cippe, comme on le peut voir dans la figure cy-jointe, qui se trouvent placez à l'entrée du Jardin des R R. P P. Jesuites de Malthe. Abela Vice-Chancelier de l'Ordre de Malthe, qui a recüeilli dans cette Isle les monumens antiques que la voracité du tems a épargnez, les a confiez aux R R. P P. Jesuites, & à mon sens ces deux marbres tiennent le premier rang, non-seulement dans le recueil fait par Abela, mais encore parmi les inscriptions antiques qui ont paru jusqu'à ce jour.

Il est démontré par les caracteres

des Médailles Puniques de Malthe, du Goze, de la Pantellerie, Lampedouze & des Villes Maritimes de la Côte d'Afrique adjacente que cette inscription est Punique; & l'inscription Grecque qui est au bas de la Punique, prouve qu'elle est Phénicienne : cela veut dire que la Colonie Tyrienne qui a fondé Carthage & étendu sa domination sur les Côtes d'Afrique, a introduit avec elle la Langue Phénicienne dans cette partie de l'Afrique; & que si par la succession des tems, la Langue originaire Africaine s'est mêlée avec la Phénicienne, du moins les Carthaginois ont conservé l'Alphabet Phénicien. C'est de la restitution de ce dernier que dépend l'intelligence de cette Langue ancienne du Pays de Chanaan, à laquelle on pourra parvenir en considérant, que l'Hébreu & l'Arabe se sont formez, partie du Chaldéen, partie du Phénicien. Ce que je prouve par la Genese Chapitre 31. ℣. 47. *Quem vocavit Laban tumulum testis, & Jacob acervum testimonii, uterque juxtà proprietatem linguæ suæ.* Il est indubitable qu'Abraham, en sor-

tant du pays des Chaldéens, parloit la Langue qui étoit familiere aux Patriarches, ou bien celle qui étoit en usage dans la Mésopotamie. Or 182. ans après son entrée dans le pays de Chanaan, son petit-fils Jacob, en se séparant de Laban, parle une autre Langue que celle de Laban, qui sans doute étoit la même qu'Abraham & sa famille parloient lorsqu'il vint dans la Palestine : car Laban ne s'étant point déplacé de la Mésopotamie, & ne paroissant point par l'Histoire Sainte qu'il y eût eu dans cette contrée aucune invasion qui en ait pû changer le langage, il est permis selon la critique la plus sévere, d'y supposer, du tems de Laban, la même Langue qui y avoit cours du tems d'Abraham. D'où peut donc venir la différence qui se trouve entre la Langue de Jacob & celle de Mésopotamie ? Il est aisé de concevoir qu'Abraham s'étant transplanté avec sa famille au milieu des Chananéens, & ayant nécessairement communiqué pour le commerce de la vie avec ces Peuples dont il étoit environné, comme on le conclut de plusieurs passages

de la Genese, il étoit moralement impossible que la famille d'Abraham ne prît plusieurs expressions dans la Langue Phénicienne; & voilà ce me semble pourquoi Jacob parloit autrement que Laban: c'est ainsi qu'Ismaël ayant été nourri avec Isaac jusqu'à un certain âge, parloit la même Langue que son frere, qu'il porta avec lui dans l'Arabie, où s'étant confonduë avec celle des enfans de Jectan, elle a formé la Langue Arabe, qui ne differe de l'Hébraïque, que par le mêlange de cette Langue qu'Ismaël trouva en usage chez les Arabes parmi lesquels il s'établir. Il me semble donc, par ce que je viens de poser, qu'on pourra tirer quelque secours des Langues Hébraïque & Arabe pour parvenir à l'intelligence des monumens Phéniciens qui nous restent, fondez sur l'analogie qui est entre ces deux Langues connuës, & la Phénicienne qui doit être regardée comme leur mère (*a*)

(*a*) Joseph. *Lib.* 1. *contra Appion.* cite un passage du Poëte Chœrilus, qui dit que les Habitans des montagnes de Solyme, ont le même dialecte que les Phéniciens, ce qui

Retournons presentement à l'alphabet Phénicien ou Punique qui est comme j'ai remarqué ci-devant, le même, & à la restitution duquel il faut travailler. Je trouve que les chiffres que nous appellons communément Arabes y sont employez, ce qui m'a fait venir la pensée que les Arabes qui ont envahi l'Afrique, d'où ils sont passez en Espagne, & de qui Alphonse le sage, Roy de Castille a appris ces chiffres qu'il a communiquez à toute l'Europe, pourroient bien eux-mêmes, les avoir eu des Peuples d'Afrique qu'ils ont subjuguez. Cette opinion est appuyée sur ce que la Langue Arabe conformément à toutes les Langues Orientales, & même à la maniere des Grecs, fournit les caracteres qui forment la progression Numérique, selon leur position dans l'Alphabet, que les Arabes d'Afrique ont abandonnez pour ces chiffres totalement étrangers à leur

vient plus probablement de ce que je viens de rapporter, que de la raison que Prideaux en donne dans le IV. Livre de l'Histoire des Juifs, où il dit que ce Peuple parloit Syriaque du tems de XERXES.

Langue & qui se trouvent dans celle qui dominoit en Afrique dans le tems qu'ils s'en sont rendus les maîtres ; & cette Langue étant un Dialecte de la Phénicienne dont elle a conservé les caracteres, comme il est prouvé par les Médailles, il est très-vrai-semblable qu'elle en a aussi adopté l'usage pour l'ordre Numérique : ainsi les Arabes en établissant leur Langue en Afrique à la place de la Punique, en ont conservé les caracteres pour l'Arithmétique, la trouvant infiniment supérieure à la leur & à toutes celles qui suivent simplement l'ordre alphabétique des Langues : & il est assez naturel de penser que comme les Tyriens & les Sidoniens avoient un grand commerce dans la Méditerranée & avec l'Ocean Ethiopique par la Mer Rouge, ils auront inventé cette Arithmétique qui nous a été transmise par les Arabes, étant nécessaire à une Nation qui faisoit son capital du commerce.

Si on admet cette conjecture, on aura une grande facilité à restituer l'Alphabet Phénicien ; car par là on connoîtra la valeur des dix Lettres,

prises des dix caracteres qui constituent l'Arithmétique Arabe, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0. Ensorte qu'en arrangeant les Lettres Phéniciennes selon les Alphabets Orientaux, on pourra assurer que 1. est Aleph, 2. Beth, 3. Ghimel, 4. Daleth, &c. Et quant à Zero qui n'a aucune valeur par lui-même dans l'Arithmétique, ne pourroit-on pas supposer que c'étoit une lettre aspirante? Dans les autres caracteres de cette Inscription il y en a qu'on peut estimer doubles, comme le Θ des Grecs est à l'égard du T, l'H à l'égard de l'E. On peut en juger par l'inspection de ces caracteres qui sont très-semblables à leurs simples & n'en différent que par un trait. Je ne doute pas que les Sçavans dans les Langues Orientales, qui voudront approfondir cette matiere ne fassent quelque découverte intéressante pour la République des Lettres.

Quant à l'Inscription Grecque qui suit la Phénicienne, on ne peut pas assurer qu'elle soit de la même antiquité, quoiqu'il ne paroisse rien dans ces Marbres qui puisse donner quelque

ſoupçon du contraire : ſi on la juge du même tems, on ſçauroit par-là que ce monument ne ſeroit pas antérieur à Archias Corinthien, Fondateur de Syracuſe, où il introduiſit le Dorique qui de là a paſſé à Malthe : mais ſi l'Inſcription Grecque eſt poſtérieure à la Phénicienne, on peut regarder ce monument, comme la plus ancienne Inſcription qu'il y ait peut-être ſur la Terre. Je finis en obſervant que l'on voit encore à Taormina en Sicile, les ruines d'un Temple que Thomas Fazelle attribue à Apollon *Archegetes*, après Appien d'Alexandrie, qui pouroit bien s'être trompé en attribuant à Apollon, ce qui appartenoit à Hercule.

ARTICLE XI.

DE SPIRITUALITATE & Immortalitate animæ humanæ Oratio, ab uno è Magiſtris Sacræ Facultatis Pariſienſis. Diſcours ſur la Spiritualité & l'Immortalité de l'ame, par un Docteur de la Sacrée Faculté de Paris. A Paris chez

Pierre Simon, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque, ruë de la Harpe M.DCC.XXXV. in-4°. *pages* 208.

L'Audace de l'incrédulité, funeste fruit de la corruption des mœurs a enflamé le zéle de M. Dugard. Il a rassemblé dans un volume de médiocre grosseur les argumens qu'ont employez les Saints Peres, dont la lecture lui est familiere, les Théologiens & les Philosophes les plus distinguez pour prouver la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame. Le Sçavant Docteur a préféré l'abondance, le nombre & les tours du stile oratoire à la sécheresse de la Méthode Scolastique. L'une & l'autre maniere d'écrire a ses avantages, la derniere plus d'ordre, de précision & de clarté, la premiere plus d'agrément & peut-être plus de force, je dis de cette force qui emporte d'abord, non de celle qui réduit à se rendre en ôtant tous les moyens d'échapper. Si M. Dugard a préféré la premiere, il l'a fait après les Ss P. P. de l'Eglise, c'est ainsi qu'ils ont combattu

les héréſies ; il l'a fait après d'excellens Controverſiſtes, Sadolet, Oſorius, Horantius, Médina, Claude de Saintes. Puiſque nous avons parlé d'Horantius, nous remarquerons que le Livre de ce Docte Franciſcain Eſpagnol intitulé, *Loci Catholici*, eſtimé dans ſon tems ſeroit utile dans le nôtre : ſurtout le Livre quatriéme qui traite des miracles.

Les preuves que notre Auteur a tirées des Saints Peres, ſont diviſées en deux parties, chacune préſente ſix argumens. Le premier de la premiere eſt pris de la félicité temporelle des Scélérats qui violent impunément la Loy naturelle. On ſera moins ſurpris d'entendre Saint Juſtin & Saint Chriſoſtome ſoûtenir que ſi l'Ame ne ſurvit pas au corps, ſi dans une autre vie les vices ne ſont pas punis, & les vertus récompenſées, il n'y a point de Dieu, d'entendre Platon enſeigner la même vérité avec ſoin, que de voir le Poëte comique Diphile la faire paroître ſur le Théatre. » Non, dit-il, Nicerate,
» les criminels dont les plaiſirs ne ſont
» jamais troublez pendant la vie, n'é-

» chappent pas à la Justice divine.
» L'œil qui voit tout les a vûs, & deux
» routes fort différentes conduisent
» après la mort les coupables au su-
» plice, les adorateurs de Dieu au
» bonheur «. On ne peut s'empêcher
d'avertir les Poëtes Chrétiens de faire
attention à la morale d'un Comique
Payen.

Le second argument est tiré de la distinction du bien & du mal moral, de l'idée des vertus & des vices ; ces idées seroient d'étranges erreurs si l'ame n'étoit pas immortelle ; l'Auteur de notre Etre nous auroit trompez ; il corromperoit exprès par les remords d'une conscience abusée, la douceur des plaisirs. Si rien n'échappe à la mort, qui empêche qu'on ne se livre à la volupté sans égard pour l'équité naturelle ? Le troisiéme naît de la liberté que nous sentons, que le genre humain sent avec nous : la matiere ne peut-être libre.

Le quatriéme est pris de la faculté de connoître. Saint Grégoire de Nysse dans le premier discours sur l'Ame, a parfaitement développé cet argument,

& s'il manquoit quelque chose à la démonstration du Saint Docteur de l'Eglise, les passages raprochez & réünis que M. Dugard y joint, acheveroient de persuader tout esprit raisonnable. Nos Metaphysiciens chicaneurs seront surpris que Saint Augustin ait poussé jusqu'à leurs profondeurs la subtilité de sa Métaphysique, & prévenu leurs difficultez que l'obscurité seule fait craindre. Un passage de Saint Athanase dans son premier discours contre les Gentils, a fourni le cinquiéme argument & renferme les précédens. Enfin le plaisir que donnent à l'Ame naturellement la vérité, la justice, est le fondement du sixiéme argument. C'est Saint Augustin, c'est Ciceron, c'est Platon, qui mettent cet argument dans son jour.

Les six argumens de la seconde partie attaquent directement un Catholique qui s'exprimeroit sur cette vérité d'une maniere embarrassée. Le sixiéme Concile général, le Concile de Vienne, le cinquiéme de Latran s'attachant à l'Ecriture & à la Tradition; ont condamné dans les termes les plus

précis ceux qui ſuppoſoient l'ame mortelle.

L'Auteur finit par pluſieurs démonſtrations que Saint Thomas & Saint Bonaventure lui ont fournies. Le Sçavant Docteur a jugé ſagement que la queſtion renouvellée depuis peu ſur l'origine des Ames ne devoit pas être oubliée dans un Traité de la Spiritualité de l'Ame. On ſçait que les Saints Peres ont été partagez ſur cette queſtion. Saint Jerôme demeura toujours dans le ſentiment le plus ancien & le plus commun que les ames ſont créées dans le moment que Dieu les unit aux corps. Origéne qui vouloit aſſervir la Theologie Chrétienne à la Philoſophie de Platon, enſeigna que toutes les ames avoient été créées avant le monde. Enfin d'autres croyoient qu'une ame engendroit une autre ame; l'ame du pere celle du fils. Tandis que S. Auguſtin n'a point eu les Pelagiens à combattre, indécis ſur cette queſtion, il panchoit vers Origéne; mais trouvant plus de facilité à expliquer la propagation du péché originel dans la ſuppoſition qu'une ame vient d'une

autre ame, il ne put se résoudre à la rejetter, & paroît par ses derniers Ouvrages n'être point sorti du doute sur ce sujet. Le Cardinal de Noris dans sa défense de Saint Augustin *Vindiciæ Augustini*, emporté trop loin par le désir de justifier le Saint Docteur a prétendu justifier le sentiment qui lui avoit plû ; mais jusqu'ici il n'a eu de Sectateurs que l'Auteur récent d'un *Traité François de l'origine des Ames.* M. Dugard oppose au Cardinal & à son disciple des adversaires respectables. Saint Thomas traite leur sentiment d'hérétique, & il est suivi entr'autres Théologiens célébres, par Valentia & par Sylvius. L'Auteur montre que ces Théologiens ont pour eux toute l'Eglise Grecque & des Saints Peres Latins distingués, & que sur-tout depuis la décision du cinquiéme Concile de Latran, il n'est pas permis de douter de la création journaliere des ames, il s'objecte que l'Ouvrage du Cardinal de Noris n'a pas été condamné, & il répond qu'il n'a pas été déféré, & qu'il auroit été condamné si quelque dénonciateur l'avoit

l'avoit attaqué. Combien d'ouvrages hazardés évitent ainsi la censure qu'ils méritent ?

ARTICLE XII.

OBSERVATIONS DE M. L'ABBÉ de Moliere de l'Académie Royale des Sciences, & Membre de la société Royale de Londres &c. Addressées aux Auteurs de ces Mémoires.

MESSIEURS Avant que de publier mon second volume qui doit paroître incessament, le Public attend de moi que je lui donne les éclaircissemens convenables sur un endroit du premier Tome que vous avez jugé digne de votre Critique dans l'Article CXIII. du mois de Novembre 1734. où vous rendez comte de mon Ouvrage avec cette politesse & cette exactitude qui caractérisent tous vos extraits.

Il s'agit de la cause de la Pesanteur, & vous paroissez contents de la deduction que j'en fais conséquemment

à mes principes. Mais à l'occasion de ce que je dis & que vous rapportez dans votre extrait Page 2068. qu'il ne suffit pas que le mobile soit placé dans un espace rempli de petits Tourbillons, s'ils ne tournent pas autour d'un centre, & que dans ce cas le mobile resteroit à la place où on l'auroit posé, vous ajoutés.

„ Il s'ensuit de cette remarque & „ de son sistême; que la pesanteur „ extrinseque est très vraisemblable- „ ment expliquée dans l'hypothèse „ d'un centre: Mais qu'il reste tou- „ jours une question à faire, sçavoir „ pourquoi y a t-il un centre ? ou „ qu'est ce que la pesanteur intrin- „ seque? Et voilà ce qu'on peut ap- „ peller le mystere du Createur. On „ a beau dire que la matiere du tour- „ billon ne pese point parce qu'elle „ tend à s'éloigner du centre, la „ même question reviendra toujours, „ & ce point inexplicable ou ce cen- „ tre établi par le Tout-Puissant fera „ toujours naître quelque scrupule „ sur la nature de la pesanteur, à la „ curiosité humaine qui cherche à la „ penetrer & toute la vraisemblance

d'une Pesanteur extrinseque ne bannira point le soupçon d'une pesanteur intrinseque. Soupçon aveugle, si l'on veut, mais presqu'aussi naturel que celui d'une connoissance & d'un sentiment dans les bêtes, malgré la vraisemblance du sistême des Automates. „

Vous convenez donc Messieurs ue *dans mon sistême la pesanteur ex-inseque est très vraisemblablement xpliquée dans l'hipothèse d'un centre: ais qu'il reste toujours une question faire, sçavoir pourquoi y-a t-il un entre.*

Je repons sans hesiter. C'est parce u'il y a un tourbillon spherique qui egne par exemple depuis le centre le la Terre jusques par de-là la Lune & qu'un tourbillon ne peut être sans entre. Desorte que si c'est là *le myst-ere du Createur* ce mystere nous est ntierement dévoilé, supposé que ceui du tourbillon le soit. C'est-a dire upposé qu'il soit possible de concevoir que selon les loix des Mecaniques ui nous sont connuës, le Tout-Puissant ait pû mouvoir toute cette

matiere sur un axe & au tour d'un centre. Or il semble, Messieurs, que vous en êtes convenus Page 2054. *Car*; dites-vous, *ni l'esprit ni l'imagination ne peuvent refuser à un ou plusieurs Globes, un mouvement sur quelqu'un de leurs Diametres dans un espace impenetrable: Et de cette simple pensée, l'on voit éclore des milliers de petits tourbillons pour composer les grands.*

Mais il falloit expliquer les conditions qui devoient accompagner ce centre, & c'est ce que j'ai fait dans la remarque qui a donné lieu à votre Critique. J'y ai donc fait observer

1°. Que dans un Globe immobile rempli de petits tourbillons il n'y auroit pas de pesanteur. Car quoiqu'il y eût un centre, ce centre ne seroit pas un *centre de force*, ou un point duquel tous les petits tourbillons qui le forment, tendissent à s'éloigner; ce qui est une condition necessaire à la cause de la pesanteur; autrement l'effort des petits tourbillons les uns à l'égard des autres, ne peut faire autre chose que de comprimer le corps également de toutes

parts ſans le pouſſer tout entier vers aucun point.

2°. Qu'il ne ſuffit pas non plus qu'un Globe tournât ſur ſon centre & que toutes ſes moindres parties circulaſſent ſelon les loix expliquées & formaſſent un tourbillon, ſi ce tourbillon n'étoit rempli que de Globules durs. Car quoiqu'alors on eût un centre de force, & que tous ces Globules tendiſſent à s'en éloigner; cependant comme il ſeroit néceſſaire que le mobile dur qu'ils entraîneroient, circulât avec la même viteſſe, le mobile tendroit à s'éloigner du même centre avec autant de force qu'un pareil volume de ces Globules, & ſeroit par conſéquent en équilibre avec ceux qui l'environneroient.

3°. Mais qu'il faloit que ces deux conditions ſe trouvaſſent unies, & qu'au moment qu'on auroit transformé dans le grand tourbillon les Globules de Deſcartes en petits tourbillons, on trouveroit tout auſſi tôt que le mobile qui ne circuleroit pas plus vîte dans le grand tourbillon qu'il ne faiſoit, n'auroit pas autant de force cen-

trifuge qu'un pareil volume du Fluide, dont la force centrifuge des points auroit doublé, à cause que non seulement chacun de ces points tendroit à s'éloigner du centre du grand tourbillon par leur circulation au tour de ce centre comme auparavant : Mais à cause qu'ils tendroient encore à s'écarter l'un de l'autre & que cette nouvelle tendance se confondant necessairement avec la précédente, la doubleroit infailliblement.

4°. Une quatriéme condition est encore requise & c'est ce qu'on peut appeller la *pesanteur intrinseque* ; c'est que les parties du mobile pesant ne soient pas en petits tourbillons ; mais cette condition & chacune des trois precedentes sont des effets purement mécaniques que ni l'esprit ni l'imagination, pour me servir de vos termes ne peuvent refuser. Il est donc constant que le seul mécanisme peut nous fournir la cause complete de la pesanteur & qu'on ne peut nous forcer à recourir à d'autres causes. C'est tout ce que je m'étois proposé de démontrer en ce lieu.

De ſçavoir maintenant ſi Dieu a ou n'a pas ſuivi ce principe dans l'effet de la peſanteur ; c'eſt une queſtion métaphyſique qui peut très bien juſtifier votre remarque, mais que je n'ai pas entrepris de diſcuter. Mon unique deſſein dans ces Leçons ſe borne à montrer que le Tout-puiſſant, dont je reconnois que les operations ſont libres, a pû ne ſuivre dans la conſtruction de ſon Ouvrage purement naturel, & tel que nous le voions, que les ſeules loix des mécaniques. Ceux qui ont recours à d'autres principes ne le peuvent faire légitimement ſelon la maxime fondamentale de la Phyſique qu'ils ne refuſent pas de reconnoître; qui eſt de ne pas multiplier les principes ſans neceſſité.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ARTICLE XIII.

ITALIE.

DE VENISE.

UN célébre Docteur d'Arménie vient de rendre un témoignage des plus authentiques & des plus honorables à la version Latine du Cantique Arménien, dont la traduction Françoise a été insérée dans nos Mémoires du mois d'Août deuxiéme partie. Cette Approbation est du R. P. KHATCHATOUR ARAQEL ou selon la maniere d'écrire Italienne CACCIATUR ARACHIEL Religieux Arménien de l'Ordre de S. Basile, né à Erzerum ville de la grande Armenie, actuellement résident à Venise.

Il est Vartabiet ou Docteur, titre considerable chez les Arméniens,

puiſqu'il donne à ceux, qui en ſont revétus, une autorité, qui va ſouvent de pair avec celle des Evêques de cette Egliſe. Le zéle & la piété de ce ſçavant Religieux l'ont fait choiſir par le Souverain Pontife pour être Miſſionnaire Apoſtolique des Arméniens qui demeurent à Veniſe. Sa capacité dans les affaires a porté la Congregation de la Propagande à le charger de pluſieurs commiſſions. Son érudition dans la langue Arménienne paroît en ce qu'il eſt l'Editeur & le Reviſeur de tous les Livres compoſés en cette Langue qui s'impriment ou ſe réimpriment à Veniſe. Enfin ce qui fait connoître ſon mérite dans la Litérature Arménienne c'eſt un nombre conſidérable d'Ouvrages de ſa compoſition, dont il a déja donné une partie au Public & dont l'autre eſt prête à mettre ſous la preſſe. Les Arméniens eſtiment beaucoup ce qui ſort de ſa plume, mais ſur tout une Philoſophie en vers dont la Poëſie ſe fait lire avec plaiſir.

Le Traducteur ne pouvoit choiſir un plus habile connoiſſeur & par con-

séquent un maître plus capable de décider sur l'éxactitude & sur la fidélité de sa Traduction & en même tems de prévenir les défiances du Public à qui certains Auteurs en ont imposé plus d'une fois en fait de langues étrangeres; mais comme ce Docteur n'entend pas le François, M. l'Abbe *** Auteur de la Traduction n'a rien oublié pour le metre en état de juger à coup sûr. Il lui a donc envoié une version latine semblable aux versions que l'on apelle interlineaires, où chaque mot Latin répond à chaque mot Arménien. A cette traduction il a crû devoir joindre une Version Latine d'un Panégyrique fait en l'honneur de S. Grégoire l'Illuminateur premier Patriache d'Arménie. Les Arméniens le donnent comme un Ouvrage de S. Jean-Chrysostôme, qui avoit prononcé ce Discours en Grec dans l'Eglise de Cucuse, lorsqu'il y étoit en éxil. De Grec il a été traduit en Arménien, on ne sçait dans quel siécle: mais ayant trouvé cette piece dans un ancien D-JARRINTIR ou RECUEIL D'HOMELIES, M. l'Abbé ***

a traduite en Latin & le R. P. de Montfaucon l'a placée à la fin du 12^e^. volume de son S. Jean Chrisostôme qui vient d'être imprimé. Ces deux traductions, ont été remises par la voie & par l'ordre de M. l'Ambassadeur de France au R. P. KHATCHATOUR.

La réponse ou plûtôt l'Approbation, ne s'est pas fait long-tems attendre, la voici dans son entier.

Ego CACCIATURUS ARACIEL *sacerdos & Doctor Armenus, Missionarius Apostolicus pro Armenis Venetiis degentibus hanc versionem Armeni Cantici factam a *** Presbytero Parisino, Doctore Theologo &c. Judicio meo affirmo & testimonium perhibeo non solum esse fidelem & exactam; sed etiam encomiis extollendam & admirabilem. Datum Venetiis 17. Augusti 1735.*

Le témoignage en faveur de la Version du Panégyrique de S. Grégoire l'Illuminateur, jointe à celle du Cantique, est conçû dans les mêmes termes. Dans la Lettre que le P. KHATCHATOUR, addresse au sçavant Traducteur il s'exprime ainsi au sujet

de la traduction du panegyrique. *Agnosco eam versionem esse excellentissimam. De gratiâ linguæ & traductionis de unâ linguâ in aliam, à Deo tibi datâ, admiror & tecum de eâ congratulor.* Sur la fin de la même Lettre il revient à la Version du Cantique, à l'occasion duquel il ajoute ces mots. *De excellentissimâ Versione* HAÏKANI (a)

(a) HAÏKANI pour ARMENI. HAÏK fils de THORGOMA ou selon la Vulgate THOGORMA qui étoit arriére petit fils de NOÉ, fut le Fondateur de la Monarchie Arménienne; & c'est de lui que les Arméniens ont été apellés HAÏQ, mot dont ils se servent communément pour exprimer le nom de leur nation. L'Historien d'Arménie MOÏSE KHORENATSI, dit que les Arméniens ont été nommez ARMEN par les Grecs & ARMENIQ par les Syriens & les Persans, du nom d'ARAM le VII des Rois d'ARMÉNIE à le compter depuis HAÏK, dont je viens de parler. Les Arméniens s'appellent aussi TURCOMANS de THORGOMA ou selon la prononciation des Arméniens modernes THORKOMA Pere de HAÏK. Ce nom a été commun à tous les Arméniens, comme on le voit par la Lettre universelle de NERSÉS IV du nom, Grand Patriarche d'Arménie en 1168. mais il ne se donne communément aujourd'hui qu'à la partie des Arméniens qui suit le

Cantici, ab eruditissimâ dominatione tuâ factâ, testimonium perhibui. Un suffrage si glorieux annonce d'avance le mérite de l'important Ouvrage que M. l'Abbé *** se dispose à donner au Public, d'après les Manuscrits Arméniens, sur la littérature, tant sacrée que prophane, & sur les Antiquitez d'Arménie.

De Rome.

On continue l'Edition Vaticane de tous les Ouvrages de Saint Ephrem en 6. volumes *in-folio*, sous les auspices de M. le Cardinal Quirini. Le premier sortit de l'Imprimerie Vaticane l'an 1732. Le second & le troisiéme sont actuellement sous presse. Cette Edition renfermera de très-grandes augmentations aux Ouvrages de ce Pere un des plus illustres de l'Eglise Orientale.

Mahométisme & qui fait profession de nourrir des troupeaux, comme les anciens Nomades. Ces Turcomans, quoique de Religion Mahometane, chérissent les Chrétiens Arméniens & les regardent comme leurs Freres.

On a publié depuis peu, *Epitome Græcæ Palæographiæ, & de rectâ Græci Sermonis pronunciatione Dissertatio, auctore R. P. Gregorio Placentino Hiero-Monacho Crypto-Ferratensi ordinis S. Basilii Magni. Romæ Typis Jo. Mariæ Salvioni* 1735. in-4°.

ALLEMAGNE.

DE WOLFEMBUTEL.

M. le Docteur Bruchman a publié depuis quelques mois plusieurs Suplémens à l'Histoire des Mines qu'il donna au public il y a quelques années en deux volumes *in-folio*. Les Mines de Suede font la matiere du premier de ces Suplémens. Le même Auteur se dispose à mettre au jour les Ouvrages suivans.

Continuatio Epistolarum itinerariarum.

Specimen Physicum de fungis lapideis .... de lapide fungifero.

Catalogus Plantarum variarum nondum descriptarum.

Specimen Physicum posterius de Oolytho.

De Zinzibere lapideo.

Thesaurus lapideus Blanckenburgensis.

Histoire naturelle des Mouches, en Allemand.

Historia naturalis & Medica. Pedra del Porco . . . Pedra del Cobras, del Cabésso.

Erasmus Stella, de Gemmis.

Continuatio Bibliotheca Metallica, Numismatica.

Prodromus Bibliotheca Hydrographica. C'est un recueil qui indique tous les Traitez des Eaux Minerales.

Bibliotheca Animalis. C'est une collection de tout ce que les Medecins, les Chimistes, les Philosophes, les Historiens & les Théologiens ont écrit sur les Animaux.

Bibliotheca Botanica . . . Description d'une Plante nommée *Cereus Mysophabus Peruvianus* . . . . Des Observations sur les Auteurs suivans . . .

Pisonis de India re naturali & Medicâ.

Jac. Bontii Historia naturalis & Medica.

Volckameri Flora Noribergensis . . . .

Raii Methodus Plantarum.

Prosper Alpinus de Plantis Ægypti.

Kaempfer Amœnitates exoticæ.

Knault *compendium Botanicum.*

Dom. Chabræi stirpium icones.

Henr. Mundii opera Physico-Medica.

Ruppii Flora Ienensis.

Becheri Parnassus illustratus pars secunda continens Phytologiam.

Heucheri index Plantarum Horti Medici Wittenberg....

Politica Medica.

Godefroy Parcus, Description du Lac salé du Comté de Manfeld.

DE HELMSTAD.

On a imprimé un Ouvrage de M. Lackemacher, qui a pour titre, *Antiquitez Grecques sacrées*, c'est un gros volume *in-8°*. Son projet est d'y joindre les *Antiquitez Grecques* Civiles, Militaires, Domestiques & Littéraires.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

Le Public est redevable à M. Caleb

Smith de l'invention d'un instrument de Marine pour découvrir la longitude. La Brochure *in*-4°. que l'Auteur a fait imprimer à ce sujet est intitulée » Des-
» cription & usage d'un nouvel ins-
» trument Astronomique pour pren-
» dre la hauteur du Soleil & des Etoi-
» les sur Mer sans horison, avec une
» méthode aisée & sûre d'observer
» les Eclypses des Satellites de Jupi-
» ter ou de quelqu'autre Planéte sur
» un Vaisseau, pour déterminer la
» différence des Méridiens sur Mer.
» A quoi l'on a ajoûté des Tables
» pour suputer le tems que les Eclyp-
» ses du premier Satellite de Jupiter
» arrivent sous le Méridien de Lon-
» dres avec la figure de l'Instrument
» en Taille-douce.

M. Peck Maître ès Arts & Recteur de Godeby dans le Comté de Leicestre a publié deux volumes *in-folio* qui ont pour titre *Desiderata curiosa : or a collection*, *&c.* c'est-à-dire, *Recüeil de diverses pieces manuscrites rares & curieuses qui concernent principalement l'Histoire d'Anglèterre, dont plusieurs sont tirées des manuscrits originaux*,

& les autres d'anciennes copies manuscrites, ou des recüeils de manuscrits de plusieurs fameux Antiquaires & d'autres personnes célébres, tant du siécle passé que de celui ci. Ce Recüeil contient un grand nombre de Particularitez curieuses & Anecdotes.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Cet article nous a été envoyé par un Homme de Lettres établi en Hollande, nous le donnons mot pour mot sans nous rendre garants de ce qu'il contient.

Fr. Changuion a publié depuis quelques semaines le Babillard, ou le Nouvelliste Philosophe, traduit de l'Anglois par A. D. L. C. (c'est-à-dire Armand de la Chapelle) tom. 2. 1735. On se tromperoit de prendre ce Livre pour une simple traduction de l'Anglois. Un Auteur qui peut écrire de son propre fond, n'est pas tenu comme un autre à ne rien ajouter à son original. Le Public lui sçait gré des beautés nouvelles dont il enrichit un

Livre, qui par-là devient nouveau pour ceux même qui l'ont lû dans la Langue originale. Sans doute il en seroit de même à l'égard du sieur A. D. L. C. si une prudente précaution ne l'avoit obligé à suprimer des beautez malignes, dont l'Auteur dans certains pays s'exposeroit à de grands risques. Le Public sera donc privé de voir le Nouvelliste Philosophe, jusqu'à ce que l'on ait imprimé des cartons pour supléer à l'article XXXIV. dont il n'y a pas un seul mot dans l'Anglois : ce sera dommage, car sans compter la récompense bien méritée que cet article auroit pû attirer au Sr A. D. L. C. de la part de deux Seigneurs respectables, qu'il tâche de ridiculiser au dernier point, on auroit sans doute été ravi d'apprendre les particularitez qu'il met sur le compte de certaine Societé de Nonnes Protestantes, qu'on sçait bien n'être pas à Londres, mais à la Haye, & ausquelles il impute les pratiques les plus infames. L'esprit de l'homme croit plûtôt le mal que le bien, ainsi le témoignage du Sr A. D. L. C. prévau-

droit ſans doute ſur la réputation qu'ont toujours eu de vivre d'une maniere chrétienne & édifiante, les perſonnes qu'il peint avec des couleurs ſi noires.

Il ne faut point affliger le Public ſans le conſoler. La perte n'eſt point irréparable. Le Sr. A.-D. L. C. a écrit, il eſt vrai, à ſon Libraire, une Lettre, où il le ſuplie de la maniere la plus forte & la plus touchante, de ne laiſſer tranſpirer dans le Public aucun Exemplaire qui ne ſoit cartonné de maniere à le ſauver de la touche, & de ne point épargner la dépenſe pour retirer tous ceux qu'il auroit diſtribuez ; mais divers ballots envoyez dans les Pays Etrangers, & nombre d'Exemplaires débitez dans ce Pays-ci, avant la venuë dudit contre-ordre, & la ſupreſſion des ſpirituelles calomnies de l'Article XXXIV conſerveront à la poſtérité ce précieux monument où les perſonnes les plus diſtinguées par leur rang, par leur naiſſance, par leur piété, par leurs talens, ſont malicieuſement déchirées, où l'on va même juſqu'à nommer une perſonne

(*a*) dont tout le crime consiste à faire éclater son respect pour un illustre mort, (*b*) que la haine de ses envieux a couché dans le tombeau, que leur fureur poursuit jusqu'au-delà du trépas; mais dont les vertus & les rares qualitez, rendront à jamais la mémoire précieuse à tous les gens de bien: enfin où l'on trouve (morceau rare dans son espece) l'Eloge le plus pompeux, du cœur, de l'esprit, des talens de l'humble Traducteur, qui se peint, tantôt sous le nom de Bikerstaft, tantôt sous celui de Maître Guillaume, Prédicateur d'un Village d'Angleterre.

(*a*) La petite Mademoiselle Martin. Il est vrai que pour dépaïser les Lecteurs, & leur faire croire que ce nom est dans l'Anglois on a mis ce renvoi au bas de la page 374. (*a*) Voyez ci-dessus article 27. du 30. Août au 1. Septembre 1709 page 297. & le nom de Mademoiselle Martin se trouve en effet dans la traduction Françoise à l'endroit indiqué; mais c'est par une insigne falsification; car il y a dans l'original Anglois Lady Courtly.

(*b*) Feu M. Saurin Ministre à la Haye, qu'on dépeint à la fin de cet article sous la figure d'un Perroquet, comme un vicieux *très malin.*

FRANCE.

De Paris.

On trouve chez Etienne Ganneau Libraire rue S. Jacques. 1°. La suite des dernieres Révolutions d'Angleterre, de Burnet Evêque de Salisbury, sous ce titre, Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne, sous les Regnes de Guillaume III. & d'Anne I. 3. volumes *in-douze* 1735. 2°. La premiere partie de cet Ouvrage en 4. volumes *in*-12. 3°. Introduction à l'Histoire de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, en forme de suplément à l'Introduction Historique de l'Univers, du Baron de Puffendorf, par M. Bruzen de la Martiniére, *in*-12. deux volumes. 4°. La suite des Intérêts des Puissances de l'Europe, fondez sur les Traitez conclus depuis la Paix d'Utrecht inclusivement & sur les preuves de leurs prétentions particulieres, par M. J. Rousset, *in*-12. de même que les neuf premiers qui ont paru au commencement de l'année

1735. & se vend aussi chez Rollin fils, Quay des Augustins à S. Athanase.

Osmont Libraire rüe S. Jacques, débite un Ouvrage digne de l'attention & de la curiosité des Gens de Lettres. Il est intitulé, *Voyages faits principalement en Asie dans les XII. XIII. XIV. & XV. siécles par Benjamin de Tudele, Jean du Plan-Carpin, Nicolas Ascelin, Guillaume de Rubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville & Ambroise Contarini, accompagnez de l'Histoire des Sarrasins & des Tartares & précédez d'une introduction concernant les Voyages & les Nouvelles découvertes des principaux Voyageurs*, par Pierre Bergeron, deux tomes *in*-4°. imprimés à la Haye chez Jean Neaulme. Nous en rendrons compte dans les Mémoires suivans.

Errata du premier volume du mois de Décembre.

Page 2467. lig. 13. & une armée *ôtez* &.

Page 2529. ligne 3. la valent, *lisez* la valeur.

Page 2532. ligne derniere, les aimoit, *lisez* les servoit.

Page 2535. ligne 12. métail, *lisez* métal.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Janvier 1736.

ART. I. HIstoire critique de Manichée & du Manichéisme, &c. Pag. 5
ART. II. *Joannis Vitriarii institutiones juris naturæ & gentium, &c. Et Joannis Franc. Buddæi Historia Juris Naturalis, &c.* 31
ART. III. Suplément au Journal du Regne d'Henry IV Roy de France, &c. 37
ART. IV. Dictionnaire Italien, &c. par M. l'Abbé Antonini, &c. 56
ART. V. Calendrier perpetuel, &c. par M. Sauveur. 69
ART. VI. La vie de l'Empereur Julien l'Apostat. 78
ART. VII. De la liberté de penser sur la Religion, par le P. Tournemine. 98
ART. VIII. Le Militaire en solitude, ou le Philosophe Chrétien, &c. 116
ART. IX. Histoire Ecclesiastique pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury, tome XXXIV. &c. 132
ART. X. Remarques sur une Inscription Phénicienne. 155
ART. XI. *De Immortalitate & Spiritualitate Animæ, &c.* 162
ART. XII. Observations Physiques, par M. l'Abbé de Moliére. 169
ART. XIII. Nouvelles Littéraires. 174

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

A Paris, de l'Imprimerie de CLAUDE ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1736.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* DUC DU MAINE.

Février 1736.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois, en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9. vol.	1719.	12. v.
1702.	12. v.	1720.	5. v.
1703.	12. v.	1721.	12. v.
1704.	13. v.	1722.	12. v.
1705.	12. v.	1723.	12. v.
1706.	12. v.	1724.	12. v.
1707.	12. v.	1725.	12. v.
1708.	12. v.	1726.	13. v.
1709.	12. v.	1727.	12. v.
1710.	12. v.	1728.	12. v.
1711.	12. v.	1729.	12. v.
1712.	12. v.	1730.	12. v.
1713.	12. v.	1731.	12. v.
1714.	12. v.	1732.	12. v.
1715.	12. v.	1733.	12. v.
1716.	12. v.	1734.	12. v.
1717.	12. v.	1735.	14. v.
1718.	12. v.	1736.	2. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Février 1736.

ARTICLE XIV.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France, &c. Tome II. Qui comprend le V. siécle de l'Eglise. A Paris chez Osmont, ruë Saint Jacques à l'Olivier. Hourdel, Quay des Augustins. Huart l'aîné, ruë S. Jacques à la Justice. Gissey, ruë de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé. Chaubert, Quay des Augustins à la Renommée. Clousier, ruë Saint Jacques à l'Ecu de France. in-4°.

1735. pages 707. sans l'Averti[ss]ment & les Tables.

NOUS commençons l'E[x]trait de ce second volu[me] par l'aveu d'une faute, [que] nous avons faite en r[en]dant compte du premier. (*a*) Nous [ne] sçavons comment il nous est échap[pé] d'appeller *Dom Remy* le principal A[u]teur de ce grand Ouvrage. Nous [a]vons appris que depuis peu *son vé[ri]*table nom, & en l'apprenant n[ous] n'avons pû obtenir la permission d[e le] publier. Il est neanmoins difficile q[u'il] demeure long-tems inconnu, mais [ce] n'est point à nous à franchir la barri[ere] que la modestie de ce Sçavant E[cri]vain oppose à la curiosité du Pub[lic.]

Nous croyons être encore mo[ins] en droit de prononcer sur le mé[rite] des Ouvrages, que nous entrepren[ons] de faire connoître : nous sommes p[er]suadés qu'il ne vous convient pas d[e] faire la comparaison avec d'autres [du] même genre ; & nous souhaiteri[ons] fort que cette critique maligne &

(*a*) Novembre 1733. Article 89.

fenſante, fût pour toujours bannie de la République des Lettres. Un Livre de la nature de celui-ci eſt bon & utile, quand l'Auteur y remplit toute l'étenduë de ſon titre : c'eſt-là l'eſſentiel. Or nous croyons pouvoir dire de ce ſecond volume, ce que nous avons déja dit du premier, qu'on n'y a rien obmis pour mettre le Public en état de bien connoître les Ecrivains, dont il y eſt parlé. Que l'on y trouve, ou qu'on n'y trouve pas ce ſel, ſi l'on veut, attique, mais encore plus mordicant & ſatyrique du pernicieux Dictionnaire de Bayle ; que les Auteurs ne s'y donnent pas la liberté de décider auſſi hardiment que M du Pin, ſur des ſujets, où l'on ne ſçauroit être trop circonſpect, qu'il y manque même un peu de cette élégance de ſtyle, qui ont fait la fortune de tant de Livres funeſtes aux bonnes mœurs & à la Religion, c'eſt ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner ; & nos Auteurs ont raiſon de prétendre contre un de leurs Cenſeurs que ſans tout cela un Ouvrage peut être Sçavant & Critique.

Ce qu'ils répondent à un autre Cenſeur, ne nous paroît, ni moins modéré, ni moins ſolide. Cet Ecrivain, ſurpris de l'immenſité de travail, que demande un ſujet ſi vaſte, auroit voulu qu'on ne parlât dans cette Hiſtoire que de ceux, qui ont laiſſé des Ouvrages à la poſtérité, & qu'on ne fît pas même cet honneur à ceux, dont il ne reſte aucun monument, ſi ce n'eſt à quelques Auteurs célébres dans l'antiquité, dont les Ouvrages ont été perdus. Il va encore plus loin, il ſoûtient qu'on devoit mettre à l'écart les Peres, les Auteurs Eccleſiaſtiques, les Hérétiques, les Controverſiſtes, tout ce qui regarde les Héréſies & les Conciles. Enfin qu'on fît un choix des choſes, qui concernent les Ecrivains, ſans nous embaraſſer d'une infinité de citations. Il convient néanmoins qu'il eſt des hommes laborieux & d'un courage ſurprenant, que ces grandes entrepriſes littéraires n'effrayent point : & ce qui nous confond, ajoûte-t-il, c'eſt qu'ils en viennent à bout. Cela en effet doit confondre non-ſeulement la pareſſe de

plusieurs beaux esprits, qui avec des talens capables de leur faire un grand nom, ne font, pour ainsi dire, que voltiger sur le Parnasse; mais encore la mauvaise humeur d'un Critique, qui reproche à des Ecrivains la vaste étenduë d'un projet, qu'ils ont le courage d'exécuter, & en qui il ne trouve au fond rien à reprendre, que de ne s'y être pas bornez à son gré. Quant aux retranchemens, qu'il leur propose, leur réponse est toute simple; ceux qui ne goûteront pas ce qu'il estime superflu, n'auront qu'à s'en épargner la lecture: rien n'est plus aisé. D'autres seront bien aises de l'y voir, & auroient peut-être plus de sujet de se plaindre, s'ils ne l'y trouvoient pas. Toutefois nous pensons avec lui qu'il y a de tems en tems dans cet Ouvrage des choses assez inutiles, ou étrangeres à l'Histoire Littéraire de la France. Mais de tous les défauts, c'est le plus excusable.

Nous aurions pu aussi, selon nos Historiens, leur épargner le procès, que nous leur avons fait au sujet des Casuistes, des Sermonaires & des Mystiques, qu'ils ont représentés com-

me le rebut des Bibliotheques : mais ils nous permettront de leur répliquer que ces genres de ſcience ne ſont pas moins importans, que la plûpart de ceux, auſquels ils font le plus d'honneur ; puiſqu'il s'agit de ce qu'il y a de plus ſublime dans la Religion, de plus inſtructif pour la morale, & que tout en eſt tiré des Ecrits des plus réſpectables Peres de l'Egliſe : que l'éloquence ſacrée vaut bien la prophane : que les Flechiers, les Bourdaloües les Maſſillons & les Cheminais, à ne les conſiderer même, que comme gens de Lettres, ont bien autant illuſtré la France Littéraire, que les le Maîtres & les Patrus ? que nous ſommes convenus qu'en tout cela il y avoit des Ouvrages qu'on pouvoit mettre au rebut, mais qu'il y en avoit également dans toutes les autres Facultez : que non-ſeulement ils n'ont point annoncé qu'ils ſe donneroient la liberté d'apprécier les Auteurs ; mais qu'en rempliſſant leurs premiers volumes d'un grand nombre d'Ecrivains obſcurs & fort médiocres, ils ſemblent avoir pris avec le public un engagement de n'en

exclure aucun : enfin que c'eſt aſſez mal répondre à ce que nous leur avions objecté, que de dire que nous devions uniquement conclure de la maniere, dont ils s'étoient exprimés, qu'ils feroient encore moins de grace aux Auteurs de Romans inſipides, d'Ecrits ſatyriques, de Poëſies obſcenes, d'ouvrages burleſques, de Libelles diffamatoires, &c. Car n'eſt-ce pas là déclarer aſſez nettement qu'il n'y a rien dans la Littérature au-deſſous de la Théologie morale & myſtique, & de l'éloquence de la chaire, que ces ſortes de productions, qui ſont l'opprobre de la République des Lettres, & le ſcandale de la Religion ?

Il ſe trouve ſouvent des Auteurs, qui avec une feinte modeſtie conjurent leurs Lecteurs de les redreſſer, s'*ils* ont eu le malheur de ſe tromper, & qui ne conviennent jamais des fautes, dont on les avertit. Nos Hiſtoriens ont été plus ſinceres & plus dociles. On trouve à la fin de leur Avertiſſement diverſes additions & corrections, qu'ils ont faites aux deux premiers volumes ſur des avis, qu'ils ont re-

çûs,& de nouvelles lumieres, qu'ils ont eux-mêmes acquises après l'impression de l'un & de l'autre. Il est vrai que leur docilité ne les a pas empêchez de réfuter quelques-unes des remarques, dont on leur a fait part. Au reste il ne s'agit guére en tout cela que de traductions, d'éditions & de quelques découvertes de peu de conséquence; ainsi nous ne nous y arrêterons pas. De leur côté ils sont bien aise qu'on avertisse ceux, qui ont entrepris en Allemagne une nouvelle édition de la Bibliotheque des Peres, qu'ils trouveront dans ce volume & dans le suivant de quoi corriger un grand nombre de fautes, qui se sont glissées dans l'édition de Lyon.

Après l'Avertissement, la liste des Sçavans du V. siécle & la Table des citations, on trouve un fort long discours sur *l'état des Lettres dans les Gaules en ce siécle.* Nos Historiens conviennent que ce siécle est la premiere époque sensible de la décadence des Lettres: mais ils prouvent très-bien que les Gaules n'ont pas laissé de produire pendant ce tems-là un grand nombre de Sçavans en tout genre:

qu'on y a fait une infinité d'Ouvrages ; qu'à la vérité ils ne sont pas tous venus jusqu'à nous, mais que ce qu'on en sçait, joint à ceux, qui nous restent, suffit pour juger de la fécondité de ce siécle en gens de Lettres, & en beaux Esprits ; d'où ils croyent pouvoir conclure que, si les Gaulois n'ont pas mérité la gloire d'avoir détourné le torrent de la barbarie, qui a inondé l'Occident, on ne peut du moins leur refuser la justice de convenir qu'ils ont opposé quelques efforts, & mis pour un tems quelques digues à l'impetuosité de son cours.

Ils prétendent même que jusques vers le milieu de ce siécle, les Lettres ne paroissoient pas être considérablement déchûës dans les Gaules : qu'on y avoit encore la même liberté, les mêmes motifs, & les mêmes secours pour les faire fleurir ; & que les Ecoles publiques établies dans les principales Villes, & où l'on enseignoit toutes les Sciences, dont les Romains faisoient profession, subsisterent avec éclat, jusqu'à ce que les Barbares s'étant rendus maîtres du pays, y firent

tomber le goût pour les Lettres. Que dans l'intervalle, dont nous parlons, il étoit encore d'usage d'envoyer à Rome les jeunes gens, lorsqu'ils avoient fini leurs études dans leur pays où, selon Saint Jerôme, elles étoient très-florissantes, tant pour s'y perfectionner dans l'étude du Droit, que pour polir leur éloquence : que plusieurs avoient un commerce reglé de Littérature avec Saint Augustin, Saint Jerôme & Saint Paulin de Nole, qui étoient alors les trois plus grandes lumieres de l'Eglise : qu'il n'étoit pas même jusqu'au sexe le moins lettré, qui ne voulût entrer dans un commerce si avantageux : que comme le goût pour l'Ecriture Sainte regnoit alors parmi les fideles des Gaules, & que les femmes, ainsi que les autres, s'y appliquoient avec un grand zele, quand celles-ci y rencontroient des difficultés elles avoient ordinairement recours à Saint Jerôme, ce que firent entr'autre *Hedibie* & *Algasie*, toutes deux célébres dans l'Histoire.

Enfin on voit par plusieurs Ouvrages, qui nous restent de ce tems-là :

tels que sont les Ecrits de Severe Sulpice, de Saint Hilaire d'Arles, de Saint Eucher, de Saint Prosper, de Salvien, de Vincent de Lerins, & de Caſſien, que la Langue Latine, qui étoit la Langue vulgaire des Gaulois, retenoit encore ſes principales beautez, & que le bon goût de l'éloquence n'étoit pas encore tombé dans les Gaules : qu'on y écrivoit l'Hiſtoire avec politeſſe ; qu'on y poſſedoit dans toute ſa perfection la véritable maniere de traiter la Théologie, en la puiſant dans les ſeules ſources, qui ſont l'Ecriture & la Tradition. Il en étoit de même de la Poëſie ; nos Auteurs citent pour le prouver le Poëme d'un mari à ſa femme, composé certainement par un Gaulois ; le Poëme ſur la Providence, fauſſement attribué, auſſi-bien que le précédent, à Saint Prosper ; celui de ce Saint contre les ingrats, celui de Rutilius ſur ſon retour de Rome dans les Gaules. On ſçait que Vivez ne craignoit point de ſoûtenir que certains endroits de ces Poëmes approchent de la beauté de ceux des Anciens, & que quelques

uns mêmes vont jusqu'à les éclipser.

Le secours que l'Eglise a tiré de plusieurs Gaulois contre les erreurs des Pelagiens & des Semi-Pelagiens, donne occasion à nos Historiens de s'étendre beaucoup sur ces deux hérésies, mais cette digression ne conviendroit-elle pas mieux à l'Histoire Ecclésiastique, qu'à l'Histoire littéraire de la France? Et celle-ci n'est-elle pas assez ample d'elle-même, pour n'avoir pas besoin d'empiéter sur les autres? D'ailleurs il nous paroît qu'elle a engagé nos Auteurs dans une controverse, qu'ils ne traitent pas toujours avec assez d'exactitude. Comme quand ils reprochent aux Semi-Pelagiens d'avoir enseigné que la grace ne soûmet point la volonté de l'homme, & de n'avoir pas voulu reconnoître que les mérites des Saints sont des dons de la pure miséricorde de Dieu. Nous ne sçaurions non plus approuver la maniere, dont ils s'expriment en parlant de *Fauste de Riez*, honoré comme Saint dans son Eglise, & qui étoit mort, avant que la doctrine des Semi-Pelagiens fût condamnée.

Tout l'endroit, où il est parlé de la maniere, dont arriva la décadence des Lettres après l'inondation des Barbares, est fort bien touché, & mérite d'être lû. » L'irruption des Barbares, » disent nos Auteurs, causa la ruine » entiere de l'Empire; la ruine de » l'Empire entraîna avec elle l'ému» lation, que l'on avoit à cultiver les » Sciences; ce défaut d'émulation cau» sa la négligence & le mépris pour » les Lettres; cette négligence & ce » mépris conduisirent à l'oisiveté & » à la paresse; l'oisiveté & la paresse » jetterent dans l'ignorance, qui en » est la suite nécessaire, & l'igno» rance enfin précipita dans le vice » & le déreglement". Ce qu'ils ajoûtent touchant la corruption du langage, n'est ni moins juste, ni moins curieux.

Parmi les suites funestes, qu'eut l'ignorance dans ce siecle, nos sçavants Historiens remarquent sur tout l'usage des Abregés. Les Abbreviateurs, disent-ils, dans le dégoût, où l'on étoit pour la lecture. " croyoient faire » plaisir au Public, en lui donnant

„ le moyen de lire en quelques jours
„ ce qu'ils n'avoient pû lire en plu-
„ ſieurs mois. „ Enfin ce qu'ils nous
aprennent de la maniere, dont ſe fai-
ſoient ces Abregés, répand beaucoup
de lumiere ſur les fragments & les ex-
traits, que nous avons de pluſieurs Au-
teurs. Ils éxaminent en ſuite, ſi les Ab-
breviateurs ont cauſé plus de domma-
ge à la litterature, qu'ils ne lui ont rendu
de ſervice; car les ſentimens ont été fort
partagés ſur cela. Les uns les bla-
ment, comme coupables de la perte
de tant d'excellens Ouvrages des An-
ciens, dont ils ont été la premiere
cauſe; d'autres au contraire ſoûtiennent
que s'ils ne nous euſſent pas conſervé
quelques débris de ce naufrage, il ne
ſeroit rien reſté de ces précieux mo-
numens de l'antiquité. Il nous paroît
qu'il y a dans ce qu'ils ajoûtent quel-
que ſorte de contradiction.

„ Si l'on croit, diſent-ils, ce raiſon-
„ nement capable de décharger les
„ Abbreviateurs du blâme, dont on
„ les charge, il ne les juſtifie point
„ d'avoir contribué à introduire l'i-
„ gnorance, en contribuant à entre-

„ tenir la pareſſe. En effet, on doit
„ raiſonner à peu près de ces anciens
„ abregés, comme les plus habiles rai-
„ ſonnent des Dictionnaires Hiſtori-
„ ques & moraux, qui ſont devenus
„ aujourd'hui ſi fort à la mode, &
„ qui pour quelque connoiſſance ſu-
„ perficielle, qu'ils donnent, détour-
„ nent grand nombre de perſonnes
„ de s'inſtruire à fond dans les ſour-
„ ces & les originaux. „ Car enfin ne peut-on pas leur répondre que ce qui les juſtifie d'un côté, les juſtifie également de l'autre, & que ſi ſans leur travail les ſources & les originaux ſe ſeroient également perdus, nous devons leur ſçavoir bon gré de ce qu'ils nous en ont conſervé? Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ici la matiere d'un procès Litteraire, ſur le quel il n'eſt peut-être pas fort aiſé de prononcer.

Cette diſcuſſion eſt ſuivie de reflexions fort ſenſées ſur la perte du goût de la bonne Antiquité, & de la ſaine Critique; ſur la credulité, qu'enfanta l'ignorance, principalement au ſujet des miracles; ſur la jalouſie, qui

produisit la mauvaise Critique; & sur les remedes, que la Providence ménagea pour arrêter ce débordement général. Les principaux furent la conservation de la Religion, qui contribua plus que tout le reste à entretenir quelques vestiges de politesse & d'érudition; & l'etablissement des Monasteres, qui furent autant d'écoles de pieté & d'azyles contre la décadence des Lettres. On ne peut nier en effet que ce grand nombre de Maisons Religieuses, qui furent alors fondées dans les Gaules, n'y ait retracé ce que l'Egypte & la Palestine avoit fait voir au Monde Chrétien de plus admirable, & que presque tout ce qu'il y a eu pendant plusieurs siecles de Sçavans, de Saints, & de grands Prélats, n'en soient sortis.

Enfin comme le dépérissement des Sciences n'arriva que par dégrez, nos Auteurs observent très bien qu'il fut très-peu sensible jusques vers le milieu du V. Siecle, & que jusqu'à sa fin il y eut encore dans plusieurs Villes des Gaules des Académies pour l'instruction de la Jeunesse, où le bon goût des Anciens se conserva assez long-

tems. Auſſi l'Egliſe Gallicane, dans les troubles qu'exciterent en Orient les erreurs de Neſtorius & d'Eutichés, ſe diſtingua-t-elle par la pureté de ſa foy, & par ſon zele pour la bonne Doctrine. C'eſt le glorieux témoignage que lui rendit le Pape S. Leon par ces paroles. *Eas epiſtolas cum gaudio recenſentes probavimus, ſicut confidebamus eruditione ſpiritus ſancti celeſtem in vobis vigere Doctrinam.*

Mais rien ne fait mieux voir combien les ſciences étoient en honneur dans ce ſiecle, que le grand nombre de Sçavans en tout genre, de Poëtes, d'Orateurs, d'Hiſtoriens, de Philoſophes, de Rheteurs, de Mathematiciens que nos Hiſtoriens nous font connoître dans ce volume. Il eſt vrai que tous n'ont pas écrit; & qu'un très grand nombre d'Ouvrages de ceux, qu'on ſçait en avoir compoſé, ne ſont pas venus juſqu'à nous: qu'on y trouve beaucoup d'Anonymes, beaucoup d'Auteurs incertains, auxquels on ne peut attribuer des Ouvrages, que ſur de ſimples conjectures; un grand nombre de gens de Lettres, qui n'ont

point d'autre titre pour être placés parmi les ſçavans, que d'avoir favoriſé les ſciences, d'avoir été en commerce de Lettres avec ceux, qui en faiſoient profeſſion, & d'avoir été eux mêmes en reputation d'être fort habiles. Cependant il reſulte de tout cela que ce Siecle n'a pas été un des moins floriſſants de la France litteraire, & que les Gaules étoient peut-être en ce tems là le Païs de l'Europe, où la Litterature étoit plus en honneur.

Nous pouvons encore aſſûrer que dans le grand nombre d'éloges, qui rempliſſent ce volume, il y a tant de recherches ſçavantes, tant d'Anecdotes & de découvertes curieuſes, des analiſes ſi bien faites, & communément une ſi bonne Critique, que la lecture n'en peut-être que très-agreable: mais ſi nos Hiſtoriens continuent à garder la même methode dans toute la ſuite de cet Ouvrage, il leur faudra bien multiplier les volumes, quand ils ſeront arrivés au Siecle de François I. On pourroit auſſi trouver qu'ils paroiſſent prendre trop à la Lettre certains éloges, que des Ecrivains de ce

Siecle & des suivants, où le bon goût étoit encore plus déchû, ont fait de ceux, dont ils nous donnent l'Histoire.

Par exemple quelques réflexions Critiques n'auroient, ce semble, rien gâté dans l'Article d'un bel esprit & d'un Sçavant du V. Siecle, nommé *Consence*; où ils se contentent de rapporter ce qu'en a dit Sidoine Apollinaire, & qui est au moins fort exageré, à sçavoir qu'on voyoit réuni dans ce Gaulois. " Toute la gravité
„ des Romains, avec toute la poli-
„ tesse des Grecs, & qu'il faisoit pa-
„ roître tant de grace & de sagesse.
„ en ses discours, en ses actions, qu'il
„ auroit été un sujet d'admiration
„ même aux sept fameux sages de
„ l'Antiquité..... qu'il étoit Poëte,
„ Orateur, Géometre, Astonome,
„ Philosophe, Historien, & tout ce-
„ la au point, que les plus habiles
„ de l'antiquité, tant Grecque, que
„ Romaine, n'avoient ni plus de sça-
„ voir, ni plus de talents pour le soû-
„ tenir. Que c'étoit un Chrysippe
„ pour la Poësie; un Amphion pour la

„ voix, & pour toucher toute
„ tes d'instruments, un Sophoc
„ Euripide pour la Tragedie
„ Plaute, un Terence, un Mén
„ pour la Comedie; un Demost
„ un Ciceron, pour l'éloquenc
„ Virgile, un Tite-Live pour la
„ Latinité; un Petrone, un C
„ pour les vers tendres & enj
„ un Euclide, un Aratus, pou
„ Mathematiques; un Homer
„ Herodote, un Salluste, un T
„ pour l'Histoire; enfin un Va
„ pour la diversité de ses écri

Il est vrai que tout cela est
vers, & que l'on connoît les
vileges de la Poësie, qui pour
dit-on, le langage des Dieux, n'e
toujours celui de l'exacte vérité:
enfin, quand on rabbattroit la r
de ce Panégyrique, il seroit e
vrai de dire qu'un seul homme
rendu le V. Siecle presque ég
plus beaux de la Grece & de R
Or quoi que les écrits de cet h
me extraordinaire étant tous pe
ce qui est déja un préjugé contr
nous n'ayons pas les piéces néce

pour l'examen du jugement de Sidoine Apollinaire; on ne courre, ce semble, aucun risque en regardant cet éloge comme un jeu de l'imagination d'un Poëte. Il est d'ailleurs assez surprenant que Sidoine ne prenne Virgile & Tite-Live que pour des modeles de la belle Latinité, qu'il nous donne Homere, pour un grand Historien, & Chrysippe pour le plus fameux Poëte de l'antiquité. Aureste Consence n'est pas le seul dont Sidoine nous ait fait un portait si avantageux; ce sçavant eut un fils & un petit fils, de même nom que lui, dont l'Evêque d'Auvergne vante aussi beaucoup le sçavoir & les vers, jusqu'à dire du dernier que ses vers Lyriques sembloient l'emporter sur ceux d'Horace, & que les Poësies qu'il composoit en Grec, étoient comparables à celles de Pindare.

Après tout, une preuve qui n'est point équivoque, de l'état florissant des Lettres dans les Gaules en ce Siecle; c'est que les personages les plus distingués, des Consuls, des Préfets du Pretoire, des Comtes du Palais,

des Secretaires d'Etat, des Generaux d'Armée, un Empereur même (*a*) cherchoient alors à se distinguer par leur erudition. Sidoine Apollinaire n'est pas même le seul, qui ait comparé quelques uns de ces sçavans aux Auteurs des plus beaux âges. Valerien, qu'on croit avoir été préfet du Pretoire, écrivoit en Latin avec tant de perfection, qu'on auroit pensé, dit Symmaque, que les Gaules, *qu'il habitoit*, étoient le Mont Helicon: ce celebre Orateur ne paroît pas avoir fait moins de cas d'un autre Prefet du Pretoire des Gaules, nommé *Vincent*, qui fut aussi Consul, & il n'est encore aujourd'hui personne, qui ne convienne que le Poëme du celebre Rutilius, lequel fut prefet de Rome, ne soit une très belle piece.

Mais les Gaules n'eussent-elles produit dans ce Siecle que Severe Sulpice, S. Honnorat fondateur de Lerins, S. Paulin de Noles, S. Prosper, S. Germain d'Auxerre, S. Hilaire d'Arles, S. Eucher de Lyon, Vincent de Le-

(*a*) Avitus.

rins, le jeune Arnobe, Mamert Claudien & S. Mamert son frere Evêque de Vienne, S. Salone & S. Veran, fils de S. Eucher, S. Loup de Troyes, Salvien & Gennade, sans parler de Cassien, qui a composé tous ses ouvrages en Provence, on ne pouroit refuser de souscrire au jugement que nos Historiens en ont porté. Nous entrerons dans quelques détails, des Auteurs le mois prochain.

ARTICLE XV.

OEUVRES DIVERSES DE M. Pellisson de l'Academie Françoise, a Paris chès Didot Quai des Augustins près le pont S. Michel à la Bible d'Or. 3. volumes in-12. 1735. *vol.* 1. *Pages* 230. *vol.* 2. *Pages* 447. *vol.* 3. *Pages* 517.

IL n'est point d'Auteurs, qui ne laissent en mourant des richesses Literaires. C'est ordinairement les seules qu'on hérite d'eux, & souvent celles, qui paroissent le moins aux yeux du Public. Si la Republique des Lettres

avoit une banque où l'on vît aboutir par droit d'aubeine tout ce que le vrai genie ou la fureur d'écrire ont produit d'écrits devenus posthumes, elle pourroit à peine y suffire. En seroit elle plus riche? Il y a apparence que non. Il faudroit toujours qu'elle eût recours à des editeurs judicieux pour discerner ce qu'il convient de publier soit sur le merite des pieces, soit sur la reputation des Auteurs. Au défaut de cette police le Public doit sçavoir gré à ceux qui déterrent ces sortes de Thresors épars & ignorés, pour en faire un juste discernement. Le nom de M. Pellisson & le prix des moindres choses qui sont sorties de sa plume ont fait long-tems souhaiter que *ses Oeuvres diverses* fussent réunies par quelque habile main. Les vœux sont satisfaits.

Les Papiers de M. Pellisson ont passé à son Cousin germain M. l'Abbé de Ferriés, puis à M. l'Abbé de S. Vivant Neveu de celui ci, & enfin a M. l'Abbé du Terrail qui les a remis à M. l'Abbé S** c'est ce dernier à qui nous devons cette édition. Sur

les Papiers originaux il a revû & réimprimé beaucoup de pieces devenues rares, & il en a publié d'autres qui n'avoient point parû & que nous indiquerons. Voici l'ordre dans lequel il les a rangées. *Poësies*, *Discours*, *Memoires* : & c'est la division naturelle des trois volumes.

Le premier, outre les divers éloges de M. Pellisson & la Préface qui merite d'être lûe, contient les Poesiës partagées en cinq livres. 1°. Poësies Chrétiennes, Stances, Odes, Sonnets. Elles sont en petit nombre, & il y en a plus de la moitié de nouvelles. 2°. Eurimedon Poëme en cinq chants. C'est un Roman versifié dans le goût de *Tendre*. Aussi l'Auteur l'avoit-il fait pour sa bonne amie Mademoiselle de Scudery. L'Amitié ingenieuse de la moderne Sapho avoit trouvé le secret de lui faire tenir une Lettre par un Ramoneur dans la Bastille. M. Pellisson touché de cette generosité, plein du goût de la Poësie galante qui regnoit alors, ami veritable, amant en idée, s'avisa de composer ce Poëme dans l'horreur mê-

me de ſa priſon, n'aïant pour plumes que le Plomb de ſes vîtres & pour Papier ; que les marges de ſes Livres. On y voit une allegorie continuë de ſes avantures, de ſa détention, & de ſa paſſion idéale. Les morceaux choiſis qu'en cite l'éditeur donnent veritablement lieu à la Critique ſenſée qu'il fait d'un certain goût moderne vulgairement nommé ; *des vers forts.* Auſſi n'approuveroit-il pas un excès opposé. Rien n'eſt beau que le naturel. M. Pelliſſon revenu de la Baſtille vouloit bruler ce Poëme. Aſſez Philoſophe pour ſe dérider par des idées riantes & badines durant (*a*) *Le cours de ſa fortune maudite*, plus ferme en cela qu'Epictete, Chrétien d'ailleurs & extremement ſenſé, livré à des études plus ſerieuſes, « il mépriſa (com-
» me le dit l'Editeur) & les Poë-
» ſies de ce caractere & leur genre
» même, où il avoit excellé autant
» par la délicateſſe des ſentimens
» que par la ſageſſe & la facilité de
» l'expréſſion. M. Boſſuet lui déro-
» ba une copie (d'Eurimedon) &

(*a*) Mot de M. Rouſſeau.

„ cet illustre Prélat qui nous a laissé
„ des écrits si admirables ne dedai-
„ gnoit pas de le lire quelquefois. „
Il le lisoit même tous les ans, s'il faut s'en rapporter à un Mémoire trouvé dans les Papiers de M. Pellisson. Les Poësies *Morales*, les Poësies *Galantes*, les Poësies *Diverses*, remplissent le troisiéme, le quatriéme, & le cinquiéme Livre. Il y a là peu de nouveautés. Generalement parlant *Eurimedon* qui n'avoit point encore parû est la principale. La plûpart des autres pieces sont connues, & il faudroit être bien Antipoëte pour ne pas souscrire au jugement que porte l'Editeur, du *caprice contre l'estime*, de *la requête à la posterité*, du *Dialogue d'Acante & de la Fauvette*, de *la Grotte de Versailles* &c.

Le second Volume contient des Oeuvres que l'Editeur caracterise très-bien en les appellant des modeles pour l'éloquence de pur appareil & pour celle qui est propre aux affaires. Les premiers sont purement académiques. Les autres regardent l'affaire de M. Fouquet. " Loin de

„ vouloir imposer par la pompe des
„ mots qui n'est au fonds que pure
„ déclamation, où par cette licence
„ d'expréssion qui corrompt aujour-
„ d'hui nôtre éloquence, M. Pellis-
„ son ne s'attache aux paroles que
„ pour exprimer les pensées. Il n'em-
„ ploïe que les termes qui sont dans
„ l'usage ordinaire, & de l'union
„ qu'il en fait résultent toujours des
„ images naturelles. Ecoutons ce
„ grand homme lui même; qu'ils
„ sçachent ces mauvais juges de la
„ solidité & de l'éloquence qu'ils ne
„ connoissent ni l'une ni l'autre
„ quand par une conséquence ridi-
„ cule ils veulent faire passer pour
„ incompatibles & séparer si cruel-
„ lement deux choses que le Ciel &
„ que la nature ont jointes ensem-
„ ble qu'on ne touche presque point
„ sans instruire; que l'éloquence n'est
„ elle même qu'une forte & solide
„ raison tellement accommodée au
„ sens général & aux divers goûts
„ des hommes, qu'elle entre dans
„ les esprits malgré qu'on en ait.
„ En vain vous lui fermeriés une

„ porte, elle s'en ouvre cent à la
„ fois, & se montrant premierement
„ claire, nette, & simple à la partie
„ superieure & intelligente de l'ame,
„ elle ne cesse point qu'elle n'ait
„ enfin penetré toutes les autres sous
„ toutes les formes & les figures di-
„ verses dont elle a besoin, remplit
„ l'homme tout entier, excite en lui
„ ce dégré de chaleur que la passion
„ ajoute au jugement, & sans le-
„ quel il ne se résout ni ne s'execute
„ presque rien au monde. Mais de
„ penser qu'elle puisse subsister ja-
„ mais separée de cette solidité qui
„ est son ame, sa vie, son fondement,
„ je croirois plûtôt que sans magie
„ on bâtiroit un Palais en l'air, on
„ feroit marcher & respirer une pein-
„ ture, on gueriroit un grand mal
„ avec des paroles qui quelque choi-
„ sies; quelque nobles, quelque
„ riches qu'elles soient, en quelque
„ belle cadence qu'on les puisse faire
„ tomber, sans cet esprit interieur
„ de la raison, ne sont qu'un vain
„ bruit, que des impertinences har-
„ monieuses capables peut-être d'é-

„ blouir, & pour un moment, le
„ peuple, quand elles sont soutenuës
„ des charmes de l'action, de la voix,
„ du geste, des regards, & des mou-
„ vemens du visage, mais incapa-
„ bles d'imposer au Public dans une
„ froide & simple lecture. „

Au reste ces Discours étoient devenus très rares, & il étoit utile (pour ne pas dire necessaire) de les remettre sous les yeux de ceux qui par leurs talens ou leurs emplois sont destinés à l'éloquence de la chaire ou du barreau. C'est ce qui fait la gloire de l'Editeur, & la consolation de quiconque aime encore les vrayes beautés de la nature. Il n'y a de nouveau dans ce volume que la *Conversation de Louis XIV devant Lille*, un *Memoire sur quelques travaux à proposer aux gens de Lettres*; deux *Placets* au Roy, & sept *Lettres*. Tous ces morceaux ont leur prix, sur tout le premier où l'on voit toute la bonté & toute la grandeur du cœur de Louis le Grand développées dans une conversation à laquelle M. Pellisson étoit présent. Il faudroit le

citer tout entier, & il n'y a pas un mot à perdre.

Remarquons un trait singulier sur la maniere dont M. Pellisson trouva du fonds de sa Bastille le secret de produire au dehors tout ce qu'il écrivit soit pour défendre M. Fouquet, soit pour entretenir un commerce reglé avec ses amis. Un Gascon qui avoit été au service de M. Pellisson entra en qualité de Cuisinier dans une Hôtellerie où M. Fouquet devoit loger lorsqu'on l'amenoit de Nantes à Paris. En le servant il fit un faux pas à dessein, & renversa un Plat sur un des Gardes; tandis qu'ils murmuroient entr'eux, il fit un signe que le Surintendant comprit, le Ministre feignit un besoin. Le Valet prend un Flambeau pour le conduire, laisse du Papier & de l'Encre, vient chercher la réponse, & s'enrole ensuite pour servir à la Bastille où il servit ses Maîtres sans que ses liaisons secrettes & les leurs ayent pû être jamais découvertes.

Le troisiéme Volume rassemble un choix de *Memoires* & de *productions*

Choix precieux tant par l'importance des matieres graves qui y sont traitées que par la maniere dont elles sont écrites. M. Pellisson n'étoit pas un simple bel esprit, un arrangeur de mots, un de ces Orateurs steriles qui croïent que tout l'art consiste à tirer tout de son fonds sans se cultiver l'esprit par de profondes connoissances & par une étude assiduë. Infatigablement appliqué à ses devoirs il s'étoit mis fort audessus des grands emplois qu'il exerça successivement. L'Eloquence lui étoit naturelle, le reste étoit acquis par de penibles soins : & son talent ne servoit qu'à rendre fidéllement & à embellir ses lumieres. Les Memoires regardent principalement M. Fouquet, le Prieuré de S. Orents d'Auch dont les Religieux pretendoient se seculariser, & les affaires qui concernent la regale non en général, mais celle de l'Evêché de S. Brieux. Enfin le recueil est terminé par deux requêtes nouvelles quant à l'impréssion, dans lesquelles. " On examine l'importante question si les Chanceliers

„ ſont au deſſus de toute recuſation
„ en matiere criminelle ... On y re-
„ connoit le caractere de l'Auteur ...
„ ſenſible aux bienfaits & ce tour
„ inſinuant qui regne dans tous ſes
„ écrits. Mais comme l'Orateur quel-
„ que éloquent qu'il ſoit ne perſua-
„ de pas toujours, M. Pelliſſon eut
„ le déplaiſir qu'on loua ſes requê-
„ tes ſans y avoir égard. L'Illuſtre
„ Magiſtrat qu'il vouloit recuſer fit
„ valoir auprès du Prince le Privi-
„ lege de ſa dignité, & loin de s'ab-
„ ſtenir de juger il prononça le juge-
„ ment. „ Il s'agit, comme on voit,
de l'affaire du Surintendant.

Nous finirons avec l'Editeur par la Liſte des Ouvrages qu'il n'a pas fait entrer dans ſon recueil, ſoit parce qu'il y en a qui ſont entre les mains de tout le monde, ſoit parce qu'il ſe réſerve à les faire paroître en particulier. 1°. *Paraphraſe ſur les Inſtitutions de l'Empereur Juſtinien.* On a deux éditions du premier Livre que l'Auteur compoſa à 20. ans, le reſte n'eſt point dans ſes Papiers. 2°. *Relation concernant l'Hiſtoire de l'A-*

titre général les Réflexions m
imprimées en 1686. Les rep
aux Objections en 1687. Les
meres de M. Jurieu en 169
l'Ouvrage sur la tolerance des
gions en 1692. M. Pellisson qui
été Calviniste étoit devenu u
plus grands défenseurs de la
gion Catholique, Apostoliqu
Romaine. 4°. *Traité de l'Euch*
tie " Ouvrage posthume publi
» M. l'Abbé de Ferriès . . . L'on
» nera au Public la troisiéme
» lorsqu'on aura rassemblé les
» rens passages qui servent de
» ves, & dont la plûpart ne
» qu'indiqués dans le texte

deux éditions l'année 1734. *Prieres sur les Epîtres & sur les Evangiles* qui ont parû au commencement de 1735. pour la premiere fois. 6°. *Lettres Historiques* en 3. volumes. Ce sont des materiaux du grand ouvrage dont on va parler 7°. *Histoire de Louis XIV.* M. Pellisson en consequence de la relation qu'il fit de la premiere conquête du Roi dans la Franche-Comté en 1668. fut nommé pour écrire l'Histoire du Roi avec l'honneur des entrées & une pension de 6000. livres payée jusqu'à la mort de l'Auteur. Outre le plan de cette Histoire qu'on trouve ici dans le second volume, il y en a un de sa main avec cette apostille *ce plan fut dressé a Bontel en 1672, par ordre du Roi à qui il fut ensuite lû & expliqué.*

L'Editeur promet de publier sinon l'Ouvrage complet, du moins un équivalent qui en fait la meilleure partie. Reste precieux qu'on ne sçauroit trop tôt donner à l'impatience du Public. L'on en peut juger par l'idée que l'editeur nous en donne. " M. Pellisson

„ s'étoit renfermé entre la paix
„ renées & celle de Nimegue
„ dit-il au commencement d
„ ouvrage, un eſpace de dix
„ ans mêlé de tant d'évenem
„ marquables qu'il ſemble n'
„ manquer ni pour inſtruire n
„ plaire. Il trouve dans ſon
„ ſujet en trois intervalles p
„ égaux trois révolutions diffe
„ ſix années de paix où l'int
„ de l'Etat prit une face no
„ avec un éclat & une repu
„ au dehors qui excita pre
„ ment l'attention; puis la j
„ de toutes les Nations voiſin
„ années enſuite où la Guerr
„ dainement allumée entre la
„ ce & l'Eſpagne & qui par ſ
„ miers progrès ſembloit déj
„ brazer toute la Terre, s'a
„ neanmoins tout à coup, mai
„ en préparer une plus grande
„ tous les Princes Chrétiens pa
„ ce que l'interêt ou la défian
„ la bonne ou la fauſſe politiqu
„ capables d'inſpirer. Six der
„ années enfin où toute l'Euro

„ en armes, mais avec un ſuccés
„ qu'elle eût eu peine à attendre &
„ une fin toutefois plus heureuſe
„ qu'elle n'eût oſé l'eſperer. Et ce
„ qui lui ſemble important, c'eſt
„ qu'on pourra obſerver dans cet
„ eſpace de tems deux changemens
„ generaux l'ame de tout le reſte;
„ l'un en la maniere de gouverner;
„ l'autre en la maniere de faire la
„ Guerre. „

Un Mémoire Manuſcrit nous apprend que Madame de M*** ayant obtenu du Roi un droit ſur les Boucheries de Paris & ayant perdu ſon procès au Conſeil par le rapport de M. Pelliſſon, s'en vengea en faiſant nommer Hiſtoriographes du Roi en 1677. Meſſieurs Deſpreaux & Racine.

Après un détail ſi conſiderable & traité par l'Editeur d'une maniere également belle & ſçavante on ne ſçauroit lui reprocher de n'avoir pas donné la vie de ſon Auteur. Outre l'Hiſtoire de ſes Oeuvres qui y ſupplée; il a raſſemblé tous ſes éloges & de qui n'en a t'il pas reçù? Contentons

nous du portrait abregé qu'on voit dans l'Histoire de l'Académie Françoise, seconde partie, par M. l'Abbé d'Olivet. » Il abusoit, dit-on, de la » permission qu'ont les hommes d'ê- » tre laids : mais avec toute sa laideur » il n'avoit pour plaire qu'à parler. » Son esprit lui servoit non pas à en » montrer, mais à en donner ; & l'on » sortoit d'avec lui, non pas persua- » dé qu'il eût plus d'esprit qu'un au- » tre, mais se flattant d'en avoir pour » le moins autant que lui : tant il » avoit l'art de se proportionner à » toutes sortes de caracteres.

ARTICLE XVI.

MEMOIRES DE HAMBOURG, de Lubeck & de Holstein, de Dannemarck, de Pologne, & de Suede, par feu Messire Aubery du Maurier Auteur des Memoires de Hollande. A Blois chez Philbert-Joseph Masson. 1735. in-12. *pages* 360.

L'Editeur de ces Mémoires, petit-fils de leur Auteur & justement

zele pour la gloire de son ayeul, nous assure que ces seconds Mémoires ne feront point de tort aux premiers sur la Hollande; qu'ils ont également de quoi instruire & de quoi satisfaire les curieux, & que la vérité & la fidélité en font sur-tout le plus bel ornement; M. du Maurier n'affirmant presque rien dont il n'ait été témoin.

La Ville de Hambourg l'une des plus grandes & des plus peuplées de l'Empire, est devenuë encore plus considérable & s'est fort augmentée depuis les troubles de Boheme & l'invasion de l'Allemagne par le grand Gustave Adolphe Roy de Suede. Plusieurs familles s'étoient rétirées dans cette Ville pour sauver les débris de leur fortune, d'une désolation générale. La situation de Hambourg sur le côté de l'Elbe qui touche le Holstein & dans un endroit où ce Fleuve est fort large & assez grand pour porter des Vaisseaux de Guerre, a toujours été favorable à la tranquillité, au commerce & à l'agrandissement de cette Ville. On diroit qu'elle est faite pour s'accroître & s'améliorer de la ruine &

du dépériſſement de tout ce qui l'environne, depuis la Mer Baltique juſqu'au Danube. Mais ſa conſtitution & la forme intrinſeque de ſon Gouvernement & de ſa police lui ſont peut-être encore plus favorables que ſa ſituation.

Notre Auteur raconte comme une choſe qui n'eſt pas indifférente pour la bonne police & la ſaine conſtitution de l'Etat, que les femmes de Hambourg ſont ſages, modeſtes, ennemies du luxe, occupées de leur ménage, & ſur-tout qu'elles ne liſent point de Romans & ne manient point de Cartes : il ajoûte même qu'à Hambourg on ne connoît ni Bal, ni Opera, ni Comédies, ni Aſſemblées nocturnes ni autres. Anciennement il paroît que cette Ville étoit de la dépendance des Ducs de Holſtein ; & qu'elle ne s'eſt ſouſtraite peu à peu à leur domination que par les grands Privileges que ces Ducs lui ont donnez, & qui ont été ratifiez par l'Empire. Ces Ducs & les Rois de Dannemarck y prétendent toujours de grands droits. Les Hambourgeois ont eu ſouvent bien

de la peine à ſe maintenir contre ces droits appuyés de toutes les forces du Dannemarck. Un des grands privileges de Hambourg, c'eſt la domination qu'ils prétendent & que par voye de fait ils exercent ſur l'Elbe, & ſur tout le commerce qui s'y fait. Ceux de Crempe & de Stade diſputent aux Hambourgeois un ſi beau privilege. Ceux-ci, comme les plus forts, le maintiennent, un peu par voye de fait.

Pour ce qui eſt de la forme du Gouvernement, il eſt en partie démocratique; le peuple y a le maniement de l'argent, & le droit d'impôts. D'un autre côté l'Ariſtocratie y a lieu. Le Senat a ſeul droit de convoquer & de congédier le peuple, qui eſt obligé de rendre compte des deniers au Conſeil. Le Conſeil ou Senat eſt composé de quatre Bourguemeſtres, de trois Syndics, de vingt Senateurs & de trois Secretaires. Ces Magiſtrats ſont Juges Souverains.

La Ville de Lubeck n'eſt pas moins conſidérable que celle de Hambourg. Elle eſt même comme la capitale des

Villes Anſéatiques. Il paroît que ce terme *anſéatique* ſignifie, ſelon ſon étymologie Saxonne, alliance ou confédération. Lubeck eſt auſſi dans le Holſtein comme Hambourg. Mais ſon Gouvernement eſt tout ariſtocratique & entre les mains des Magiſtrats qui compoſent le Senat au nombre de douze Bourguemeſtres choiſis parmi les principaux Bourgeois. De leur jugement il n'y a d'appel qu'à l'Empire, Lubeck s'étant fait déclarer Ville Impériale depuis cinq cens ans. Le droit de Bourgeoiſie ne s'acquiert pas auſſi facilement à Lubeck qu'à Hambourg où tous les étrangers ſont les bien venus ; ce qui a fort contribué à l'accroiſſement de cette derniere Ville. De toutes les Villes Anſeatiques, Lubeck eſt pourtant la plus puiſſante ſur Mer. Elle a même toujours repouſſé avec avantage les efforts des Rois de Dannemark qui y prétendent des droits anciens, mais comme abrogez. Auſſi la ſituation de Lubek entre la Trave & le marais de Wagueniſſe eſt-elle très-forte.

Suit la deſcription de la Ville de

Kiell, Ville & Port célébre du Holſtein, où ſe rendent en un certain jour de l'année tous ceux qui ont des dettes pour les acquitter ; ce qui ſe pratique avec une bonne-foy dont le reſte de l'Europe ne donne point d'exemple. Après Kiell il s'agit du Dannemarck. Ce Royaume a comme trois parties, dont la premiere eſt contiguë à l'Allemagne : c'eſt une longue langue de terre qui va Nord & Sud entre deux Mers. Elle contient le Duché de Sleſwick qui a toujours relevé du Dannemarck. Plus avant au Nord eſt le Jutland Méridional & Septentrional. Outre cela il y a le Duché de Holſtein dans la Cherſoneſe Cimrique ; une partie appartient au oy de Dannemarck : cependant ce uché a toujours été cenſé Impérial fait partie du Cercle de la baſſe Sa- C'eſt de cette peninſule que vin- it autrefois les Cimbres qui épouvanterent ſi fort les Romains, que rius défit, qui ravagerent enſuite rance ſous le nom de Normands, nleverent la Normandie, conent l'Angleterre, & qui ont long-

tems regné à Naples & en Sicile.

L'autre partie du Dannemarck est un assemblage d'Isles dont la principale est celle de la Zéelande où Copenhague Capitale du Royaume est située. L'Isle est presque ronde & à deux journées de chemin de diamêtre à peu près en tous sens. La troisiéme est au-delà de la Mer Baltique dans le continent de Suéde : c'est encore une langue qui a peu de largeur sur beaucoup de longueur. Cette langue de terre faisoit anciennement partie de la *Scanie* ou *Scandinavie*, La Suéde est par-là comme bloquée de toutes parts par le Dannemarck : aussi a-t'elle fait bien des efforts pour faire léver ce blocus, & a eu l'avantage en divers tems de s'approprier ce pays.

Les Danois comptent la succession de leurs Rois, vrais ou fabuleux depuis onze cens ans avant Jesus-Christ. Elle vient sûrement de loin & sans interruption. En divers tems ils ont été maîtres de la Suede & de la Norvége par conquête ou par droit de succession. Ce Royaume n'est pas héréditaire depuis long-tems : mais tandis qu'il

qu'il étoit électif on préféroit ordinairement les fils & filles mêmes des Rois. Le *Sund* est appellé ainsi par excellence, comme sur la Méditerranée Gibraltar est nommé le *Détroit* tout court; car *Sund* signifie un détroit, & il y a plusieurs Sunds sur la Mer Baltique; mais celui de Dannemarck ou d'Elseneur est le plus célébre & commande en quelque sorte tous les autres, étant à la porte de la Mer Baltique.

Le parallele que l'Auteur fait entre le Sund & le Détroit est juste, la Mer Baltique & la Méditerranée étant deux Golfes pareils quoiqu'inégaux, qui mettent en commerce presque tous les Peuples du Midi, & du Nord avec ceux qui tiennent le milieu. Le Sund a un avantage pour le Dannemarck sur le Détroit par rapport à l'Espagne: car étant plus étroit, rien n'y passe qu'avec la permission du premier, au lieu que Gibraltar laisse un grand passage malgré le Roy d'Espagne, quoiqu'il en possede les deux bords. La Forteresse de Cronebourg foudroye tout le Sund. Philippe II. Roy d'Es-

pagne ne pouvant s'assurer le pas
de Gibraltar, pensa plus d'une fo
s'assurer celui du Sund & à le surpr
dre ; il auroit par-là coupé au mo
un bras à la Hollande, & peut-êt
aussi la gorge : car elle tire la plûpa
de ses vivres de Pologne par Dan
zick.

Notre Auteur conte fort au long l
fortune, c'est-à-dire, l'élevation, l
disgrace & toute la vie du fameux Cor-
nifice Ulefeld qui de simple Gentil-
homme devint Grand Maître de la
Maison du Roy de Dannemarck, son
favori & son Ministre tout-puissant,
mais qui après avoir long-tems lutté
contre l'envie de ses ennemis, finit
misérablement dans un âge avancé une
vie aussi pleine de traverses que de
gloire & de bonheur. Cette gloire &
ces traverses allerent jusqu'à le rendre
suspect d'aspirer à la Couronne. : *dans
un noble projet on tombe toujours noble-
ment*, disent les ambitieux politiques.
Cette histoire est suivie de celle du cé-
lébre Rantzau de Holstein, qui par-
vint en France au Bâton de Maréchal
malgré son intempérance & d'autres

ices qu'il rachetoit par une grande
aleur & par des vertus.

Les Mémoires sur la Suede suivent
ceux du Dannemarck : c'est la vraye
Scandinavie des Anciens. En y com-
prenant la Norvege qui est de sa dé-
pendance, c'est une peninsule entou-
ée de la Mer Baltique & de l'Ocean
Germanique. C'est un vaste Royaume
de plus de 300 lieües de long & de
arge. Jamais les Romains n'ont pé-
nétré dans cette extrémité de l'Euro-
pe. Malgré ses glaces & ses montagnes
a Suede est un pays fort fertile en bleds
& en froment. Les Suedois sont forts,
aillans, patiens à supporter le froid,
& grands hospitaliers. Les avenuës de
a Suede sont fort rudes, fort escar-
ées, fort sauvages. L'intérieur du pays
st plein de belles & bonnes plaines
ort fertiles, & ces pays sauvages mê-
mes recelent beaucoup de richesses en
mines de toutes sortes de métaux. Au
este si les Romains n'ont point pé-
nétré en Suede, les Suedois n'ont pas
té à leur tour si discrets : c'est delà
que sont sortis les Goths de toute es-
pece, Visigoths & Ostrogoths. En der-

nier lieu les Gustaves & les Ch
XII. se sont montrés dignes de l
Ancêtres, sans parler des Géné
subalternes, les Baniers, les Wein
les Hornes, les Tortensons, les W
gels, &c. Les Suedois comptent
cinquante-trois Rois dans la su
sion de leur Monarchie.

ARTICLE XVII.

GEOGRAPHIE PHYSIQU ou essay sur l'Histoire naturell la Terre, traduit de l'Anglois d Woodvvard, par M. Noguès teur en Médecine, avec la rép aux Observations du Docteur merarius : plusieurs Lettres écr sur la même matiere ; & la di bution méthodique des Fossiles, duit de l'Anglois du même M. W vvard, par le R. P. Niceron nabite, volume in-4°. *près de pages. A Paris, chez Briasson, Saint Jacques, à la Science.* 17

IL y a long-tems qu'on atten
cette Traduction de M. Nog

ices qu'il rachetoit par une grande aleur & par des vertus.

Les Mémoires sur la Suede suivent eux du Dannemarck : c'est la vraye candinavie des Anciens. En y comrenant la Norvege qui est de sa déendance, c'est une peninsule entouée de la Mer Baltique & de l'Ocean iermanique. C'est un vaste Royaume e plus de 300 lieües de long & de rge. Jamais les Romains n'ont pétré dans cette extrémité de l'Europe. Malgré ses glaces & ses montagnes Suede est un pays fort fertile en bleds en froment. Les Suedois sont forts, aillans, patiens à supporter le froid, grands hospitaliers. Les avenuës de Suede sont fort rudes, fort escarées, fort sauvages. L'intérieur du pays t plein de belles & bonnes plaines rt fertiles, & ces pays sauvages mêes recelent beaucoup de richesses en ines de toutes sortes de métaux. Au ste si les Romains n'ont point pétré en Suede, les Suedois n'ont pas é à leur tour si discrets : c'est delà ie sont sortis les Goths de toute esce, Visigoths & Ostrogoths. En der-

nier lieu les Gustaves & les Charles XII. se sont montrés dignes de leurs Ancêtres, sans parler des Généraux subalternes, les Baniers, les Weimars, les Hornes, les Tortensons, les Wrangels, &c. Les Suedois comptent cent cinquante-trois Rois dans la succession de leur Monarchie.

ARTICLE XVII.

GEOGRAPHIE PHYSIQUE, ou essay sur l'Histoire naturelle de la Terre, traduit de l'Anglois de M. Woodvvard, par M. Nogués Docteur en Médecine, avec la réponse aux Observations du Docteur Camerarius : plusieurs Lettres écrites sur la même matiere ; & la distribution méthodique des Fossiles, traduit de l'Anglois du même M. Woodvvard, par le R. P. Niceron Barnabite, volume in-4°. *près de 400 pages. A Paris, chez Briasson, rue Saint Jacques, à la Science.* 1735

IL y a long-tems qu'on attendoi cette Traduction de M. Nogué

& l'on eſt redevable au R. P. Niceron du double préſent qu'il nous fait, en nous la donnant & en y joignant ſa propre traduction du morceau qui regarde la diſpute du Docteur Camerarius. Le Livre de M. Woodward eſt un bon Livre & un excellent morceau d'hiſtoire Naturelle & de Phyſique. L'Auteur étoit un fort ſçavant homme & ſur-tout un honnête homme, homme de bien au-deſſus de la Religion de ſon pays. On a raiſon de croire qu'il eſt mort Catholique. Les honnêtes gens aiment ces ſortes d'anecdotes, s'il y en a qui les regardent comme indifférentes pour la Littérature.

Le deſſein ou le dernier but de cet Ouvrage, eſt plein de pieté & de religion. l'Auteur prétend établir le déluge univerſel par des monumens hiſtoriques, & d'une hiſtoire mieux conſervée & plus durable que celle des Bibliotheques & des Livres ordinaires; Hiſtoire Naturelle, Hiſtoire de la Terre; tout ſon Livre va-là, ſoit dans ſa premiere partie qui eſt ſon propre Livre, ſoit dans la ſeconde

qui contient ses controverses avec M. Camerarius. Ainsi la meilleure forme d'extrait étant ce semble celle qui donne l'esprit d'un Livre, c'est à ce point de vûë abregé mais principal, que nous allons rapporter tout ce que nous dirons d'un ouvrage qui mérite d'être connu & étudié.

Que le déluge n'ait bouleversé au moins toute la sur-face de la Terre, ses plaines, ses montagnes, ses vallées, ses cavernes extérieures, ses mers, même ses lacs, ses rivieres ; il ne paroît pas qu'on puisse en douter parmi ceux à qui la tradition sacrée soit de Moyse, soit même orale suffit pour croire au déluge, qui est un point de notre créance, & un vrai article de Foy. Que le bouleversement ensuite ait été plus loin, & que tout le Globe ait été comme fondu, pulvérisé, noyé, dissipé dans les eaux du déluge, c'est un point équivoque & litigieux, qu'on n'a passé en France à M. Woodward & à M. Nogués, qu'avec des correctifs : car c'est la précisément ce qui a empêché cette traduction de paroître il y a dix ou douze ans. Les délais & les correc-

ons ont été fort sages. M. Woodward, tout sage qu'il étoit, avoit un peu passé le but & poussé, comme il arrive, le systême au-delà des bornes.

Enfin le point incontestable, c'est que l'extérieur de la terre, même jusqu'à une certaine profondeur, & surtout les mers, les montagnes, les plaines & les vallées, ont dû être fort renversées par cette terrible inondation: voici donc l'argument de l'Auteur. La terre étant bouleversée, on doit y retrouver des marques durables de ce bouleversement; & dans ces marques on doit retrouver une démonstration *à posteriori* du déluge pour forcer les incrédules à qui la tradition la plus sacrée ne suffit pas, par leur faute, pour croire au déluge. Or on retrouve par tout ces marques de bouleversement, de ruines, de décombres, de transpositions de corps terrestres. C'est la preuve de cette mineure qui fait tout le fond du présent Ouvrage. Les fossiles déplacés & les coquillages en particulier qu'on trouve partout dans les terres, sont le grand moyen de la preuve en question. La

terre la plus aride & la plus intérieure est pleine de coquillages, coquillages marins que le déluge seul paroît avoir pû y transporter : telle est cette preuve dans toute sa force.

Il y a ici trois choses à constater. 1°. Que la terre est par tout pleine de coquillages. 2°. Que ces coquillages sont marins, viennent de la mer, ont pris naissance dans la mer. 3°. Que le déluge seul a pû les répandre dans toute la terre intérieure & extérieure. Le premier point est une affaire de fait & de pure observation. Le second une affaire de discussion Physique ou même Anatomique & simplement historique. Le troisiéme est d'une Physique un peu plus transcendante, raisonnée & systêmatique.

Et pour caractériser encore mieux ces trois assertions, la premiere est tout-à-fait certaine : la seconde est comme certaine & admise de presque tous les Philosophes naturalistes, & la troisieme paroît tout à fait vrai semblable : Car c'est le témoignage que l'équité impartiale dont nous nous piquons ici, nous oblige de lui ren-

dre, quoiqu'en notre particulier nous puissions & nous croyions devoir penser tout autrement sur ce dernier article. Entrons en matiere.

Dans une espece de premier Chapitre ou d'avant propos M. Woodward rend dabord compte du nombre, de l'attention, de la fidélité de ses observations. Elles ne peuvent être plus exactes, plus precises ni plus abondantes. L'Auteur fait voir à cet égard toute la solidité & toute la sagacité d'esprit & de jugement qu'on peut éxiger d'un sage & intelligent observateur. Cet avant propos est suivi d'une Dissertation sur les Coquillages & les autres Corps originaires de la Mer qu'on trouve dans la terre; & on y prouve qu'ils ont été engendrés & formés réellement dans la Mer; & que ce ne sont pas des minéraux & des fossiles comme l'a cru un petit nombre de sçavans.

L'Auteur prouve la chose sans replique; soit quant au fait, soit quant au droit. Le fait est que réellement on trouve des Coquillages par tout dans l'interieur des terres & des plus

vastes continens, comme près des Mers; sur les plus hautes Montagnes, comme dans les plus profondes Vallées, sur les Alpes, sur l'Apennin, sur les Pyrenées &c; Dans le sein de la Terre, dans les Grotes souterraines, dans les Carrieres, dans les Mines, dans les Pierres, dans les Rochers, dans les Cailloux, dans toutes sortes de mineraux. Toute l'Angleterre en est pleine selon les observations oculaires de M. Woodward, & il ne se borne ni à ses observations ni à sa patrie: Il recueille de pareilles observations de tous les Païs du monde: & pour lui aider, nos yeux mêmes sont témoins d'une quantité innombrable de Coquillages qu'on trouve & dont tout le monde voit l'empreinte dans toutes les Pierres de Paris.

Quant au droit, tout nous démontre la generation maritime & Animale des Coquillages qu'on trouve dans la Terre, & rien n'en prouve la génération terrestre & purement minerale. Ces Coquillages ont tout l'air de Coquillages marins, simplement petrifiés. Ils sont tout sem-

blables, tout analogues, tout égaux à ceux de la Mer. La forme, la structure, la figure, les contours, les canelures, l'exterieur, l'interieur même où l'on voit toujours la loge du Poisson *Createur*, si l'on peut parler ainsi, tout nous dit qu'ils sont Marins. Et du reste la régularité même & les recherches infinies de cette forme, de cette structure, nous disent assez qu'ils ne sont pas simplement terrestres & mineraux. Tel est en precis le fondement du systeme. Tout le reste est une affaire de raisonnement.

En substance ce raisonnement se reduit à deux points. 1°. Le Déluge a pû & dû même disperser les poissons & les coquillages sur toute la surface de la Terre; & en brouillant, en humectant du moins cette surface, ces Coquillages ont du s'y enfoncer, & s'y mêler avec les Sables, les Limons & les autres sédimens terrestres que la suite des tems a petrifiés la plûpart. 2°. On ne voit point d'autres causes de cette transplantation de Coquillages Marins dans les Terres. L'unique cause un peu vraisemblable

qu'on ait alleguée jusqu'ici pour eluder celle du Déluge, est la génération des Coquillages en question par les sucs & sels petrifians de la Terre. Mais on doit avouer de bonne foy que cette cause est peu vraisemblable, & qu'on ne voit en effet dans la terre rien qui rende cette generation un peu plausible, rien en particulier qui puisse servir de matrice & de moule à la forme tout à fait réguliere & recherchée de ces petrifications singulieres & d'ailleurs pareilles à celles des Coquillages Marins.

On a pourtant il y a douze ou quinze années insinué dans nos Memoires une autre cause Physique qui pourroit absolument être la vraye: Car après tout le dessein de M. Woodward est louable de vouloir trouver dans la nature même, des preuves du Déluge: Mais absolument on peut se passer de ces preuves, toujours équivoques & souvent plus capables d'infirmer un point, d'ailleurs tout à fait constaté par la revelation la plus authentique & la plus sacrée, la plus universelle même; tous les peuples

anciens & modernes ayant conservé la tradition d'un Déluge universel.

Deux choses paroissent contraires au systeme du celebre Anglois : 1°. Si le Déluge a boulversé la terre de fond en comble, comme il le pretend; s'il la brisée, fonduë, dissipée en poudre, comment les Coquillages ont-ils resisté au fracassement ou à la fusion, puisque les Rochers mêmes & les Métaux n'y ont pas resisté ? Pour le moins ces Coquillages ont-ils dû se briser les uns contre les autres, agités comme ils l'étoient par les vagues qui s'entreheurtoient avec violence. On trouve à la vérité des Coquillages brisés dans les terres, & cela doit être de toute façon, mais on les trouve la plûpart assez bien conservés & entiers. 2°. La position de ces Coquillages entremêlés par tout avec les terres & avec toutes sortes de Terres & de mineraux, n'est nullement favorable au sentiment de M. Woodward, & M. Camerarius n'a pas manqué cette objection, peut-être décisive. Car on ne voit pas pourquoi ces Coquillages ne sont pas en-

& c'est de cet abîme qu'il tire l'ea
qui inonda la terre au tems du Dé
luge, & toute celle qui fournit au
Rivieres & aux Mers qui couvrent
la terre.

Que la terre ne soit pleine d'eau, c'est de quoi on ne sauroit douter: on en trouve par tout dans les Cavernes souterraines; nos sources en viennent sans difficulté & les mers s'y dégorgent par un commerce reciproque qui seul demontre assez une vraie circulation. Il n'est pas douteux non plus que ces eaux souterraines n'ayent regorgé sur la terre au tems du Déluge puisque Moïse le dit en termes exprés. Mais cela même est peu d'accord avec le plan général du systême dont nous parlons: on ne concevra jamais comment toute la terre solide ayant été noyée par le Déluge, elle n'est pas ensuite retombée jusqu'au centre à l'exclusion de l'eau qui a dû surnager, selon toutes les loix de la pesanteur.

Rien ne prouve cet amas prodigieux d'eau en Globe, dans le centre de la terre; mais tout prouve que

les Cavernes souterraines sont pleines de lacs, de reservoirs, de Canaux, de ruisseaux, d'humidité, de vapeurs, comme elles sont pleines d'air, & même de feu : & toutes choses mêmes assurent à ce feu l'emplacement du centre, au préjudice sur tout de l'eau qui n'y sauroit tenir dans le voisinage de ce feu. M. Woodward ne paroît pas avoir assez fait d'attention à ce feu dont on ne peut pas douter que la terre ne soit pleine, & dont l'eau même y a un besoin absolu pour ne pas s'y glacer. Tous les Philosophes de nom dans l'Antiquité comme parmi les modernes, ont reconnu ce feu soûterrain, & des millions de volcans & d'eaux chaudes sortant de la terre, en établissent assez l'existence.

Mais l'objection du sçavant M. Camerarius va ou peut aller encore plus loin. Non seulement les Coquillages ne sont pas placés au centre de la terre, ni même les metaux & les autres mineraux les plus pesans ; mais c'est sur tout à la surface & tout auprès qu'on trouve ces Coquillages & ces mineraux. Il y a même plus, & l'on

Camerarius, & le célébre M. Scheuczer même, premier traducteur Latin de M. Woodward, n'eussent jamais perduë de vuë.

Incidemment à son systême & aux objections de M. Camerarius M. Woodward traite la plûpart des questions de l'Histoire Naturelle de la Terre, comme sont l'origine & la formation des métaux & des mineraux, dans lesquels il ne reconnoît point de nouvelle génération proprement dite; il traite de l'origine des Fontaines & des Rivieres, des Vapeurs & des Pluyes, laquelle origine primitive n'est autre selon lui que le grand abîme d'eau centrale. Une chose singuliere & qui fait bien sentir la diversité des pensées des hommes, & comment ils accommodent tout à leur pensée principale & favorite; c'est que M. Woodward nous dit bonnement en parlant de cet abîme aqueux que c'est là *l'Erebe* ou le *Tartare* & tout l'Enfer des Anciens. Les Anciens n'ont pour tant gueres parlé d'Eaux, d'Averne, de Styx, de Phlegeton que pour arriver aux Enfers. Mais passé

ces fleuves l'Erebe, & le Tartare n'étoient ce semble selon eux que feux & tortures, avec des champs Elysiens d'un autre côté pour les Bienheureux.

ARTICLE XVIII.

HISTOIRE D'ANGLETERRE de M. de Rapin Thoiras, continuée jusqu'à l'avenement de George I. à la Couronne, deux volumes in-4°. *contenant les Regnes de Guillaume III. & de la Reine Anne, premier volume, pages* 579. *petit caractere A la Haye, chez Jean Van Duren, & Pierre de Hondt.* 1735.

L'Auteur de cet important Ouvrage, que nous ne connoissons point, nous expose dans une Préface bien écrite, les raisons qui l'ont déterminé à l'entreprendre ; plus charmé de la beauté du projet, qu'effrayé de ses difficultez, il s'y est livré avec confiance ; & si modestement il n'ose répondre qu'on retrouve dans son travail *le jugement de feu M. de Rapin Thoiras*, il croit pouvoir assurer que

jamais l'esprit de parti, toujours aveugle & injuste, n'a eu, qu'il sçache, la moindre part à ses Jugemens. Cette disposition seule, pour peu que l'exécution en justifie la sincerité, suffit dans une matiere aussi délicate, pour faire l'Eloge d'un Historien, sur-tout lorsqu'elle se trouve jointe à l'exactitude la plus grande pour s'instruire des événemens qu'il décrit. Rendons justice à l'Auteur. Quelque éloignez que nous soyons de penser comme lui dans bien des endroits de son Ouvrage, soit parce que le tems n'a pû nous dévoiler encore la vérité de certains faits, soit parce que ses idées ne peuvent s'accorder avec les connoissances que nous avons d'ailleurs, communément il observe ce qu'il promet ; & il s'exprime avec une modération qui fait honneur à sa droiture & à son jugement ; en cela bien différent de celui qu'il continuë, dont Messieurs les Anglois eux-même blâment l'excessive partialité, dans tout ce qu'il a écrit depuis le changement d'Henry VIII.

Si l'on exige que nous nous expliquions sur le fond même de l'Ouvra-

ge, nous répondrons avec l'équité dont nous faisons profession, que l'Auteur est en général plus occupé des choses que de la maniere de les raconter, plus curieux de paroître vrai & judicieux, que bel Esprit, qu'homme de Lettres. Il ne connoît ni l'affectation puerile dans les phrases, ni les déclamations hyperboliques dans les récits, & a-t-il tort dans un sujet aussi curieux & qui se soutient par lui-même ? Son style est clair & naturel, & ses matieres sont bien arrangées. Il nous vante les ressources qu'il a eues pour se mettre parfaitement au fait des choses qu'il a touchées. Ce sont ces écrits importans qui se publient de part & d'autre dans les querelles des Souverains, les manifestes, les relations, & principalement ces feuilles périodiques où l'on discute toutes les semaines en Angleterre les Opérations du Gouvernement. Mais la politique, en les mettant au jour, ne nous impose point la nécessité de les croire; qui ne sçait que ces productions dans un pays de liberté, ne doivent leur existence qu'à la nécessité de se maintenir, qu'à l'en-

veloppe ? Mais l'Auteur eut-i
à connoître les affaires d'Anglet
l'intérieur du Cabinet sous le
Regnes dont il fait l'Histoire
eu le même avantage pour les
Etrangeres ? Et cependant leurs
vemens sont essentiellement li
les autres ? C'est une machine
meut par une infinité de ressort
vent contraires , souvent les mê
il faut en sçavoir le jeu , pour po
l'expliquer. Les objets d'ailleurs
trop récens ; les passions grondent
core , les hommes célébres qu
gouverné ou que leur rang a

materiaux précieux qu'ils posséderont, & qui nous sont inconnus, n'auront point à essuyer l'amertume & la critique d'une infinité de personnes qui auroient pû voir ce qu'ils raconteront & que l'amour propre & les préjugez auroient engagé infailliblement à les contredire. Que de raisons pour plaindre un Auteur qui s'engage à traiter une matiere comme celle-ci, & pour se défier en même tems de lui, malgré toutes les précautions qu'il peut prendre ! Enfin on trouvera peut être à redire à ces longues harangues que l'Auteur rapporte, & que chaque Membre a la liberté de prononcer dans le Parlement, & aux raisonnemens politiques qui leur servent quelquefois de Commentaire. Ceux qui ne lisent que pour s'amuser, les passeront. Les autres qui s'occupent volontiers à réfléchir, verront avec plaisir ce que peut l'esprit de parti, ou pour prendre la chose du bon côté, l'amour du bien chez des hommes habiles & courageux ; Comment les mêmes objets varient à l'infini suivant nos dispositions ; La maniere également solide

& imposante dont le même suj
s'exposer contradictoirement.
être aussi seront-ils tentés d'app
en quelque façon au bonheur
Noblesse Angloise, toûjours s
son crédit & de son élévation d
elle a pour elle la capacité, l
rite de l'intrigue & le talent de
role ; mais ils auront de quoi g
ce scrupule, en pensant que la
partout ailleurs parmi les *gens de*
lité a aussi ses récompenses qui
être différentes, n'en sont ni moin
teuses, ni moins considérables, &
tout cela, à bien examiner la ch
la Nation perd sans doute beau
plus que les particuliers n'y gag
Entrons à présent dans le déta
l'Histoire. L'Ouvrage est extr
ment étendu, heureusement les ac
sont très-modernes, & il suffira
l'ordinaire de les indiquer. Il est
tile d'avertir qu'en prenant l'espr
l'Auteur, nous n'avons garde de
faire ces garands.

Jacques II. pouvoit se promettr
Regne florissant, s'il avoit eu m
de zéle pour rendre sa Religion

dominante, & moins d'envie d'agrandir son pouvoir aux dépens de la Constitution reçuë. Son union intime avec la France, aliéna de lui la Maison d'Autriche & les Provinces-Unies. Elles regardérent avec des yeux jaloux un Prince qui sembloit partager les vûës & les desseins de Louis XIV. La Nation allarmée, crut voir ses Privileges blessés dans la perception de quelques droits & dès ce moment, la plûpart des démarches de Jacques, furent considérées comme autant d'entreprises sur la liberté des Peuples. La déclaration qu'il donna pour établir la liberté de conscience, augmenta l'indisposition, & les Evêques en refusant de la publier dans leurs Dioceses, soufflerent l'incendie. Le procès qu'ils essuyerent à cette occasion, & dont la fin fut pour eux un véritable triomphe, annonçoit au Monarque sa prochaine humiliation. Toris & Wigts, Anglicans & Presbytériens, tous se réünissent, tous conspirent contre lui. Le Prince d'Orange se met à la têre de la cabale, ses préparatifs n'allarment point un Prince que la

droiture de ses intentions rassure, il néglige les secours qu'on lui offre; les Troupes Hollandoises débarquent, la Flotte & l'armée se déclarent pour le gendre contre le beau-pere. Jacques est arrêté, mais on lui facilite exprès son invasion, soit pour se délivrer du soin importun de le garder & de l'inquiétude que pourroit donner sa présence, soit pour avoir un prétexte d'occuper un Trône qu'il paroitroît abandonner. Le Parlement s'assemble sous le nom de *Convention*. Il s'agissoit de délibérer sur un nouveau plan de Gouvernement. L'Auteur expose avec netteté, ce qui se passa dans ces circonstances si singulieres, les différents systêmes qui se proposerent, & les raisons dont chaque parti appuya son sentiment. Les uns vouloient un Régent, les autres ne reconnoissoient d'autre droit à la Couronne, que celui de la Princesse Marie. La plûpart, & sur-tout les Anglicans, regrettoient déja leurs démarches, & se reprochoient en secret d'avoir agi contre leurs principes & leurs véritables intérêts. Le Flegme du Prince d'Orange, coupa le nœud

;ordien : peu curieux en apparence
le regner, il menaça de retourner en
Hollande, & déclara qu'il ne rece-
roit l'autorité Souveraine qu'à des
conditions qui convinssent à sa gloi-
e, & au service qu'il venoit de ren-
lre. Les difficultez furent levées, &
es Etats conclurent que *Guillaume &
Marie joüiroient par indivis des droits
le la Souveraineté, l'administration
n étant reservée en propre à Guil-
laume.*

Telle fut la révolution de 1688,
époque qui depuis ce tems-là, a servi
le base à tous les raisonnemens qui se
ont en Angleterre sur le Gouverne-
nent. Il y auroit de l'injustice à ne ju-
ger Jacques II. que sur les versions
le ses ennemis. On ne peut se refu-
er à l'examen de ses défenses; quel-
que parti que l'on prenne, après l'a-
oir fait, on sera toujours touché du
nalheur qu'il eut d'être abandonné
ar ceux-là même qu'il avoit comblé
le biens. La Religion qu'ils ne con-
oissoient guéres & qu'ils pratiquoient
ncore moins, leur servit de prétexte
our colorer leur désertion & leur
ngratitude.

L'élévation de Guillaume, ne fut pas sans amertume. Les Anglois des différens partis, vouloient un Libérateur : Aucun ne prétendoit se donner un maître. Les Toris zélés pour les Privileges de la haute Eglise, veilloient sur les démarches des Presbyteriens, & ceux-ci à leur tour, en défendant leurs prétentions, en tâchant même d'empiéter sur leurs ennemis, étoient bien éloignés de sacrifier ce qu'ils appelloient les loix de la Nation, à la reconnoissance qu'ils devoient au nouveau Roy. Delà les perplexités où se trouva ce Prince dès les commencemens de son Regne, & l'obligation presque continuelle où il se vit dans la suite de changer souvent de Ministres, & de donner sa confiance tantôt à un parti, tantôt à l'autre. Ses propositions dans les Parlemens, furent toujours discutées avec la derniere rigueur ; la politique profonde qui les dressoit, ne les rendit jamais impénétrables aux bonnes têtes du Parlement, & si nous en jugeons par l'impression que la lecture de ces débats a faite sur nous mêmes, nous pouvons

rer qu'on sera charmé de l'élo-
nce forte & nerveuse de plusieurs
lords de ce tems-là.
bonheur de Guillaume, fut d'insp-
r à la Nation toute la haine qu'il
it contre la France, nous disons
onheur, car ce ne fut pas une cho-
qui dût supposer beaucoup d'habi-
dans la situation où l'on se trou-
:. On sonnoit de toutes parts le toc-
contre Louis XIV. Ses succès, ses
:eprises avoient effrayé l'Europe &
qui étoit personnel à l'Angleterre,
enoit de donner généreusement un
e à Jacques, & il se préparoit à
endre sa querelle de toutes ses for-
L'Irlande fut le premier objet au-
l on donna ses attentions. Le parti
iemi y étoit redoutable. Les secours
France le fortifioient. On convint
subsides. La campagne de 1689.
voit rien décidé. On y avoit com-
:u avec plus de gloire que d'avan-
:, des deux côtés. L'année suivan-
e Roy y passa en personne, & la
:née de la Boyne, lui facilita la ré-
tion de tout le pays, & le dédom-
gea de la mort du Maréchal de

accabler des innocens dont tout le crime étoit de se plaindre dans le silence, & de ne point courir à l'adoration du nouveau maître, comme les autres.

Les grands subsides que le Parlement accorda à Guillaume, pour l'entretien de la Flotte & pour le service de terre, déterminerent ce Prince à se charger du Commandement Général de l'Armée des Alliés dans les Pays-Bas. Il s'embarqua pour la Hollande dès la fin de Janvier 1691, & pensa périr dans ce court trajet; une Chalouppe dans la quelle il s'étoit jetté avec plusieurs Seigneurs à la vûe de l'Isle de Goërée s'étant égarée au millieu d'un brouillard épais, & le rivage se trouvant bordé de glaçons entassés les uns sur les autres. L'Auteur se fait un plaisir de révêtir cette avanture de toutes ses circonstances. A la maniere dont il l'expose, on se rappelle le courage de Cesar qui veut dans un foible Navire aller seul chercher sur les côtes d'Italie ses Légions qui n'avoient pû le suivre, Le Heros moderne, y paroît égal en fermeté au

prémier des Romains. *As tû peur de mourir en ma compagnie?* répondit-il à quelqu'un qui se trouvoit auprès de lui, & qui étoit moins transi de froid que de frayeur. Le Dogme de la Prédestination, ajoute l'Historien, dont Guillaume III étoit vivement persuadé, étoit en partie la cause de son intrepidité.

La Hollande revit avec des acclamations extraordinaires son ancien Statoudher dans le nouveau Roy. Son entrée à la Haye, fut un veritable triomphe; quantité de souverains d'Allemagne, vingt-cinq Ambassadeurs, & une infinité de personnes de la premiere consideration, s'y trouverent exprès pour le feliciter, & encore plus pour déliberer avec lui sur les opérations de la Campagne prochaine. On eut dit suivant l'expression de ce tems-là, qu'il présidoit aux Etats Généraux de l'Europe assemblés contre Louis XIV; mais ce fastueux appareil ne tourna malheureusement pour les Alliés qu'à la gloire de l'ennemi qu'ils vouloient détruire. Mons investi tout à coup dissipa ces

regardoit comme infallibles les
sures qui s'étoient prises pour le
blissement du Roi Jacques. Les
tures de ce Prince, reünies, av
formé un plan dont rien en appa
ne pouvoit déranger l'éxecution.
manqua pourtant par les raison
tout le monde sçut alors. Ces suj
fideles & si glorieux, s'il avoient r
ne furent par l'évenement que
traitres à la Patrie, & demeurere
posés à la vengeance du parti con
Le brave Tourville se couvrit de
re, en succombant contre les en
de fois plus forts que lui; le d
seul d'un azile où il put se re
l'obligea de brûler à la côte qu
de ses plus beaux Vaisseaux. L
se sauva dans les Ports de Bré
Les années suivantes les deux P
ces Maritimes, s'attacherent à f
plus superbe montre de leurs
Navales. Leurs Flottes se pro
rent avec plus de fracas que
le long des côtes du Royaum
bombarderent plusieurs Villes. I
fallut bien, selon les Anglois eu
mes & notre Auteur, que les

qu'elles causerent à l'ennemi, fussent aussi considérables, que les frais que couterent ces prodigieux armements. Louis XIV par une politique que l'évenement justifia, se contentoit alors de garder éxactement ses côtes, de prévenir les déscentes ou de les faire échoüer. Rien de plus admirable dans l'éxecution que les ordres qui furent suivis en cela; tandis que des Escadres legeres parcouroient les mers, se répandoient par tout, & désoloient le commerce de ces souverains de la mer. On compta dans les registres de l'Amirauté de Londres plus de 4000 Vaisseaux de toutes les grandeurs enlevés par les François pendant le cours de cette guérre. C'est notre Auteur qui l'assure. Que l'on évalue cette perte, que l'on y joigne ce qu'on dépensa pour l'équippement des Flottes, pour l'entretien des Troupes nationales, pour la solde des étrangeres, on sera porté sans peine à conclure que la nation Angloise gagna bien peu à servir le nouveau maître qu'elle s'étoit donné, & qu'elle perdit encore plus à avoir épousé les querelles de la maison d'Autriche.

Ce fut au commencement de l'année 1694. que Guillaume perdit son épouse la Reyne Marie Stuart, Princesse; l'objet tout à la fois des louanges les plus outrées, & des invéctives les plus emportées des differents Ecrivains. Criminelle selon les uns, pour avoir étouffé la voix du sang & sacrifié à l'ambition de son mari les devoirs les plus sacrés de la nature: immortelle, selon les autres, d'avoir préferé le salut de la Religion & de l'état à ses inclinations les plus précieuses; plus malheureuse peut-être, à prendre les choses dans le vrai, que coupable, séduite par des raisonements artificieux, entrainée par un torrent rapide, obligée sans alternative d'abandonner le pere pour s'attacher à l'Epoux. Guillaume qui ne l'avoit quitté ni jour ni nuit pendant sa maladie, parut inconsolable de sa mort; son desespoir fit trembler ses amis, & ce ne fut qu'à leurs instances réitérées qu'il songea à se reserver pour les besoins de la nation & de ses alliés. Voici une partie de l'éloge que l'Auteur fait de cette Princesse. " Elle étoit

„ grande, & bien faite, d'une phi-
„ sionomie douce & majestueuse, l'es-
„ prit éclairé, un jugement solide,
„ l'expression noble, une douceur
„ charmante On ne s'apperçut jamais
„ que ses talents pour le Gouverne-
„ ment, ou les droits de la naissance
„ qui l'y appelloient, eussent excité
„ en elle la moindre ambition. Elle
„ ne se consideroit que par les deux
„ qualités d'Epouse & de Chrétienne,
„ & y rapportoit uniquement sa con-
„ duite .... Une seule chose
„ lui fit tort dans l'esprit de bien des
„ gens. C'est qu'à force d'être épouse
„ tendre & soumise, elle parut avoir
„ mal observé les devoirs de fille & de
„ sœur .... Un jour on blâmoit de-
„ vant elle les emportements du Mi-
„ nistre Jurieu. Il est en droit repli-
„ quat-elle, de se servir des avan-
„ tages que lui offre la cause qu'il
„ plaide; c'est à lui à dépeindre les per-
„ secuteurs. S'il ne dit rien que de
„ vrai de Marie Stuart, on ne sçau-
„ roit le blâmer. Les Princes qui font
„ du mal, doivent s'attendre qu'on
„ s'en vengera sur leur Mémoire,

„ puis qu'on ne peut le faire sur leur
„ personne; & ce qu'on leur fait souf-
„ frir à cet égard, est bien peu de
„ chose en comparaison de ce qu'ils
„ ont fait souffrir aux autres. „

On convient que la maxime est admirable, quoi qu'on puisse contester la justesse de l'application, & désaprouver l'occasion qui la fit prononcer. «
» L'esprit de parti, *ajoute l'Auteur*,
» faisoit naître à Paris chaque jour
» de nouvelles Satyres contre cette
» Princesse. Louis XIV défendit de
» rien imprimer ou débiter contre
» elle, & on craignit de se déshonno-
» rer en flettrissant sa mémoire. „
Ce fait qu'on n'a eû aucun interêt à imaginer, peut servir, comme tant d'autres à prouver la grandeur d'ame du feu Roi, toujours maître de lui, observateûr scrupuleux des bienséances, plein de moderation au milieu des réssentiments les plus justes.

La paix de Risvick en terminant cette cruelle Guérre ou si l'on veut en la suspendant, déconcerta les spéculations des Politiques. Le respect seul que les François avoient pour leur

grand Monarque, les empecha d'éclatter en réproches, & d'expliquer trop librement leurs réfléxions. Victorieux par tout, il abandonnoit cet ancien ami, pour qui il avoit exposé son propre Royaume; il réconnoissoit un Prince qu'il n'avoit jusqu'àlors régardé que comme un usurpateur, il rendoit de lui-même une infinité de places que tous les efforts des Alliés, n'avoient pû lui arracher. Aux Gens qui raisonnoient, le présent persuadoit que ces dispositions étoient nécessaires, pour laisser respirer le Royaume, aussi épuisé de ses Victoires, que les ennemis l'étoient de leurs défaites, & la suite ne tarda pas à montrer la sagesse de ces sacrifices, & leur utilité pour se préparer à la nouvelle Guérre que la succession prochaine de l'Espagne, devoit immanquablement produire. Louis XIV rétablissoit ses forces, divisoit ses ennemis, faisoit de plusieurs, ses Alliés, se ménageoit la ressource puissante des insinuations, répresentoit enfin ses droits avec une liberté qu'ôte la qualité d'ennemi, & qui n'est point compatible avec le tumulte des Armes.

Le Duc de Savoye avoit le premi[er] renoncé à la grande alliance, éblouï d[e] l'honneur de placer sa fille aînée su[r] le premier Thrône de l'Europe : on rendoit à l'Espagne des Provinces entieres, à la veille & au moment de pénétrer jusque dans son sein: Guillaume joüissoit en sureté de sa gloire & de son élevation : son droit reconnu par la France, ôtoit aux Partisans secrets de son rival la seule ressource qu'ils avoient pour remüer ; les Hollandois de leur côté trouvoient de grands avantages aux conditions qu'on leur offroit ; l'Empereur lui-même, quelque interêt qu'il eut à la prolongation d'une Guérre dont les frais retomboient moins sur lui que sur les autres, ne pouvoit raisonnablement se plaindre, & d'ailleurs, en vain se seroit-il seul opposé à des déliberations qu'on ne soumettoit à ses lumieres que pour la forme : tels furent de part & d'autre les motifs qui firent conclure la paix de Risvick. On lira avec plaisir dans notre Historien les commencements, les progrès, & la fin des négociations qui la précederent. Peut-on

oujours compter sur ce qu'il en dit? Oui, si l'on veut il est certainement plus sage, & mieux instruit pour l'ordinaire, que tant d'écrivains ignorants & mércenaires qui ont écrit depuis quelques années sur ces sortes de matieres, & qui en ont parlé avec autant d'assurance que s'ils avoient présidé aux Conseils les plus secrets des souverains; mais que d'intrigues curieuses qu'il a probablement ignorées, & qui n'ont encore que foiblement transpiré?

Les premiers tems de la paix, comme il arrive, se passerent en Ambassades & en devoirs reciproques. Le Favori de Guillaume, Mylord Portland, vint étaler à Paris la magnificence de son maître, sous les yeux même de l'infortuné Jacques II. On conserve encore le souvenir des honneurs qui lui furent prodigués. Mais ces Comedies pompeuses que les souverains donnent à leurs sujets, firent bien tôt place à des soins plus serieux.

Charles II continuoit à languir, & sa mort prochaine ménaçoit l'Europe d'un embrasement plus violent

que celui dont elle venoit de sortir. Louis XIV fit les premieres ouvertures d'un partage de cette Monarchie, lorsqu'elle viendroit à vaquer; Guillaume ne s'en éloigna pas, par le principe invariable où il paroît qu'il fut, que la sureté commune ne permettoit pas que ce vaste héritage passât tout entier à la branche Imperiale d'Autriche, ou tombât dans la Maison de Bourbon. Les Hollandois ayant consenti à ce qu'il voulut, les trois puissances contracterent ensemble aux conditions que l'on se rappelle, malgré les vives representations de la Cour de Madrid, & les hauteurs du Conseil de Vienne. Ces dispositions furent rompues par la mort du jeune Prince Electoral de Baviere que le gros de ces couronnes, regardoit. On voulut voir du mistere dans l'accident qui l'emporta, & on insinua peu de tems après à cette occasion dans un Manifeste des soupçons extremement injurieux à la Cour de Vienne, mais *ce n'est pas à nous*, ajoute prudemment l'Historien, *à juger de la vérité de ces odieuses imputations.* Le desir de la paix, & les

mêmes principes, renouerent cette grande affaire qui venoit de manquer, & après bien des discussions, la France, l'Angleterre, & les Etats Généraux firent un second traité qui partageoit l'Espagne entre les deux concurrents qui restoient, le Dauphin, d'une part, & de l'autre l'Archiduc Charles second fils de l'Empereur. Les Cours de Vienne & de Madrid, continuerent leurs clameurs & leurs plaintes. Leurs Emissaires même, souleverent le Parlement contre Guillaume; le traité y fut vivement attaqué, mais ce n'est point, comme on sçait, ce qui l'empêcha d'avoir son execution. De sçavoir à present si dans tout cela Louis XIV n'eut en vue que d'amuser les deux Puissances pendant qu'il travailloit à gagner le Conseil de Madrid, c'est sur quoi il seroit temeraire de prononçer. Les ennemis de ce Prince l'ont publié; mais leur témoignage est-il recevable? l'obstination invincible de l'Empereur à rejetter tous les partis qui lui furent proposés, fournit du moins à la France un prétexte honnête d'accepter le Testament qui *fut fait en faveur* du Duc d'Anjou.

ioux à l'excès de leurs privileges
ploierent leur loisir qu'à le cha
& il eut plus d'une occasion d
pirer après les charmes d'une vi
pendante & privée. Pendant la
re, les esprits étoient partagés
clination, le besoin, l'esperan
attachoient une partie à ce Pr
pendant la paix, ils parurent
que tous se reünir contre lui,
apparemment de faire sentir to
mour qu'ils avoient pour la lib
celui-la même qu'ils avoient a
pour la défendre. On contrar
inclinations dès qu'elles se m

qu'il avoit si particulierement
s. Toutes ces brouilleries Do-
ues, nous paroissent rapporteés
otre Historien avec beaucoup
gement : heureusement les cir-
nces vinrent au secours de Guil-
, & lui fournirent de quoi oc-
l'humeur inquiete de ses su-

mort de Charles II ouvrit une
aussi triste qu'intéressante pour
l'Europe. Ce Monarque, en mou-
avoit nommé pour son succes-
: second des petits fils de Fran-
it pour ne pas exposer ses Etats
démembrement que la Nation
en horreur, soit pour les em-
r de devenir par la force des ar-
a proye d'un Voisin puissant,
ité, pour l'oubli que l'on auroit
e ses droits. Les mesures de la
de France, quelque justes qu'elles
t, reüssirent au de là de ses espe-
s. Le nouveau Roi fut proclamé
tous les Païs de la Domination
gnole, & en prit tranquillement
sion. Le Duc de Baviere intro-
des garnisons Françoises dans

toutes les Villes des Païs-Bas; les Troupes Hollandoises furent renvoyées dans leur Païs; ce Prince & l'Electeur de Cologne son frére, formoient à la France une barriere du côté de l'Allemagne; le Portugal étoit uni avec les deux Couronnes; le Duc de Savoye venoit de placer sa seconde fille sur le Thrône d'Espagne; c'en étoit trop pour réveiller la jalousie de Guillaume; mais il n'étoit pas en état de se déclarer. C'est ici que sa politique le servit à merveille. Il se plaignit, il préta l'oreille aux propositions qu'on lui faisoit, il alla même jusqu'à reconnoître le nouveau Roy, pendant qu'il travailloit de toutes ses forces à former la grande alliance; ce qui ne se traitoit que sourdement, devint bien tôt public; enfin la démarche que fit Louis XIV de saluer comme Roy d'Angleterre le Prince de Galles à la mort de Jacques II, accéléra la rupture. La Nation Angloise, regarda cette action comme un affront sanglant qu'on lui faisoit, & comme une infraction éclatante à la paix de Riswick, & on eut grand soin de

échauffer sur ce ... trac-
toires que prese ... de
e France pour la ...
as reçûs. Guillaume ...
e ses vœux, alloit avec
secoüer le joug de ses imperie...
orsque la mort vint terminer ...
iere; une chute de Cheval acheva ...
uiner sa santé qui étoit déja fort al-
térée. L'Archevêque de Cantorberi lui
administra la Communion qu'il reçut
avec de grands sentiments de piété:
il expira dit l'Historien, le 19 de
Mars 1702, ayant conservé son bon
sens & sa fermeté jusqu'à la mort: il
avoit un peu plus de cinquante deux
ans, & en avoit regné environ qua-
torze.

Le caractere que l'Auteur fait de
ce Prince, mérite d'être lû d'un bout à
l'autre. Nous ne pouvons en rappor-
ter qu'une partie. « Guillaume III
» étoit d'une taille mince, les cheveux
» d'un brun foncé, le teint blanc,
» les traits délicats, un nés aquilin,
» des yeux vifs & brillants, un grand
» front, l'air serieux & imposant. Il
» conserva depuis sa jeunesse un as-

„ thme importun, une toux seche,
„ qui lui resterent de la petite Verole:
„ ses manieres étoient graves & ma-
„ jestueuses. Il n'avoit l'air animé &
„ guai que rarement & qu'avec peu
„ de personnes. Uu jour de Bataille
„ pouvoit seul le retirer de cette hu-
„ meur sombre: alors on le voyoit
„ plein de feu, actif, vigilant, ayant
„ l'œil à la fois de tous côtés, affa-
„ ble, obligeant même, & neant-
„ moins sans passion apparente. La
„ nécessité où il fut de s'observer &
„ d'observer ceux qui l'approchoient
„ dans sa jeunesse, fit tourner chez
„ lui en habitude la dissimulation &
„ la réserve, & contribua sans dou-
„ te à lui donner ce discernement
„ aussi juste que fin, qu'il avoit des
„ hommes & des choses. A un juge-
„ ment solide il joignoit une mémoi-
„ re prodigieuse. Il parloit en perfec-
„ tion Anglois, Allemand, Hollan-
„ dois, François, & entendoit bien
„ le Latin, l'Italien, l'Espagnol: il
„ étoit également ennemi de la flat-
„ terie, & de *l'incomplaisance.* „

D'autres traits encore sur lesquels

l'Auteur s'étend, achevoient le caractére de ce grand Prince. Fier & rude avec ses Favoris, & dans son Domestique, ne voulant ni être ni paroître gouverné, passionné pour les armes, ayant dans ce metier selon les uns plus de bravoure que de conduite, y étant selon les autres, aussi habile que malheureux; paresseux dans le maniment des affaires du Royaume, pour lesquelles il n'avoit aucun goût; soit que les contradictions qu'il trouvoit, le rebutassent, soit qu'il ne pût se plier à ces *procédures* regulieres, à ces formalités onéreuses, qui font en Angleterre de la suprême puissance une maniére honnête d'obéïr; prodigue, quand il s'agissoit de ses Favoris ou de ses bâtiments; peu curieux de répandre ses bien-faits, pour encourager l'industrie & les talents. Les Hollandois eurent toujours sa prédilection; ce qui joint à sa réserve, & à une espece de taciturnité, acheva d'aliener de lui les Anglois accoûtumés aux manieres faciles & populaires des Stuarts. Son bel endroit, fut la connoissance parfaite des affaires étrangeres. On nous

fait aussi l'eloge de sa pieté & de sa vertu ; ennemi mortel de l'irreligion & du vice, il donna l'exemple d'une conduite reguliere, & tacha de proscrire ces désordres par des proclamations rigoureuses. " L'endroit délicat
„ de sa vie, *dit l'Historien*, c'est sa
„ conduite envers le Roi Jacques.
„ D'autres *ajoute t'il*, pourront travail-
„ ler à le justifier en disant que l'An-
„ gleterre avoit déclaré *le Thrône*
„ vacant, qu'elle avoit droit de le
„ remplir, qu'elle y éleva Guillaume
„ qui d'ailleurs y étoit appellé par sa
„ naissance, & qui le méritoit par
„ le service qu'il venoit de rendre
„ & par ses vertus, & qu'enfin dans
„ une occasion comme celle-là, où il
„ s'agissoit de sauver la Religion du
„ Royaume, les loix & les privileges
„ des Citoyens, la liberté de l'Europe,
„ on crut pouvoir sacrifier quelque
„ chose au bien public. „ L'Auteur ne nous dit point qu'il adopte ces raisons. Il a senti apparement le poids de celles qu'on peut leur opposer. Disons avec confiance notre pensée. Ce n'est point par les principes du rai-

nement, c'eſt par ſentiment qu'on
t ſe décider dans ces conjonctures
icates. Or un cœur véritablement
gnanime, n'auroit jamais profité
malheur d'un Oncle & d'un Beau-
e, n'auroit jamais conſenti à être
ſtrument de ſa perte. La Religion
conſeilla jamais de pareils ſacri-
s. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que
llaume affecta toujours de conſer-
beaucoup d'égards pour la per-
ne de Jacques II, & qu'il rejetta
c indignation la propoſition qu'on
fit un jour d'enlever violemment
Prince.

La mort de Guillaume, ne chan-
rien aux arrangements qu'il avoit
s. La Reine Anne ſe fit un point
onneur de remplir tous ſes enga-
nents, & cette reſolution char-
toute l'Angleterre; le Parlement
orda tous les ſubſides qu'on vou-
Le celebre Marlborough, fut mis
a tête des armées : ſes créatures
nplirent le Conſeil, & tout dès
s ſe gouverna par ſes impréſſions.
premiere Campagne en Flandres,
oi qu'elle n'eût rien de déciſif, don-

fait aussi l'eloge
tu ; ennemi
du vice
conduite
crite
tions actu
„ d projets, plus
„ toujours prudent &
„ l'éxecution & ce qui
„ core plus, il étoit animé
„ certaine confiance & d'une
„ d'assurance de vaincre, qu
„ voit faire passer dans le cœu
„ Soldats. A ces grands tal
„ joignoit l'humanité & la p
„ Loin d'insulter aux vaincus
„ plaignoit sincerement. Il le
„ geoit même, & c'étoit une
„ lation pour les Officiers F
„ de tomber entre ses mains
„ qu'en d'autres, dont pour l
„ raisons, ils auroient du atten
„ traitemens plus favorables.„
tons à ce portrait qu'il n'aur
manqué à la gloire de ce gran
me, s'il avoit été moins écl
la fortune, & plus reconnoissan
ses maîtres.

Le reste, le mois prochain.

...iet il conjecture
...ncendie du Ca-
...t de se retirer
...en Prêtre
...e nacelle
...a met-
...e les
...ir-

100 Le revers ... l'Auteur ... par de ... un ... d'un ...

...année 1735.
...ques Guerin, Quai.
1735. A. L. A. L. ...
pages 22.

LA Médaille en question est Grecque-Egyptienne, de bronze & du plus petit volume. Elle représente la tête d'un Empereur couronné de lauriers, sans legende. L'habile Antiquaire Auteur de cette Dissertation reconnoît là Domitien. Le revers offre un petit animal soutenu sur une espece de nacelle, peu distincte toutefois. Au-dessus, un point apparent qui peut être pris pour une boule. A côté, deux lettres Grecques, l'une initiale & l'autre numérale, un Lambda & un Delta qui marque que la Médaille a été frappée la quatriéme année du Regne de Domitien : c'étoit environ la trente-quatriéme de son âge.

„ sentielle d'un Général, il l'avoit ad-
„ mirable. Dès qu'il avoit regardé une
„ Armée, des rétranchements, une
„ place, il en connoissoit le fort &
„ le foible, la bonne ou la mauvaise
„ disposition. Il étoit actif, vigilant,
„ hardi dans ses projets, plus hardi,
„ quoi que toujours prudent & actif
„ dans l'éxecution & ce qui est en-
„ core plus, il étoit animé d'une
„ certaine confiance & d'une espece
„ d'assurance de vaincre, qu'il sça-
„ voit faire passer dans le cœur de ses
„ Soldats. A ces grands talents, il
„ joignoit l'humanité & la politesse.
„ Loin d'insulter aux vaincus, il les
„ plaignoit sincerement. Il les soula-
„ geoit même, & c'étoit une conso-
„ lation pour les Officiers François
„ de tomber entre ses mains plûtôt
„ qu'en d'autres, dont pour bien des
„ raisons, ils auroient du attendre des
„ traitemens plus favorables. „ Ajou-
tons à ce portrait qu'il n'auroit rien
manqué à la gloire de ce grand hom-
me, s'il avoit été moins ésclave de
la fortune, & plus reconnoissant pour
ses maîtres.

Le reste, le mois prochain.

ARTICLE XIX.

EXPLICATION D'UNE Médaille singuliere de Domitien, présentée à l'Academie de Lyon, en l'année 1735. *A Paris chez Jacques Guerin, Quai des Augustins* 1735. *A. L. A. L.* in-douze. *pages* 22.

LA Médaille en question est Grecque-Egyptienne, de bronze & du plus petit volume. Elle représente la tête d'un Empereur couronné de lauriers, sans legende. L'habile Antiquaire Auteur de cette Dissertation reconnoît là Domitien. Le revers offre un petit animal soutenu sur une espece de nacelle, peu distincte toutefois. Au-dessus, un point apparent qui peut être pris pour une boule. A côté, deux lettres Grecques, l'une initiale & l'autre numérale, un Lambda & un Delta qui marque que la Médaille a été frappée la quatriéme année du Regne de Domitien: c'étoit environ la trente-quatriéme de son âge.

Le revers est le principal objet de l'Auteur. Il prouve par la figure & par de solides raisons que l'animal est un Ichneumon, animal amphibie, particulier à l'Egypte, de la grandeur d'un chat, approchant de la figure mêlée d'un Blereau, d'une Loutre & d'une Belette, ayant un groin de pourceau, les oreilles courtes & rondes, propre à s'apprivoiser dans les maisons (même à Rome où les Ichneumons furent un tems à la mode) vivant de Rats, de Serpens, de Limaçons, de Lezards, de Cameleons, de Grenoüilles, &c. Ennemi né du Crocodile & de l'Aspic dont il cherche même les œufs pour les détruire. Cette découverte bien prouvée par cette Médaille que l'Auteur regarde comme rare & inconnuë jusqu'à present, peut servir à augmenter le nombre des animaux dont M. Spanheim donne le Catalogue & les Planches gravées d'après les Médailles.

Il va plus loin. Il croit, mais sans l'assurer, que l'on a voulu désigner une barque sous l'Ichneumon. On en voit sur quelques Médailles de Do-

mitien ; & à ce sujet il conjecture que ce Prince après l'incendie du Capitole ayant été contraint de se retirer au-delà du Tibre déguisé en Prêtre d'Isis se sera sauvé sur quelque nacelle qu'il aura depuis illustrée en la mettant sur ses monnoyes, quoique les Historiens ne disent rien de cette circonstance.

L'objet que l'on soupçonne représenter une petite barque n'étant point assez distinct pour l'assurer, ne pourroit-on point conjecturer qu'il n'est simplement que la figure du trou que l'*Ichneumon* fait dans le sable en cherchant les œufs du Crocodile ?

L'Auteur n'entre point dans la question du P. Tournemine, sçavoir si cette Médaille a été fabriquée pour servir de monnoye usuelle, ou de piece de plaisir. Le sentiment le plus ordinaire fait des monnoyes de toutes les Médailles à la réserve des Médaillons. Peut-être, dit l'Auteur, y a-t-il aussi une exception à faire au sujet des pieces qui sont faites avec plus de soin que les autres.

ſelius ? Nous en faiſons Juge le Pere Fabre lui-même, s'il n'a pas, comme nous le croyons, des préjugés favorables pour la doctrine de Baïus.

Baïus a, comme on ſçait, encore, publié pluſieurs Traités Théologiques, & de ces divers Traités on a extrait un grand nombre de propoſitions qui ont été ſolemnellement condamnées par une Bulle du Pape Pie V. Le Pere Fabre rapporte avec exactitude en quelques endroits, la ſuite de ce démêlé qui donna beaucoup d'affaires au Cardinal Granvelle, & ſurtout à Morillon Grand Vicaire de Malines. Il donne auſſi l'extrait des Traités de Baïus ſur le péché originel, ſur le mérite des bonnes œuvres, ſur la premiere juſtice de l'homme, ſur les Sacremens en général, & ſur la forme du Baptême. Il rapporte les premieres dénonciations qui furent faites des ſentimens de ce Novateur, & les retractations qu'on exigea d'un aſſez grand nombre de Cordeliers des Pays-Bas qui avoient adopté la nouvelle doctrine. La premiere condamnation des erreurs de Baïus ſe fit par la Facul-

té de Théologie de Paris à laquelle on déféra dix-huit Propoſitions qu'elle condamna. Notre Hiſtorien n'en parle point, non plus que de la réponſe que Baïus fit à cette cenſure ; mais ceux qui voudront ſe donner la peine de lire l'une & l'autre dans l'Hiſtoire du Baïaniſme publiée depuis peu d'années par le Pere du Chêne Jeſuite, reconnoîtront aiſément dans les réponſes de Baïus de ces traits d'orgüeil, de préſomption, & d'aigreur qui caractériſent tous les Sectaires ; & on y verra de plus qu'il avoüe pluſieurs propoſitions manifeſtement hérétiques.

Un des plus zélés adverſaires de Baïus fut le célébre Docteur Joſſe Raveſtein, que les faſtes de l'Univerſité de Louvain appellent *Vir ſane multæ eruditionis, pietatis ac modeſtiæ qui hæreſes ſuo tempore graſſantes doctrinâ & libris profligavit.* Comme il ſemble qu'un Hiſtorien ne peut guéres refuſer un mot d'éloge à un homme de ce mérite, il eſt à croire que le Pere Fabre le réſerve pour le volume ſuivant. Mais que pouvoient le zéle & la ſcience de Raveſtein contre un No-

» Pere, que l'honneur de votre Sain-
» teté n'en souffre, non-seulement
» à cause des calomnies manifestes
» que cette censure contient, mais
» encore parce que le langage & les
» sentimens des Saints Peres y parois-
» sent flétris. Elle sera un grand sujet
» de scandale pour un grand nom-
» bre de Docteurs, &c «. Toute la Lettre est du même style, & ce style, comme on voit, ne ressemble en rien à celui d'un homme docile à la voix des Pasteurs & de l'autorité. Il est pourtant vrai qu'il paroît que le Cardinal Granvelle avoit de l'estime & de l'amitié pour Baïus, comme le remarque notre Historien à qui il n'échappe aucune de ces remarques favorables au Docteur; mais ce n'est pas la premiere fois qu'on a vû des personnes aussi habiles que le Cardinal de Granvelle, se prévenir pour d'indignes sujets. Ce Cardinal avoit naturellement beaucoup de bonté & plus de droiture que de finesse d'esprit, & ces sortes de caracteres sont plus exposés que les autres à se laisser tromper. Quoiqu'il en soit Baïus fit

bien voir par sa conduite qu'il ne méritoit ni l'estime ni l'amitié du Cardinal. Car non content d'une premiere apologie il en fit plusieurs autres à diverses reprises, & persista jusqu'à la mort dans ses erreurs; il est du moins fort douteux qu'il les ait jamais retractées sincerement. Mais il faut nous arrêter ici pour ne point prévenir l'Historien qui réserve pour les volumes suivans la suite & la conclusion de cette affaire. Il ne nous sçaura pas mauvais gré de l'avertir qu'il trouvera de bons Mémoires & sur-tout un excellent portrait de Baïus dans l'Histoire du Pere du Chesne, imprimée à Douay 1731. Nous nous flatons encore qu'il ne trouvera pas mauvais que nous l'avertissions que tous les Théologiens Catholiques qui liront son Ouvrage ne seront pas édifiés de voir qu'en parlant des sentimens de Baïus, il ne les appelle jamais des erreurs. Car on aura beau vouloir le dissimuler. Ce sont de véritables erreurs solemnellement condamnées. Mais il sera aisé au Pere Fabre de réparer cette omission dans le volume suivant.

Après le recit assez curieux d'une conférence tenuë en Pologne entre les Pinezoviens ou Anti-Trinitaires & les Calvinistes, dans laquelle ceux-ci eurent tout le désavantage de la dispute, comme nous l'avons dit dans l'extrait précédent, le Pere Fabre rapporte la mort de Valentin Gentilis qui se voïant chassé de Pologne se retira sur les terres des Suisses. Là il fut arrêté avec tous ses papiers parmi lesquels on en trouva un qui le convainquoit d'être toujours dans les mêmes erreurs sur la Trinité. Le Senat de Berne le condamna à mort. Il eut la tête tranchée, & comme on le menoit au supplice on l'entendît se vanter que les Apôtres & les Martyrs avoient souffert la mort *pour la gloire de Jesus-Christ fils adoptif du Pere*, mais qu'il étoit le premier qui eût donné sa vie pour l'honneur du Pere. l'Auteur rapporte ensuite la mort de Mathieu Gribaut autre Sectaire Anti-Trinitaire, dont les Ouvrages sont pleins des principes de cette héresie.

On trouve tout de suite un court abregé de la vie du Saint Pape Pie V.

l étoit né dans la petite Ville de Boſchi en Ligurie, de parens ſi peu accommodés des biens de la fortune, qu'ils ſongeoient à lui faire apprendre un métier, mais la Providence en diſpoſa autrement. Il fit quelques commencemens d'étude & il entra dans l'Ordre de Saint Dominique où ſon mérite l'éleva bien-tôt aux principales Charges de l'Ordre. Il fut Inquiſiteur de la Foy à Côme & ailleurs; la ſévérité avec laquelle il exerça cette Charge lui attira de rudes perſécutions, & ces perſécutions même contribuerent peut-être à ſon élévation. Il fut fait Commiſſaire Général de l'Inquiſition, Vicaire de l'Inquiſiteur Général, Evêque de Nepi & de Sutri en Toſcane, Inquiſiteur Général & enfin Cardinal ſous le nom de Cardinal Alexandrin; parce qu'il étoit né dans le territoire d'Alexandrie de la Paille? Juſques-là, remarque l'Au-
» teur, les Papes s'étoient réſervé
„ cette Charge d'Inquiſiteur Souve-
„ rain de l'Egliſe Univerſelle; mais
„ Paul IV connoiſſant la capacité de
„ ce Cardinal la lui conféra en plein

» qui étoient chargés de ces
» La raiſon du Pape étoit
» pouvoir qui devoit s'exerc
» toute ſorte de ſujets, ſe tr
» affoibli par le nombre, &
» avoit appris par expérience
» uns ruinoient ſouvent ſous
» texte d'humanité ce que les
» avoient ſagement & ſévèr
» ordonné. Mais les Papes qu
» rent après Paul IV redout
» puiſſance d'une ſi grande Cl
,, tant qu'elle ſeroit ſéparée de l
,, ſe la réſerverent comme a
,, vant & laiſſerent le ſoin d
,, quiſition à la Congrégatio
,, Cardinaux délégués pour cet

dant élû Pape, & l'autorité Souveraine ne diminua rien de sa sévérité Il fit brûler à Rome un nommé Zannetti qui avoit des sentimens suspects sur la Foy, & un autre nommé Pierre Carsenecchi ami des Medicis, pour avoir eu des liaisons avec des Hérétiques d'Allemagne, „ Le sçavant Aonius Palearis reçut la même punition pour avoir mal parlé de l'Inquisition qu'il appelloit *un poignard dégaîné contre les Sçavans* ". Le P. Fabre rapporte aussi diverses Ordonnances que le Saint Pape fit contre les lieux de débauche, les Reglemens qu'il fit pour sa maison & pour les Cardinaux, & les diverses Constitutions qu'il publia. Sa séverité & son zele déplûrent à beaucoup de Romains, & Pie V qui ne l'ignoroit pas dit un jour, „ Que le Peuple Romain seroit plus fâché de sa mort qu'il ne s'étoit réjoüi de son Election ". Un événement assez singulier dans la vie de Pie V, ce fut la conversion d'un Juif fort riche nommé Elie. Le Cardinal Alexandrin l'avoit inutilement exhorté à embrasser la Foi de Jesus-Christ, tout ce qu'il

en avoit pû tirer c'eſt que le Juif *lui* promit de ſe faire Chrétien quand *le* Cardinal ſeroit Pape. Le Cardinal devenu Pape ſe ſouvint de la promeſſe du Juif, le ſomma de ſe faire Chrétien, & le Juif tint ſa parole. Beaucoup de Juifs ſe convertirent à ſon exemple.

Ici la vie de Pie V eſt interrompuë par divers récits d'autres matieres; & ces récits, ſont à leur tour coupés par d'autres faits tout différens. C'eſt l'inconvénient de toutes les Hiſtoires générales lorſqu'elles ſont comme celle-ci écrites en Annales, c'eſt-à-dire; lorſque l'Hiſtorien au lieu de rapprocher les faits qui ont du rapport enſemble, pour former un corps d'Hiſtoire ſuivi s'attache à rapporter année par année tous les faits ſelon leurs dattes. Mais s'il eſt vrai que la premiere méthode demande beaucoup d'eſprit & de talent; & fait infiniment plus de plaiſir au Lecteur; en récompenſe la ſeconde coûte beaucoup moins à l'Auteur; car il n'a autre choſe à faire que d'entaſſer dans ſon portefeuille tous les faits qu'il raconte, &

les ranger enſuite ſuivant leur datte, & voilà ſon Hiſtoire faite. Pour ce qui eſt de l'Extrait qu'on pourroit déſirer d'une pareille Hiſtoire, on conçoit aiſément que dès qu'un Ouvrage n'a ni ſyſtême ni ſuite de matieres, il n'eſt pas poſſible d'en faire un extrait qui ſoit tant ſoit peu exact, à moins de faire un Livre entier, ou de ſe contenter de copier les ſommaires des Livres. Nous nous bornerons donc pour achever celui-ci, à dire que les principales matieres qui ſont contenuës *dans* ce volume outre celles dont nous avons déja parlé ſont les Guerres des Païs Bas copiées de Strada, les guerres des Calviniſtes en France (les unes & les autres nous paroiſſent traitées plus au long que cette Hiſtoire ne demande) la mort d'un grand nombre de Cardinaux avec un abrege de leur vie; la mort de divers Auteurs avec leur vie & le dénombrement de leurs Ouvrages; quelques Arrêts du Parlement de Paris contre les Hérétiques; quelques cenſures de propoſitions par la Faculté de Théologie de Paris; la promotion de divers Cardinaux & d'au-

tres choses semblables.

L'Auteur rapporte assez au long vie du célébre Spifame Evêque de N vers, & ensuite Apostat, qui eut tête tranchée. Mais il paroît avo ignoré une Anecdote que la traditio conserve encore aujourd'hui à Never sçavoir que Spifame donnant la Con munion dans l'Eglise & disant *figur corporis Christi* au lieu de dire suivar le Rituel *Corpus Domini nostri Jes Christi custodiat*, &c. le Doyen d Chapitre qui étoit présent le démen tit publiquement : que l'Evêque fu bien-tôt après obligé de s'enfuir à Ge neve, & que le zele du Doyen d Chapitre fut récompensé par les hon neurs qu'on ajoûta à sa dignité.

On trouvera aussi à la fin de ce volume les principales particularités de la vie *de Saint Charles Borromée*, les nouveaux Statuts qu'il fit dans le second Concile qu'il tint à Milan, les persécutions que son zele lui attira, jusques-là qu'un Religieux de l'Ordre des Humiliés où il avoit introduit la réforme, attenta sur la vie de ce Saint Prélat, en lui tirant à quatre

ıs un coup d'Arquebuſe, dans le
ms qu'il faiſoit la Priere du ſoir avec
ute ſa maiſon dans la Chapelle de
Archevêché. Ce fut un miracle que
int Charles ne fût pas même bleſſé
u coup ; la balle ne fit que le tou-
ıer & tomber à ſes pieds.

Ce volume finit par la cenſure que
Faculté de Théologie de Paris fit
: la traduction de la Bible, par Re-
: Benoît, Curé de Saint Euſtache.
: Pere Fabre rapporte à peu près
ut le détail de cette affaire & le
uit qu'elle fit à Paris, au Parlement
en Sorbonne par les mouvemens
ıe ſe donnerent les partis oppoſés.
ais ces détails ſont trop peu inté-
ſſans pour les rapporter ici.

ARTICLE XXI.

ISTOIRE GENERALE DES Drogues ſimples & compoſées, renfermant dans les trois Claſſes des Végétaux, des Animaux & des Mineraux, tout ce qui eſt l'objet de la Chimie, de la Phyſique, de la Pharmacie, & des Arts les plus utiles

augmentée des doses & des ...
par le Sieur Pomet fils, Apotic...
Paris chez Etienne Ganeau rue...
ques; aux armes de Dombes.
deux volumes in-4°. *de grosseu*...
sonnable.

LE titre de cet Ouvrage n'...
nonce pas tout le merite ...
sortes de Lecteurs. Les noms de...
gues & de Marchand Epicier &...
guiste ne semblent rien prometti...
gens de Lettres ni à ce qu'on a...
les Lecteurs. Mais l'Auteur sup...
à ses titres, Lecteur lui-même, ...
de lecture & tout à fait homm...
lettrés & d'érudition ...

Du côté qu'il présente, ce livre est extremement utile : il fait connoître les Drogues, soit médicinales, soit autres. Il les définit, en donne la description, la figure même des plantes qui les portent, le Païs d'ou elles viennent. Il distingue les divers Païs où les diverses drogues qui en viennent, & fait connoître celles qui valent le mieux, & les diverses qualités des divers terroirs & des divers climats: Il insinuë même la culture, les façons, les préparations qu'on leur donne avant que de nous les apporter, & celles que nous leur donnons ou devons leur donner pour les approprier à nos usages. Une chose excellente sur tout, c'est qu'il nous met en garde contre les mauvaises Drogues & contre celles qui sont alterées, mêlées, sophistiques ; & nous donne des indices pour les reconnoître, & des marques certaines pour connoître les vraies & les meilleures.

L'Ouvrage est plein d'une saine & judicieuse Critique : l'Auteur discute habilement tous les points d'Histoire naturelle que son sujet lui presente,

plusieurs mêmes d'Histoire ancienne qu'absolument on n'auroit pas crû de son ressort. Les dissertations qu'il fait à ce sujet, par exemple au sujet de la Manne du Désert sont courtes, appuyées d'autorités convenables & tout à fait sages & moderées. Un Auteur comme lui touchant à l'érudition avoit ce semble, droit de la prodiguer & d'entasser les citations: il ne le fait pas: Il paroît sur tout avoir eû de bonnes correspondances non seulement pour l'achapt, mais aussi pour la connoissance des drogues & de leur vraie origine.

Nous n'oserions pourtant trop décider en faveur du parti qu'il prend sur certains points litigieux. Par exemple il paroît aujourd'hui décidé parmi les Naturalistes que la Cochenille est un petit insecte de la forme à peu près d'une Punaise dont le sang ou l'humeur quelconque produit la couleur pourpre superieure peut-être à celle des anciens. Le sentiment du R. P. Plumier Minime & célébre Herboriste raporté d'abord par Furetiere & copié ensuite dans tous les Dictionaires, &

Journaux, ſemble avoir donné le ton à tous les Phyſiciens ſur l'article. Le Sieur Pomet n'a pas ignoré les prétentions du P. Plumier, il rapporte l'article de Furetiere, & s'en tient pourtant à croire que la Cochenille eſt la graine naturelle de *l'Opuntium*, Arbre autrement nommé *Raquette*, à cauſe du rapport de ſes feuilles, branches ou jets à nos Raquettes de Paume ou Volant.

Cet Auteur ſe fonde ſur des inſtructions que des perſonnes dignes de *foy* lui ont envoyées de S. Domingue en contradiction à celles du P. Plumier, & ſur ce qu'après des recherches très attentives, il n'a pû découvrir ni pied, ni ailes ni rien qui ſente l'Animal dans la *Cochenille Meſteque* ni autre qui lui ait paſſé par les mains : Or il lui en avoit bien paſſé. M. Rouſſeau qui eſt celui que M. Pomet cite en oppoſition au P. Plumier, dit qu'on s'eſt fort moqué à S. Domingue du ſentiment que ce Pere avoit hazardé en Europe. En général les habitans de nos Colonies ſont un peu moqueurs, & voilà déja bien

des fois qu'ils se divertissent aux depens de ceux qui nous apportent de leurs nouvelles & à nos dépens sans doute aussi : Car nous accueillons assez bien tout Auteur & tout Livre qui vient de loin.

Puisque nous avons pris la Cochenille pour exemple du bon esprit de Critique du Sieur Pomet, nous ajouterons sur cet article curieux par lui-même, les raisons qui nous paroissent avoir pû donner lieu aux meprises de part & d'autre s'il y en a ; & par conséquent aussi les moyens de conciliation qu'il pourroit y avoir entre ces divers sentimens ; car il y a toujours un fonds de vérité dans ce que d'habiles gens affirment.

Tous conviennent que la Cochenille vient de *l'Opuntium* ou Arbre surnommé *Raquette*:Mais les uns comme le Sieur Pomet l'en dérivent immédiatement, comme une partie même & une graine propre de l'Opuntium, & les autres l'en dérivent indirectement en ce qu'ils conviennent que le petit Animal en question s'attache à la dite graine, en tire toute

la ſubſtance & toute la couleur: du reſte M. Pomet & ſes adhérans ne diſconviennent pas de l'exiſtence de cet Animal, de ſa frequence prodigieuſe ſur la graine de *l'Opuntium*, ni même de ſa forme de Punaiſe & de ſa couleur qui le fait nommer *Vermillon* par les San-Dominguois, Il a donc été facile de confondre ici les choſes, & il n'eſt peut-être pas ſi facile de les demêler.

Car il peut fort bien être qu'il en eſt de ce Vermillon & de cette graine comme des abeilles & des Fleurs qui leur fourniſſent la Cire & le Miel. Ce ſont les Abeilles qui nous donnent ce Miel & cette Cire; mais elles n'ont fait, à ce que pretendent quelques Phyſiciens, que les recueillir toutes faites ſur les Fleurs qui les produiſent naturellement: il eſt pourtant croïable que les Abeilles les alterent & par conſéquent les perfectionnent. Peut-être que le Suc de la graine d'Opuntium eſt d'un rouge imparfait qui s'exalte dans le corps du petit Inſecte qui s'en nourrit. Peut-être qu'en cueillant cette graine on la cueille pêle

mêle avec l'Animal qui en a à peu près la forme, & que la couleur de l'une & l'autre sont également éxaltées. Peut-être fournissent elles l'une & l'autre des Cochenilles differentes & inégales en vertu, connues sous les differens noms de *mesteques*, de *tetrechales*, de *campessianes* &c.

Que sçait-on? La graine d'Ecarlate de Portugal, d'Espagne, de Provence & sur tout celle de Montpellier qu'on préfere à toutes les autres selon Pomet, est une graine véritable & ne sauroit pourtant trop se detacher d'un Animal, d'un insecte, ou même d'une infinité d'insectes, qui s'en nourrissent, la penetrent, l'absorbent & laissent jusqu'ici les plus habiles naturalistes en doute si c'est une Plante ou un Animal. *Cuncta res difficiles* dit le Sage, *nec potestas homo explicare sermone*. Dieu a voulu que nos connoissances ne fussent que des demi connoissances, des conjectures, des lueurs. Ce que nous connoissons le mieux a toujours un côté tout à fait obscur. C'est qu'aussi sans attribuer rien à la volonté spe-

ciale de Dieu, les ouvrages de sa Toute-Puissance sont naturellement fort supérieurs à notre intelligence bornée & que les plus petits traits de sa sagesse sont des abîmes pour nous.

Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que tout est mêlé, & que le regne Animal commençant indivisiblement là où finit le Végetal, comme le Végetal commence au Minéral, il n'est pas surprenant qu'on ait souvent pris des Plantes pour des Animaux, des Animaux pour des Plantes, & les uns & les autres pour des Minéraux. Car il y a même des *Animaux Pierres* & des *Pierres Animaux* des *Lythophyton*, des Coraux, des Lichens, des *Zoophyton*, des &c. Et d'ailleurs le commerce est si grand entre tous les regnes que souvent les productions tiennent des deux & même des trois.

ARTICLE XXII.

HISTOIRE DE LA VILLE DE Paris, 5 volumes in-12, *à Paris chez Julien Michel Gandouin Quai*

» d'Orleans, ni des Lits de Justice, ni
» des richesses imaginaires de la ruë
» Quinquempoix, ni de plusieurs au-
» tres choses remarquables... Tout le
» regne de Louis XV ne contient ici
» que trois pages ... Pour donner à ce
» quatriéme volume une forme con-
» venable on y a joint les *privileges*
» *des Bourgeois de Paris* .... & la
» *Liste des Ruës* ... » le cinquiéme
tome pêche par le titre. On l'appelle *précis des pieces justificatives*; & ce n'est réellement qu'une *Description abrégée* de la Ville & de ses Fauxbourgs. Elle est de M. D.L.B. & dans le dessein des premiers Auteurs elle vaut mieux que des *pieces justificatives* qui ne seroient peut-être pas lûes par les Lecteurs qu'on a eû en vûe de satisfaire. On avoit déja celle de M. Brice qui est beaucoup plus étenduë. Mais il falloit cinq volumes aux Libraires, ou si l'on veut il falloit rendre l'ouvrage aussi complet qu'il pouvoit l'être. Aussi y a-t-on joint quatre plans de Paris selon ses progrès, & qui le répresentent, pour ainsi dire, dans ses quatre âges.

Revenons au travail de Messieurs l'Abbé D.... & d'A... Leur Histoire n'est pas simplement un abrégé de l'ouvrage du P. Lobineau. Outre qu'ils l'ont perfectioné en quelques endroits ils y ont inseré plusieurs faits tirés particulierement du *Journal de Paris sous Charles VI* imprimé depuis la grande Histoire, sans négliger d'autres sources. Du reste ils ont choisi les faits les plus interessans & les plus rares évitant les minuties & les détails ennuïeux. Ils ont resserré quelques événemens, & ils en ont étendu d'autres, à mesure qu'ils ont jugé que les uns & les autres plairoient plus ou moins sous la forme qu'ils vouloient leur donner. Cela n'empêche pas qu'on ne leur ait reproché quelques omissions & de petites méprises; mais il étoit difficile que cela n'arrivât pas dans un nombre si prodigieux de faits tant généraux & communs à l'Histoire de France, que particuliers & bornés à celle de la Capitale. Par la même raison nous ne nous plaindrons pas de la maniere dont ils ont traité les articles des Jesuites. D'autres moins accoûtu-

més à entendre raillerie ou plus délicats sur les termes, auroient pû trouver quelque chose à dire dans un récit purement Historique & très précis où les omissions leur sembleroient faites avec art, & les termes de l'Historien (parlant comme Historien) trop semblables à ceux des ennemis de la société. Mais encore une fois il est impossible (disons nous) de porter une pareille Histoire si étenduë & si succinte à la derniere exactitude. Il suffit pour le succès qu'elle se fasse lire, & c'est tout ce qu'on a eû en vûe sans malignité ni affectation (*a*)

Tout l'Ouvrage est partagé en 18 livres. Le premier volume qui en contient cinq s'étend si peu sur les premiers tems, crainte d'ennuïer, que le second livre commence à Hugues Capet. C'est dans cette suite qu'on voit avec plaisir tout ce que l'Histoire nous répresente de curieux par

(*a*) Ceux qui seroient curieux de trouver des supplemens sur ce qui nous regarde particulierement sous le regne d'Henri IV peuvent consulter les Historiens de France, Duplex, Mezerai & la vie du P. Cotton.

rapport aux principaux traits qui régardent l'augmentation, l'embelissement, & la célébrité du Siége de l'Empire François. On peut y voir d'un coup d'œil la difference des tems & des genies du Gouvernement par celle du progrès soit de la piété soit de la politique soit des lettres & des arts dans Paris. Ce volume comprend vers sa fin une grande partie du regne de Philippe de Valois.

Le second qui est aussi renfermé dans cinq livres contient à peine un *siécle* tandis que le premier en parcourt près de douze. C'est que l'intervalle du quatorziéme siécle au quinziéme est plus connu, & que Paris devenu plus considerable ouvre une scene plus féconde & plus variée. il est vrai que nos Histoires exposent presque tous les faits qu'on lit dans ce Tome & dans les suivans; mais outre qu'il y en a qui ne concernent que la Capitale & que l'Histoire générale omet ou se contente d'indiquer, il faut convenir que les differens points de vuë donnent un jour different aux mêmes évenemens. Les an-

nales Françoises ont pour le lieu de la scene toute la France ; & celles de Paris ont pour centre Paris même. C'est ainsi que l'Histoire de Rome devint celle du monde & que Rome fut appellée *urbs* par excellence, d'où il s'ensuit que Paris ayant eû en quelque sorte le même destin, il a été necessaire que son Histoire devînt à certains égards celle de la France & de toutes les nations par rapport à l'interêt qu'elle a dû y prendre.

Le troisiéme volume est extrêmement curieux, & il ne pouvoit manquer de l'être, puisque Paris a veritablement attiré presque toute l'attention de l'Europe depuis sa réduction sous l'obeissance de Charles VII jusqu'aux dernieres années d'Henri IV. On y admire l'aggrandissement prodigieux de cette Ville jusques dans les plus terribles catastrophes. Que de reglemens ! Que détablissemens ! Quelle police ! Quels malheurs & quelle grandeur !

Le volume le plus sterile est le quatriéme quoi qu'il embrasse les regnes de Louis XIII & de Louis XIV avec

les premieres années de Louis XV. L'Hiſtoire finit à l'année 1730. l'on peut dire en général qu'on avoit beſoin de cet abregé, & qu'il étoit en bonne main pour l'execution.

ARTICLE XXIII.

JOANNIS ALBERTI FABRICII, Sacræ Theol. D. & Prof. publ. Bibliotheca Latina media & infimæ ætatis. Hamburgi ſumptu viduæ Felgineriæ ex officinà piſcatorià 1734. C'eſt-à-dire, *Bibliotheque Latine du moyen & du bas âge, par M. Jean Albert Fabricius, Docteur en Théologie & Profeſſeur public à Hambourg, aux frais de la veuve Felginer* 1734. *deux volumes* in-8°. *premier volume pages* 1272. *ſecond volume pages* 688.

IL falloit ſans doute avoir bien du courage pour entreprendre à ſoixante ſix ans un ouvrage tel que celui-ci, mais on doit convenir qu'un homme auſſi laborieux, & auſſi ſçavant que M. Fabricius, & qui a ſçu mettre à

profit toutes ses lectures, étoit bien avancé pour l'éxécution, avant même qu'il l'eût commencé : c'est un Architecte, qui a son plan tout digeré dans sa tête, & une partie de ses matériaux prêts à mettre en œuvre, & qui sçait où prendre les autres. En effet le premier dessein de l'illustre Auteur n'ayant été que de faire une simple addition à sa Bibliotheque Latine, imprimée il y a trente-huit *ans*, il se trouva, dit-il lui-même, trop bien fourni de Mémoires, d'Observations & de recherches, pour se borner à si peu de choses, & il crut pouvoir entreprendre ce que feu M. du Cange avoit tant souhaité qu'on fît, sçavoir, de rassembler, & de ranger par ordre tous les Auteurs Latins du moyen & du bas âge, dont il s'étoit servi pour composer son Glossaire.

Mais comme les vrais Sçavans sont ceux, qui se flattent le moins, parce qu'approchant plus que les autres de la perfection, ils connoissent mieux l'impossibilité d'y atteindre, M. Fabricius n'osant esperer de pouvoir rendre compte absolument de tous les

crivains de dix ſiécles, qu'embraſſe
on projet, s'eſt particulierement at-
aché aux Hiſtoriens, ſans néanmoins
égliger ceux, qui ont écrit en d'autres
enres d'érudition, & regarde cette
artie de ſon Livre comme le comple-
nent de celui de Voſſius.

Il nous avertit encore que, ſi d'un
côté il s'étend un peu plus ſur quel-
ques Auteurs, tels que ſont Alain de
Liſle, Saint Anſelme, Saint Bernard,
le vénérable Bede, Berenger, Cam-
panus, Charlemagne, Clemange, ou
Clamingis, &c. Il y en a d'autres com-
me *Alcuin*, dont il dira peu de choſe,
e contentant de renvoyer ſes Lecteurs
ceux, qui en ont parlé fort au long.

Pour ce qui eſt de l'ordre, dans le-
uel il a placé ſes Auteurs, après en
oir mûrement déliberé, il s'en eſt
u à l'alphabétique; mais il nous
met à la fin de tout l'Ouvrage un
ex, qui remédiera à un inconve-
, qui ſe trouve dans cette Métho-
e qui conſiſte en ce que quelques
urs ſont connus ſous leurs noms
s, & d'autres ſous des ſur-
, qu'on leur a donnés. Pour y

obvier, même en attendant, aut
qu'il est possible, il les marque s
celui, qui est le plus connu, & re
voie ses Lecteurs à leurs noms propr

Il ne prétend point faire connoî
à fond les Ecrivains, dont il re
compte, mais il ne laisse rien ign
rer de ce qui regarde le nombre,
sujet, & les diverses éditions de le
Ouvrages. Il nous donne aussi as
souvent par maniere de disgressio
quelques pieces curieuses, ou qui l
ont paru belles. Il y en aura peut-êtr
qui ne seront pas goûtées de tout
monde; mais comme les goûts so
différens, celles qui ne plairont p
aux uns, feront peut-être plaisir au
autres. Tout a son mérite dans la Li
térature pour ceux, qui ont passé le
vie à y faire des découvertes, de mêm
que ceux, qui voyagent pour cherch
de nouvelles Terres, veulent tout vo
& sont bien aises qu'on le sçache, sa
quoi ils croiroient s'être inutilemen
donné tant de peines & de fatigue

D'ailleurs pour faire connoître d'u
coup d'œil tous ceux, qui ont trait
certaines matieres plus importantes

M

Fabricius les réünit sous un même
t : ainsi sous le terme de *Bullarium*
ous donne la liste de tous les Au-
rs, qui ont écrit, ou fait des recueils
: Bulles, des Lettres & des Decré-
s des Papes : sous le terme de *Com-
m*, tous ceux, qui ont travaillé sur
Chronologie Ecclésiastique. Quel-
efois aussi à l'occasion de l'Ouvra-
d'un de ses Auteurs, il nous ap-
end tous ceux, qui ont écrit sur de
nblables sujets. Ainsi à l'occasion
: Saint Antonin de Plaisance Mar-
r du VI siécle, & auquel on a at-
ibué sans beaucoup de preuves un
néraire de la Terre Sainte, il nous
onne une suite d'Itinéraires faits par
s Ecrivains du moyen âge, & de
us ceux, qui à l'exemple d'*Avienus*
: de *Rutilius* ont décrit en vers leurs
oyages, ou ceux des autres.

De même en parlant des Tables
stronomiques d'Alphonse X Roy de
astille, après avoir dit qu'elles
voient fait beaucoup d'honneur à ce
rince, mais que les Grecs, les Ara-
es & les Perses lui avoient frayé la
oute, qu'il a suivie, & que ceux, qui

ſont venus après lui ont été beaucoup plus loin, qu'il n'étoit allé, il prouve l'un & l'autre par le dénombrement de tous les Auteurs qui ont travaillé ſur le même ſujet depuis Ptolemée juſqu'à Flamſteadt Anglois, dont il prétend que les Tables Aſtronomiques imprimées à Londres en 1726. après ſa mort ſont les plus complettes, & les plus exactes de toutes. Cet Auteur a ſans doute ſes partiſans, mais M. de la Hire a auſſi les ſiens.

L'impoſſibilité de connoître tous les Auteurs des différens Breviaires, qui ont été, ou qui ſont en uſage tant dans l'Egliſe de Rome, que dans les Dioceſes particuliers, ont auſſi engagé M. Fabricius à faire un article particulier du mot *Breviarium*, dans lequel tous les Bréviaires connus ſont marqués par ordre alphabétique. Peut-être auroit-on été plus content de les voir rangez ſuivant leurs dattes.

Un Moine Bénédictin, nommé *Bernon*, qui a beaucoup écrit ſur l'Office Divin, la Muſique & le Chant de l'Egliſe, lui fournit une occaſion qu'il ſaiſit, de nous faire connoître

tous ceux qui dans le moyen âge ont travaillé ſur la même matiere ; & à l'article de Saint Benoît, lequel eſt précédé d'une notice de tous les Papes qui ont porté le même nom, il nous inſtruit de tous ceux qui ont écrit ſur la Regle de ce Saint Patriarche, ou qui ont publié l'Hiſtoire des Ecrivains de ſon Ordre. Ceux de Cîteaux, de Clairvaux, de Saint Dominique & de Saint François ſont auſſi dans les articles de leurs Fondateurs. Les concordances de la Bible ſe trouvent ſous le nom de *conrados de mediâ civitate*, qui a compoſé la premiere avec un ou deux autres Dominiquains d'Halberſtad.

Les Poëtes improviſeurs, juſqu'au Cavalier Bernardino *Perfetti*, Gentilhomme Siennois, qui fut couronné au Capitole en 1725. & à un Moine Olivetain qui parut à Veniſe en 1729, Mais qui étoit fort inférieur à celui-ci, ſont tous à la ſuite de *Cædmon* Benedictin Anglois du VI. ſiécle, qui le premier ſe rendît célebre par ce talent, qu'on regarda comme un don de Dieu, & en quelque ſorte comme une inſpiration.

Enfin M. Fabricius ayant recueilli quelques pieces extrêmement rares, & bien capables de nous faire connoître le goût des siécles, où elles ont été écrites, en a enrichi sa Bibliotheque. Tels sont les vers de Charlemagne; une Epitaphe de Saint Germain de Paris par le Roy Chilperic, une Description en vers de la Bombe, par laquelle Jean-Marie Cataneo termine son Commentaire sur le Panegyrique de Trajan par Pline; en un mot le docte Bibliothequaire n'a rien négligé pour rendre son ouvrage utile & curieux, & nous croyons pouvoir assûrer qu'il y a réüssi. On le lit avec plaisir, & on y apprend beaucoup. On ne doit point être surpris qu'il y parle en Protestant, mais à l'exception de quelques expressions, qui lui ont peut-être échapé, il le fait pour l'ordinaire avec modération. Il rend justice aux Auteurs, qui ne sont point de sa Communion, & il ne fait point de grace à ceux, qui en sont.

Le premier volume est terminé par une piece partie en prose coupée, & partie en vers Léonins, intitulée *Pro-*

verbia Wipponis Presbyteri ad Henricum Conradi Imperatoris filium. On est assez surpris d'y voir les maximes les plus lubriques mêlees avec le plus pur Evangile. Et le second par un autre à peu près dans le même style, mais où l'on ne voit point ce monstreux mêlange, elle a pour titre *D. Severini Doctrina.*

ARTICLE XXIV.

RECHERCHES SUR LES Théâtres de France depuis l'année 1161 jusqu'à présent par M. de Beauchamps, trois volumes in-12 *à Paris chez Prault pere Quai de Gésvres au Paradis* 1735. *Tome I. Pages* 508. *Tome II. Pages* 544. *Tome III. Pages* 521.

MOnsieur Beauchamps n'a point prétendu faire une Histoire suivie des Theâtres de France. Aussi n'a t'il donné à son ouvrage que le titre modeste de *Recherches*, avec cette Sentence d'Horace....

Si quid novisti rectius istis-

Candidus imperti ; si non his, utere mecum.

Ce n'est pas que le Livre ne donne beaucoup plus qu'il ne promet, & que ce ne soit, malgré quelques défauts, ce que nous avons jusqu'à présent de plus complet en ce genre. Mais l'Auteur a crû ne devoir régarder le fruit d'un long & penible travail que comme un essai. " Je ne promets, dit-" il, & je ne garantis rien de plus. " Il sacrifie même ses découvertes à ceux qui voudront en user dans la suite, content de concourir au bien public en qualité de Citoïen, sans ambitionner la gloire d'épuiser un sujet qu'il étoit si difficile même de commencer.

Il a fait plus que le commencer ; & l'on ne sçauroit mieux lui rendre la justice qui lui est duë qu'en donnant un extrait simple de son ouvrage.

1°. *Histoire des Poëtes Provençaux.* C'est un abregé de celle qu'en a laissé Jean de Nostre-Dame. Elle est trop connue des gens de Lettres pour nous y arrêter. Mais elle étoit nécessaire au dessein de l'Auteur, quoique ces an-

ciens Poëtes n'ayent pas tous écrit pour le Theâtre. " J'ai pris, dit-il, ce que „ j'en ai dit dans Nostradamus. Mais „ je ne l'ai point traduit à la lettre. „ J'ai imité quelques unes de leurs „ Poësies. J'en ajoute quelques autres „ de moi. J'ai crû qu'étant maître „ de cette partie de mon sujet il mé- „ toit permis d'y jetter quelque sorte „ d'enjouement. „ Quelque précieux que soit le Livre de Jean Nostradamus nous avons lieu d'espérer que nous connoîtrons encore mieux les Poëtes Provençaux & leurs Oeuvres. Lorsqu'un sçavant *(a)* distingué par ses talens & sa naissance nous fera part de ses recherches sur la langue Provençale & des lumieres qu'il est à portée de puiser dans les célébres Bibliotheques d'Italie sur les Troubadours.

2°. *Discours sur l'origine des Spectacles en France.* L'Auteur insiste peu sur le Theâtre ancien. Aussi seroit ce une injustice de le chicaner sur cet article, puisqu'il ne s'agit ici que de la France & de l'antiquité des Specta-

(*a*) M. le M. de C..

cles qui s'y ſont introduits. Il décrit avec beaucoup d'elégance & de rapidité le genie des ſiécles écoulés depuis le bouleverſement de l'Empire Romain juſqu'au douziéme & au quatorziéme ſiecle pour prouver ſans doute que les Spectacles dans les Gaules n'appartenoient point, à proprement parler, au genre Dramatique dont il eſt ici queſtion. Il ſeroit difficile en effet de definir des Oeuvres dont il ne *nous* reſte rien, & dont aucun écrivain n'a pû encore nous donner que des idées purement conjecturales. Auſſi l'Auteur après avoir rélevé une mépriſe du Commiſſaire la Mare & du P. Felibien qui attribuent à Etienne Paſquier ce qu'il ne dit pas, & après avoir ſolidement réfuté leur opinion ſur l'origine de la vraie Comédie tirée du Chant Royal, ſous le regne de Charles le Sage, conclut-il judicieuſement en ces termes. « Je n'ai fait ces obſervations ſur la Mare & ſur Felibien » que pour prouver ce que j'ai dit au » commencement de ce Diſcours, que » rien n'eſt plus incertain que l'origine de nos poëmes Dramatiques, &

„ qu'on ne peut en parler que par „ conjecture. „ Quoique ceux qui citent les autorités des Peres & des Conciles, contre les Spectacles en général ayent encore plus de raison que peut-être ils ne pensent, il ne leur seroit pas aisé de trouver dans leurs passages l'idée précise de ce que nous entendons aujourd'hui par Spectacles. Si nous nous en tenons, pour ce qui concerne la France, aux Troubadours, il faut attendre qu'on déterre leurs écrits pour en bien juger par rapport au Théâtre. Si l'on s'en rapporte aux divers traités de Poëtique Françoise que l'Auteur cite & sur tout au *Jardin de plaisance*, l'on n'y trouvera que des citations de *Moralités*, de *Farces*, de *Mysteres* du quatorziéme & quinziéme siécle, triple espece passablement connuë par les morceaux qui se sont conservés. Nous y apprenons que l'époque du Théâtre François ou plûtôt de son ombre doit être fixée vers l'an 1398. c'est à dire aux confreres de la passion sous Charles VI. Nous

y voïons (*a*) " que la *Moralité* Fran-
„ çoise répréſente en quelque ſorte
„ la Tragédie Grecque & Latine ſin-
„ gulierement en ce qu'elle traite faits
„ graves & principaux... Mais ſans
„ nous aſſujettir à douleur & plaiſir
„ d'iſſuë ... Qu'il y en a d'allégori-
„ ques ſous feinte de perſonne attri-
„ buée à ce qui véritablement n'eſt
„ homme ni femme ... Que toutes
„ ſortes de vers y ſont reçûs en mê-
„ lange & variété ... Ballades, Trio-
„ lets, Rondeaux, doubles & parfaits
„ lays, virelays, tous amaſſés comme
„ morceaux en fricaſſée ... que la far-
„ ce retient peu ou rien de la Comé-
„ die Latine... Que le vrai ſujet de
„ la farce ou *Sottie* Françoiſe ſont
„ badineries, nigauderies & toutes
„ ſotties emouvans à ris & plaiſir ...
„ Ce que les Latins ont appellé Mi-
„ mes & Priapées, la fin & effet deſ-
„ quels étoit un ris diſſolu, & pour-
„ ce toute licence & laſciveté y étoit
„ admiſe comme elle eſt aujourd'hui

(*a*) *Art Poët.* de Thomas Sibilet liv. 2. ch. 8. in-18. 1548. Paris.

„ en nos farces ... Qu'en 1555 (*a*)
„ on esperoit que les farces si long-
„ tems jouées se convertiroient au
„ genre de la Comédie, les jeux des
„ Martyrs en la forme de la Tra-
„ gédie, & les Romans de tant de
„ sortes en la composition de l'œu-
„ vre Heroïque . . . qu'on n'avoit
„ point encore vû dans nôtre Fran-
„ çois aucuns écrits qui eussent la
„ vraïe forme comique ; mais bien
„ force moralités & tels sortes de
„ jeux aux quels le nom de Comédie
„ n'est point dû ... Qu'il y avoit
„ quelques Tragédies en France tra-
„ duites assés doctement : entre les
„ autres l'Hecube d'Euripide par Laza-
„ re de Baïf ... Qu'il en avoit été
„ faite une nouvellement par Etienne
„ Jodelle Parisien. „ Voilà en peu de mots l'origine & la nature des Spectacles en France jusqu'à Jodelle, c'est a dire jusqu'à l'ébauche de la Comédie

3°. *Etablissement des Théâtres.* Ce

(*a*) Poëtique de Jacques Pelletier du Mans, in-18. 1555.

titre eſt doublement rempli par une Carte & par ſon explication. La Carte ſuffiroit ſeule. Elle fait voir d'un coup d'œil les dattes exactes des Théâtres établis à Paris. On y voit les confreres qui jouoient au Bourg S. Maur en 1398 ſe tranſplanter à l'Hôpital de la Trinité par Lettres Patentes en 1402 & ſe maintenir dans le jeu des Myſteres & moralités juſqu'en 1548 qu'ils acquirent l'Hôtel de Bourgogne, pour le céder à d'autres Acteurs & à des Sçenes profanes, le tout ſous leur direction. On y voit le commencement, le progrès & la durée des differens Théâtres de l'Hôtel de Bourgogne, des Colleges de Reims & de Boncour vers 1560, de l'Hôtel de Cluni vers 1584, du Marais en 1600, du Fauxbourg S. Germain en 1650, du petit Bourbon, du Palais Royal, de l'Hôtel de Guenegaud, de la Foire S. Germain &c. L'on ſçait aſſez ceux qui ſubſiſtent aujourd'hui.

4°. *Entremets, Myſteres, Moralités Farces & Sotties avant Jodelle.*

5°. *Auteurs de myſteres, entremets,*

moralités, sotties, satires & farces avant 1552. Ce sont deux Catalogues raisonnés, particulierement le second où l'on trouve des choses extrêmement curieuses. Contentons nous de citer ce que M. de B... en dit dans sa Préface. " Personne n'ignore que les
» Mysteres étoient une réprésentation
» de quelques Histoires de l'Ancien
» ou du Nouveau Testament plus ou
» moins grossiérement rendües selon
» le plus ou le moins d'art de l'Auteur.
» Je n'en ai point fait d'extraits, par-
» ceque j'ai senti qu'il me seroit impos-
» sible d'éviter la profanation ou l'en-
» nui. Peut-être même trouvera t'on
» que je me suis trop étendu sur les
» Moralités & sur les Sotties. Mais j'é-
» tois obligé de faire connoître ces
» deux genres de Spectacles, & je ne
» pouvois en dire moins. Le nombre
» des Mysteres n'est pas si grand qu'on
» se l'imagine : La plûpart imprimés
» sans dattes ont été copiés les uns
» sur les autres par differens impri-
» meurs, quelquefois séparément,
» quelquefois plusieurs ensemble dans
» le même volume. J'ai donné la liste

» de tous ceux que j'ai pû d'é
» Les curieux en ont sans dou
» ques uns qui me seront é
» S'ils veulent les communiq
» serviront à ceux qui prendi
» jour la peine de perfectionr
» partie de mon Ouvrage &c. ;
me il paroît un autre Ouvrag
même matiere intitulé *Hist*
Théâtre François (a) nous n'en
point dans le demêlé des Auteu
y en a. Il suffit de rendre cor
Public de leur zéle à le servir
la maniere dont ils s'y prenn
n'y a sans doute qu'à gagn
la république des Lettres dans
cours de personnes éclairées
borieuses qui éxercent leurs ta
le même sujet. Continuons l
du Livre de M. de B.

6°. *Discours sur la Comédi*
çoise. Dans ce discours il envi
Comédie, non du côté de

(a) Premier volume 1734. Nous
parlé dans nos Memoires de Févri
Nous rendrons compte du secon
mé en 1735.

des regles, mais du côté des mœurs & du sentiment. Sur ce pied-là il est évident que les simples traductions des Pieces anciennes n'étoient pas bonnes pour nous. L'on ne sçauroit trop faire entendre au monde (comme le fait très-bien M. de B.) qu'il faut ajuster la Piece au Théâtre. Il paroîtroit étonnant que nos anciens Poëtes n'ayent pas fait cette réflexion qui est si simple & si naturelle, si l'on l'on ne sçavoit que le même défaut a infecté d'abord toutes les autres Nations polies depuis les Grecs & les Romains qu'elles ont plus tâché de copier que d'imiter. Etoit-ce faute de trouver les mêmes vices & les mêmes ridicules dans des mœurs différentes? Non; quoique l'Auteur dise que peut-être nos Peres n'avoient point de ridicules essentiels & assez marqués pour être saisis, qu'ils ne se picquoient point de délicatesse, & que c'est le raffinement qui constituë le ridicule, l'on peut soupçonner (sans prétendre le contredire) que jamais le monde n'a manqué de ridicule; qui lui est presque aussi essentiel que la faculté de

rire ; & qu'il ne fait en vieilliss
si l'on veut en rajeunissant) c
saisonner de diverses manieres
l'Auteur trouve-t-il une autre
plus vrai-semblable du peu c
grès de nos vieux Comiques e
ce. Ils manquoient des deux
mobiles qui font agir l'homme
neur & l'intérêt. Il observe tc
une différence extrême entre
niere de traiter avec une Edil
me chez les Romains & celle
affaire à des Comédiens , co
se pratique aujourd'hui. Il est v
dans l'Antiquité la Comédie é
gardée d'un autre œil qu'elle
aujourd'hui. Elle entroit dans
litique du gouvernement moir
me un amusement utile & a
que comme un ressort nécess
essentiel.

Rien de plus judicieux qu'u
flexion de l'Auteur quoi qu'hun
en apparence pour les Franço
» semble que nous soyons fai
» nous approprier l'esprit de
» Nations «. En effet lorsq
Rois prirent des Reines en It

en Espagne, notre Comédie devint Italienne ou Espagnole. Nous pouvons dire pour nous consoler & sans offenser les Nations voisines, qu'elles nous rendent avec usure la pareille, & que si nous sommes portés à imiter leurs vertus & leurs défauts, elles font pour le moins autant d'efforts pour contre-faire les nôtres. C'est qu'indépendamment d'intérêt national, tout homme est né imitateur & que le génie même qui se tire d'esclavage, tient par quelqu'endroit & sans le vouloir à l'imitation de ce qu'il voit.

Les allégories telles que l'*Europe*, la *Balance d'Etat*, *Francion* succéderent à l'*Espagnolisme* Théâtral. Mais elles durerent peu. Le moyen de se faire un divertissement d'un titre d'énigmes ! On s'avisa tard du vrai plaisir puisé dans la réprésentation de la Nature. Encore ne la connut-on pas tout d'abord. On produisit des *Comédies héroïques*. Quel plaisir pouvoient-elles faire au peuple ? Il ne s'y reconnoissoit point. L'on mit en jeu les *Pastorales*. M. Durfé même y échoüa.
» Le Cardinal de Richelieu aimoit

» les Lettres. Il étoit zélé pour l
» avancement : mais il fit plus p
» l'embelliſſement de notre Théâ
» que pour ſa perfection. Il ét
» moins délicat que faſtueux. Il all
» à la gloire par la grandeur plû
„ que par la fineſſe des ſentime
„ Plus appliqué à ſoumettre les ho
„ mes qu'à les connoître, la nat
„ l'avoit fait politique. Elle ne l'av
„ point fait Philoſophe. On peut
„ ger par les Pieces qui nous reſt
„ de lui, ou du moins par celles
„ il a eu part, qu'il étoit peu gal
„ Je ne cite que *Mirame* qui lui c
„ ta trois cens mille écus. Deſma
„ qui le compoſa par ſon ordr
„ mit des choſes dont il ſe ſe
„ repenti ſans ſa protection. Le C
„ dinal charmé d'un Ouvrage d
„ il ſe regardoit comme l'Auteur,
„ faiſoit remarquer les beaux

„ ou crû voir, lorſque le Duc de
„ Boukingham étoit en France. Le
„ vrai goût de la Comédie étoit ré-
„ ſervé au ſiécle de Louis le Grand,
„ &c.

M. de B... après avoir fixé l'idée de la vraye Comédie de mœurs & de ſentiment à celle de Moliere, nous définit le parterre d'une maniere intéreſſante. Il remonte juſqu'à l'origine de ce Tribunal plus ſouverain qu'aucun autre ne le fut jamais. Il eſt juge de ce qu'il ſent, c'eſt tout dire. „ Quand
„ on eut conſtruit des Théâtres &
„ que la Comédie fut vénale, c'eſt-
„ à dire, qu'il fallut payer pour la
„ voir, le prix marqua les rangs &
„ les places. Le lieu deſtiné pour en-
„ tendre *debout* fut appellé Parter-
„ re. Ceux qui le remplirent ſe cru-
„ rent ſubrogés aux droits des Grecs &
„ des Romains, & ſe mirent à exercer
„ la même Juriſdiction avec plus ou
„ moins de deſpoticité qu'ils furent
„ plus ou moins frapés des beautés
„ ou des défauts des Pieces qu'ils
„ voyoient repréſenter.

Véritablement la vénalité des

Spectacles donne de légitimes droits à tous Spectateurs. *Un Clerc pour quinze sols*, &c. Les Anciens ne pouvoient alléguer cette raison. On leur donnoit les Spectacles. Ils ne les achetoient pas. Ce qui pouroit sembler plus surprenant, c'est que les Spectateurs les plus assidus de tous se soient laissé condamner à se tenir *debout* durant plus de trois heures, & à trouver merveilleuses des choses contre lesquelles une posture infiniment gênante devroit les révolter, fussent-elles excellentes. Comment Despreaux n'a-t-il rien dit de cette bizarrerie; lui qui ne pouvoit souffrir un festin, s'il n'y étoit assis plus à l'aise qu'aux Sermons de Cassagne ou de Cotin! C'est qu'il voyoit apparemment qu'il y a des folies de fondation qu'on doit regarder comme raisonnables sous peine de passer pour ridicule. Revenons au sentiment de M. de B. . . sur le Parterre.

Ce Tribunal ne juge guéres par caprice, sur-tout en dernier ressort. Lumieres acquises, goût naturel, désintéressement, tout contribuë à rendre ses décisions sûres. Quoi qu'il n'aime

oint à prendre des leçons de ceux
ui se donnent pour connoisseurs, il
ime à voir son jugement écrit dans
es yeux de ceux qui sont dans les Lo-
ges. „ En Angleterre le Peuple est le
„ maître des Spectacles, & les Grands
„ n'y influent pour rien, Un Auteur
„ Anglois a trop d'esprit pour ne pas
„ sentir que ses pieces choquent le
„ bon sens & toutes les bien-séances.
„ Mais comme il compose pour des
„ auditeurs jaloux de leur liberté jus-
„ ques dans les goûts les plus biza-
„ res, qui aiment le sang & les objets
„ deshonnêtes, il est obligé d'ensan-
„ glanter la Scene & de la salir. "
En France il y a un même goût gé-
néral, & l'on ne peut manquer de
plaire en le suivant. Cependant M.
de B. . . en faisant l'éloge du Parterre
François ne le flatte point sur ses dé-
fauts. " Il se prévient (dit-il) de
„ haine & d'amitié sans sujet; il se
„ prend de mauvaise humeur; il en
„ porte l'excès jusqu'au déraisonna-
„ ble; tout le chagrine, tout l'irrite
„ Auteurs, Acteurs, Spectateurs mê-
„ me, rien ne peut se détober à ses

„ brusques emportemens. Quelque-
„ fois il se prête par malignité ou
„ par foiblesse aux cabales tumul-
„ tueuses que forme dans son sein
„ la basse jalousie de quelque Auteur
„ infortuné. Vous n'entendez plus
„ alors que des cris redoublés, que
„ des huées indécentes : l'esprit de
„ vertige devient l'esprit dominant.
„ Par bonheur ces occasions sont ra-
„ res. Les Abeilles irritées s'appaisent
„ par un peu de poussiere. Il ne faut
„ souvent qu'une belle scene, qu'un
„ trait ingénieux pour le faire rentrer
„ dans lui-même ; & tout auteur in-
„ digné contre lui dans la premiere
„ amertume d'une chûte éclatante,
„ conviendra dans le flegme de la
„ réflexion que c'est moins sa criti-
„ que qui est injuste que sa maniere
„ de critiquer. Une autre chose qu'on
„ ne peut pardonner au Parterre,
„ c'est sa passion d'être loüé. Ce Juge
„ inexorable & fantasque veut qu'on
„ exalte sans cesse son discernement
„ & son équité. Peut-on, sans rire, le
„ voir applaudir avec transport aux
[illegible]es qu'on lui donne à la fin d'u-

„ ne Piece qu'il vient de siffler, uni-
„ quement parce qu'il s'imagine que
„ l'Auteur auquel il a battu des mains
„ dans son premier Ouvrage, n'a point
„ surpassé ni même rempli l'opinion
„ qu'il en avoit conçûë. Quel bizar-
„ rerie ! Tranchons le mot. Le Par-
„ terre est un être indéfinissable, &c.

M. de B. . . est tenté de croire, malgré l'autorité d'Horace qui veut que toute Comédie ait cinq Actes, que celle qui n'en a que trois est la plus réguliere. Son raisonnement est fondé sur la difficulté de remplir cinq Actes sans épisodes, & généralement parlant sur les vuides qui se rencontrent presque toujours dans le second & le quatriéme Acte. Il ne tire point ses exemples de Moliere. *L'Ecole des Maris* sembleroit prouver son sentiment.

Il croit qu'en fait de Pieces de caractere nous en avons peu qui ayent eu un plein succès, & qu'avant & depuis Moliere on ne peut citer que le *Menteur* de Corneille, le *Grondeur* de Palaprat, & le *Joüeur* de Regnard. L'Auteur ajoûte sur cet article & sur

la Tragédie bien des choses qui méritent l'attention du Lecteur.

70. *Théâtre François, premier age depuis Jodelle jusqu'à Garnier, c'est-à-dire, depuis* 1552. *jusqu'à* 1573. *Second âge depuis Garnier jusqu'à Hardy... Troisiéme âge depuis Hardy jusqu'à Pierre Corneille Auteur du Cid... Quatriéme âge depuis Pierre Corneille Auteur du Cid, jusqu'aux trois premiers mois de* 1735. Si l'on juge cette partie essentielle de l'Ouvrage de M. de B... par l'exactitude des Anecdotes, par le travail qu'elle lui a coûté, & par les bien-séances qu'il y garde, on lui sçaura beaucoup de gré des choses qu'il apprend au Public, & on ne lui fera point de reproches sur des omissions presqu'inévitables. Nous dirons la même chose sur les articles qui composent tout le troisiéme volume, & dont voici les Titres.

Mascarades, Ballets, &c. Théâtre de l'Opéra. Ancien Théâtre Italien. Nouveau Théâtre Italien. Opera Comique, Particularités de la vie de quelques Comédiens François. Table Chronologique des Auteurs. Table Alphabétique

que des Auteurs. Table Alphabétique es Pieces.

ARTICLE XXV.

VINDICIÆ MELITENSES OU Apologie pour l'Isle de Malthe : Dissertation Latine publiée à Rome par M. l'Abbé de Marne Commandeur de Malthe contre le P. George de Raguse de la Congrégation des Bénédictins de Meleda, & imprimée chez Carcas Brochure in-4°. 1732.

LE point de Critique dont il s'agit ici entre M. l'Abbé de Marne & : R. P. George de Raguse, est tout fait curieux & intéressant. Nous en ations parlé plûtôt dans nos Memoires, s'il étoit tombé entre nos mains. lais les extrémités se touchant toujours, le sort des feuilles volantes est, ans la Littérature, pareil à celui es gros in-folio. Car ceux ci le plus ouvent *mole suâ stant* & ne vont pas; t celles là vont si vîte & si rapidement u'elles ne vont ni loin, ni long-tems,

le premier Vent les faisant en quelque sorte disparoître, comme les feuilles des Destins reglés par la Sibylle de Cumes.

Cependant ce qui est bon, a toujours son prix. C'est une tradition assez constante & ce semble tout à fait fondée sur le texte clair des Actes des Apôtres, que S. Paul, en allant à Rome, il fut au sortir de l'Isle de Créte jetté par les Vents contraires du Nord ou Nord Est sur les côtes d'Afrique, dans l'Isle de Malthe, célébre dès lors par ce naufrage, & depuis par les exploits des Chevaliers qui y ont établi comme le siége & le centre de leurs expéditions Militaires. On est jaloux de tout dans ce monde, & la Critique a droit, c'est à dire, se le donne de toucher à tout. Les équivoques des noms doubles soit en Géographie, soit en tout autre genre d'Histoire, ont toujours été favorables à la Critique & aux chicanes.

Enfin il y a dans le monde deux Isle de Malthe, *Melita*; l'une qui est celle d'Afrique dont nous venons de parler; l'autre dans la mer, ou plûtôt dans le golfe Adriatique sur les côtes

l'Illirie& de la dépendance même de
guse. Le R. P. George de Raguse, a
ne crû servir sa patrie & sans doute
si sa Religion en transportant S.
ul & son naufrage de Malthe d'A-
que, à Meleda ou Malthe de Ra-
se & d'Illyrie. L'équivoque du
m dit d'abord quelque chose. Une
re équivoque ou texte sacré acheve
porter le nouveau systême à sa dé-
nstration, c'est-à-dire à la démons-
ation dont-il est capable.

S. Luc peint le naufrage de S. Paul
ns la Mer Adriatique: Or la Mal-
e de Raguse ou d'Illyrie, est dans
Golfe & par conséquent dans la Mer
driatique; au lieu que Malthe d'A-
que est dans la Mer Ionienne. Voilà
fonds du procès. M. de Marne résout
difficulté en habile homme. Il fait
ir que la mer Ionienne est la mer
driatique & que le golfe de ce nom
en est que le golfe en effet, & com-
e si on disoit le golfe de la mer Adria-
que. Il cite ce vers des Tristes d'O-
de *Adriacumque patens late bima-
m que Corinthum*; où l'*Adriacum pa-
ns late* ne sauroit signifier un golfe

mais l'*Ionium magnum* la grande mer Ionienne. Il établit la même chose par d'autres passages d'Eustatius, de Solin, de Ptolomée.

Il a d'autres preuves décisives. Parti de Crete par un Vent du midi, S. Paul alloit droit en Italie. Mais le *Nord-Est*, *Euro-Aquilo*, étant survenu & ayant excité la plus horrible tempête, il n'étoit plus possible de suivre la même route, & il falut se laisser entrainer vers l'Afrique. *Non post multum autem*, dit S. Luc, *misit se contrà ipsam Ventus typhonicus qui vocatur Euro-Aquilo, cumque arrepta esset navis, & non posset conari in ventum.* Celà est formel; aussi le P. G. de Raguse voudroit bien changer *l'Euro-Aquilo* en *Euro-Notus*. Mais M. de Marne le rappelle impitoiablement au texte sacré, de la vulgate, & lui fait un grand crime de cette infidélité qu'il traite, peu s'en faut, de sacrilege.

Autre preuve décisive: Sorti de Malthe S. Paul arrive tout de suite à Syracuse, à Rhége & de là bientôt à Rome. Ce n'étoit pas trop le chemin en venant de Malthe d'Illyrie : & pour le moins S. Luc qui rend un compte

llé des mers, des Isles, des
s Païs, des Villes qui se trou-
sa route ou sur celle de l'A-
it il est le très fidéle Histo-
oit dit quelque chose de cel-
parent Syracuse, de Malthe

la tradition profane & ré-
iet Malthe d'Afrique tout à
iossession de l'honneur que
e Raguse vient trop tard lui
ins assez de fondement. La
ation anniversaire de l'arri-
. Paul est une grande Fête à
Malthe d'Afrique, Fête au-
r l'Eglise & par la Congré-
s Rites. On a beau dire, cela
eroit un préjugé réspecta-
s Critiques qui ne respec-
t de pareils préjugés, sont
éméraires. Mais lorsque ces
e trouvent joints aux raisont
e M. de Marne fait valoir;
'a pour les infirmer, qu'une
équivoques de noms à leur
a Critique est en vérité plus
aire devant Dieu & devant
es.

Mais voilà ce qui le tromp
avoit avant que de mordr
Apôtre, dès qu'elle l'eut m
n'en eut plus. Elle en avoit a
que les Malthois voyant la
s'attendoient à voir l'enflure
& la mort même de l'Apôtre
eut point dès-lors, puisque
ni la mort ne s'ensuivirent
Malthois étonnés du nouvea
regarderent S. Paul comm
vinité, & que depuis ce tem
reconnu qu'ils étoient red
grand Apôtre de ce que leu
n'avoient point de venin.
Un autre point auquel l

le Barbare tout ce qui n'étoit point Grec de langage & d'origine. Or de là résulte une nouvelle preuve du sentiment de M. de Marne ou plûtôt du sentiment commun de tous les Critiques & Historiens au R. P. George Giorgi. Car si c'étoit à Malthe de Raguse que S. Paul eût terminé son naufrage, S. Luc n'auroit pas traité de Barbares des Peuples si Voisins de la Gréce, confedérés avec les Grecs & qui parloient Grec ; au lieu qu'à Malthe d'Afrique on parloit sans doute la langue Punique tout à fait étrangere & barbare pour les Grecs.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ARTICLE XXVI.

ITALIE.

DE ROME.

ON a publié depuis quelque mois, *Oratio totam fermè Historiam*

Romanam complectens, Habita Romæ in Ædibus Capitolinis XI. Kal. M... ab Anonymo Authore die quâ dedicata fuit marmorea Leonis X. Statua; ... illustrata à Rodulphino Venuti Cortonensi. Romæ 1735.

Le troisiéme Tome de l'Histoire de Lorette par M. Martorelli.

Metodo d'imparare e d'insegnar le Lingue par M. Barba.

Le premier Tome Religionis Christianæ du Cardinal Gotti.

Differtatio cum figuris de Santa Severa Panormitana Martyre.

La vita de venerabile P. Giuseppe della Conceptione fundatore delle Schole pie.

La vita di Mgr Bianchini Stampata in Verona.

De vero Rubicone quem Cæsar contra Romanum interdictum trajecit. Accedit examen factionis Rubiconianæ, ac prosthesis de Flumine Sapi Cesénæ proximo. in-4°.

Le Fleüve Rubicon si fameux par le passage de Jule César servoit autrefois de limites à la Gaule Cisalpine & à l'Italie proprement dite. On l'ap-

celle aujourd'hui *Fiumecino.* Il reçoit trois Riviéres dont l'une qui est la plus occidentale, se nomme *Rugone*,& par corruption *Urgone.* Cluvier étoit persuadé que cette Riviere avoit été le vrai Rubicon , conformément au témoignage de Strabon qui dit au Livre V qu'elle rouloit ses eaux dans le voisinage de Césene. La seconde Riviere porte présentement le nom de *Pisatello.* Léandre Alberti & Blondus ont pris celle-ci pour le Rubicon même, quoique ce ne soit qu'un torrent la plûpart du tems sans eau. La troisiéme est le *Borco* qui arrose la Ville de *Savignano.* C'est pour cela que les naturels du pays le nomment *Fiume di Savignano.* Entr'autres preuves que Scipion Claramontius apporte en faveur du *Pisatello*, il cite une ancienne inscription qui fut déterrée de son tems sur les bords de ce ruisseau. Elle contenoit en substance une prohibition formelle à toutes personnes de quelque qualité qu'elles fussent, de passer le Rubicon les armes à la main. Mais plusieurs Sçavans ont jugé par les termes impropres de cette inscription

qu'elle avoit été contre-faite. Ainsi l'opinion commune est que l'ancien Rubicon, & le *Fiumécino* ou la *Lusa*, qui porte ses eaux dans la Mer, ne sont différens que de nom. C'est le sentiment de Raphaël Adimari dans son Livre *de Situ Arimini* page 49. & de Jacques Villani, dans un autre intitulé *Ariminensis Rubicon.* Quant aux conjectures du nouvel Auteur, nous attendons, pour en rendre compte, que sa Dissertation nous ait été remise.

ALLEMAGNE.

DE GOTHA.

M. Godefroi Christophle Sommer vient de mettre au jour un Ouvrage singulier dans son espece, où il n'oublie rien pour établir la conformité de la Théologie Judaïque enseignée dans le *Zohar*, avec la Théologie Chrétienne.

Par le terme de *Zohar* ou SPLENDEUR, les Juifs désignent un Livre dont l'autorité est d'un grand poids parmi eux. Ce n'est qu'un tissu d'ex-

ons cabalistiques sur le Penta-
:, de Fables ridicules, d'Allé-
forcées, de spéculations frivo-
les proprietés mystérieuses des
es, & de rêveries empruntées
ole de Pythagore & des Plato-
. Guillaume Postel avoit puisé
: *Zohar* la plûpart des visions
a chargé ses Ouvrages. Il est
nt qu'un Auteur qui fait pro-
le Christianisme, prétende re-
dans un Livre de cette natu-
plus purs dogmes, & les plus
iaximes de la Théologie Chré-

De Dresde.

ı mis en vente trois volumes
, qui ont pour titre, *Emma-
chvvedenborgii. S. R. M. Re-
Suecia Collegii Metallici Assef-
ra Philosophica & Mineralia.*
premier l'Auteur qui est Gen-
ıe Suédois, s'attache à établir
eau systême de Physique. Les
rniers s'étendent sur les diver-
riétés du fer & du cuivre; &

traitent grand nombre de questions curieuses qui ont rapport à ces deux Métaux. Le Sçavant Naturaliste réserve pour les volumes suivans ses découvertes sur les autres Métaux. L'Ouvrage est enrichi d'un grand nombre de figures.

Le même Auteur a aussi publié *Prodromus Philosophiæ Ratiocinantis de infinito & causâ finali creationis, deque Mechanismo operationis animæ & corporis*, in-octavo.

ANGLETERRE.

De Londres.

M. Jackson a publié, en réponse au Livre de M. Law touchant les idées de l'espace du tems, &c. un Ouvrage qui a pour titre *A defense of a Book. &c.* C'est-à-dire, défense d'un Livre intitulé *l'Existence & l'Unité de Dieu prouvées par la nature & par ses attributs. Ou nouvelle défense de la démonstration de l'Existence & des Attributs de Dieu, par le Docteur Clarke, pour servir de réponse à un Livre*

de M. Lavv, publié depuis peu sous le titre de Recherches sur les idées de l'Espace, du Tems, de l'Immensité & de l'Eternité, aussi bien que de l'Existence par elle-même, l'Existence nécessaire, & l'Unité de la Nature Divine. in-8°. Les deux Auteurs agitent dans leurs Ouvrages les mêmes matieres qui partagerent autrefois M. Leibnitz & le Docteur Clarke. Comme le premier, M. Law prétend qu'il n'y a point de vuide ou d'espace réel absolu, &c.

Un ami de feu M. Wolton a mis au jour une Brochure *in-octavo* Ouvrage posthume de ce Docteur, sur la méthode d'étudier la Théologie : *Some Thoughts concernig a proper Method, of studyng Divinity, &c.*

M. Shelton Gentilhomme du Comté de Nortfolk a traduit l'abrégé que le même M. Wolton avoit fait en Latin du Trésor des Langues Septentrionales du Docteur Hickes. Cette traduction est enrichie de notes, d'additions, & beaucoup plus correcte que l'original. *in-quarto.*

PAYS-BAS.

DE LA HAYE.

Pierre Gosse débite *Traité du bon Chyle pour la production du sang, où l'on voit outre les causes ordinaires qui le corrompent, plusieurs maladies connuës,* il contient aussi les moyens de les prévenir, & les remedes pour les guérir. *in-douze 2. vol.* 1735. imprimé à Paris.

Le même Libraire distribue, *Systême de Logique abrégé par son Auteur avec une Préface sur l'abus des Abrégés.*

D'AMSTERDAM.

On trouve chez If. Duim, la Tragédie de *Brutus* par M. de Voltaire, traduite en vers Hollandois, par J. Haverkamp.

W. Brinkink Libraire à Harderwick a imprimé & débitera dans peu, *Jurisprudentia Polonica* par M. J. F. W. Pagenstheri J. C. Professeur or-

dinaire à Harderwick, 2. volumes *in-quarto.* On trouvera aussi le même Ouvrage chez H. Vieroot & Jean Ruyckoff le fils, Libraires à Amsterdam.

FRANCE.

DE LUÇON.

Extrait d'une Lettre du Pere Bonin Jésuite au sujet d'une lumiére Septentrionale.

Le 15. d'Octobre 1735. vers les 9. heures du soir on m'avertit qu'il paroissoit dans le Ciel une lumiere extraordinaire du côté du Nord. J'apperçus que c'étoit une Aurore Boreale. Un corps de logis lequel vû de l'endroit où j'étois, s'élevoit d'environ cinq dégrés & demi sur l'horison, m'empêchoit de voir le cercle lumineux d'où les jets de lumiere ont coutume de sortir. Les jets principaux partoient l'un éloigné du Méridien vers l'Est environ de dix dégrez, & l'autre environ de dix-huit dégrez du même côté. Les jets de lumiere étoient fort vifs, d'une lumiere jaunâtre, sans aucun

mêlange de rouge. Il s'élevoit de tems en tems de ces deux endroits des colonnes de lumieres, d'abord assez minces, ensuite elles s'élargissoient & se divisoient en deux & quelquefois en trois. Elles s'élevoient perpendiculairement à l'horison;ensuite elles avoient un mouvement de l'Est au Nord, & du Nord à l'Ouest : mais dans ce mouvement elles devenoient un peu obliques à l'horison, l'angle aigu étant toujours tourné du côté de l'Occident. A mesure qu'elles s'avançoient elles laissoient sur toute leur route, & selon toute leur longueur une trace de lumiere d'autant plus vive qu'elle étoit plus proche de la colomne lumineuse. Les colomnes n'allerent point au delà de quarante degrez du Nord vers l'Ouest, & leur hauteur n'excéda jamais celle des étoiles supérieures de la grande Ourse qui paroissoit alors assez clairement. Je ne vis le Phénomene que jusque vers neuf heures & demie qu'il cessa tout-à-fait. Pendant le quart d'heure que je l'observai, il sortit cinq à six jets des deux endroits que j'ai désignés, & trois ou quatre

ıoins vifs, à vingt dégrez du Méri-
.en tirant vers l'Occident. Comme
ne vis point le commencement de
:tte lumiere Boréale, je ne puis en
ire une plus ample description. Un
:nt de Nord-Est avoit soufflé tout
jour du 15. d'Octobre, & avoit
›nné un tems froid & sec, &c.

DE PARIS.

Nouveau Calendrier à Compas dédié ɘ présenté à Monseigneur le Dau-bin par Jacques Baradelle Ingénieur ›ur les Instruments de Mathémati-ues.

Ce Calendrier est fort simple. Il
ıarque pour 56. années le quantiéme
u mois & chaque jour de la semaine
: tems fixe des nouvelles & pleines
unes, de ses quartiers, & l'âge de
ette planette pour tous les mois
'un Cycle Lunaire, la Letre Domi-
icale, l'Epacte, le nombre d'Or, les
nnées & mois pour le jour de Pâques,
k ceux des Fêtes mobiles; Il donne
ussi les tems du lever & du coucher
luSoleil pour toutes les Latitudes sem-

blables à celle de Paris. La Lettre Dominicale pour le premier Dimanche de l'Avent. L'operation est fort simple : L'on trouve tout ce qui est enoncé ci dessus par une seule ouverture de Compas ; le Calendrier est collé sur Carton relié en Maroquin ou en Veau, ou plus simplement, avec le Compas qui est dans un foureau tenant à la bordure. Il se débitera aussi en feuilles & sans Compas. A Paris chez le Sieur Baradelle Ingenieur pour les Instrumens de Mathématiques Quai de l'Horloge du Palais à l'Enseigne de l'Observatoire, vis à vis les grands dégrez de la Riviére.

Le Sieur Vincent du Touret qui a donné en 1730. un Examen sur les Cartes Générales des quatre parties de la Terre publiées par feu M. de Lille en differens tems; donne avis au Public qu'il a trouvé par une longue recherche, & une étude particuliere, des Mémoires & des eclaircissemens suffisants, pour diviser la Carte Générale de l'Empire d'Allemagne par souverainetés & par possessions ; il se sert pour cet effet des Cartes Générales en blanc de Guillaume Sanson, sur lesquelles,

il lave en plein de differentes couleurs toutes les possessions de chaque Prince, en quelque lieu qu'elles soient situées, chaque Souverain ayant sa couleur : les Barrieres ou Limites y sont fixées, & corrigées aux endroits necessaires, tant du côté de la France, des Païs-Bas, de la partie de la Pomeranie qui appartient au Roi de Suede, que du côté de la Turquie en Europe &c. Il fait aussi differens autres Ouvrages dans le même goût sur plusieurs Cartes, pour les rendre plus utiles, & plus curieuses.

Ceux qui souhaiteront avoir de ces sortes de Cartes, soit Officiers, ou autres particuliers, peuvent s'addresser à lui; il demeure Rue neuve Sainte Catherine, près la Place Royale chez le Sieur Bresse Marchand de Vin, à l'Echarpe blanche à qui l'on pourra laisser un billet, si on ne le trouvoit pas.

Le même Auteur se propose encore de donner dans quelques-tems au Public quatre Tables curieuses,& Méthodiques pour la Géographie; sur les quatres parties de la Terre, qui com-

prendront tous les Etats qui s'y trouvent &c. distribuées en 6. Colonnes qui auront chacune leur titre outre le Général, avec des accolades dans les endroits nécessaires ; elles seront ou gravées, ou imprimées sur du papier de la même grandeur que les Cartes ordinaires, afin de pouvoir leur donner place, si l'on veut, dans les Atlas. Il y a déja deux minutes de faites & constatées desdites quatre Tables ; le Titre Général donne l'idée de tout l'Ouvrage, & les Titres particuliers expliquent ce qui est contenu dans chaque Colonne.

Il montre aussi la Géographie par principes, & par une Methode courte & facile.

Livres nouvellement imprimés,

Traité de l'Obéïssance des Chrétiens aux Puissances où l'on montre par l'Ecriture Sainte, & par l'Histoire de l'Eglise en quoi les Chrétiens doivent obéir à leurs Souverains, en quoi ils doivent refuser de leur obéir ; & quelle conduite ils doivent tenir dans leur

refus; volume in-12, imprimé à Utrecht chez Henri Corneille le Févre,& se vend à Paris chez Briasson Libraire ruë S. Jacques 1735.

Histoire de Cyrus le jeune & de la Retraite des Dix-mille avec un Discours sur l'Histoire Grecque par M. l'Abbé Pagi Prévôt de l'Eglise de Cavaillon, à Paris chez Didot Quai des Augustins, à la Bible d'Or 1736.

Les Oeuvres de Virgile Traduction nouvelle, le Latin à côté avec des notes Historiques & Géographiques par M. l'Abbé de la Landelle de S. Remi 4. volumes in-12. 1736. *chez Jean Barbou & Gregoire Dupuis ruë S Jacques.*

Abrégé de l'Histoire Sainte avec des preuves de la Religion par Demandes & par Réponses. Chez la veuve Etienne, Briasson ruë S. Jacques, & Jacques Guérin Quai des Augustins 1735.

L'Ordre de l'Eglise ou la primauté & la Subordination Ecclésiastique selon S. Thomas par le P. Bernard d'Arras Capucin, ancien Lecteur en Théologie 1736.

L'Etna de P. Cornelius Severus, & les Sentences de Publius Syrus traduits en François avec des remarques, des

Dissertations Critiques, Historiques, Géographiques &c. & le texte latin de ces deux Auteurs à côté de la traduction. Chez Chaubert Quai des Augustins, & Clousier ruë S. Jacques 1736.

Le Triomphe de la Pauvreté & des Humiliations, ou la vie de Mademoiselle de Bellere du Tronchay, appellée communément Sœur Louise, avec ses Lettres. Chez Gabriel Martin ruë S. Jacques à l'Etoile.

Les Oeuvres de M. Boileau Des-Preaux avec des éclaircissemens Historiques, nouvelle édition revuë & corrigée. 2. volumes in-12. 1735. *à Paris chez Alix Libraire ruë S. Jacques au Griffon.*

Leçons de Physique contenant les Elemens de la Phisique déterminés par les seules loix des Méchaniques expliquées au Collége Royal de France par Joseph Privat de Moliéres Professeur Royal en Philosophie de l'Académie des Sciences & membre de la Société Royale de Londres. Tome II. à Paris chez la veuve Brocas ruë S. Jacques, Musier, Quai des Augustins, & Joseph Bullot ruë de la Parcheminerie.

Géographie des Enfans ou Méthode

abrégée de la Géographie divisée par Leçons avec la liste des Cartes nécessaire aux Enfans par M. l'Abbé l'Englet, du Fresnoy. vol. in-12. 1736. à Paris chez Rollin fils à S. Athanase & chez de Bure l'aîné à S. Paul, Quai des Augustins.

Melchukina ou Anecdotes secrettes & Historiques, chez Rollin fils Quai des Augustins, & Clousier rue S. Jacques. 1736. vol. in-12.

Les Egaremens de l'Esprit & du Cœur de M. Crebillon fils, ou les Mémoires de M. de Meillecour, à Paris chez Prault fils Quai des Augustins 1736. *vol.* in-12.

Rollin fils a reçû de Londres les *Mémoires de M. le Marquis de Feuquiere* en un volume in 4°, & en quatre volumes in-12.

Errata du mois de Janvier 1736.

PAge 35. ligne 4 plus grossiere, *ôtez* plus. Page 41. ligne 22. public, *lisez* publique. Page 50. ligne 2. Rpin, *lisez* Rapin. Page 65. ligne 4. fardelle *lisez* far delle. ligne 7 Vuonio, *lisez* Huomo Page 89. ligne 20. en attenant, *lisez* en attendant Page 177 ligne 26. ne pouroit, *lisez* ne pouvoit.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Février 1736.

ART. XIV. HIstoire Littéraire de la France Tome II &c. Page 198
ART. XV. Oeuvres diverses de M. Pellisson de l'Académie Françoise &c. 219
ART. XVI. Mémoires de Hambourg, de Lubeck, & de Holstein; de Dannemarck de Pologne & de Suéde &c. 234
ART. XVII. Géographie Physique ou Essai sur l'Histoire naturelle de la Terre traduite de l'Anglois de M. Woodward, &c. avec la réponse aux observations de M. Camerarius 244
ART. XVIII. Histoire d'Angleterre &c. Tome II. 261
ART. XIX. Explication d'une Médaille singuliere de Domitien &c. 299
ART. XX. Histoire Ecclesiastique pour servir de continuation à celle de M. l'Abbé Fleury, tome XXXIV. &c. 302
ART. XXI. Histoire Générale des Drogues simples & composées, &c. 317
ART. XXII. Histoire de la Ville de Paris &c. 325
ART. XXIII. *Joannis Alberti Fabricii, &c. Biblioth. med. & infimæ Latinitatis.* 333
ART.. XXIV. Recherches sur les Théâtres de France &c. 341
ART. XXV. *Vindiciæ Melitenses* ou Apologie pour l'Isle de Malthe &c, 361
ART. XXVI. Nouvelles Littéraires. 367

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Mars 1736.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trevoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* DUC DU MAINE.

Mars 1736.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Gallerie des Prisonniers. 1735. in-12. *comme le premier. Pages* 568.

NOus avons parlé du premier volume de cet ouvrage (*Février* 1735. Article XIII page 197.) d'une maniere assez étenduë pour faire connoître le plan des Auteurs & l'execution d'une partie de leur dessein. Nous suivrons de même les autres volumes à mesure qu'ils paroîtront. La Préface du second est une espece d'apologie ou de représaille dans laquelle nous n'entrerons point. Nous l'avons dit au sujet de M. de Beauchamps, & nous le repétons. La rivalité des Ecrivains qui, sans se donner le mot, travaillent sur un sujet aussi épineux que l'est l'Histoire du Théâtre François, ne sçauroit tourner qu'à leur gloire & au profit du Public. Contentons nous d'exposer leur travail dans nos Memoires.

Ce volume contient 1°. Le curieux Arrêt du Parlement portant défense aux Confreres de la Passion « de jouër

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Mars 1736.

ARTICLE XXVII.

ISTOIRE DU THEATRE François depuis son origine jusqu'à présent avec la vie des plus célébres Poëtes Dramatiques, des extraits exactes, & un Catalogue raisonné de leurs pieces, accompagné de notes historiques & Critiques. Tome II. Paris, rüe S. Jacques chez P. G. Mercier Imprimeur Libraire au Livre d'Or, & Flahaut au Palais

ment à beaucoup d'autres, par
peut passer pour nouveau. Il
d'un Manuscrit qui ne se trouv
chez le Roi. Il est divisé en cinq
nées avec des titres Latins qui se
roient voir *l'apédeutisme* pre
croïable de nos bons peres du
ziéme siécle. Comme ils se don
plus de liberté sur les légend
Saints que sur l'Evangile, l'o
juger d'un coup d'œil jusqu'
voit aller leur pieuse extrav
si sagement réprimée par le
ment.

Dyoscorus Roi de *Nichome*
des lamentations sur la perte de

fille qui lui reste. Le messager *l'Amenant* reçoit ordre de l'aller chercher. Elle vient avec sa *Galathée*. Le Roi demande des Docteurs habiles. On lui en indique deux d'Athenes. Ces Docteurs sont Maître Amphoras & Maître Alphons qui viennent sur le champ; & en conséquence de l'ordre de bien instruire Barbe sur-tout dans la haine de la Réligion Chrétienne, ils s'en vont a faire étudier dans un endroit du Théâtre, où ils jettent devant elle un as de Livres, que Maître Amphoras omme en ces termes.

Vous orrés Lucan & Craton,
Precien, Donaist & Chaton,
Stace, Seneque, Terence,
Orace, Perseus, Fulgence,
Nazo, Maro, & Juvenal,
Lucresse, Mars, & Martial,
Espinoïs, Macrobeus,
Démocritus, Virgilius,
Boesse, Remi & Bocasse,
Anaxagoras & Orace,
'afere, Platon & Prophyre &c.

vres Auteurs, voilà comme on

vous traitoit en France il n'y a pas deux cens ans ! il ne faut pas oublier que durant la pause de l'étude de Barbe (*pausa*), les Diables se mettent aux champs & se réjouissent du dessein de Dyoscorus. Cependant les deux Maîtres débitent leur doctrine sur la Théologie Païenne à peu près dans le même stile qu'ils ont emploïé pour les Auteurs, c'est-à-dire avec une suprême Bestise. Ce qu'il y a de plus sensé, c'est la réfléxion de Barbe sur les Dieux.

Barbara.

Il mouroient donc

M. Amphoras.

Le devés croire,

Ainsi que les autres mondains

Barbara.

Combien a t'il que le derrain (*dernier*)

Trespassa !

M. Amphoras.

Six cens ans ou plus

Ce dernier est Pheton (Phaëton) Barbe demande quel est son pere, & faisant remonter les Docteurs jusqu'à

Eutorum, elle les embarasse tellement par ses questions, que Galathée lassée de cette dispute les engage à laisser reposer la Princesse. Elle dort, ou en fait semblant *Pansa : fingat Barbara dormire*. Durant cette pause. « La » Sainte Vierge prie le Seigneur de » vouloir tirer des ténébres cette jeu- » ne Princesse . . . Dieu exauce la » priere de sa mere, & envoïe l'An- » ge Gabriel pour preparer le cœur » de cette fille & le fortifier contre » l'erreur. Lucifer de son côté dépê- » che ses Demons pour inspirer les » deux Docteurs qui ne manquent » pas de revenir trouver Barbe dans » l'intention de prendre leur revan- » che & de répondre à ses objec- » tions. „ Mais quel est leur étonnement lorsqu'elle leur dit en parlant des faux Dieux.

Puisqu'ils furent de malles mœurs,
Et de diffamables humeurs
Je juge que Dieux ne sont point

A quoi Maître Amphoras repond

Barbe laissés cet argument.

Il eſt vrai que les deux Docteurs après avoir été confondus, ne laiſſent pas de dire au Roi qu'ils ont fait merveille ; auſſi reçoivent-ils *avec empreſſement* mille Ducats chacun.

„ Lucifer qui craint la converſion » de la Princeſſe ordonne à Sathan » de faire ſon poſſible pour l'empê- » cher. „ Il execute l'ordre. Dyoſcorus par ſon conſeil prépare un Sacrifice à Jupiter, & invite à la Fête les Princes ſes voiſins. C'eſt *l'Amenant* qui va les raſſembler. On y voit *Dyogenes l'Egyptien Empereur ſous Maximien, Marcianus Prevôt de Nichomedie avec ſes Chevaliers & Tyrans ; Riſſemont Seigneur Perſien*, & tout le Peuple convoqué par un cri Public. Il s'y trouve par hazard un Pellerin Chrétien amené l'on ne ſçait comment de Jeruſalem par Alexandrie à Nichomedie. La Princeſſe s'entretient avec lui durant la pompe du Sacrifice qui finit par des *Oraiſons* que l'on répéte en retrogradant Vers pour Vers. Ce jeu d'eſprit (ſi c'en eſt un) merite quelqu'attention. Suppoſez dix Vers que vous puiſſiez dire de ſuite & répéter

en commençant par le dernier jusqu'au premier ſans changer le ſens. L'on a raffiné ſur ce jeu en ne ſe ſervant que de Lettres également retrogrades, comme dans ce Vers Latin

Roma tibi ſubito motibus ibit amor.

& mieux encore dans une belle inſcription (*a*) Grecque qu'on lît ſur le Benîtier de S. Etienne des Grès, & ailleurs. Revenons au Sacrifice de Dyoſcorus. " Les deux pauvres, l'Aveugle, " le Sourd & le Boiteux ne manquent " pas de demander leur guériſon, & " la cérémonie ſe termine par les dons " que chacun fait au Grand Prêtre. " Il ſouhaite mille benedictions à " l'aſſemblée qui ſe ſépare fort ſatiſ" faite de l'ordre & de la magnificnce " de la Fête, que la Princeſſe déteſte ". Le Roi fait ſemblant de ne pas l'entendre, & conclut à l'enfermer pour mettre à couvert ſa beauté. " Barbe y " conſent ſans peine & l'on envoïe " chercher Murgault & Gandeloche " Maçons pour executer ce projet.

(*a*) ΝΙΨΟΝ. ΑΝΟΜΗΜΑΤΑ: ΜΗ, ΜΟΝΑΝ. ΟΨΙΝ.

„ *Pausa : Dicant operando, & in ludo habeant lapides, & materiam, & calcem ut operantur. Hic finit prima dies Mysterii beatæ Barbaræ Virginis.* Paule : les Maçons causent en travaillant : & il faut qu'il y ait dans le jeu des pierres & des matériaux & de la chaux, afin qu'ils travaillent. Ici finit la premiere journée du mistere de Ste Barbe Vierge,„.

Cette journée extraite de l'extrait nous dispenseroit d'exposer les quatre autres, si la précaution qu'ont pris nos Auteurs pour montrer qu'on ne doit point se formaliser de pareilles naïvetés, ne nous mettoit à couvert comme eux, dans la nécessité de rendre compte des ouvrages publics. Dans la seconde journée Rifflemont las du célibat se met en tête d'épouser la Princesse Barbe. Rigault & Boucher ses Chevaliers lui disent que c'est très-bien fait. Il charge le premier de la demander à son pere. Car il n'ose le faire lui-même, & il demeure derriere son confident sans dire mot. Dyoscorus tient conseil sur cette affaire & Florimond qui le voit déja déterminé, lui dit :

A, a, Monſieur, je vous dirai
Vous propoſez & répondez :
Puiſque conſeil vous demandez,
Oüir devez l'opinion,
Et la bonne relation
De votre conſeil tout par ordre,
Afin qu'il n'y ait que remordre.

Ce conſeil eſt traité en regle, du moins Théâtrale ; car un des confidens tient pour, & l'autre contre. Dyoſcorus perſiſte dans ſon deſſein en faveur de Rifflemont. Il y prépare ſa fille : mais elle lui dit qu'elle a fait vœu de demeurer Vierge. Le Roy s'imagine que c'eſt à Diane qu'elle a voüé ſa virginité & il porte ſa réponſe à Rifflemont. Le voilà congedié. La Tour deſtinée à renfermer la Princeſſe ſe trouve achevée dans cet intervalle. Elle y monte, fait ſa priere, puis envoye chercher l'*Amenant* pour lui remettre une lettre qu'elle adreſſe à Origenes Docteur ou Evêque d'Alexandrie. (*Doctor vel Epiſcopus*) Mais elle feint que c'eſt un Médecin qu'elle conſulte ſur une maladie. L'*Amenant*

monte (*a*) à cheval, boit en chemin, arrive, frappe à la porte, & trouve les portiers occupés à joüer. *Pause. L'Amenant vient vers Origenes, & le salue.* Origenes ayant compris le sens de la Lettre, dicte sa réponse au Prêtre Isacar, tandis que Lucifer de son côté fait une contre-batterie dans une assemblée de Démons. Isacar ne laisse pas de partir avec la lettre & le Messager. *Pause. Ils marchent & le fol parle.* Ses discours ne sont point dans l'original. Le fol parloit de génie pour amuser le peuple durant la pause. Nos Auteurs prouvent très-bien par un exemple tiré du Mystere de Saint Christophe, que le fol ne disoit guéres que des folies grossieres; & l'on en peut encore mieux juger par les discours des sages de cette Piece. » Barbe » voyant revenir le Messager appelle ,, sa suivante. *Pausula: descendat Ga-* ,, *lathea superiùs & dicat Barbare* ". On lui dit d'ouvrir la porte. Elle l'ou-

(*a*) ,, Qu'on ne s'imagine pas que ce che- ,, val fut représenté par une machine. C'étoit ,, un cheval effectif aussi-bien que l'âne sur ,, lequel J. C. monte à la fin de la seconde ,, journée de la Passion.

tre. Le prétendu Médecin entre. Le Roy survient & paroît surpris : mais le nom de Médecin dissipe son étonnement, aussi-bien que quelques termes de Médecine ausquels un Courtisant applaudit en disant : „ Voici un „ habile homme ; je m'en apperçois „ bien à ses discours, répond Dyosco- „ rus. Il sort ensuite. Isacar continuë „ ses instructions auprès de la Prin- „ cesse & se retire enfin pour aller „ joindre Origenes à qui le recit de „ cette avanture cause une joye inex- „ primable „. Lucifer outré fait inspirer par Sathan à Dyogenes le dessein de persécuter les Chrétiens. Le Conseil tenu & Rifflemont averti aussi-bien que Dyoscorus, celui-ci laisse ses Etats à gouverner aux deux Docteurs. Tous se disposent pour le Siége d'Alexandrie. Le premier assaut n'ayant pas réüssi : non plus que les propositions de paix, les trois Princes en viennent à un assaut général durant lequel les Démons par ordre de Lucifer jettent dans un tombereau les ames & les corps des Payens tués.

Troisiéme journée. Après quelques

Scenes de la Vierge, des Anges, & des Maçons qui percent une troisiéme fenêtre à la Tour de Barbe, après son baptême qu'elle reçoit de Saint Jean-Baptiste, des aumônes qu'elle donne à deux pauvres *Mal-aisé* & *Claquepate*, & une Scene de Lucifer qui ordonne à Sathan de remplir de fureur le cœur de Dyoscorus, ce Roy à la vûë des trois fenêtres s'emporte contre les Maçons, & beaucoup plus contre sa fille qui lui déclare qu'elle a prétendu en cela honorer la Trinité. Son pere la poursuit l'épée à la main. La Vierge paroît, & par son intercession Barbe passe au travers des murs. Dyoscorus avec ses Satellites la cherche en vain. Il fait monter à cheval l'*Amenant* pour la découvrir. Mais un Berger du pays montre l'endroit où elle est cachée, & le Roy la fait mettre en prison : cependant la nature parle au fond de son cœur, & il s'écrie plusieurs fois :

Helas ! qu'esse que de ce monde.

„ Pour tâcher de la ramener par la voye de la douceur il envoye cher-

„ cher les deux Docteurs à qui il ap-
„ prend sa disgrace. Je m'en étois tou-
„ jours bien douté, lui dit Ampho-
„ ras ". Barbe résiste aux caresses d'un pere & aux discours des Docteurs qu'elle veut envain tirer de l'erreur. On la livre au Prevôt Marcian. Lucifer profite de ce moment pour animer la rage du Roy & du Prevôt. Barbe refuse de renier la Foi. On ordonne qu'elle soit foüettée. Talifart & Contrefoi exécutent les ordres. *Pausa, exuant eam.* Sur quoi „ Dyoscorus songeant
„ avec plaisir aux cruautez que Mar-
„ cian va exercer contre sa fille, or-
„ donne qu'on lui serve à souper ". Grongnart & Cornibert disent que c'est leur *goût.*

Quatriéme journée. Comment la décrire? Imitons la sagesse de nos Auteurs, & soyons encore plus courts qu'eux. *Tyranni ligant eam nudam ad postem.* Les Boureaux se lassent de la tourmenter. Marcian employe inutilement les prieres. Elle résiste. On recommence la flagellation à coups de *cuir de Cerf.* Alimodés lui dit ;

Barbe ma gentil Demoisell
Je vous requiers, ayez pitié
De votre grant formosité.

Elle est insensible, & Marc
lui avoir fait frotter ses playe
vinaigre & du sel ne sçachant
tourment imaginer la fait re
prison pour être couchée sur
loux pointus. La Sainte Vier
cede pour elle. *Pausa. Descen*
& Angeli cantando & veniant
rem. Les Démons désesperé
en façon de Rondeau ces Ve

C'est un mauvais commen
Pour bien garnir nostre m

Ensuite ils vont inspirer
Pausa : fingat Marcianus d
Demones veniant ad eum. M
veillé fait venir Barbe. *Paus*
quæsitum Barbaram & habea
ad ligandam eam. Comme
dit au Prevôt qu'il est du *I*
durci, l'on fait encore u
Pausa : suspendunt eam. Irri
constance & par ses reproc
fait déchirer avec des peign

rûler avec des lampes ardentes. offre au Tyran qu'elle nomme *ue* de *menguer* sa chair au *ver-ßt sus & jus dedans ung plat.* Sur entrefaites *stultus loquitur.* Nous s dit comment. Les promesses ne sissant pas à Marcian, il comman-qu'on écrase la tête de la Sainte des maillets de fer. *Pausa : ligant s, & habeant maleas ferreas.* Con-oy & Marinart *frappent de hault cette enclume* comme ils le disent ; Marcian s'écrie.

Par Saturnus, je cuide & croix
Que tu es Nigromencienne
Ou une mauldicte Arrienne.

On lui coupe les mamelles avec des *steaux esbrechés, mal-taillans, rs, & tous brechés.* Puis on la ren-re en prison. „ *Pausa* : ici se dit n Rondeau, Deables éveillez-vous; & après ce Rondeau dit Lucifer, haro, haro, je creve d'ire. Et doit on faire en Enfer grand tonnoire & grand hullement avant que dire ledit Rondeau; & doibvent être tous

„ les Deables en enfer, & sortir quand
„ Lucifer parlera „ Sur quoi nos Au-
teurs disent que „ Les Diables font
„ ici un branle à peu près semblable à
„ celui qui est rapporté dans la jour-
„ née suivante à l'exception de la chan-
„ son qui ne se trouve point ici. „ Vé-
ritablement dans la cinquiéme jour-
née il y a une chanson réguliére en
branle, chantée & dansée par les Dé-
mons. Pour finir ce jour-ci, Sathan
va inspirer de nouveau Marcian. *Pau-
sa : vadat Sathan ad Marcianum, &
fingat dormire.* A son réveil il pronon-
ce une Sentence qu'on n'exécute qu'en
cette maniere. *Exuant eam usque ad
umbiculum (umbilicum) stultus loqui-
tur. Silete in paradiso.* A la priere de
la Vierge *Angelus ponat tunicam super
eam. Pausa : ducant eam per ludum
percutiendo.* Les Bourreaux deviennent
aveugles. *Fiant ibi ceci. Pausa : du-
cant eam ad patrem , & stultus loqui-
tur. Pausa : pro quarta die. Barbara
maneat in manus patris , & Tyranni
revertantur ad Marcianum.*

Cinquiéme & derniere journée.
Leviathan plus propre apparemment

than à exécuter sa commission
voyé par Lucifer pour animer
rus contre sa fille ; Leviathan
: Car le Roi donne ordre que
soit enfermée dans un tonneau
de gros clouds. *Pausa : vadant
runni quæsituri dolium , & Grou-
vadat quæsitum clavis* (des
s) on roule ainsi le Corps de la
sous les yeux du Roi qui dit
r fort. Barbe en sort sans bles-
La fureur de Dyoscorus augmen-
t la présence de Leviathan qui
quitte point, de sorte que le Pere
sa fille par les Cheveux jusques
le Colline où malgré S. Valen-
ui se trouve là , & après la priere
rbe , Dyoscorus lui coupe la tê-
rcutiat Dyoscorus. " Pause : Les
ges descendent du Paradis en
antant l'Hymne *Virginis proles* &
Orgues répondent en Paradis ;
il faut qu'il y ait une grande
élodie. „ Dieu couronne Sainte
: , & foudroïe Dyoscorus. L'on
oit s'imaginer que le Spectacle
à. Point du tout. Le Spectateur
est pas quitte pour si peu. Nous

ne ferons qu'indiquer à nos Lecteurs les scenes suivantes. Vengeance des Demons sur l'ame de Dyoscorus. Branle autour de lui. *Lucifer incipit cantilenam cantando.* Exhortation de Leviathan au Parterre. Sepulture de Sainte Barbe par S. Valentin. Propos joïeux de Maliverne aveugle, de Malnourri boiteux, de Linart sourd, de Brisfault possédé. Leur guérison au Tombeau de la Sainte. Ordre d'un Païen Maire de Nychomedie de faire une Châsse. Discours & travail de l'Orfevre à qui l'on donne un million d'avance. Translation du Corps mis en Chasse dans une Eglise faite exprès. Céremonie complette avec des Cierges. Dessein pris par le Roi de Chippre de délivrer Nychomedie de la tyrannie des Infideles. Inquiétudes de Dyogenes qui envoïe demander du secours à Maximian. Siege de Nychomedie. Ordre aux Demons d'aller chercher les ames des Païens avec leur *Charette* au lieu de s'amuser à la *Cuisine*. Victoire des Chrétiens. Resurrection de deux Chrétiens tués au Combat. Desespoir de Sathan d'avoir perdu ces deux

deux ames. Description de la charretée conduite par Satan *ce ne sont ne Chappons, ne Poulles ; ce sont des Sarrazins les ames.* Enlévement de la Chasse de Sainte Barbe que le Roi de Chippre transporte à Rome. Conversation du Roi & du Pape. Cérémonie de la Chasse déposée au *Cymetiere Saint Calixte.* Souper du Pape & du Roi ; le premier dit le *Benedicite*, & après le repas *gratias agimus.* Statuë de Sainte Barbe apportée par un Imager & portée en procession tandis que le Pape chante *Te Deum Laudamus.* C'est la fin ordinaire des *Mysteres des Saints.*

En voilà assez pour cet Article dont le principal merite est celui de la rareté. L'on ne connoissoit point ce *Mystere.* Nous avons l'obligation aux deux Auteurs de l'avoir fait connoître. Nous leur devons, de plus, grand nombre d'observations curieuses qu'ils ont repandues dans les articles suivans & qui rendent ce volume précieux. Leur Catalogue Chronologique des *Mysteres* depuis 1380 jusqu'en 1548 quoique non encore achevé nous mon-

tre évidemment par un exposé travaillé avec soin qu'ils sont tous issus de celui de la *Passion*, le plus ancien & le modele des autres. Par tout même goût soit de composition soit de Spectacle. Ce qui prouve combien les Poëtes & les Spectateurs sont esclaves de l'habitude & de l'imitation. C'est une démonstration fondée sur la suite & l'enchaînement de ces pieces. Elles sont tirées pour la plûpart de l'ancien & du nouveau Testament, des Actes des Apôtres, de la vie des Saints & de quelques traits d'Histoire. Il y en a plusieurs qui ne seroient guéres connuës, sans le secours que les Auteurs ont eû de la Bibliotheque du Roi, & sans les peines qu'ils se sont données pour éclaircir une matiere si obscure. Quoique ce dernier Article soit un des plus féconds en recherches, nous nous contenterons d'y renvoïer les Lecteurs curieux ; il nous suffit de faire observer cette Généalogie de *Mysteres* qui se ressemblent presque tous. Nous entendons ceux des Confréres de la Passion.

A l'égard des Mysteres réprésentés aux entrées des Rois & des Reines de

à Paris, ils étoient fort diffe-
los Auteurs en font voir la dif-
par les faits même, c'est-à-dire
nt les termes des Ecrivains qui
parlé. Il en faut conclure que
ysteres d'appareil quoique sou-
:és des mêmes sources que ceux
nfréres, n'étoient représentés
r un jeu muët & peu de vers;
que les Spectacles de la Con-
étoient des Comédies dans les
s. Les Allemands conservent
: des jeux de cette premiere es-
aussi bien que quelques Peuples
:. Les *Mysteres* d'entrées solem-
paroissent, dit-on, avoir été
uits en France vers la fin du re-
Charles V. Henri II les sup-
, & on y substitua les arcs de
phe. Nous ne rassemblons ces
:s dans un ordre different de
ù ils sont dans le Livre, que
assembler sous un point de vuë
regarde la Confrérie de la Pas-

ions aux jeux des Bazochiens.
oire qu'on nous en donne ici
d'être lûe. Philippe le Bel con-

tent des Clercs du Palais vers l'an 1303, leur permit d'exercer une espece de justice souveraine (sur eux mêmes) au Palais sous le nom de *la Bazoche* (*bazilica*) avec le titre de Roi pour l'un d'eux & des Officiers (chose assez commune, temoin alors le Roi des Merciers, des Arbaletriers, des Ribauds.) Leurs privileges fondés apparemment sur les regles qu'ils avoient établies entr'eux, allerent toujours en augmentant (parceque les chimeres utiles ne coutent rien) jusques là que "lors-
» qu'Henri III eût abrogé le titre de
» Roi & de Roïaume de la Bazoche, le
» Chancelier devint & est encore la
» premiere personne de la jurisdiction
» dont nous parlons. „ Sans entrer dans cette singuliere Histoire tirée en grande partie de *Miraumont* (*traité des jurisdictions royales étant dans l'enclos du Palais & des Statuts, Ordonnances, Reglemens &c. du Royaume de la Bazoche* 1586.) Nous dirons un mot de leurs jeux, puisqu'il ne s'agit que de cela.

„ Le succès des Mysteres représen-
» tés à l'Hôpital de la Trinité excita
» l'envie & l'émulation des Clercs de

zoche ; mais arrêtés par le
ege exclusif des confreres de
sion, ils furent obligés de cher-
une autre route. „ Ils person-
les vertus & les vices ; &
c donna à leurs pieces (qu'ils
ient gueres que trois fois l'an-
nom de *Moralités* ; ils les ap-
t *Mysteres*. Mais la chose
t differente, le nom changea.
uveauté plut. L'on ne sçauroit
l'époque. " Mais il est cer-
qu'elle vint peu après l'établis-
nt des Confreres de la Passion,
qu'en 1441 on trouve que les
:hiens étoient en possession,
oralités, *des farces*, & des
ou sotises &c.

s *Farces* ridiculisoient d'une
vive & plaisante des vices
e sont que trop répandus dans
nde ... tels que ceux d'ava-
le fourberie, de débauche
„ Elles roulerent d'abord sur
s de jeunesse des Clercs ou
gens d'un caractére méprisa-
à peu on alla plus loin. Nais-
rang rien ne fut épargné.

Les *sotises* n'appartenoient pas aux Clercs. Elles n'étoient pas de leur invention, comme les *moralités* & les *Farces*. Mais " le Prince des Sots don-
„ na la permission aux Clercs de la
„ Bazoche de jouer des *soties* ou *soti-*
„ *ses* & en échange il reçût de ces der-
„ niers celle de réprésenter des *Far-*
„ *ces*. „

Les Bazochiens abuserent de leurs spectacles tant inventés qu'adoptés, au point d'obliger le Parlement de les réprimer deux fois après les guerres civiles & étrangeres sous Charles VI & Charles VII. En 1473 on leur ordonna de jouer à l'ordinaire ; & en 1476 on leur défendit d'en demander même la permission. " Jean l'Eveillé
„ Roi de la Bazoche ne laissa pas
„ l'année suivante de la demander au
„ Parlement qui par son Arrêt du 19
„ Juillet 1477 reïtéra ses défenses
„ sur peine aux contrevenans d'être
„ battus de Verges par les Carrefours
„ de Paris & bannis du Royaume. „
Louis XII rétablit tous les Théâtres & permit aux Bazochiens de reprendre tous ceux de son Royaume qui méri-

teroient d'être repris, sans l'excepter lui même: & ils le firent à son égard, sans qu'il s'en formalisât. (*Voiés la note (a) page 222.*) Sous François I ils prirent des Masques ressemblans & des écriteaux *taxans & notans personnes.* On les réprima. On se contenta ensuite de revoir leurs pieces. Puis on leur défendit de jouer sous peine de la *Hart.* Nous verrons dans les Tomes III & IV la suite & l'extinction des jeux de la Bazoche.

L'on nous donne ici un exemple de *Moralité*, en nous assûrant que c'est la *plus* passable de celles dont on verra les catalogues & les extraits dans le troisiéme volume. Elle s'appelle *bien-advisé & mal-advisé.* Le bienavisé se laisse guider par *Franche volonté* à *Raison* & de là à *Foi* qui lui donne une Lanterne à douze Fenêtres où sont les douze Articles du *Credo* „ Adonc „ s'en va à Contricion & notés que „ Contricion doit avoir vng Mor- „ tier & vng Pillon â deux têtes. " De-là il va à Confession & en chemin il trouve *Humilité.* Il est absous; puis il trouve auprès d'une Haye *Oc-*

cupation faisant des Nares ; ensuite *Pénitence* qui lui donne la discipline. Après avoir ainsi visité toutes les vertus, il va expirer aux pieds de *Bonnefin*. Le Malavisé prend une route toute contraire. Il court à *Témerité*, *Tendresse*, *Oysance*, *Folie*, *Fortune*, &c. Pour arriver à *Mallefin*. Ce contraste est alternativement mêlé dans les huit sections. Outre les personnages Allégoriques il y a des Anges & des Diables, comme chez les Confréres, avec un très-grand jeu de Théâtre. Du reste la Religion & les mœurs y paroissent respectées à la maniére du Théâtre de la Trinité. On y introduit pourtant des personnages nuds. « Mais » cette nudité n'étoit pas effective. » La rouë de la Fortune où roulent quatre hommes appellés, *Regnabo*, *Regno*, *Regnavi*, *Sine Regno* devoit faire un jeu bien singulier, aussi bien que les personnages tués qui se mettent *en guise d'ames* avec de longs voiles & qui sont poursuivis par des Diablotons, aussi nous dit-on, que « Cela » forme un jeu de Théâtre assez » plaisant. »

: caractériser de plus en plus
e des vieux Bazochiens l'on
en entier une *Farce* de leur fa-
titulée *Farce nouvelle* (a) *très*
fort joieuse des deux Savetiers
Personnages : c'est à sçavoir le
, *le Riche, le Juge.* C'est un
ıe le Pauvre jouë au Riche, &
authorisé par le Juge. Il faut
« Cette Farce est unique &
ancienne. »
rticle des *Enfans sans souci*
as aussi rempli que l'auroient
é nos Auteurs. Ce n'est pas
ute. Cette Société dont peu
ains ont parlé a été confonduë
Verdier avec des Comédiens
irent le même nom & sur les-
n promet un Article dans le
ne Tome. Quoiqu'il en soit,
ient un *Prince des Sots*; titre
ié par des patentes de Charles
urs pieces s'appelloient *sotises*
peignoient en effet les sotises
i. Il y paroît assez par la *sotise*
personnages. C'est une des plus

Communiquée par M. Barré, avec
s pieces rares.

ont raison de dire que " Plu
» lira, plus on y découvrira d
» tés. „ Nous observerons qu
dans le vrai goût de la Comé
tems d'Aristophane.

Voilà tout ce que nous p
dire de l'Histoire des Pieces
trois Sociétés. Finissons par l'
des Poëtes & des Acteurs Fr
Ce recueil n'est pas le moins bi
vaillé. On y tire de l'obscurité
ques uns de ceux dont les talens
si illustres depuis environ 143
qu'en 1548. Peu d'entr'eux
préservés de l'oubli général o
enfin va se plonger. Ils peuvent

›riens, & plus encore faute de
de recherches aussi exacts que
Auteurs dont nous parlons.
claírci le fait du véritable *Jean*
Auteur du *Mystere de la Ré-*
n en trois journées, avant qu'il
igé celui *de la Passion.* Ils dé-
ıt que ce n'étoit pas l'Evêque
s, comme on le croïoit, mais
Medecin d'Angers qui devint
: Charles VIII. Il est grand
ı célébre Joseph Capucin, &
ın de ses freres qu'est descen-
iel Michel de la Rochemaillet
Avocat au Parlement, Com-
des Coûtumes & Commen-
e la Province d'Anjou. Nous
ıs rien des legeres fautes qui
se rencontrer dans tout l'ou-
ont nous venons de rendre
. L'on sçait de reste que les
rs n'en sont pas exempts.

TICLE XXVIII.

T QUOUSQUE PRINCI-
aliasque personas illustres de-
litteras atque scientias excoluis-

se, oratione solenni eademque officii Prorectoralis resignatoriâ, durante adhuc rectoratu Magnificentissimo serenissimi atque illustrissimi Principis ac Domini Domini Caroli Christiani Erdmanni Wirtembergiæ ac Teccia, ut & Oelsnæ ac Bernstadii Ducis, comitis Montispeligardi, Dynasta Heydenheimii, Sternbergæ, ac Medsibori, Principis ac Domini Clementissimi, publice exposuit D. Daniel Maichel Prof. Tub. Tubingæ A. 1734. Typis excudit Georgius Fridericus Pflicke. C'est-à-dire *sied-il, & jusqu'à quel point sied-il à un Prince & aux personnes illustres, de cultiver la littérature & les sçiences; harangue de M. Daniel Maichel Professeur à Tubinge, prononcée, dans la cérémonie où il résigna son Vice-rectorat durant le Rectorat du serenissime Prince Duc de Wirtemberg Charles Christiern Erdman. à Tubinge 1734 chez George Frideric Pflicke* in 4°. *pages 32.*

POur prevenir le Lecteur sur le discours dont nous allons rendre

compte en peu de paroles, nous commencerons par citer l'extrait d'une lettre que M. Brossette nous a fait l'honneur de nous écrire en nous envoïant cette harangue. « Vous trou-
» verez, dit-il, un discours Latin qui
» m'a été envoïé par M. Daniel Mai-
» chel Professeur dans l'Université
» de Tubinge & qu'il a dédié à nôtre
» Académie de Lyon. Dans un voïage
» qu'il fit en France, il y a quelques an-
» nées, il me faisoit l'honneur de me
» venir voir assez souvent, comme Sé-
» crétaire de l'Académie, & souhaita
» d'être admis dans nos assemblées où
» il prononça quelques discours en La-
» tin, sur des matieres de Politique,
» de Morale, & de la plus profonde
» Métaphysique avec une facilité
» étonnante. Nous le reçûmes Aca-
» démicien honoraire, & en vertu
» de ce titre il nous écrivit l'année
» derniere, à l'ouverture de la Cam-
» pagne sur le Rhin, pour nous prier
» d'emploïer en sa faveur nôtre in-
» tercession auprès de feu M. le Ma-
» rechal de Berwick, afin que ce
» Général eût la bonté de l'exempter
» des contributions & des actes d'hos-

» tilité aux quels il craignoit que son
» Païs ne fût exposé. La mort de M.
» de Berwick qui arriva bien - tôt
» après, nous a laissé ignorer quel suc-
„ cès auroit eû la Lettre que j'adressai
„ à M. Maichel au nom de l'Acadé-
„ mie. Je prends la liberté mon R.
„ P. de vous expliquer toutes ces
„ circonstances qui seroient fort inu-
„ tiles, si elles n'étoient pas rélatives
„ à l'intention de M. Maichel qui
„ m'a prié d'envoïer à Messieurs les
„ Auteurs du Journal de Trévoux,
„ un exemplaire de son Discours, afin
„ qu'ils prennent la peine d'en don-
„ ner un extrait dans vos Mémoires.
„ Vous verrez même que dans l'Epî-
„ tre Dedicatoire adréssée à nôtre
„ Académie, il indique en termes gé-
„ néraux ces mêmes particularités.„

Indépendamment de ce que nous devons au zele de M. Maichel pour les Lettres & à celui d'une Académie que nous honorons, nous satisferons la curiosité du Public en lui faisant connoître à quel point la Littérature est respectée & favorisée dans l'Université de Tubinge. Les Princes qui

daignent être sçavans ne font pas de difficulté d'en être les Recteurs, temoin le Prince Charle Christien Erdman Duc de Wirtemberg. C'est ainsi que nos Académies se glorifient des plus grands noms dans la pourpre, dans l'Epée, & dans la robe. Le but de l'Orateur en se démettant de son vicerectorat sous les yeux du Prince en faveur du Docteur Hagmajer, est d'inspirer de plus en plus aux grands & particulierement aux Souverains le goût & l'amour des Lettres. Leur sied-il de les cultiver? Oui sans doute, & *c'est là* le sujet de la premiere partie que M. Maichel prouve 1o. Par la jurisprudence naturelle & politique, 2o. Par l'Histoire. Les raisons solides & les exemples illustres ne lui manquent pas. Ceux-ci se présentent en foule. Il les tire de toutes les Nations, sur-tout de la Françoise, pour laquelle il montre une singuliere affection, jusqu'à citer des passages François & des vers de Boileau dans un Discours Latin.

La seconde partie est plus curieuse elle roule sur la question, sçavoir jus-

[redacted]

qu'où un Prince doit cultiver les Lettres. La bienséance met de justes bornes à toutes choses. Il ne sied point à un souverain d'être sçavant à la maniere d'un Docteur. "Il ne faut point, „ dit M. Maichel, qu'un Prince se mê- „ le trop des controverses Théolo- „ giques, comme Henri VIII Roi „ d'Angleterre. Il est indécent qu'il „ soit littéralement Grammairien, „ ou scrupuleusement Critique com- „ me on le réproche au Roi Anglois „ Jacques I qui tantôt censuroit les „ Ambassadeurs quand ils ne parloient „ pas exactement Latin, tantôt pros- „ tituoit son éloquence à son Parle- „ ment pour lui parler de l'abus du „ Tabac & d'inutilités pareilles; ce „ qui donna occasion au Roi de Fran- „ ce Henri IV de ne l'appeller que „ *Maître Jacques*; & même, dit-on, „ de laisser échapper cette raillerie „ quand il le vît sur le Thrône. *C'en* „ *est trop pour un Pedant*... Qui ne ri- „ roit de l'impertinent Conseil de Bar- „ lou & de Campanella qui vouloient „ qu'on apprît à leurs Princes, com- „ me les choses du monde les plus

„ néceſſaires, les *prædicamenta, prædicabilia*, & tout l'attirail de la Logique & de la Metaphyſique Scholaſtique. La ſcience des Princes doit-être puiſée dans leur devoir : toute étude qui ne va pas à cette fin, qui ne part pas de ce principe doit leur être interdite, dit Puffendorf. Il faut les former à faire uſage de leur raiſon, à ſentir qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent être les peres de leurs ſujets. „

Voici donc où ſe réduiſent les ſciences dont l'Orateur veut qu'on inſpire l'amour aux ſouverains. 1°. Celle de la vraïe Religion qui doit être la baſe de ſon Gouvernement. 2°. Celle du Droit naturel. 3°. La Politique ſaine & tirée des vraïes ſources de la Religion & de la juſtice & non de l'impiété ou de l'iniquité telle que l'ont expoſée pour le malheur des humains Machiavel & Hobbes. 4°. Les Mathematiques, ſur-tout l'Architecture tant Militaire que Civile. 5°. L'Hiſtoire. C'eſt l'école pratique des mœurs Celle de la patrie, eſt la plus néceſſaire. Tels ſont les principaux ſujets

„ Enfin je vous donne le Sçeau
„ Public de cette Université pour don-
„ ner du poids & de la force aux ex-
„ peditions publiques. „

Sic tibi, Sic nobis, sit Gratia
diva Sigilli
Instar, & æternæ maneat pro
pignore vitæ!

La céremonie se termine par des souhaits reïterés pour le succeès de la nouvelle administration, pour l'accroissement des Lettres, du bon ordre, de la paix & de la concorde.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France, &c. Tome II. Qui comprend le V. siécle de l'Eglise. A Paris chez Osmont, ruë Saint Jacques à l'Olivier. Hourdel, Quay des Augustins. Huart l'aîné, rue S. Jacques à la Justice. Gissey, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé. Chaubert, Quay des Augustins à la Renommée. Clousier, rue Saint

Jacques à l'Ecu de France. in-4°.
1735. *pages* 707. *sans l'avertissement & les Tables.*

SElon les Sçavans Benedictins, Auteurs de cette Histoire, Vigilance, qui le premier fit perdre à sa Patrie la gloire, qu'elle avoit eue jusqu'à lui, selon Saint Jerôme, d'être la seule de toutes les Provinces Chrétiennes, qui n'eût point produit de monstres, c'est-à-dire, d'Hérésiarques, n'étoit point sçavant; mais Gennade assûre qu'il parloit poliment, & Erasme jugeant de son style par les endroits de ses écrits, cités dans Saint Jerôme, trouve que Gennade avoit raison. Nos Auteurs pensent que la chûte de son hérésie, qui n'a été relevée, que dans les derniers siécles, & ce que le même Gennade rapporte, que s'étant retiré dans le Diocese de Barcelone, il y fut chargé du soin d'une Eglise, sont des fondemens légitimes pour juger qu'il a sincerement retracté ses erreurs.

Ils croyent encore, & prouvent assez bien que le Poëme de la Providen-

„ Enfin je vous donne le Sçeau
„ Public de cette Univerſité pour don
„ ner du poids & de la force aux ex
„ peditions publiques. „

Sic tibi, Sic nobis, ſit Gratia
diva Sigilli
Inſtar, & æternæ maneat pro
pignore vitæ!

La céremonie ſe termine par des ſouhaits reïterés pour le ſuccès de la nouvelle adminiſtration, pour l'accroiſſement des Lettres, du bon ordre, de la paix & de la concorde.

ARTICLE XXIX.

HISTOIRE LITTERAIRE de la France, &c. Tome II. Qui comprend le V. ſiécle de l'Egliſe. A Paris chez Oſmont, ruë Saint Jacques à l'Olivier. Hourdel, Quay des Auguſtins. Huart l'aîné, rue S. Jacques à la Juſtice. Giſſey, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jeſſé. Chaubert, Quay des Auguſtins à la Renommée. Clouſier, rue Saint

cques à l'Ecu de France. in-4°.
35. *pages* 707. *sans l'avertisse-nt & les Tables.*

lon les Sçavans Benedictins, Au-
:urs de cette Histoire, Vigilance,
premier fit perdre à sa Patrie la
, qu'elle avoit eue jusqu'à lui, se-
iint Jerôme, d'être la seule de tou-
:s Provinces Chrétiennes, qui
point produit de monstres, c'est-
:, d'Hérésiarques, n'étoit point
.nt; mais Gennade assûre qu'il
it poliment, & Erasme jugeant
n style par les endroits de ses
, cités dans Saint Jerôme, trou-
ıe Gennade avoit raison. Nos
ırs pensent que la chûte de son
ie, qui n'a été relevée, que dans
erniers siécles, & ce que le mê-
ennade rapporte, que s'étant re-
lans le Diocese de Barcelone, il
chargé du soin d'une Eglise,
les fondemens légitimes pour ju-
u'il a sincerement retracté ses er-

croyent encore, & prouvent as-
ien que le Poëme de la Providen-

ce, si long-tems attribué à Saint Prosper, & la confession que le Pere Sirmond publia en 1619. sous le nom de *Tyro Prosper*, sont d'un Anonyme, qu'ils jugent Provençal. Ils s'attachent d'abord à faire voir que ces deux Ouvrages sont de la même main, ils apportent ensuite les raisons, qui leur persuadent qu'ils ne peuvent être d'aucun des Ecrivains, auxquels on en a fait honneur. Ils remarquent en particulier que dans le Poëme sur la Providence, il y a des endroits, qui sentent un peu le Pelagianisme, ce qui ne peut convenir à Saint Prosper. Ils excusent néanmoins l'Auteur. 1°. Sur ce que cette Hérésie n'avoit pas encore fait de bruit dans les Gaules, lorsque ce Poëme fut composé. 2°. Sur ce qu'il paroît qu'on y a eu bien moins en vûë de combattre les ennemis de la grace, que ceux de la liberté. 3°. Sur ce qu'on y trouve des endroits, où il est fort bien parlé de la grace, & qui sont vraïement dignes d'un disciple de Saint Augustin.

C'est à tort, disent nos Historiens, que les Martyrologes, qui font men-

tion de *Saint Severe Sulpice*, le nomment Evêque de Bourges. L'erreur, à e qu'ils prétendent, vient de ce qu'on 'a confondu avec le véritable *Saint Sulpice de Bourges*, qui ne vivoit qu'au VI ou au VII siécle. Il y auroit, selon eux plus de raison de le confondre avec *Saint Severin de Bigorre* ; mais ils ne disent point sur quoi ils établissent cette conjecture. Ils ajoûtent que Severe Sulpice ne passa point l'Ordre de Prêtrise, & le reçût même assez tard, puisqu'en 413, c'est-à-dire, sept ou huit ans avant sa mort, il n'avoit point d'autre qualité que celle de serviteur de Dieu, qui en ce tems-là étoit propre aux Moines Laïcs. Gennade ous apprend qu'il vécut jusqu'à une trême vieillesse, & avance que dans dernieres années de sa vie il se laissa prendre aux artifices des Pelagiens, que Guibert Abbé de Gemblours pû se persuader, & ce que quels Modernes regardent comme une ition à l'Ouvrage de Gennade. Nos oriens ne sont point de ce sentit ; » Comme la vertu apparente ces Hérétiques, disent-ils, avoit

» été estimée & honorée de beau-
» coup de Saints ; il ne seroit pas
» étonnant que Saint Sulpice s'y
» fût laissé prendre, comme tout au-
» tre ». Il paroît pourtant qu'il alla
un peu plus loin que Saint Augustin
& Saint Paulin, qui pendant quelque
tems avoient tenu Pelage pour un ser-
viteur de Dieu ; mais il en fit une ri-
goureuse pénitence. Ce Saint est un
de ceux, qui ont fait le plus d'honneur
à leur Patrie par leurs Ouvrages, &
nos Auteurs ne craignent point de di-
re que sa vie de Saint Martin & son
Histoire Sacrée passent encore aujour-
d'hui pour ce que nous avons de meil-
leur en latin parmi les Ecrivains Ec-
clésiastiques.

On sçait que ses Dialogues ont été
mis par le Concile de Rome, sous le
Pape Pelage, au nombre des *Livres
Apocryphes*, c'est-à-dire, comme on
l'entendoit alors, au nombre de ceux,
qu'on ne devoit pas lire publiquement
dans l'Eglise. Ce fut apparemment à
cause de l'erreur des Millenaires, qui
y est établie en quelque endroit, selon
Saint Jerôme. Mais cet endroit est per-
du

du. Severe Sulpice avance aussi dans son Histoire Sacrée quelques sentimens, qui ne sont plus reçus, comme lorsqu'il dit que Saint Paul étoit le collegue de Saint Pierre sur le siége de Rome. Au reste ce n'est pas sous son nom que les Dialogues ont été condamnez au Concile de Rome ; mais sous ceux de *Posthumius* & de *Gallus*, qui y sont les interlocuteurs, & en sont même en quelque façon les Auteurs ; Saint Sulpice n'y ayant mis que la forme, où on les voit. Et c'est à ce titre que Gallus & Posthumius sont ici placés parmi les Sçavans Gaulois du V. siécle.

Il est certain qu'il y a eu un *Evagre* disciple de Saint Martin, Prêtre & Moine sous le Saint Evêque, & qui assista aux conférences dont nous venons de parler. Mais est-il Auteur d'un Ecrit intitulé : *dispute entre Simon Juif, & Théophile Chrétien*, attribué par Gennade, & par le Comte Marcellin à un Evagre, & que Dom Martene & Dom Durand ont placé à la tête du V. volume de leur Trésor d'Anecdotes. Nos Historiens tiennent

pour l'affirmative, & fondent leur conjecture sur des raisons assez fortes. Ils remarquent néanmoins qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver un Traité complet de controverse contre les Juifs: que l'Auteur y établit assez bien la Filiation, la Divinité, les deux avenemens, la Mort & la Passion du Messie; mais qu'il passe légerement sur les autres Mysteres de l'Homme-Dieu, & qu'il ne tire aucun avantage de l'état, où se trouve la Nation Juive: qu'il compte Saint Matthieu parmi les Gentils, qui crûrent en J. C. avant sa Passion, & qu'entre le Baptême & la Mort du Sauveur il ne met qu'une année d'intervalle; deux sentimens soûtenus par Tertullien, & condamnés par le commun des Peres.

Cependant, s'il est une fois prouvé que le Prêtre Evagre disciple de Saint Martin est l'Auteur de cet Ouvrage, il n'est pas moins certain qu'il faut aussi lui attribuer *les Livres des Consultations & Délibérations de Zachée Chrétien & d'Apollonius Philosophe*, publiés par D. Luc d'Achery à la tête du X. volume de son Spicilege,

& qui dans un manuſcrit porte pour titre, *Diſcours d'Apollonius Philoſophe & de Zachée Chrétien.* Du moins la conformité du titre de ces deux Ouvrages, & de la maniere, dont on y raiſonne; le ſtyle, dont ils ſont écrits; le tems, où ils ont paru l'un & l'autre, & quantité d'autres rapports, qu'ils ont enſemble, paroiſſent à nos Hiſtoriens une ſorte de démonſtration qu'ils ſont partis de la même plume.

Nous ne nous arrêterons point à ſuivre nos Auteurs dans tout ce qu'ils nous diſent de Saint Paulin de Nole, dont l'Hiſtoire eſt aſſez connuë, nous remarquerons ſeulement avec eux que ſi ce Saint ne ſe trouve pas dans les faſtes Conſulaires, il n'en eſt pas moins certain qu'il a été Conſul. Il faut, diſent-ils, qu'il ait été ſubrogé, ou à Valens mort en 378. ou à quelqu'autre Conſul ordinaire. C'eſt ſur-tout par ſes Lettres, diſoit le Cardinal du Perron, que Saint Paulin a fait les délices de ſon tems. Il ne nous en reſte que cinquante, & quand M. Fleury en a compté cinquante-deux, il y comprenoit ſans doute le Martyre de Saint

Genés, & le sermon sur le Trône; une des plus excellentes pieces de l'Antiquité sur l'aumône. On juge, disent nos Historiens, que ses Lettres divertissent plus qu'elles n'instruisent, „ Et „ cela est vrai, pour ce qui regarde „ la science du Dogme, & les ques- „ tions difficiles, à quoi son humilité „ l'a empêché de s'appliquer; mais „ on peut dire qu'elles instruisent in- „ finiment pour l'édification, pour „ les mœurs & pour la science du „ cœur .... Vos Lettres, lui man- „ doit Saint Augustin, répandent la „ bonne odeur de Jesus-Christ dans „ toute sa pureté; vous y brillés com- „ me un fidéle amateur, & un gé- „ néreux défenseur de sa grace.

Nos Auteurs n'osent prononcer en faveur du Cardinal Noris & de M. Holstenius, qui font naître Cassien dans les Gaules; mais ils appuyent autant qu'ils peuvent sur les preuves de ces deux Sçavans, & ne manquent point d'observer que Photius a jugé par la beauté du style de cet Ecrivain, qu'il étoit Romain, c'est-à-dire, né en Occident. Les erreurs, qu'il a ré-

panduës dans ſes conférences, avoient déja fait du bruit, mais elles n'étoient pas encore condamnées; lorſque le Pape Saint Leon le chargea d'écrire ſur l'Incarnation : on a obſervé qu'il y rapporte l'Opinion de Pelage, qui faiſoit conſiſter le ſecours de Dieu dans la Loy ſeule, ſans la condamner ; mais il en avoit parlé comme d'une doctrine profane dans ſa XIII. Conférence, celui de ſes Ecrits où il a le plus erré. Nos Auteurs n'ont oſé, diſent ils, lui attribuer les Actes du Martyre de Saint Victor; parce que la grace, qu'il aimoit, ou qu'il connoiſſoit peu, y eſt aſſez autoriſée. L'expreſſion nous paroît un peu forte pour un auſſi grand homme, qui n'a point été condamné de ſon vivant, & dont l'Egliſe autoriſe au moins le culte.

Nous n'avons aucun monument littéraire, qui porte le nom de Saint Germain d'Auxerre ; mais on ſçait qu'il a eu de ſon tems une grande réputation de doctrine, & qu'il a été regardé comme l'Apôtre de la grace dans la Grande Bretagne. Nos Hiſtoriens croyent pouvoir lui attribuer un

venoit de la Grande Bretagne ;
avoit fait un aſſez long ſéjour ,
y rétablir la paix. Or ceci ne peu
re convenir qu'à Saint Germain
à Saint Loup de Troyes.

Tous les Auteurs contempo
de Saint Hilaire d'Arles ont fort
té ſon érudition, ſon génie, ſo
quence & la beauté de ſon ſtyl
l'on convient encore aujourd'h
ſon panegyrique de Saint Hono
peut-être ce qu'il y a de plus b
ce genre dans l'Antiquité Eccl
que. Baronius s'eſt trompé en
guant cette piece de ce qu'on a
communément *la Vie de Saint*
rat ; comme Friſius a fait, en

on lui en a aussi supposé, qu'il n'a point fait, tel que le Traité de la Vocation des Gentils, qui est de Saint Prosper. Vossius l'a attribué à Saint Hilaire d'Arles, qu'il a confondu avec Hilaire collegue de Saint Prosper. C'est sur ce même fondement, qu'on l'a voulu justifier du soupçon de Semi Pelagianisme, mais le Pere Henschenius l'a fait sur des preuves plus vrayes & plus solides. (*a*)

Saint Eucher fut l'Evêque le plus célébre en science & en pieté, qu'ait eu la *Ville* de Lyon depuis Saint Irenée. *Mamert* Claudien a dit qu'il s'etoit distingué par divers Ouvrages, dont Gennade recommande la lecture, comme nécessaire aux Ecclesiastiques & aux Moines. Erasme prétend qu'on trouve dans sa lettre à Valerien toutes les graces de l'éloquence chrétienne. M. Dupin en parlant de la même lettre, & d'une autre écrite à Saint Hilaire d'Arles, assûre qu'elles sont d'un style très pur & très-élégant : M. Godeau encherit encore sur ces éloges ;

(*a*) Acta ss. 5. May.

mais M. de Tillemont trouve trop d'abondance dans la lettre à Valerien : d'autres estiment que l'Ouvrage le mieux écrit, que nous ayons de Saint Eucher, est l'Histoire du Martyre de Saint Maurice, que le Pere Chiflet a le premier publié dans son *Paulinus Illustratus*. Gennade, Baronius, & Théophile Rainaud ont crû que ce Saint avoit abrégé les Ouvrages de Cassien; parce qu'ils étoient trop diffus, dit le premier; pour les purger des erreurs, qui les défiguroient, disent les deux autres. Pierre Damien parle de cet Abregé, que nous n'avons plus; si ce n'est peut-être l'abregé des Livres de l'Incarnation, dont M. Pithou a eu un manuscrit fort nouveau.

Plusieurs Sçavans des deux derniers siécles ont crû que Vincent de Lerins étoit frere de Saint Loup de Troyes; le silence de Gennade, & quelqu'autres raisons de la même force font juger à nos Auteurs qu'ils se sont trompés. Après un Extrait fort abregé, mais très-exact, du fameux Mémoire de cet Ecrivain contre les nouveautez profanes des Hérétiques, ils réfutent en

peu de mots & avec ſuccès Voſſius & les autres, qui ont prétendu que Vincent avoit été Semi-Pelagien, & avoit écrit ſon Mémoire contre Saint Auguſtin. En effet toutes les preuves de ces Critiques ſe réduiſent à quelques ſoupçons. On ſçait d'ailleurs que Pierre Pithou avoüa un jour au Pere Sirmond, que rien n'avoit plus contribué à lui faire abjurer le Calviniſme, que la lecture des Peres de l'Egliſe, & entr'autres le Livre tout d'or, ce ſont ſes termes, de Vincent de Lerins. Enfin depuis que Baronius a mis ſon nom dans le Martyrologe Romain, on célébre tous les ans ſa fête à Lerins. M. Anthelmi le fait Auteur du Symbole *Quicunque.* D'autres aſſûrent que les objections réfutées par Saint Proſper ...t de lui; Caſimir Oudin a auſſi pré...du que le fameux Ecrit intitulé *Prædestinatus*, tiré de l'obſcurité, par le ...e Sirmond, eſt l'Ouvrage de Vin...t de Lerins; mais ce qu'il y a de ...ulier, c'eſt que la plûpart de ſes ...ves ſont priſes du Semi-Pelagia...e de l'Auteur, qui cependant y ...n termes formels: „ Qui eſt ce qui

„ ignore qu'Augustin a toujours passé
„ pour un Auteur Orthodoxe, & qu'-
„ il a combattu tous les Hérétiques,
„ tant par ses Ecrits, que par ses Con-
„ férences.

Si Cassien, Fauste de Riez, Valerien de Cémele & tant d'autres, malgré la tache de Semi-Pelagianisme, dont leurs Ecrits sont infectés, ont reçu les honneurs des Saints, & si on ne peut les regarder, selon nos Auteurs, comme Hérétiques, parce qu'ils sont morts avant le II. Concile d'Orange, qui a condamné leurs erreurs, nous ne voyons pas trop pourquoi ils traitent si mal le jeune *Arnobe*, qui s'est trouvé précisément dans le même cas, jusqu'à dire que les Gaules ne peuvent pas tirer un grand honneur d'avoir produit un tel Ecrivain; & cela en même tems qu'ils conviennent qu'il a été en grande estime auprès de quelques Evêques de son tems, deux desquels l'engagerent à écrire sur les Pseaumes?

Ils réfutent assez bien ceux, qui ont fait *Saint Prosper* Archevêque de Rhége en Emilie, ou Evêque de Riez en Provence: ils prétendent contre le P,

Sirmond, qu'il ne porta jamais le surnom de *Tyro*, opinion, disent-ils, uniquement fondée sur l'erreur, qui a fait confondre ce Saint avec *Prosper Tyro*, ou *Tyro Prosper*, qu'on ne sçait pas sûrement avoir existé dans le cinquiéme siécle, & que le vénérable Bede, qui en a parlé le premier, prétend être l'Auteur du Poëme d'un Mari à sa Femme, qu'on a long-tems attribué à notre Saint Prosper. Il paroît donc constant, selon nos Historiens, que ce Saint étoit purement Laïc, aussi bien qu'Hilaire son collegue dans la guerre, qu'il déclara aux Semi-Pelagiens. „ Et l'on vit encore, ajoûtent-
„ ils, en cette occasion, selon la belle
„ remarque du Pere Garnier Jésuite,
„ éclater la conduite admirable de
„ Dieu, qui se plaît à confondre les
„ plus forts, par ce qu'il y a de plus
„ vil & de plus méprisable dans le
„ monde, en se servant de simples
„ Laïcs, pour les opposer d'abord
„ aux Semi-Pelagiens de Marseille.

Les seuls articles de *Saint Salone* Evêque de Geneve, & fils de Saint Eucher de Lyon, de *Mamert Clau-*

dien, Prêtre de l'Eglise de Vienne, de *Salvien* Prêtre de l'Eglise de Marseille, de *Saint Sidoine Apollinaire* Evêque de Clermont en Auvergne, & de *Fauste de Riez*, demanderoient un Extrait, vû la quantité de remarques curieuses, & de discussions sçavantes, qu'on y trouve. Tout le monde ne sçait peut-être pas que l'on trouve dans le premier Livre du Traité *de l'état & de la substance de l'ame*, de Mamert Claudien, la plûpart des principes, dont s'est servi M. Descartes pour établir son nouveau systême : „ Cela s'est „ fait, disent nos Auteurs, ou parce „ que l'un & l'autre ayant l'esprit juste „ & géometre, & ayant suivi les mê„ mes routes, ils ont rencontré les „ mêmes principes : ou pour parler „ plus naturellement, parce que M. „ Descartes avoit fait une lecture par„ ticuliere de l'Ouvrage de Claudien,„ Quant à Salvien, nous en avons parlé fort au long, il n'y a pas long-tems à l'occasion d'une fort belle traduction de ses Oeuvres, que le Pere de Mareüil Jésuite a donnée depuis peu au Public.

Il y a peu d'Ecrivains, qui soyent plus souvent cités dans cette Histoire,

& dans toutes celles,qu'on a faites des Auteurs Ecclésiastiques, que Gennade;mais il n'est guére redevable de cette sorte de célébrité qu'à son Catalogue des Hommes Illustres, qu'on a toujours regardé comme la suite de celui de Saint Jerôme sur le même sujet,&auquel on le joint pour l'ordinaire, de sorte qu'il se trouve dans toutes les éditions des Oeuvres de ce Pere.
„ Erasme, disent nos Auteurs, qui „ n'estimoit proprement, que les Ou„ vrages d'esprit & d'éloquence, ne „ fait cas de celui de Gennade, que „ pour ce qu'il contient d'Historique. „ Il est vrai qu'il écrit sans art, & „ avec beaucoup de simplicité; mais „ c'est ce qui doit contribuer à le ren„ dre estimable. L'Auteur nous y a „ conservé quantité de traits histori„ ques touchant les Ecrivains, dont „ il parle, que nous chercherions inu„ tilement ailleurs. Il nous donne aussi „ la connoissance de grand nombre „ d'écrits qui ne subsistent plus au„ jourd'hui, & que nous ne connoî„ trions point sans son travail.

Ils apportent ensuite les raisons,qu'on

de lui attribuer un Traité des Dog-
mes Ecclésiastiques, qui a porté long-
tems le nom de Saint Augustin, & qui
est dans l'appendice au VIII. tome des
Oeuvres de ce Saint Docteur, quoi
qu'il soit visible qu'on y trouve des
sentimens opposés aux siens sur la gra-
ce & le libre arbitre : d'ailleurs les Sça-
vans y remarquent plus d'érudition
que de jugement, qu'on y avance des
sentimens erronés, qu'on y débite
de simples opinions comme des Dog-
mes de foy, & qu'on y condamne des
sentimens Catholiques. En général les
sentimens ont été assez partagés sur ce
Ecrivain. Vossius prétend qu'on n'
pas d'assez fortes preuves pour l'accu-
ser de Semi Pelagianisme, & le Pap
Adrien I. le mettoit au nombre de
plus Saints personnages. D'autre par
Bellarmin & plusieurs autres ne l'ont
pas crû exempt d'erreur sur la Foy,
& nos Historiens entreprennent de
prouver qu'il seroit bien difficile de l'en
justifier entierement : les preuves, sur
quoi ils se fondent, nous paroissent ass
fortes.

Enfin de cent vingt-deux Ecrivai

ui ont chacun leur article à part dans
e volume sans comter les Anonimes, il
en a peu, dont nos Auteurs ne nous
pprennent quelque chose de nouveau;
t il y en a même plusieurs, qu'ils ont
resque entierement tirez de l'oubli,
ù ils ne méritoient pas de rester.

ARTICLE XXX.

BIBLIOTHECA BENEDICTINO-Cassinensis &c. C'est-à-dire, *la Bibliotheque des Ecrivains de la Congrégation du Mont Cassin & de Sainte Justine, depuis son institution jusqu'à present, par le R. P. Dom Marien Armellini Abbé de S. Pierre d'Assise, divisée en deux parties avec quelques additions; volume* in-folio *la premiere partie* 1731 *de l'Impression de Felicien & Philippe Campitelli freres; la seconde,* 1732 *de l'impression d'André Spariglia.*

CE fut au commencement du XV siecle, que se forma cette Congrégation. L'Abbaye de Sainte Justine de Padouë en fut comme le ber-

ceau, & sa réforme fut l'ouvrage d'un noble Vénitien, nommé Louis *Barbo.* La Regle de S. Benoît s'étoit extrêmement rélâchée dans cette maison, & on y avoit introduit les Olivetains, qui n'y demeurerent pas long-tems. Louis Barbo en ayant été fait Abbé Commandataire, son premier soin fut d'y faire revivre l'esprit de Saint Benoît : quelques autres Abbés, touchés de son exemple, se joignirent à lui, les Souverains Pontifes & plusieurs Princes d'Italie seconderent leur pieux dessein ; la nouvelle Congrégation devint en peu de tems très-florissante, & fut dès sa naissance féconde en Grands Hommes. Martin V. lui donna l'ancienne Abbaye de Saint Paul près de Rome, avec la célébre Basilique, qui y est jointe ; en 1505. le Cardinal de Medicis, depuis Pape sous le nom de Leon X. & Gonzalve de Cordoüe, surnommé le grand Capitaine, la mirent en possession du Mont-Cassin, dont elle ajoûta le nom à celui de Sainte Justine, qu'elle avoit pris d'abord ; & l'année suivante elle s'accrût considérablement par la réünion de tous les

Monasteres des Bénédictins de Sicile.

Reprendre l'esprit primitif de Saint Benoît, ce n'étoit pas seulement travailler dans la retraite à sa propre sanctification ; mais encore rendre à son Ordre tout l'éclat, qu'il avoit eu du côté des Sciences, dont on peut dire qu'il fut pendant plusieurs siécles en quelque façon l'unique dépositaire en Occident, & ce volume est une bonne preuve qu'en cela, comme dans tout le reste la nouvelle Congrégation n'a point dégénéré. On y trouve des Théologiens, des Canonistes, des Interprêtes de l'Ecriture, des Historiens, des Mathématiciens, des Philosophes, des Orateurs, des Poëtes : en un mot des Sçavans en tout genre.

Pour ce qui est de la méthode, que l'Auteur y a suivie, il s'est assez conformé à ceux, qui l'ont précédé dans cette espece de travail ; si ce n'est qu'il s'étend beaucoup plus sur les jugemens qu'on a portés des Ecrivains, dont il parle, & sur les éloges, qu'on leur a donnés, jusqu'à rapporter assez souvent leurs Epitaphes, & des Vers faits

en leur honneur. D'ailleurs il ne se contente pas de rendre compte de leurs Ouvrages imprimés, il y ajoûte encore les manuscrits, qu'ils ont laissés; mais quelques diligences, qu'il ait faites pour les découvrir, il croit pouvoir dire avec Gerard Vossius; (*a*) „ Il
„ y a bien d'autres Ecrivains dans les
„ Bibliotheques, qui s'y défendent
„ mal des Vers, & qui auront écha-
„ pé à mes recherches; mais si Varron
„ a eu raison de dire qu'on n'avoit ja-
„ mais fait un procès aux Moisson-
„ neurs, pour avoir laissé aux Gla-
„ neurs quelques épis à ramasser, on
„ ne doit point me sçavoir mauvais
„ gré de mes omissions: un seul hom-
„ me ne peut pas foüiller dans tous les
„ coins & les recoins de toutes les Bi-
„ bliotheques.

Notre Auteur paroît un peu moins rassûré sur le reproche, qu'on pouroit, dit-il, lui faire, d'avoir donné place dans sa Bibliotheque à des Ecrivains, dont les productions sont très-peu de chose: il tâche neanmoins d'é-

(*a*) Præfat. 1. Tom. Liv. 1. de scriptoribus Latinis.

carter ce blâme par l'exemple de ceux, qui lui ont servi de modele. Il ajoûte qu'il est rare que ces pieces fugitives, si peu importantes par elles mêmes, ne contiennent quelque fait, qu'on est bien aise de sçavoir, & il en appelle au jugement de Varron, de Quintilien; & d'Ausone dont le premier dit (*a*) qu'il n'y a point de si bonne moisson, où il n'y ait quelque méchant épi, ni de mauvaise, où il ne s'en trouve quelques bons. Les deux autres (*b*) prétendent qu'il vaut mieux que dans de semblables collections il y ait du trop, que du trop peu, & qu'on en est quitte pour passer ce qu'on juge superflu. Nous estimons néanmoins qu'en cela même il y a des bornes, qu'il ne faut point passer; & Dom Marien Armellini nous cite des exemples, que nous ne jugeons nullement capables de justifier ceux, qui les imiteroient.

Du reste il fait profession de ne jamais prendre parti pour ou contre ses

(*a*) In lege Mæniâ.

(*b*) Quintil. Inst. Orat. l. 6. c. 2. Aus. in Cont.

Auteurs, & ordinairement il tient
role. Ainsi on ne verra point ici,
l'on verra peu d'Apologies & de D
ssertations critiques, & cela ne g
rien. Cette démangeaison de voul
justifier tous ceux de son Ordre,
de sa Nation, sera toujours un écu
pour les Historiens partiaux; mai
faudroit être de bien mauvaise hume
pour trouver à redire, qu'en *fais*
connoître les Auteurs, comme *A*
teurs, on dise ce qu'on sçait de le
bonnes qualitez personnelles, de le
vertus, de leurs emplois; en un n
qu'on les réprésente tels qu'ils ont
avec la précision que demande ce g
re d'Ouvrage. Cette connoiss
ce n'est pas inutile à celle de le
Ecrits.

Nous insistons d'autant plus vol
tiers sur ce point, que le Sçavant
nédictin a porté fort loin la précauti

Mémoires,& qu'autant qu'il a pû,il
ſt borné à ceux,qui leur ont été don-
s par d'autres que par leurs Confre-
es. En ſecond lieu, pour avoir la li-
berté de s'étendre un peu ſur ceux,qui
ſe ſont diſtingués par leur Sainteté,ou
qui ont été élevés à des dignitez émi-
nentes, ou qui ont établi la Réfor-
me dans quelque Monaſtere, il en a
donné l'Hiſtoire à part. Il en a uſé de
même à l'égard de ceux, qui, quoiqu'-
en réputation de ſçavoir, n'ont rien
laiſſé par écrit, ou ont fait des Ou-
vrages, qui ſe ſont perdus. Il ſeroit à
ſouhaiter qu'un Livre fait avec tant de
ſoin eût été mieux exécuté par l'Im-
primeur, & que l'Auteur même y eût
évité un peu de confuſion, que plu-
ſieurs ſupplémens y ont répandu.

Nous voudrions bien pouvoir en-
trer dans quelque détail, au moins
par rapport aux principaux Ecrivains,
qui compoſent cette Bibliotheque,
mais cela nous meneroit trop loin, &
d'ailleurs il n'eſt pas aiſé de faire ce
choix. Nous nous bornerons donc à
quelques obſervations, qui pourront
ſuffire pour donner une idée de l'Ou-

vrage. Tout le monde connoît le Bullaire Romain ; c'est l'Ouvrage d'une seule famille: Laertio *Cherubini* le commença, Dom Angelo-Maria Cherubini, Moine du Mont-Cassin, un de ses fils, l'a achevé, & Flavio Cherubini, son autre fils, en a fait l'abregé.

Nous remarquerons aussi qu'un très-grand nombre des Sçavans, dont il est ici parlé, sans être Poëte de profession, ont fait un nombre prodigieux de Vers, presque tous sur des sujets de pieté. Notre Auteur a voulu enrichir son Livre de quelques uns, & de quelqu'autres faits en leur honneur; mais ils ne prouvent pas toujours qu'ils ayent entendu la bonne Poësie. Il en faut excepter quelques uns, qui paroissent s'y être un peu plus appliqués, & il nous paroît qu'on peut mettre de ce nombre Dom Angelo *Grilli* & Dom Angelo *de Foggiis*, plus connu sous le nom d'*Angelo de Castro*. Le premier étoit en commerce avec le Tasse, le Guarini, le Cavalier Marin & le Pape Urbain VIII. Il fut un des Fondateurs & Président de l'Academie des Humoristes à Rome, & ce fut par son crédit

e par ses bons offices, que le Tasse sor-
t de la prison, où le Duc Alphonse de
errare l'avoit fait enfermer, sous pré-
exte, dit notre Auteur, qu'il étoit
ombé en démence.

Un des plus grands Hommes qu'ait
roduit la Congrégation du Mont-
Cassin, a été sans doute Dom Angelo
le Nuce Archevêque de Rossano : ce
Prélat nous a laissé d'illustres monu-
mens de son érudition dans les ma-
tieres Ecclesiastiques, & a beaucoup
travaillé en faveur de son Ordre. Nous
avons de lui des Notes sur la Chro-
nique du Mont-Cassin, dont il fut
Abbé, commencée par le Cardinal
Leon, & continuée par Pierre Diacre.
Mais Son zele pour la gloire de son
Ordre l'engagea dans une dispute con-
tre le Pere Serry Dominiquain, où
nous croyons que les deux tenans en-
tendoient assez mal leurs intérêts.

Comme il eut avancé un jour dans
une assemblée de beaux Esprits, qui
se tenoit chez la Reine Cristine de
Suede, que Saint Thomas d'Aquin,
avant que d'entrer dans l'Ordre de
Saint Dominique, avoit fait profes-

sion dans celui de Saint Benoît, cette proposition parut à toute l'assistance un vrai paradoxe, ce qui l'engagea à mettre la main à la plume pour la prouver. Il composa donc sur cela une Dissertation, à laquelle le Pere Serry répondit avec toute la vivacité, dont on sçait qu'il étoit capable. Or il nous semble que c'étoit prendre le change de part & d'autre. Car si le fait étoit vrai, ç'eût été sans doute aux Dominiquains à le soûtenir, & aux Bénédictins à souhaiter qu'on l'ignorât, puisqu'apparemment le Docteur Angelique n'eût passé d'un Ordre dans un autre, que par la préférence qu'il donnoit à celui-ci sur celui-là.

Pour nous, nous déclarons que nous serions fort charmés que Dom Constantin Cajétano eût pû venir à bout de prouver que Saint Ignace avoit été Oblat & Convers Benédictin, & que nous l'avons vû avec plaisir dans le Ménologe de cet Ordre composé par Dom Gabriel Bucelin; qu'il n'auroit été nullement nécessaire que Dom Constantin nous appliquât par maniere de reproches ces belles paroles du

Prophete

rophete Isaïe. (*a*) *Attendite ad pe-ram, undè excisi estis, & ad caver-am laci, de quâ præcisi estis. Atten-ite ad Abraham (S. Benedictum) pa-em vestrum, & ad Sacram (Ordi-em Benedictinum) quæ peperit vos.* Car ourquoi n'aurions nous pas profité 'une si belle occasion d'enter notre ompagnie moderne sur l'Ordre le lus ancien de l'Occident, & dont on eut dire que l'antiquité est le moin-re de ses avantages ? Une si belle ource, mille ans d'antiquité de plus, & tant d'illustres Confreres, tant de Saints, de Papes, de Cardinaux, d'E-vêques, de Docteurs de l'Eglise ne ont pas un honneur à négliger, mais ous sommes assez sinceres, pour con-venir que cela n'est pas fondé.

Pour revenir à l'illustre Archevêque de Rossano, ce Prélat a beaucoup plus utilement employé ses veilles à défen-dre la censure, que l'on avoit faite à Rome de l'édition de Saint Leon par le Pere Quesnel. Le docte *Magliabecchi* Bibliothécaire du feu Grand Duc de

(*a*) Ch. 51. n. 1. 2.

Toscane, a fait un grand éloge de cet Ecrit. La plûpart de ses autres Ouvrages ont eu pour panegyristes les plus Sçavans Hommes de son siécle. M. *Crescimbeni* nous a donné l'Histoire de sa vie parmi celles des Académiciens *de gli Arcadi*, & M. *Muratori* a parlé de lui comme d'un Auteur des plus distingués de son tems.

Quoique le Pere Anselme *Banduri* ne soit pas de la Congrégation du Mont-Cassin, les démarches qu'il a faites pour y être incorporé, & son nom inscrit parmi les Profés du Monastere de Saint Laurent d'Averse, ont paru à notre Historien des titres suffisans pour lui donner place dans son Catalogue; mais il est si connu en France, que nous nous contenterons d'aplaudir au refus, qu'a fait la Congrégation de Meleda de le céder à l'empressement de celle du Mont-Cassin pour l'adopter, & au bonheur qu'a la France de le posseder.

Deux Flamands, l'un de Douay, nommé Dom *Arnold Wion*, & l'autre, du Pays de Liége, connu sous le nom de Dom *Arsene*, ont fait beau-

coup d'honneur à la Congrégation du Mont-Cassin. Celui-ci s'étant trouvé avec quelqu'autres Gentilshommes de son Pays au Concile de Constance, y gagna les bonnes graces de plusieurs Prélats & sur-tout du Cardinal *Cundelmieri*, qu'il suivit à Rome après la conclusion du Concile ; mais il ne profita de sa faveur que pour obtenir l'habit de Saint Benoît. Deux ans après son protecteur étant devenu Pape sous le nom d'Eugene IV. le fit son Camerier, & s'en servit dans plusieurs négociations. Il fut Abbé de S. Paul près de Rome, & de Sainte Marie de Florence, & deux fois Général de la Congrégation. Nicolas IV. & Calixte III. l'employerent aussi dans des affaires importantes, & notre Auteur remarque à ce sujet que Saint Grégoire le Grand avoit eu aussi des Cameriers Bénédictins, & que lorsqu'il institua ces Officiers dans un Concile assemblé à Rome la sixiéme année de son Pontificat, il ordonna qu'ils fussent toujours ou Clercs ou Moines. Nous n'avons de Dom Arsene qu'une Lettre au Cardinal de *Turre-cremata*,

qu'il lui écrivit pour l'engager à commenter la Régle de S. Benoît, & qui se trouve à la tête du Commentaire, que ce Cardinal fit à sa priere. D. Marien observe que c'est à tort, que quelques-uns ont attribué la Lettre à un *Dom Arsene de Florence*, & le Commentaire au Cardinal Dominique *Capranica*.

Quant à Dom Arnold Wion, sa Congrégation a eu peu d'Ecrivains plus laborieux, & plus jaloux de sa gloire. Nous n'avons pourtant que trois Ouvrages imprimés sous son nom ; le plus considérable est intitulé *Lignum Vitæ*, *&c.* C'est-à-dire, *l'Arbre de Vie, l'ornement & la gloire de l'Eglise.* c'est un volume *in quarto*, où il a recueilli tout ce qui a illustré l'Ordre de Saint Benoît, & les services qu'il a rendus à l'Eglise : il y a joint une Dissertation adressée à Philippes II. Roy d'Espagne, où il entreprend de prouver que Saint Benoît étoit de l'ancienne famille Romaine *Anicia*, & que la Maison d'Autriche est sortie de la même famille. Nous avons bien de la peine à croire que cette origine soit mieux prouvée que celle, que lui

ie M. de Maupertuis, (*a*) en la
it descendre de Charlemagne par
naison de Lorraine.

es Ouvrages manuscrits, qui sont
s du Bénédictin Flamand, sont en
grand nombre, & plus considé-
s que ses imprimés. Mais la plû-
ne sont pas finis. Possevin par-
le sa Chronique universelle, dit
y a dans cet Ouvrage bien des
es à examiner pour les Censeurs
ome; il ajoûte que dans une lettre,
l'Auteur lui écrivit au sujet d'une
onologie des Septante, qu'il avoit
pris d'accorder avec la Vulgate,
manda qu'il en étoit venu à bout
it par le secours du Ciel, que par
opres lumieres. On ne peut dou-
ie ce Religieux n'ait eu beaucoup
dition; mais il paroît qu'il avoit
le lecture que de critique, & qu'il
ssa un peu trop emporter par ce
de la gloire de son Ordre, qui a
i source de tant d'exagérations,
l'effet est le plus ordinaire d'ôter
crédit à leurs Auteurs.

Elèmens Historiques.

C'eſt néanmoins par cet endroit qu'il a mérité les magnifiques éloges, qu'a fait de lui D. Conſtantin Cajétano ſon confrere, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſon ſçavoir & par ſes emplois ; mais qui, pour avoir voulu tout réduire à ſon Ordre, dont il s'intituloit le vengeur, (*a*) & qui n'a nullement beſoin d'ornemens équivoques, ou étrangers, a perdu tout crédit parmi les perſonnes déſintéreſſées. Nous ne voudrions pourtant pas ſouſcrire, au portrait, qu'en a fait Vittorio Roſſi; mais pour le reproche, dont nous venons de parler, la plûpart de ſes Ouvrages prouvent qu'il étoit fondé.

Le nombre de ces Ouvrages, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, eſt preſque incroyable, dit notre Auteur, qui ne diſconvient point qu'on y voudroit ſouvent voir plus d'exactitude. Ceux qui ont fait plus de bruit dans le monde Littéraire, ſont ceux qu'il a compoſés pour prouver que Jean *Gerſen*, (*b*) Abbé de Verceil, eſt l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

(*a*) Vindex Benedictinus.
(*b*) Ou Geſſen.

Le Pere Rosweide Jésuite écrivit contre lui en faveur de *Thomas à Kempis*, & il répliqua par deux Dissertations, qui partagerent de telle sorte les Sçavans, que la plus grande partie demeura néanmoins du côté de Rosweide. Nous avons entre les mains l'original d'une lettre du Cardinal Bellarmin, lequel ayant attribué dans son Histoire des Ecrivains Ecclésiastiques le Livre, dont il s'agit, au Chancelier Gerson, se retracte, convaincu, dit-il, par les raisons du Pere Rosweide, qu'il est de Thomas à Kempis.

Le vengeur Benedictin n'a pas eu moins de zele pour assûrer à son Ordre le Pape Saint Grégoire, Saint Ildefonse de Tolede, & Saint Isidore de Seville, dont il a publié l'Histoire sous le titre de *Vie & actions des trois grandes lumieres de l'Ordre de Saint Benoît*, & il y a ajoûté quelques opuscules du dernier, qui n'avoient point encore vû le jour. Nous avons dit qu'il n'a non plus rien épargné pour enrichir le Catalogue des Saints Bénédictins, du Fondateur de la Compagnie de Jesus; mais comme s'il avoit prévû qu'on n'en

croiroit rien, il en a du moins voulu avoir la dépoüille, & il s'est mis l'esprit à la torture pour persuader le Public, que le Livre des Exercices Spirituels, qui a fait tant d'honneur au Saint Patriarche, est tiré en bonne partie d'un ouvrage de D. Garcias Cisneros intitulé *Exercitatorium vitæ spiritualis* & que ce sont trois Bénédictins du Mont-Cassin, qui l'ont dirigé dans la composition de ses Constitutions. Il n'y a pas jusqu'à son nom, qu'il lui dispute, en soûtenant qu'il ne s'appelloit point Ignace, mais Ennecon, qui est le nom d'un St. Bénédictin. Et c'est selon lui, la premiere des grandes obligations, qu'il avoit à l'Ordre de Saint Benoît.

Parmi les Sçavans de la Congrégation du Mont-Cassin, qui ont travaillé sur l'Ecriture, nul ne s'est plus distingué que l'Evêque de Foligno, Dom Isidore *Clario*, lequel s'est acquis une si grande réputation au Concile de Trente, & fut en effet un des plus habiles hommes de son tems, dans la connoissance des Saints Livres, & des Langues Sçavantes. Il avoit corrigé la Bible sur l'Hébreu, pour l'ancien Tes-

ment, & sur le Grec pour le Nouveau, & y avoit ajoûté des Scholies ; cet Ouvrage fut condamné à Rome, mais comme la censure ne portoit que sur les Scholies, le prologue & les prolegomenes, qui furent retranchés dans la seconde édition de Venise retouchée par l'Auteur, la Bible fut approuvée par le Concile de Trente.

Quelques-uns ont aussi reproché à l'Evêque de Foligno d'avoir tiré une bonne partie de ses Scholies de Sebastien *Munster*, sans le citer ; mais notre Auteur le disculpe. 1°. En disant après Dom Calmet, qu'on ne peut avec justice le traiter de plagiaire ; puisqu'il déclare en termes formels qu'il a puisé presque toutes ses Scholies dans les Ecrits de plusieurs Sçavans ; & que s'il n'a point nommé Munster en particulier, c'est qu'il ne convenoit pas à un Auteur Catholique de s'appuyer de l'autorité d'un Hérétique récemment condamné par l'Eglise. 2°. Que tout ce qu'il a emprunté de Munster, il l'a corrigé avec soin, & mis dans un meilleur ordre. Enfin M. Simon, qui l'a moins ménagé qu'aucun autre, nous

apprend qu'à la tête d'un Exemplaire de sa Bible de la premiere édition, lequel est à la Bibliotheque du Roy Très-Chrétien, on lit ces mots. *Ego Fr. Joan. Bapt. Ansaldus Lector Dominicus de commissione R. P. Inquisitoris Astensis vidi hanc Bibliam in omnibus locis suspectis, & à supremo Senatu supremæ Inquisitionis taxatis, & eam nequaquam depravatam inveni, præterquam in ultimo scholio super Zachariam, & eam emendavi.* M. Simon convient même que cette Scholie, qu'il raporte, n'auroit souffert aucune difficulté, si l'on n'avoit craint que les Herétiques n'en abusassent.

L'article le plus curieux de cette Bibliotheque est celui qui regarde le fameux Théophile *Folengi*, & nous avoüerons avec notre franchise ordinaire, notre étonnement sur les loüanges excessives, que nous y voyons prodiguées à cet Ecrivain. Notre Auteur n'auroit-il pas dû craindre qu'elles fissent un mauvais effet par rapport aux autres, qu'on seroit moins à portée de connoître par soi-même. » Folengi, » dit-il, né avec un esprit vif & pro-

» pre à toutes les Sciences, les acquit
» toutes avec une facilité surprenan-
» te, & les posséda dans une très-
» grande perfection. Son génie do-
» minant le portoit à la Poësie, & il
» fit plusieurs Poëmes Italiens, qui fu-
» rent regardés *comme les perles de son
» siécle* ». La Poësie Latine commen-
çant à refleurir en Italie, il fit un Poë-
me Epique Latin, où il se flatta d'a-
voir surpassé Virgile son compatriote.
Il en parla sur ce ton là à l'Evêque de
Mantouë, qui l'ayant lû, ne lui dit que
ces deux mots. *Æquasti, non superasti*:
C'étoit déja beaucoup que l'égalité
avec le Prince de la Poësie Latine, mais
elle ne contenta pas le Moine Béné-
dictin, il l'attribua au préjugé du Prélat
en faveur des Anciens.

Namque vetusta nocet,
Laus nobis, sæpe Modernis,

dit-il dans un autre Ouvrage. Il re-
vient ailleurs sur la prétenduë iniquité
du jugement, qui l'avoit condamné,
& ses Vers prouvent que son Evêque
lui avoit encore fait trop de grace. Ce-

pendant il jetta de dépit son Poëme dans le feu, & le refit en Vers, qui n'étoient qu'un tissu de mots Latins & d'expressions Italiennes & Lombardes latinisées. (*a*) Il intitula ce salmigondis poëtique, *la Maccaronea*, faisant allusion à une sorte de pâte, qu'on appelle en Italien *Maccaroni*, & qui est une composition de farine, d'œufs & de fromage; d'où est venu le terme de Vers Maccaroniques, qu'on a voulu imiter en France; mais avec peu de succès. On ne doute pas même qu'ils n'ayent servi de prototype à Rabelais. Toutefois Folengi faisant réflexion que ce style burlesque, & les indécences de son Poëme ne convenoient pas à la gravité de sa profession, il publia son Poëme sous le nom de *Merlin Cocai*, (*b*) sous lequel il est lui-même plus connu que sous le sien propre.

Sino al Catai
Splende il sepolcro di Merlin Cocai.

» Cet Ouvrage, dit notre Histo-

(*a*) Voyez nos Mémoires. Jan. 1734. Art. VI.

(*b*) Cocai est un Village du Brescian.

» rien, est très sçavant, fut reçû avec
» un applaudissement universel, &
» a assûré l'immortalité à son Auteur
» . . . C'est avec justice, que l'inven-
» teur de ce nouveau style est encore
» aujourd'hui regardé comme le Phé-
» nix des Esprits, pour avoir égalé la
» gloire des Anciens, & ôté aux Mo-
» dernes jusqu'à l'espérance de le sur-
» passer ». Il est pourtant vrai que sa Congrégation n'en a pas ainsi jugé d'abord, & les dix années, que Folengi a passées en Sicile, ont bien l'air d'avoir été pour lui un éxil; mais il y trouva dans le Vice-Roi Ferrant de Gonzague un protecteur déclaré, & quelques beaux Esprits ayant donné le ton aux autres sur ce qu'on devoit penser de Merlin Cocai, ce qu'il y avoit de plus respectable dans la Congrégation du Mont-Cassin passa tout d'un coup de l'indignation à l'admiration.

Folengi de retour en Italie fit plusieurs Poësies plus sérieuses, & entr'autres un Poëme *de partu Virginis*, qui fût fort estimé. Ce sont néanmoins ses Vers Maccaroniques, dont on prétend qu'il se repentit, qui l'ont rendu fa-

meux. On lui érigea à Sainte-Croix de Campesio, où il mourut, un tombeau superbe avec des inscriptions magnifiques, où on lisoit ce distique parodié de l'Epitaphe de Virgile.

Mantua me genuit, Veneti tenuere, tenet nunc,
Campesium, cecini ludicra, *Sacra*, sales.

Ce tombeau devenu célébre par le concours des Curieux, fût dans la suite réparé par l'Abbé Angelo Grilli, qui a encore encheri sur les loüanges, qu'on avoit données d'abord à Folengi, où il ne craint pas même de lui donner le sur-nom de Merlin, & qu'il a terminées par ces deux Vers de sa façon.

Græcia quid latio vix unum obtendis Homerum?
Una duos numerat Mantua Mæonidas.

En un mot aucun des plus Grands Hommes en tout genre, qu'a produit la Congrégation du Mont-Cassin n'a

reçû de si magnifiques éloges, qu'un homme, dont elle auroit peut-être aussi bien fait d'ensevelir le nom, ou du moins les Vers Maccaroniques dans un éternel oubli.

ARTICLE XXXI.

LETTRE D'UN THEOLOGIEN à un autre Théologien sur le Mystere de la Trinité, &c. 3. volumes in-12. imprimés en divers endroits de Hollande depuis 1729. jusqu'en 1731.

LE Mystere de la Très-Sainte Trinité est un objet de croyance si incompréhensible, si élevé au-dessus des lumieres de la raison, si éloigné de toutes nos idées, que tout ce qu'il y a d'esprits raisonnables dans le monde conviennent depuis long-tems qu'on ne peut le croire que par la foy, & que c'est une folie que de vouloir l'approfondir, & l'expliquer par la raison. Cela n'a pas empêché plusieurs esprits téméraires & présomptueux d'oser entreprendre en divers tems de pénétrer

ce Sanctuaire impénétrable & d'expliquer ce qui est inexplicable. Ce n'est point ici le lieu d'en faire l'énumération, & il suffit de dire qu'ils se sont tous brisés contre cet écueil du raisonnement humain, qu'ils ont tous attiré sur leurs têtes les anathêmes de l'Eglise, & que les vrais fidéles instruits par leur exemple doivent se contenter d'adorer le Mystere dans le silence avec une aveugle soumission à l'autorité de Dieu qui nous l'a révelé.

Cependant comme les diverses subtilités des Hérétiques ont obligé l'Eglise à s'expliquer plus en détail, toujours inspirée par l'Esprit Saint & guidée par la révélation, au simple dogme de trois personnes en un seul Dieu, elle en a ajoûté quelques autres qui le developpent, comme la génération du Fils, & la procession du S. Esprit; elle ne défend pas même aux Théologiens d'emploïer pour exposer ces dogmes quelques expressions, qui leur semblent propres à rapprocher autant qu'il est possible ce Mystere de nos idées; il est vrai qu'on peut dire que les Théologiens n'ont

pas fait juſqu'ici beaucoup de progrès en cette matiere, & qu'ils n'en feront apparemment pas beaucoup plus dans la ſuite; il eſt encore vrai qu'ils ne ſont pas tous d'accord ſur certaines expreſſions; mais qu'importe à l'Egliſe que les Scotiſtes & les Nominaux ſe querellent ſur des mots qu'ils n'entendent pas bien ni les uns, ni les autres, pourvû qu'ils ne s'écartent jamais du dogme établi? Une mere complaiſante peut permettre à ſes enfans d'innocentes conteſtations qui ſervent à aiguiſer leur eſprit, pourvû qu'*elle* ſçache les réprimer dans le moment qu'ils s'écartent du devoir. C'eſt ce que l'Egliſe fait & a toujours fait en cette matiere comme dans toutes les autres; voilà quel eſt l'état des choſes dans l'Egliſe Catholique par rapport au Myſtere de la Trinité; & comme l'Egliſe ſera toujours fidéle au depôt qui lui eſt confié, toujours le dogme ſubſiſtera dans ſa pureté ſans que l'erreur puiſſe jamais y donner la moindre atteinte.

Il n'en eſt pas ainſi de Meſſieurs les Reformés, & l'ouvrage dont

nous allons parler en fait foi. Comme après avoir secoüé le joug de l'authorité infaillible de l'Eglise, ils se sont attribué le droit de chercher eux mêmes dans les divines écritures les fondements de leur croyance, il n'est pas possible qu'ils ne s'égarent dans leurs recherches, qu'ils ne se divisent entre, qu'ils ne varient dans leurs opinions, & qu'ils ne s'évanoüissent dans leurs pensées, suivant l'expression de S. Paul ; & alors quel remede contre l'erreur ? Quel juge parmi eux aura droit de la condamner ? aucun. Venons au fait.

Ce recueïl de petits ouvrages en 3 volumes in-12 commence par une *Lettre d'un Théologien à un autre Théologien sur le Mystere de la Trinité*. Ce Théologien a-t-il quelque chose de nouveau à nous apprendre ? Cela seroit tout a fait curieux. Mais non. C'est de l'Arrianisme, du Sabellianisme, du Socinianisme, si l'on veut, ou pour mieux dire, c'est un assemblage de contradictions toutes pures qu'il appelle un systême. En voici un extrait fidéle.

1°. Outre la divinité qui eſt un être infiniment parfait, unique en nombre, independant, indiviſible, il y a, ſelon M. Paul Mary qui eſt l'Auteur de cette Lettre, Miniſtre du Saint Evangile & Docteur en Philoſophie, deux êtres intelligents finis, auſquels Dieu a donné l'éxiſtence avant la création du monde. 2°. Dieu ajoute-t-il, s'eſt uni à chacun de ces deux Etres intelligents finis d'une maniere très-étroite, & il appelle cette union *Perſonnelle* dans le même ſens que les Orthodoxes appellent *Perſonnelle*, l'union de la nature Divine avec la nature Humaine dans Jeſus-Chriſt. 3°. Il pretend que l'Etre infiniment parfait qui eſt Dieu, & ces deux Etres auſquels Dieu s'eſt uni conſtituent trois perſonnes. Comment cela ? C'eſt qu'il prend la ſignification de *perſonne* pour tout Etre intelligent ſoit uni ſoit non uni à une autre nature. Or la premiere perſonne qui eſt le Pere, c'eſt Dieu conſideré tel qu'il eſt en lui même, non uni à aucune autre nature. La ſeconde perſonne qui eſt le Fils eſt un de ces deux Etres intelligents finis.

auquel Dieu s'est uni, & ainsi de la troisiéme personne qui est le Saint-Esprit. 4°. De-là il resulte, ajoute notre Docteur en Philosophie, que dans la personne du Pere il n'y a qu'une seule nature qui est la Divinité toute pure; au lieu que dans chacune des deux Personnes du Fils & du Saint-Esprit il y a deux natures, sçavoir 1°. La nature Divine qui est unique en nombre & la même dans chacune des trois Personnes, & 2°. Une nature intelligente finie à laquelle la nature Divine est unie pour faire chacune de ces deux Personnes, avec cette difference pourtant que dans la personne du Saint Esprit il n'y a que deux natures, au lieu qu'on pourroit croire que dans la personne du Fils depuis son incarnation il y a trois natures sçavoir la nature Divine, celle de l'Etre intelligent fini ou Angelique, & la nature Humaine; mais on peut croire aussi, dit toujours le même Auteur que dans la personne du Fils, même depuis son incarnation, il n'y a que deux natures, parceque l'Etre intelligent fini a servi d'ame au corps que

le Fils a pris dans son incarnation, & il nous avertit qu'il panche beaucoup pour ce second sentiment. 5°. Ces personnes, continuë-t-il, sont distinguées comme un Etre intelligent est distingué d'un autre Etre intelligent. Elles ne laissent pas d'être un sous un certain égard, entant que chacune des trois est Dieu, & le même Dieu que les deux autres. 6°. La relation qu'il y a entre le Pere & les deux autres personnes est une relation qui a lieu entre la Divinité qui est toute pure dans la personne du Pere, & les deux intelligences finies. Les titres de Fils & de Saint Esprit marquent la relation qu'il y a entre ces deux personnes & celle du Pere, ainsi que les termes de *génération* & de *procession*, & c'est à la nature finie qu'il les faut rapporter. 7°. Le Fils & le Saint Esprit entant que Dieu sont egaux au Pere, puisqu'ils sont le même Dieu que le Pere; mais considérés en qualité de deux intelligences finies, ils sont à cet égard inferieurs au Pere & dépendants du Pere.

Tel est le prétendu systême de M. Paul Maty. L'Arianisme & beaucoup

d'autres erreurs y sautent aux yeux si visiblement que nous ne nous arrêterons pas à le réfuter. Nous allons seulement rendre compte de l'effet que ce nouveau fantôme a produi tdans les Eglises reformées. M. de la Chapelle Pasteur de l'Eglise Wallone de la Haye lui a porté les premiers coups dans un écrit qui est aussi rapporté dans ce recueïl & qui a pour titre *Réfléxions en forme de Lettre au sujet d'un systeme prétendu nouveau sur le Mystere de la Trinité.* L'écrit est vif & bien raisonné. M. de la Chapelle attaque le nouveau systême par tous les endroits defectueux qu'il présente, & ne laisse à l'Auteur aucune defense raisonnable. Mais un Auteur de systême peut-il se resoudre à l'abandonner de bonne foi, & reconnoître qu'un édifice qu'il a bâti avec tant de soin & de complaisance, n'est qu'une illusion, un égarement de son esprit, une chimere? Non; cela n'est pas dans le caractére de l'homme. M. Maty a repondu aux réfléxions de M. de la Chapelle par deux Lettres qui ont pour titre *Essay sur la manie-*

re de traiter la Controverse. Nous ne croïons pas pour cela qu'il ait en effet satisfait aux objections de son adversaire; mais il s'est du moins satisfait lui-même. Il faut pourtant avouer qu'il y a d'excellentes choses dans cet *Essay*, beaucoup d'art, beaucoup de force & d'éloquence, de l'esprit & du style. Nous disons plus, il employe contre M. de la Chapelle un argument victorieux auquel toutes les Eglises reformées ensemble n'ont jamais répondu & ne répondront jamais. C'est celui de la liberté que la réforme donne ou même de la nécessité qu'elle impose à chaque fidéle d'examiner soi même les fondements de sa croyance. C'est là ce qu'on appelle dans l'école *argumentum ad hominem*, & voici à quoi se reduit le raisonnement de M. Maty. Nous posons, dit-il à M. de la Chapelle, pour base fondamentale de la réforme la nécessité de lire l'écriture & de l'examiner pour régler notre foi suivant la pure parole de Dieu. Je l'ai luë, & méditée avec réfléxion, j'ai examiné avec toute l'attention dont je suis capable. J'y

ai trouvé les dogmes essentiels que vous croyez sur la Trinité & je les crois comme vous; mais parceque ces dogmes sont infiniment obscurs, j'ai cherché un moyen de les expliquer sans contredire l'écriture. Je l'ai trouvé ce moyen; c'est le systême que je propose, & il m'est evident qu'il n'est en rien contraire à l'écriture. Vous ne l'approuvez pas, & vous prétendez que je me trompe. A la bonne heure; mais qui est-ce qui nous jugera? Nous ne connoissons vous & moi aucun Tribunal, aucune authorité infaillible. Nous avouons que Calvin lui-même n'étoit pas inspiré. Quel droit avez-vous donc de me censurer & de me condamner?

Tel est en grande partie le fond du raisonnement de M. Maty. Nous n'ignorons pas ce que Messieurs les Réformés ont coûtume de repondre à cet argument qu'on leur a déja fait depuis long-tems; nous sçavons aussi qu'il faut être livré à d'étranges préventions pour se contenter de si mauvaises réponses. Mais ce n'est point ici le lieu de traiter cette controverse.

Ces

Ces premiers écrits sont suivis de plusieurs autres qui finissent le premier volume sous le titre *d'Entretien par lettre entre M. de la Chapelle & M. Maty.* Ce sont des Lettres où ces deux Messieurs se répetent assez souvent l'un à l'autre qu'ils ne s'entendent pas mutuellement, & cela ne nous étonne pas. Car c'est bien assez sur pareille matiere de s'entendre soi même. Ils n'y font d'ailleurs que répéter l'un ses principes, l'autre ses objections, & on n'y apprend rien de nouveau.

Suivent dans un second volume deux autres écrits sçavoir une *Apologie de la conduite de M. Maty* divisée en deux parties, & une autre qui a pour titre: *Doctrine de la Trinité éclaircie, demontrée par l'écriture & defenduë contre les objections de M. de la Chapelle & de quelques autres Théologiens par M. Maty.* Nous ne dirons rien du premier écrit parceque c'est en général une chose assez peu interessante pour la Littérature, que M. Maty ait eû tort ou raison dans sa conduite. Nous nous bornons à croire sur cela que M.

Mary est un honnête homme qui a crû bien faire en publiant son systême sur la Trinité, qu'il n'a même rien fait en cela de con traire aux principes de sa secte, & que c'est dommage qu'il se soit egaré si pitoyablement. Quant au second écrit qui est encore precedé d'une longue *Preface* & d'une *Lettre d'un inconnu*, il est divisé en plusieurs sections dont la premiere consiste en des réfléxions préliminaires qui tendent toutes à prouver qu'il a été en droit & dans l'obligation même ainsi que tout bon Réformé d'examiner de nouveau le dogme de la Trinité; une des principales raisons qu'il en apporte c'est que ce dogme a été conservé par les premiers réformés en son entier, tel qu'il est crû dans l'Eglise Romaine; car il en conclut qu'il faut donc l'examiner de nouveau, & se regarder par rapport à ce dogme là comme les premiers réformés par rapport aux autres dogmes qu'ils ont changé. Mais il y a sur cela deux réponses à lui faire, l'une de la part des Réformés l'autre de la part des Catholiques.

Car les Réformés lui diront que ce n'est pas sans examen mais au contraire après l'avoir examiné & reconnu conforme à l'écriture que les fondateurs de la Reforme ont conservé cet ancien dogme ; & les Catholiques lui donneront un conseil salutaire en lui répondant que comme ses prédecesseurs n'ont eû nul droit d'examiner les autres dogmes, il n'en a pas plus d'examiner celui ci, & qu'au lieu de perdre son tems à un examen dangereux, il feroit mieux de l'emploïer à decouvrir & à reconnoître les egarements déplorables où ses prédécesseurs sont tombés par de pareils examens. Dans les autres sections l'Auteur s'attache à prouver l'Unité de Dieu, la Divinité du Fils & du Saint Esprit, l'Incarnation du Verbe &c. Toutes choses que personne ne lui conteste & qui ne justifient en rien son systême.

Le troisiéme Volume que nous avons entre les mains commence par un écrit intitulé : *Nullité des procedures des Synodes de Campen & de la Haye contre le Sieur Paul Maty.* C'est

encore un article qui n'interesse pas la Littérature, quoiqu'il interesse beaucoup le pauvre M. Maty, lequel a été par Sentence Synodale deposé de ses emplois, « déchu de ses droits au Saint » Ministere, déclaré incapable d'é» difier l'Eglise & suspendu de la » Sainte Cene jusqu'à ce que par » une retractation formelle il ait con» damné lui-même l'erreur qu'il » persiste à soutenir. „ Qu'il est triste dans le sein de l'erreur d'être exposé à de pareilles Sentences, & de se voir condamné pour heresie par l'heresie même. On ne peut mieux comparer l'infortune de M. Maty qu'au triste sort d'un homme qui se verroit condamné & puni pour le crime de rebellion par une société de rebelles à laquelle il auroit eû le malheur de s'associer. Le seul parti sage qu'il ait à prendre desormais, c'est en abandonnant son systême d'abandonner en même tems une secte qui suit si mal ses principes fondamentaux.

Cet écrit est suivi d'une *réponse* de M. Maty *à M. de Bonvoust* où il tâche encore de justifier sa conduite & ses

ſentimens & d'une *Lettre d'un Ecclesiastique de France ſur l'intolerance des Miniſtres de Hollande.* Cette lettre eſt favorable à M. Maty & a ſans doute été composée en Hollande même par quelqu'un de ſes amis. Enfin le volume finit par une ſeconde partie de l'écrit dont nous venons de parler ſous le titre de *Doctrine de la Trinité éclaircie*; en ſorte que les deux parties enſemble font la valeur d'un juſte volume *in*-12. Il faudroit pour ſuivre l'Auteur dans cet ouvrage nous engager dans beaucoup de diſcuſſions métaphyſiques qui ne ſont bonnes qu'à renvoyer aux ecoles & qui ne paroitront pas à tout le monde meriter du moins par rapport au ſyſtême de M. Maty, le titre *d'éclairciſſements* qu'il leur donne. Les Lecteurs en jugeront ; pour nous nous n'en dirons rien de plus.

Seulement entre quelques objections qui paroiſſent avoir échappé aux adverſaires de M. Maty , nous lui en ferons une à la quelle nous ne voyons pas ce qu'il pourroit répondre : c'eſt que ſi la Divinité n'eſt Trinité que

par l'union de la Divinité avec deux êtres intelligents finis & créés ; comme on ne peut pas concevoir qu'il soit de l'essence divine d'avoir créé ces deux Etres intelligents finis, il s'ensuit qu'il n'est pas essentiel à la Divinité d'être Trinité, & qu'elle ne l'est que parcequ'elle a librement voulu l'être ; or cette idée est contraire à tous les principes reçûs dans toutes les Eglises qui croyent la Trinité des personnes ; pour n'être pas Hérétique en cette matiere il faut croire qu'il est de l'essence de la Divinité d'être trois personnes en un seul Dieu, comme il est de l'essence de l'homme d'être un Animal raisonnable ; & que la Trinité des personnes est une propriété de la Divinité aussi essentielle que la justice, la puissance &c.

ARTICLE XXXII.

HISTOIRE D'ANGLETERRE pour servir de continuation à celle de M. de Rapin Thoiras, Tome XII in-4°. *Contenant les dix dernieres années de la Reyne Anne pages 628.*

Suite du mois de Février Article XVIII.

L'Historien soutient dans ce nouveau volume l'idée avantageuse qu'il nous a donnée dans le précedent de son impartialité ou pour mieux dire, (car enfin lorsque la vérité le force à se déclarer d'un certain côté on sent bien que le cœur alors est chez lui d'accord avec la raison,) ou disons nous, de la fermeté de son jugement, au milieu de tant de contradictions grossieres dont la haine des partis, a embarassé surtout la matiere qui en fait le sujet. Nous en sommes d'autantplus touchés, que nous avons actuellement devant les yeux les trois derniers volumes des Mémoires de Burnet, où les honnêtes gens ne peuvent lire qu'avec une indignation mêlée de pitié les contes puériles, & les raisonnements absurdes que la passion de cet Auteur lui a fait adopter. C'est un enfant qui triomphe sans raison, ou qui pleure à tout propos, aussi peu capable de moderer sa haine

que de se conduire sensément. Nous aurons occasion dans la suite de justifier la sévérité de ce reproche, & nous nous y engageons dès-à-présent.

La Victoire d'Hocsteƈt, & ses suites, préparérent au Duc de Marlborough de retour à Londres le triomphe le plus éclattant. La nation entiere parut s'ébranler, pour le recevoir. Les Communes lui firent une députation, & son Panegyrique fut récité dans la Chambre Haute, lorsqu'il alla y prendre séance. Traitement qui fût répeté aussi souvent que ses Victoires jusqu'à sa disgrace. Ces honneurs pouvoient flater son amour propre. Le goût que ses ennemis lui reprochoient d'avoir pour l'argent, ne fut pas moins satisfait par les présents magnifiques qui accompagnerent ces distinctions, & qui devoient passer à sa postérité. Au milieu de cette yvresse, on demanda les subsides pour la Campagne prochaine, & on les obtint, tels qu'on les voulut, quelque exorbitants qu'ils fussent; preuve certaine, entre mille que fournit cette Histoire, que les

ouvernements les plus beaux dans
speculation, n'en sont dans la prati-
ıe que sujets à plus d'inconvenients.
es passions sont par tout les mêmes.
. n'y a de difference que dans l'ha-
llement qu'elles prennent. Toutes
s sommes qui furent accordées,
intes ensemble, montoient à quatre
illions six-cent vingt quatre mille
nq cent quarante Livres sterling.
ette augmentation, remarque notre
ıuteur, vérifia à la lettre ce qu'avoit
it le Lord Havershan dans la séance
recedente. « On nous rassemblera
l'Hyver prochain, & on nous de-
mandera encore davantage. Est-il
possible qu'on abuse ainsi de la gé-
nérosité d'une Nation, & que par
des craintes exagérées on l'engage
à se dépouiller elle même? Ainsi
Aaron dépouilla les Israëlites sous
prétexte de leur faire une Idole.
Qu'on le pardonne à mon zele
pour la tranquillité & le bonheur de
la Nation. En quoi donc la France
est-elle si terrible, que nous devions
sans cesse la craindre? Fut-elle en-
core plus puissante, notre situa-

„ tion ne nous met-elle pas à cou-
„ vert de son avidité & de son am-
„ bition? Soïons unis, entretenons no-
„ tre Marine , & l'Europe entiere
„ conjurée contre nous , nous atta-
„ quera en vain. Avions nous donc
„ tant d'obligation à la maison d'Au-
„ triche , qu'il fallut nous épuiser
„ pour la placer sur un Trône qui l'au-
„ roit mise en état de faire contre nous
„ ce que nous appréhendons de la
„ France ? voisine comme elle est de
„ nos côtes , peut-elle équiper une
„ Flotte que nous n'en soyons avertis ;
„ & dès qu'elle ne peut nous sur-
„ prendre, en quoi peut - elle nous
„ nuire ? Une vraie affection pour la
„ Nation , auroit profité des circons-
„ tances, pour lui procurer quelque
„ avantage solide ; non pour l'enga-
„ ger dans une guerre ruineuse. Dun-
„ kerque, par exemple , n'auroit-elle
„ pas mieux valu que toutes les espé-
„ rances de la conquête des Indes ? Il
„ faut l'avoüer à notre honte ; il n'est
„ gueres de Peuple que l'on leurre plus
„ aisément que nous : il ne faut que
„ ces trois mots , *France* , *Papisme* ,

„ *Prétendant* , pour nous faire ou-
„ blier nos interêts les plus essen-
„ tiels ?

Nous avons rapporté avec quelque plaisir ce discours , soit parce qu'il fait connoître le caractere de ce célébre Milord dont les représentations vigoureuses tinrent si souvent en échec les Ministres de ce tems-là, soit parce qu'il nous a paru contenir ce qu'on publia alors de plus précis & de plus vrai sur les engagemens de l'Angleterre dans la derniere guerre, & que ce fut sur ce plan-là qu'agirent ceux qui rendirent dans la suite la paix à l'Europe. Ils ont eu besoin plus d'une fois de faire leur apologie, & ils n'ont eu peut-être rien de meilleur à répondre aux accusations de leurs ennemis.

Il ne nous est pas possible de suivre exactement l'Historien dans les détails qu'il nous donne des intrigues domestiques du Gouvernement, sur les broüilleries d'Ecosse, sur la levée des subsides, sur les efforts de la Haute Eglise contre les Nonconformistes, & sur la réaction , s'il est permis de le

dire de ceux-ci, pour repousser leurs adversaires. Telle est la constitution de l'Angleterre? En tout tems, elle peut fournir à un Auteur, des événemens singuliers, quelquefois importans & plus souvent bizarres. La multitude des Partis y rend les propositions les plus simples, sujettes à une infinité de débats; la liberté qu'ont les passions de s'expliquer, suspend, déconcerte & rompt même les projets les plus mesurez, en faisant au contraire approuver les plus hardis, les opérations les plus nécessaires ou échoüent par les obstacles qu'elles rencontrent, ou dépérissent dans l'éxecution. A tout cela la nation trouve, dit-on, sa sureté; ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il y a infiniment à craindre pour la sagesse des décisions, quand on n'a pas pour regle, en les prononçant, de faire moins d'attention à l'Auteur d'une proposition qu'à sa valeur intrinseque, & qu'aux raisons dont on se sert pour l'appuyer.

L'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, est une époque trop marquée pour n'y pas donner une attention un

peu plus particuliere. On en parle d'ailleurs tous les jours, sans trop sçavoir de quoi il est question, & du moins, par la Relation succinte que nous en ferons, donnerons nous envie à plusieurs de nos Lecteurs de s'en instruire plus en détail. Depuis l'avénement des Stuarts au Trône d'Angleterre les deux Royaumes connus, sous le titre de la Grande-Bretagne, n'étoient cependant réünis que de nom; ils obéissoient au même maître, mais ils avoient leurs Loix particulieres, d'autant plus jaloux de leurs droits respectifs, que l'un par sa puissance étoit plus porté à les étendre, & l'autre par sa foiblesse plus interessé à les conserver. Au moyen de ces dispositions, l'antipathie s'entretenoit entre les deux Nations, & donnoit beaucoup d'exercice au ministere. On avoit cherché souvent & long-tems les moyens de parvenir à l'union. Jacques I. l'avoit passionnément souhaité; mais ce Prince foible, n'avoit pas ce qu'il falloit pour réüssir dans une entreprise de cette nature, que les circonstances d'alors rendoient enco-

re plus difficile. Charles II. son petit-fils, bien capable par son génie de former les plus grands projets, & de les exécuter ; mais trop esclave de ses plaisirs, n'en avoit, à ce qu'il paroissoit, senti toute l'utilité que pour en reconnoître l'espece d'impossibilité. Enfin Guillaume III. avoit remis sur le tapis cette grande affaire en 1700. mais elle manqua de nouveau ; elle fut pourtant le dernier objet de ses soins, & en mourant, ce Prince politique, laissa à ce sujet à la Reine les instructions les plus détaillées. En effet, l'union donnoit à la Monarchie en général un dégré de puissance qu'elle ne pouvoit avoir, tandis que les deux Nations partagées, seroient moins occupées de la cause commune, que de leurs avantages particuliers ; elle assuroit à l'Angleterre en particulier une supériorité que l'autre lui contestoit avec opiniâtreté, quoi qu'avec plus de fracas pour l'ordinaire que de succès ; & ce qui étoit plus intéressant pour le ministere, elle pouvoit rendre la Cour maîtresse des délibérations dans les Parlemens, par la fa-

cilité que celle-ci trouveroit à avoir à sa dévotion les Membres d'Ecosse. L'événement vérifia la grande maxime, que les circonstances terminent presque en un moment, des affaires que sans elles, les efforts les plus courageux pourroient à peine entamer. On convint de 30 Commissaires pour l'Angleterre, & de 31 pour l'Ecosse. Ils s'assemblerent pour la premiere fois à Cockpit, près de Whitehal, le 26 d'Avril 1706. & après 34 Conférences qui ne durerent qu'un peu plus de trois mois, on fut d'accord sur un projet, qui étoit de nature à occuper plusieurs années. Le détail de ces intrigues & de ces mouvemens est curieux, & rendu par l'Auteur avec la netteté d'esprit qui le caractérise. Il rapporte dans toute son étenduë ce célebre Traité, & il ne faut que le lire avec attention, pour penser comme lui, & approuver les réfléxions qu'il fait à cette occasion & ausquelles nous sommes forcez de renvoyer les Lecteurs. Le droit d'être représentée dans les Parlemens par seize de ses Pairs,

& par quarante cinq Membres des Communes, est pour l'Ecosse un équivalent bien mince, de tous les sacrifices qu'on lui arracha : aussi le Traité souleva presque tout le Royaume, & ce ne fut qu'à force de soins & de maneges qu'on vint à bout d'y calmer les esprits. Ce fut sur ces dispositions de la Nation que la France entreprit en 1708. l'expédition en faveur du Prétendant, que le bonheur qui suivoit par tout les Armes Angloises, fit principalement échoüer.

On nous permettra de passer ici légérement sur les événemens militaires. Ce que l'Auteur en rapporte, sera plus curieux pour ceux qui nous suivront, qu'il ne peut être actuellement piquant pour nous, qui sçavons par cœur ce triste sujet. La plûpart les ont vûs, & mille bouches tous les jours en rafraîchissent la mémoire : quelque application qu'ait eu l'Historien à découvrir les véritables causes de tant de révolutions, que la postérité comprendra aussi peu que nous ; sans doute qu'il n'a pas tout sçu, ou que la prudence ne lui a pas

permis de hazarder ce que la malice & la passion inventerent ou répandirent dans le tems. Bien différent du passionné Burnet, il ne puise jamais le fonds de ses narrations dans ces relations fabuleuses que l'on répand parmi le Peuple, & qui ne sont composées que pour lui, pour relever ses espérances ou augmenter ses joyes. Il ne dissimule point les pertes de la France; mais il n'augmente point aussi mal à propos les victoires des Alliez. En un mot, il nous semble qu'il a tâché d'être par tout également vrai. *S'il* a succombé quelquefois dans ce projet, ce n'est point faute d'équité ni de recherches; c'est faute de lumieres & d'instructions qu'il n'a pas été à portée de se procurer. Nous croyons pouvoir répondre que les gens sensez porteront ce jugement en lisant sur tout; prenons cet exemple puisqu'il est plus frappant que les autres, la Campagne de 1706. où la levée du Siege de Barcelonne pensa coûter le Trône à Philippe V. où la bataille de Ramilies, nous enleva les Pays-Bas, & la déroute de Turin entraîna la

perte de l'Italie. Que de réflexions qui se présentent à l'esprit, en parcourant ces espaces lugubres? L'Historien judicieux, comme nous le dépeignons, ne les a pas manquées. Nos fautes firent la gloire des ennemis, & souvent dans les occasions décisives, nous nous vainquîmes en quelque façon nous-mêmes, ils n'eurent qu'à se montrer. Si cet aveu tourne à notre humiliation, ne sert-il pas en même tems à diminuer l'orgueil de ceux qui furent nos vainqueurs? Jamais la France ne fut plus féconde en ressources. Nos pertes se réparoient avec une facilité qui tenoit du prodige, & l'ennemi se voyoit prévenu, au moment qu'il nous croyoit aux abois. Il étoit écrit que nous succomberions, & que la grande ame de Louis XIV. brilleroit dans l'adversité, après avoir pendant plus de quarante ans, soutenu l'éclat de la plus longue prospérité.

Ce Monarque, d'autant plus porté peut-être à se roidir contre le sort, que ses ennemis lui reprochoient plus de fierté & de hauteur, ceda ses inte-

rêts les plus chers, & s'immola lui-même, pour ainsi dire, aux besoins de ses peuples. Le cruel hyver de 1709. avoit fait plus de tort au Royaume, que la déroute des armées & la perte de tant de Villes. Il demanda la paix, il s'humilia, il écouta les dures conditions qu'on lui imposoit; il en accepta la plus grande partie; il fit, sur le reste, des représentations fondées sur la voix du sang & les droits les plus sacrez de la nature: on les traita de ruses politiques & d'artifices usez; on insulta à tous les tempéramens que proposoient les Plenipotentiaires François; on ne voulut rien rabattre de ses prétentions, quoique dictées par la passion la plus étrange & contraire dans la vraye politique aux interêts de ceux qui les formoient. Opiniatreté qui sauva l'Etat, & épargna à l'Europe les scenes sanglantes que ces arrangemens, s'ils avoient eu lieu, n'auroient pas manqué de produire dans leurs suites. La France au désespoir, renouvella ses efforts, & résolut d'achever de s'épuiser pour un Roi, que l'amour de ses

Sujets portoit à leur ſacrifier ſa gloire & ſa propre famille. Les Conférences de Gertruidemberg furent rompuës. A préſent que le charme eſt diſſipé, & que les haines ſont éteintes, que peuvent en penſer ceux même qui y préſiderent de la part des Alliez ? Nous n'avons fait qu'ébaucher foiblement ce que l'Auteur raconte fort au long de cette fameuſe négociation.
„ Peut-être, *conclut l'Auteur*, s'eſt-
„ on repenti plus d'une fois de n'avoir
„ pas accepté les conditions offertes,
„ & d'avoir préféré l'avis de deux ou
„ trois perſonnes aux ſentimens de
„ ſageſſe & de modération, qui juſ-
„ qu'alors avoient ſervi de regles, de
„ conduite & dont l'obſervation
„ avoit attiré l'eſtime & la confiance
„ publique.„

L'Hiſtorien auroit pû ajouter que ce fut pour Louis XIV. un bonheur bien ſingulier. La dureté de ſes ennemis ne tarda pas à être punie, puiſque ce fut à peu près dans ce tems-là qu'éclata en Angleterre la révolution qui alloit rendre à ce Prince ſon ancienne gloire, & épargner à la France

les plus considérables des cessions ausquelles elle venoit de consentir. Lorsque la matiere est une fois préparée, une étincelle suffit pour produire l'embrasement. Les Torys outrez de la longue faveur des Whigs, cabaloient inutilement pour reprendre la supériorité. Le sermon d'un Ministre, fut la premiere époque de ce changement si attendu. Le Docteur Sacheverell, zélé Anglican, fut prié de prêcher à Saint Paul ; il le fit le 16. de Novembre 1716. " Le titre seul
„ de son sermon annonçoit un dis-
„ cours bien capable de piquer la cu-
„ riosité. C'étoit *le danger des faux-*
„ *freres dans l'Eglise & dans l'Etat.*
„ Le Lord Maire, les Aldermans, &
„ plusieurs Membres du Parlement,
„ y assisterent. Le Prédicateur dut
„ être content de son Auditoire. On
„ ne parla plus dans Londres que des
„ faux-freres dans l'Eglise & dans l'E-
„ tat, on étudia la matiere, on la mé-
„ dita, on prit parti, on s'entêta. De-
„ puis l'artisan jusqu'aux personnes
„ de la premiere distinction, femmes,
„ Docteurs, Ecclesiastiques, Dévots,
„ Athéz ; tout s'interessa pour ou

„ contre le Prédicateur, & crut être „ en droit de le justifier ou de la con„ damner. „ On convient des deux côtez qu'il n'avoit point parlé en l'air, & que ses portraits n'étoient rien moins que Généraux. Le coup étoit trop sensible à ceux qui étoient les maîtres & qui étoient cependant si vivement attaquez pour le dissimuler. Le Docteur fut accusé dans le Parlement : mais l'interêt que les uns avoient à le perdre, redoubloit le zéle des autres à le sauver. Chaque Parti se donna tous les mouvemens imaginables, & cette affaire devint celle de la nation entiere. Toute l'Histoire de ce Procès mémorable, est fort bien écrite dans notre Auteur. On y voit sensiblement ce que peut la passion parmi les hommes, & les excès ausquels elle nous livre, quand on la prend pour guide au mépris de la raison & de la vérité. Les Avocats parlerent, ainsi que plusieurs Seigneurs, & plusieurs Membres des Communes, & chacun, comme il arrive, ne réfutoit son adversaire qu'en donnant dans l'extrémité opposée,

Tout cela occupa plusieurs jours & plusieurs séances ausquelles la Reine elle-même assista dans sa loge. Le Parti Whig l'emporta ; Sacheverell fut condamné, quoi qu'avec ménagement ; mais ce jugement ne servit qu'à son élévation. Le Peuple prévenu, le combla d'éloges & déclama avec fureur contre ses ennemis. Cet homme à peine connu auparavant, devint pour l'Angleterre une espece d'Idole. De toutes parts on lui faisoit des offres & des présens. Une Dame en mourant, lui légua mille livres sterling ; une autre lui donna dans le pays de Galles un Bénéfice de deux cent livres sterling. Il parcourut une partie de l'Angleterre : son voyage fut la marche d'un Conquérant, & dans plusieurs endroits, les Magistrats suivis du Peuple, du Clergé même & de la Noblesse, alloient au devant de lui, & indiquoient en son honneur des réjoüissances publiques. L'yvresse alla plus loin. Plusieurs Communautez présenterent des adresses à la Reine, où les ennemis de la Doctrine de résistance passive étoient traitez de

ſchiſmatiques, d'ennemis de la Royauté en général, & de ſa Majeſté en particulier.

Malheureuſement pour les Whigs, ces diſpoſitions regnantes, pénétrerent juſques dans le cœur & l'eſprit de la Reine : elle avoit entendu elle-même dans les ſéances, ceux-ci avancer & ſoutenir pluſieurs propoſitions peu favorables à la prérogative ou à l'autorité des Rois, d'où on pouvoit inférer que le droit Parlementaire étoit le principal & peut-être l'unique droit pour regner. Par-là, elle comprit qu'aucun de ſes Miniſtres ne lui étoit véritablement attaché ou du moins qu'ils n'avoient pas de la Royauté les idées qu'elle jugea qu'on devoit en avoir. Ajoutons à cela le dégoût qu'elle commençoit à prendre pour ceux qu'elle avoit le plus aimés. Enchainée par ſes propres bienfaits, elle ſe voyoit comme aſſervie aux capricieuſes volontez de la famille de Marlbourough. Tel eſt l'effet de l'exceſſive faveur, on ſe familiariſe d'abord avec ſes maîtres, & on finit par oublier qu'ils le ſont. Madame Masham,

nouvelle

nouvelle Favorite, demanda un Régiment pour M. Hill son frere, qui s'étoit fort distingué à la bataille d'Almanza. Cette Princesse l'accorda, mais la jalousie de la Duchesse de Marlborough fit manquer l'affaire, & on dit même que le Duc alla jusqu'à menacer fierement de ne plus servir; trait de hauteur tout à la fois & d'ingratitude dont la rivale sçut profiter. Madame Masham, liée d'amitié avec Robert Harley, réveilla les sentimens de la Reine pour cet ancien serviteur, & lui procura plusieurs audiences secrettes auprès de sa maîtresse. Il parla & il persuada. La Cour prit une nouvelle forme: les Ministres furent congédiés les uns après les autres, & remplacés par leurs ennemis, & principalement par Harley, qui obtint bientôt les décorations convenables à ses services & à sa faveur. Il fut fait Chevalier de la Jartiere, & Comte d'Oxford. Le Parlement fut cassé, quoi que son terme ne fût pas encore expiré. Les Elections pour le nouveau, tournerent au gré de la Reine, & le parti Tory y domina. L'Empereur, &

les Etats Généraux allarmez, firent de vives repréſentations pour prévenir ces grands changemens; mais elles n'eurent d'autre effet que de les précipiter, & d'en faire ſentir l'utilité, en découvrant les liaiſons trop étroites de l'ancien parti avec les Puiſſances étrangeres.

Le Parlement aſſemblé, travailla aux affaires publiques, & la plus importante au gré du plus grand nombre des Membres, fut d'éxaminer ce qui s'étoit paſſé ſous le miniſtere qui venoit d'expirer. On rechercha l'adminiſtration & l'emploi des Subſides; on informa de la conduite des Généraux en Eſpagne, & de la cauſe du déperiſſement des affaires dans ce pays-là. L'Auteur expoſe avec ſincérité ce que les deux Partis publierent, l'un pour attaquer, l'autre pour ſe deffendre. On ne peut pas éxiger de nous que nous le ſuivions dans ces longs détails. Les partiſans du Comte de Godolphin s'étoient flattez que le nouveau Gouvernement échoüeroit dans ſes meſures, pour fournir aux dépenſes indiſpenſables, & ſoutenir

lit public. L'habile Harley dé-
ta leurs esperances, & ses en-
n'eurent que de foibles décla-
is à opposer à ses projets, tan-
e d'un autre côté, on le com-
'éloges. Je veux croire, *dit à*
ccasion notre Historien, nous
tons ce passage parce qu'il nous
curieux, je veux croire qu'ils
ent outrez; mais on avoüera
i qu'en effet, le Comte d'Ox-
l en méritoit au moins une par-
& qu'un corps tel que le Parle-
it de la Grande-Bretagne, ne
orderoit pas à élever aux Cieux
omme qui n'auroit aucun vrai
ite: je vois d'ailleurs des faits
ins qui appuyent ces loüanges
ui en prouvent l'équité, je vois
and nombre des suffrages réü-
en faveur du Comte avant sa
de élévation, & sa déclaration
re le parti qui l'a décrié; je vois
ntraire qu'on l'accuse en l'air
e ambitieux, fourbe, vindica-
& qu'on le charge de ces crimes
, si je puis ainsi parler, d'être
le la France, du Prétendant,

„ du Papiſme. Je n'ai eu aucune liai-
„ ſon avec ce Seigneur ; mais s'il eſt
„ vrai, comme on le dit communé-
„ ment, qu'il avoit encore plus de
„ mérite que le Sécretaire d'Etat S.
„ Jean, depuis Vicomte Bollingbrohe
„ ſon ami, j'en puis juger par com-
„ paraiſon. Il eſt peu d'hommes d'un
„ eſprit auſſi delié, auſſi pénétrant,
„ auſſi juſte, & ſi le Comte d'Oxford
„ en avoit plus que lui & d'une meil-
„ leure eſpece, je dirois preſque qu'il
„ en avoit infiniment. „

La mort de l'Empereur Joſeph arrivée dans ces circonſtances, attira l'attention de tous les Politiques. Il ſautoit aux yeux que par là le principal objet de la guerre, tomboit, & qu'il ſeroit contre toutes les regles de la prudence de réünir ſur la tête d'un ſeul Prince la puiſſance formidable de Charles Quint, tandis qu'on faiſoit depuis dix ans les derniers efforts pour empêcher que le petit-fils de Louis XIV. ne regnât en Eſpagne. Ces vûës pacifiques frapperent la Cour de Londres, & furent infiniment aidées par le dérangement des Finances

par les grandes dettes contrac-
ous l'ancien ministere. Il étoit ,
les preuves qu'en apportoient
sinistres , absolument nécess-
, ou de finir la guerre , ou de re-
er bien vîte dans un état encore
cheux que celui dont on venoit
tir. Il n'en fut pas de même de
llande, où l'on résolut au con-
de continuer la guerre avec
'ardeur. " Les Généraux & ceux
i fournissoient des Troupes , la
uloient pour leur gloire & pour
ır profit. Les autres vouloient
tribuer sans autre titre que celui
bienséance , une partie de la
ccession de Charles II. c'étoit
te envie qui avoit été le motif de
guerre , plus que le zele pour la
servation de l'équilibre & des
ertez de l'Europe dont on s'étoit
é , & c'étoit cet interêt particu-
r qu'il avoit plû , & qu'on étoit
ıvenu d'appeller la cause com-
ıne. „
ndis qu'on délibéroit en Fran-
la maniere d'entrer en négocia-
un Abbé nommé Gaultier, qui

étoit allé en Angleterre pour ses affaires particulieres, & qui y étoit resté en qualité d'Aumonier de la Comtesse de Jersey, manda à M. le Marquis de Torcy, qu'il croyoit qu'on ne seroit pas éloigné d'entendre à des propositions de paix. Le Ministre François écrivit au Maréchal de Tallard, prisonnier en ce Pays-là depuis la bataille d'Hochstet, & sur sa réponse, envoya à Gaultier un projet, où l'on supposoit que les Indes & l'Espagne demeureroient à Philippe V. La mort de l'Empereur, le fit écouter, & de ce moment les deux Cours travaillerent avec sincérité au grand ouvrage de la paix. Le célébre Mathieu Prior passa en France, & Mesnager à son tour le suivit en Angleterre. La confiance rétablie entre les deux Cours, applanit bien des difficultez, mais la plus grande restoit du côté des Alliez qui remplissoient toute l'Europe de leurs plaintes. « Pour faciliter » les Négociations, les deux Puissan- » ces avoient donné secrettement » leurs Ordres respectifs à leurs Gé- » néraux, de ne faire aucune entre-

ise. Le Duc de Marlborough ne
,gea pas à propos d'obéir, soit
qu'il jugeât que ses grands servi-
, ces le mettoient au dessus des re-
„ gles, ou plûtôt qu'il crût que les
„ Deputez des Etats Généraux ex-
„ cuseroient sa désobéissance. Dans
„ ces idées, il hazarda une marche
„ des plus hardies, qui étoit de passer
„ deux Rivieres, la Censée & l'Es-
„ caut. L'Ennemi averti, arriva sur
„ lui assez à tems pour défaire une
„ partie de ses troupes qui avoit pas-
„ sé la Censée, tandis que l'autre étoit
„ entre cette petite Riviere & l'Es-
„ caut. Les Ordres qu'il avoit, l'em-
„ pêcherent de profiter de cet avan-
„ tage. „ Si ce fait là est vrai, comme tout le monde le sçût alors, comment a-t'il été ignoré de Burnet, & s'il n'a pû l'être, de quel front le releve t'il avec emphase, comme un des plus beaux exploits militaires de son Heros ?

Le Ministere Britannique alloit pourtant toujours avec intrépidité à ses fins. Il éluda toutes les représentations des Etats Généraux. Le Congrès

fut indiqué à Utrecht,& il fallut bien que les Plénipotentiaires à la fin s'y rendissent. Le Prince Eugene passa à Londres, le Parti Whig se tourmenta beaucoup, tout fut inutile. La disgrace du Duc de Marlborough acheva la déroute de ceux qui s'opposoient à la paix ; ce Seigneur se vit recherché par la Chambre des Communes, sur ce qu'il avoit reçû en présens, ou éxigé des Entrepreneurs des fourages & des vivres. L'Historien rapporte avec fidélité ce qu'il produisit pour sa justification. Les procédures ne furent pas poussées jusqu'à l'extrémité. Un reste de considération pour le Duc les arrêta, on crut qu'il suffisoit de l'avoir humilié & de lui avoir fait sentir qu'on pouvoit le perdre. Le Duc après cet affront, prit la résolution de sortir d'Angleterre, & se retira dans sa Principauté d'Allemagne. « Tant „ d'Ecrivains, *dit l'Historien*, ont „ fait l'apologie du Général disgra„ cié, que je ne crois pas que personne „ puisse trouver mauvais que je fasse „ celle de sa Souveraine. Si j'ai con„ tre moi ceux qui pensent que les

„ Souverains ont toujours tort, je
„ ſerai dédomagé de leur mépris par
„ l'attention de ceux qui en ont des
„ idées plus favorables. Il entre enſuite dans le détail des raiſons qui autoriſent la conduite que l'on tint avec le Duc: la plûpart ſont frapantes; mais les ſoupçons qu'il inſinuë ſur les grands talens militaires de l'illuſtre Milord, ne ſeront pas également avoüés, même par ceux qui lui furent peut-être le plus opposés.

Le Congrés s'étoit ouvert à Utrecht le 29 Janvier 1712; mais le Prince Eugene ſe propoſoit bien d'en interrompre le ſuccès par de brillans exploits. Le Duc d'Ormond, ſuivant ſes Ordres, publia la Suſpenſion & ſe ſépara du reſte de l'Armée, mais il ne fut ſuivi que des troupes nationales; celles qui étoient ſimplement à la ſolde de la Grande-Bretagne, ayant été gagnées & retenuës par les ſollicitations des Hollandois. On entreprit le Siege de Landrecies avec plus de courage que de prudence. On paya cher ce mépris ſi injurieux à l'ennemi. Le Combat de Denain fit évanoüir

les chimeres dont on amusoit les Peuples. Les prodigieux amas que l'on avoit faits de toutes sortes de munitions, tomberent au pouvoir des François, & à peine pût-on se montrer devant eux pendant le reste de la Campagne, après avoir annoncé qu'on marcheroit jusqu'à Paris. Les Victoires de la France donnerent à la négociation une chaleur qui abrégea bien des lenteurs & des chicanes. Chacun se pressa alors d'ajuster ses prétentions, & crut même, en se pressant, rendre sa condition meilleure. Enfin ce fut l'onziéme d'Avril 1713, que le Traité fut signé entre la France d'une part, & de l'autre l'Angleterre, les Etats Généraux, le Portugal, la Prusse & la Savoye ; l'Empereur seul ayant encore voulu courir les risques d'une Campagne. Ceux qui aiment à s'instruire solidement, trouveront dans notre Historien, outre les conditions du Traité, les matieres qui en firent l'objet, développées parfaitement, & éclaircies par un précis judicieux des demandes des différentes Puissances, & des raisons qu'elles

faisoient valoir pour les obtenir.

L'Auteur, zelé partisan de la Reine, s'étudie à inculquer la gloire & l'utilité de cette paix pour la Nation Britannique. Et en effet, à moins que la prévention n'aveugle entierement, il est difficile de se refuser à l'évidence de ses preuves. Nous n'en indiquerons qu'une partie. L'Angleterre, arbitre de l'Europe, terminoit une guerre où elle n'étoit entrée que pour des interêts étrangers, dont elle avoit porté le plus grand poids, & qui l'avoit épuisée : elle n'avoit pas besoin de conquêtes au dehors & n'en cherchoit point. Son commerce étoit son seul objet ; or quels avantages n'obtenoit-elle pas de ce côté-là ? Dunkerque démoli, étoit un monument illustre de ses victoires, & la délivroit en même tems d'un essain d'Armateurs toujours prêts à enlever ses Vaisseaux jusques dans ses Ports : Portmahon & Gibraltar la rendoient maîtresse de la Méditerrannée, & l'Espagne en lui ouvrant la Mer du Sud à l'exclusion des autres Nations, partageoit avec elle les trésors du nouveau mon-

de. Voilà pour elle même. Pour les autres, on n'avoit plus à redouter l'union des deux Monarchies sur la même tête : la Maison d'Autriche, pouvoit même balancer la puissance de celle de Bourbon, par les vastes Domaines qu'on lui assuroit ; les Etats Généraux voyoient leur ancien ennemi, éloigné de leurs Frontieres, & leur barriere, en faisant leur sureté, augmentoit encore leur considération. Les autres Etats y gagnoient à peu près autant. Si le Traité d'Utrecht n'a pas établi dans l'Europe une paix irrévocable, tel est le sort des arrangemens que font les hommes ; & c'est ce qui montre la chimere de cet équilibre dont on étourdit sans cesse le monde, depuis, sur tout, le commencement de ce siécle. Le moyen de l'établir ? à moins qu'on ne fît avec toutes les proportions les plus exactes un nouveau partage parmi les Souverains, ce qui est burlesque à imaginer ; & cela même suffiroit-il ? non sans doute, & il faudroit de plus, que la Providence se chargeât de placer dans tous les tems, à la tête des Etats,

des Princes également courageux & habiles, ou également justes & pacifiques; l'Equilibre entre les Puissances, pour se conserver, exigeroit, pour ainsi dire, l'Equilibre de mérite, de talents & d'industrie entre les Souverains.

L'Auteur, après la paix d'Utrecht, raconte ce qui se passa en Angleterre, dans le Parlement & parmi les deux Partis. Les Whigs publioient leurs écrits, & prévenoient le peuple en mille manieres, sur le projet que l'on avoit selon eux, formé de rappeller le Prétendant, & d'exclure de la succession, la Maison de Hanover. Toutes ces broüilleries qui s'aigrissoient tous les jours, causerent à la Reine un chagrin qui la minoit. Elle mourut le 12. d'Août 1714. vers les sept heures du matin. Nous ne pouvons mieux finir cet Extrait que par le portrait qu'en fait l'Historien.

„ Ainsi mourut, non sans quelque
„ soupçon peu honorable au parti
„ de son successeur, Anne Stuart
„ Reine de la Grande Brétagne, la

„ treiziéme année de son Regne, à „ l'âge de 49 ans & quelques mois, „ étant née au mois de Février de „ l'année 1665. Comme sa sœur & „ son beau-frere, elle occupa le Trô„ne que Jacques son Pere avoit „ abandonné ou dont plûtôt il avoit „ été précipité. Elle n'eut garde de „ condamner des loix qui lui avoient „ été si favorables, & s'il est vrai „ qu'elle voulut assez de bien à celui „ qui se disoit son frere, pour lui „ ménager sa succession, c'étoit selon „ ses principes, non une restitution, „ mais un présent qu'elle vouloit „ lui faire. Cette Princesse étoit d'u„ne taille mediocre, mais extreme„ment bien proportionnée; les traits „ de son visage avoient de la regu„larité, & comme ils avoient plus „ de grandeur que de délicatesse, „ ils lui donnoient un air de Majesté „ qui la rendoit plus respectable „ qu'aimable; la bonté & la douceur „ faisoient pourtant une partie de „ son caractére. Elle étoit généreuse, „ liberale, ennemie pourtant en mê„me-tems du luxe & de la profusion

» Un peu plus de fermeté & de réso-
» lution, en eut fait une Reine ac-
» complie. Elle avoit un goût & un
» discernement exquis pour la Pein-
» ture & la Musique. Les Ouvrages
» d'esprit lui plaisoient à proportion
» de leur beauté. Le son de sa voix
» avoit de quoi charmer les oreilles les
» plus délicates, & elle prononçoit
» avec grace les discours qu'elle faisoit
» à son Parlement. Tous autres que
» des Anglois, que l'amour de la liber-
» té rend sourds aux chants des Sire-
» nes, eussent entré dans ses senti-
» ments, & se fussent fait un mérite de
» s'y assujetir. Sa piété étoit solide,
» sans grimace & sans affectation, &
» cette piété étoit sans doute la sour-
» ce de ses autres vertus; il seroit dif-
» ficile de porter plus loin la reser-
» ve & la retenüe. Un tendre &
» fidéle amour l'attacha constam-
» ment au Prince de Dannemarck
» son époux, & lui fit oublier tous
» les autres hommes, fidélité qu'elle
» lui garda pendant son veuvage,
» comme elle l'avoit gardée pendant
» leur union. Ce grand attachement

„ produisit apparemment dans cette
„ Princesse un défaut qui ternit un
„ peu ses belles qualités. Sa complai-
„ sance pour les inclinations de son
„ époux, lui fit prendre du goût pour
„ les liqueurs, & l'y accoûtuma in-
„ sensiblement, accoutumance qui,
„ comme l'éprouvent des Nations
„ presque entieres, prend un si grand
„ Empire qu'il est presque impossi-
„ ble d'y résister. En vain cherche-
„ roit-on d'autre cause de sa mort
„ C'est là le poison qui l'a tuée avant
„ le tems, car du temperament dont
„ elle étoit, il paroissoit naturel qu'el-
„ le vecût bien davantage.

Nous apprenons qu'il vient de paroître un 13 Volume de cette Histoire contenant le regne du feu Roi Géorges I. Nous en rendrons compte au Public, aussi-tôt qu'on nous l'aura remis. Nous passons à l'Auteur la hardiesse qui l'engage à traiter des sujets si récens, en faveur de la sagesse avec laquelle il tâche de s'exprimer.

ARTICLE XXXIII.

DESCRIPTION GEOGRAPHIque, Historique, Chronologique, Politique & Physique de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, enrichie des Cartes générales & particulieres de ces Pais, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille douce. Par le P. J. B. du Halde de la Compagnie de Jesus. En quatre grands volumes in-folio. *A Paris chez P. G. le Mercier, Imprimeur Libraire, ruë S. Jacques au livre d'Or* 1735.

RIen ne paroît plus decidé dans la Littérature, que le goût du Public pour l'Histoire : & dans les régles de la vie civile, morale ou politique il paroît également décidé que c'est là un fort bon goût. L'Histoire est une école. L'exemple des siécles passés influë au moins toujours dans le siécle présent, l'horreur des crimes célébres

& l'émulation des actions d'éclat. L'Histoire est un spectacle : elle amuse par le merveilleux des grandes scénes qu'elle renouvelle presqu'à nos yeux.

On est donc redevable aux fameux Ecrivains qui ont réveillé ce goût d'abord par des traductions, les Vaugelas, les d'Ablancourts &c, & à ceux surtout qui l'ont ensuite fortifié ou le fortifient tous les jours par des ouvrages originaux, les Meserai, les Daniels, les Vertots, les d'Orleans, les Maimbourgs, les nouveaux Historiens de Rome & quelques autres. C'est dommage que leur petit nombre autorise une foule desormais innombrable d'Ecrivains ou servilement subalternes, ou follement indépendans, dont les uns n'ayant que du stile rendent le spectacle de l'antiquité, ennuyeux par la repetition des mêmes scénes decousuës sans dessein ou recousuës sans art ; & dont les autres n'ayant que de l'imagination, & souvent de la moins brillante, rendent l'école des siécles, frivole au moins & presque toujours pernicieuse par des contes pleins de licence, ou par des

narrations puerilement gigantesques qui sous l'appas d'un merveilleux outré, passent la vérité sans atteindre à la vraisemblance.

Enfin l'Histoire de l'Europe ancienne & moderne, sans en excepter même celle d'une certaine portion de l'Asie & de l'Afrique, est comme épuisée desormais; & le Lecteur François aspire à de nouveaux spectacles, à de nouvelles leçons. Cannes & Pharsale, Cartage & Numance, Bouvine & Tolbiac, la Ligue & les Croisades sont des sujets usez, en Prose & en Vers. Annibal & Scipion, Bayard & du Guesclin, Cézar même & Alexandre, Turenne & Condé, sont à force de repetition, d'usage, de familiarité, de grands noms comme sans vertu, plus propres à susciter des chicanes de Grammaire qu'à étonner les esprits ou à ranimer le courage de nos véritables Gueriers. L'Heroïsme, ainsi que le Phenix doit, selon l'expréssion de Gracien ou de son traducteur Amelot, *renaître aux applaudissemens*, & même à l'imitation.

Heureusement pour notre curiosité

si ce ne fut d'abord pour notre instruction, ce nouveau monde vint, il y a deux siécles, & revient tous les jours en se découvrant de plus en plus, fournir de nouveaux sujets à l'Histoire, & presenter de nouveaux spectacles au Public. Pourquoi l'Occident est-il toujours dans notre point de vuë une Region de ténébres en morale comme en Physique? C'est un Problême. Le fait est, qu'il ne nous fit voir d'abord, & qu'il ne nous a gueres fait voir depuis, qu'une nature en friche, une Humanité appauvrie, des campagnes sans recoltes, des Tresors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs, des Sauvages, des Antropophages; vaincus sans effort, dominés sans loix, & reduits enfin à rien par des Chrétiens qui dédaignant de les exterminer les armes à la main, s'aviserent de donner la commission de les dévorer à des Dogues rendus par art féroces & Antropophages pour ce dessein. Spectacle miserable & affreux d'où nous aurions mille fois détourné la vuë. Mais Lima, le Potosi,

e Perou sont des noms brillans; l'Or des Indes a couvert bien des défauts aux yeux des Conquerans & des Lecteurs mêmes; & la charité, le zele des ames ont tout couvert, l'Or même & le Potosi, aux yeux des gens de bien, des Apôtres.

La découverte de l'Orient devoit être & fut pour tout le monde une source de Lumieres. Elles n'eurent dabord que trop d'éclat, celles surtout qui partirent de la Chine. On n'ajoûta point de foi aux Rélations prematurées que *Marc Paul Venitien* donna de cet Empire où il avoit pénétré à la suite de quelques Ambassadeurs au douze ou treiziéme siécle. Le douziéme, & le treiziéme siécles n'étoient point faits pour les Decouvertes, & tant pis pour ceux qui en sçurent alors plus que leurs Contemporains. Auroit-on prévû, pouvoit-on croire en un siécle trop ignorant pour ne pas se regarder comme éclairé, qu'au bout de la terre, au de-là des Indiens, des Tartares, & des Moscovites & comme à nos Antipodes, il y eût un monde que les Ro-

mains ces Conquérans du monde n'avoient pourtant pas conquis, dont Alexandre n'avoit, aux Indes mêmes, entendu parler que sous le nom vague de plusieurs mondes qui survivoient à ses Victoires ; où les célébres révolutions des Perses, des Medes, des Grecs, des Arabes, de l'Asie entiere ne s'étoient seulement pas fait sentir ; Monde poli, sçavant, cultivant les arts, les beaux arts, les arts de l'esprit, la Poesie, les Lettres : inconnu aux Grecs, sans le secours desquels seroit-il permis à l'Europe entiere ancienne & moderne d'avoir de l'*esprit* ? Monde policé, moral, politique, maintenant ses coûtumes, ses loix, sa même forme de gouvernement, peut-être depuis le Déluge. Monde à qui il ne manquoit sans doute que la vraie Religion pour être le plus parfait comme le plus ancien & le Peuple de la terre le mieux conservé.

Ce qu'on ne pouvoit, ce qu'on ne devoit point croire au treiziéme siécle, fut rendu tout-à-fait croyable en devenant plus merveilleux encore, parce qu'il devint mieux connu au

quinziéme siécle qui fut le siécle des grandes découvertes. Jusqu'alors, la Porte de la Chine plus inaccessible que celle des Ottomans, avoit été par une Loi d'Etat fermée à tous les étrangers. Le Grand Xavier, supérieur à toute Loi, qui n'imposoit que des prisons, des tortures, des morts, osa par sa mort même, ouvrir cette Porte. Le Ciel lui en donna les clefs en paroissant les lui refuser dans l'Isle de Sanciam, comme il avoit donné à Moyse pour son Peuple celles de la terre promise, en lui refusant à lui-même la permission d'y entrer. Les Successeurs de l'Apostolat de Xavier, entr'autres le célébre Pere *Mathieu Ricci*, n'eurent qu'à se présenter. Ils en furent quittes pour des formalitez, qui ne les introduisirent que mieux tout d'un coup dans le centre de l'Empire, dans la Capitale, dans le Palais de l'Empereur, aux pieds de son Trône inabordable à ses propres Sujets, & tout de suite dans l'amitié, dans l'estime, dans la confiance entiere de ce Monarque tartare & idolâtre. Quel chemin! c'est celui de la Providence. Mais

combien de lumieres historiques, Géographiques, Morales, Politiques, Scientifiques de toutes les sortes, n'en rejaillit-il point dèslors sur l'Europe, tandis que sur la Chine il en rejaillissoit des lumieres, à la vérité bien supérieures, celles mêmes du Christianisme ?

Alors on crut sur la foi de bons Missionnaires, ce qu'on avoit eu quelque droit de ne pas croire sur la foi d'un simple voyageur : & comme il arrive, on passa d'un excès à l'autre ; la créance dégénera en crédulité. On crut tout sur la foi des Missionaires dont le premier coup d'œil pouvoit cependant les tromper, malgré eux, en bien des points ; car c'étoient de saints hommes, mais toujours des hommes, & l'impartialité dont nous nous piquons dans nos mémoires, nous empêchera toujours de leur attribuer aucune sorte d'infaillibilité, si ce n'est celle du cœur dont il nous convient d'être tout à fait garands sur la connoissance que nous avons de leur vertu éprouvée jusqu'au bout. Ils ont pû se tromper, & par là nous tromper ;

tromper ; mais ce qu'ils ont pû, d'autres l'ont voulu.

L'amour du merveilleux, l'envie de dire des choses extraordinaires, la gloire d'embellir un tableau qui attiroit l'admiration du public ; enfin le caractere naturellement conteur, éxagerateur, peut-être un peu menteur, de la plûpart des personnes de condition & d'esprit médiocres qui viennent de loin, & même des hommes en général, rendirent un peu suspecte la vérité de l'Histoire ou des Relations Chinoises ; & nous ne disconviendrons pas que vers la fin du dernier siécle, tout cela n'eût besoin d'un peu de discussion & de critique pour être ramené à sa juste valeur. Disons mieux, car la critique bonne en soi & lorsque le cœur n'y a point de part, est presque toujours dans la pratique, par la faute de ce cœur qui s'en mêle, une chose au moins indifférente & bonne à mépriser, & souvent plus propre à embroüiller les questions & à confondre le faux avec le vrai qu'à les débrouiller.

Ce n'est pas d'une critique en

feüilles volantes, mais d'une bonne Histoire en grand, faite à loisir, par une main sage & judicieuse, sur de nombreux & d'exacts Mémoires; c'est de l'ouvrage même du P. du Halde, tel qu'il nous le donne enfin, que nous avions besoin pour remplir notre curiosité en fixant nos idées sur un sujet aussi intéressant, aussi instructif même que celui-là. Mais des ouvrages de cette consequence ne se jettent pas en moule; il faut des siécles pour en ramasser les pieces; & il a fallu vingt-cinq années pour les discuter, les fondre, les rassembler en corps d'Histoire. Les feüilles volantes & les critiques, sur tout celles que le cœur aiguillonne, vont plus vîte.

Sans tant de façons, & sans se donner d'autre peine que celle de Traducteur & de Commentateur de quelques brochures, de quelques Relations de la plus basse espece, Relations de Voyageurs, de Marchands, Contes Arabes, l'Abbé R *** en attendant l'ouvrage que nous annonçons, entreprit la discussion, la critique, la censure des Relations Chinoises, &

de celles qu'il auroit dû le plus respecter. Au lieu d'éclaircissemens il jetta des soupçons, proposa des Problêmes, annonça des Paradoxes, empoisonna les sources : mais il perdit toute créance en voulant rendre suspecte la bonne foi des Missionaires, & cela dans la concurrence de Marchands Sarrazins.

Ce fut là une crise passagere, plûtôt qu'une vraye critique. L'Abbé R *** disparut, ses chicanes l'avoient précédé dans les régions de l'oubli. Les Missionaires resterent en possession de leur bonne foi & des bonnes graces de l'Empereur *Canghi* qui les mettoit en état de rectifier eux-mêmes ce qui pouvoit s'être glissé de peu exact dans leurs premieres Relations ou dans celles de leurs Prédecesseurs, & de fournir de solides matériaux à une grande Histoire telle que nous l'avons enfin.

Du reste, les erreurs n'étoient pas si grandes, & il étoit aisé aux Missionnaires de les corriger. Car ces bons Missionnaires étoient pourtant communément des sçavans de profession,

des Mathématiciens, Geometres, Astronomes, Géographes, Méchaniciens, des Physiciens, sans parler de la Théologie, de l'Erudition historique, & de la bonne littérature où ils avoient été nourris dès l'enfance. C'étoit un Séminaire d'Apôtres, c'étoit une Académie de Sçavans. Et c'est-là aussi pourquoi l'Empereur les mettoit à la tête des Arts, des sciences, des ouvrages publics, des Tribunaux, des Ambassades. Ils parcouroient avec lui les Provinces, & il les envoyoit souvent tout seuls visiter les travaux, les Arsénaux, les Places, les Villes, les Frontieres, & toujours le Compas, l'Equerre, la Lunette à la main.

Est-ce ici un simple & froid éloge? ces hommes Apostoliques, morts à leur Patrie & à eux-mêmes, le désavoüeroient, & nous le désavoüerions nous-mêmes, comme peu digne de leur état & du nôtre, pour ne parler que de leur zele, de la conversion des ames, des progrès de la Religion, de l'établissement de l'Evangile. Nous ne parlons donc de leur science & de leurs travaux scientifiques, qu'histori-

quement, & si l'on peut le dire, *litterairement*, 1°. en replique à l'Abbé R*** 2°. sur tout pour faire bien sentir au public, que c'est pourtant de ces bons Missionaires & de leurs correspondans en Europe que devoit nous venir tôt ou tard une Histoire précise, bien épurée, bien détaillée & bien complette de la Chine.

Kircher à Rome, fut le premier correspondant célébre, des Missionaires Chinois, comme il l'étoit de ceux de tout l'Univers, suivant l'idée de son *Concilium Geographicum* ou Académie Géographique dont il avoit dressé le plan par ordre de l'Archiduc Leopold ou Ferdinand. Car ce Prince de concert avec le Pape, le Grand Duc de Toscane & d'autres Princes, par des pensions & des gratifications extraordinaires, favorisoit ces correspondances de Kircher. Et combien de secrets, de découvertes & & de beaux ouvrages, ne devons nous pas à ce merveilleux concert de la grandeur avec la science, de la science avec la pieté? Pour ne parler ici que de la Chine, c'est de là que nous vint

le premier & même le second dé-
broüillement du cahos des Relations
Chinoises: car non seulement Kir-
cher nous donna sa *Chine illustrée* en
un volume médiocre in folio, mais il
influa beaucoup, de près & de loin
dans l'*Atlas Chinois*, du célébre P.
Martini son disciple.

C'est sur tout aux Lettres infi-
niment édifiantes & curieuses du P.
le Comte, qu'on peut fixer l'époque
d'une lumiere pure, quoique brillan-
te, qui commença à se répandre sur
un certain détail intéressant d'Histoi-
re Chinoise. Le Public devora ces
Lettres, & devore avec la même avi-
dité, celle que le P. du Halde lui pré-
sente depuis bien des années dans le
même goût, & sous le titre de *Lettres
édifiantes & curieuses*. Ce Pere a com-
me succedé à Kircher dans la corres-
pondance des Missionaires de la Chi-
ne, & même de toutes les parties du
monde, & c'est à cette correspondan-
ce tout à fait intime depuis vingt cinq
années que nous sommes redevables
de cette grande Histoire, où toutes
choses paroissent enfin extrêmement

débroüillées, & dans un détail qui ne laisse plus rien à désirer sur la connoissance que l'Europe souhaitoit depuis quatre ou cinq siécles d'avoir de ce grand Empire.

L'exécution répond de toutes parts à l'attente du public : la beauté du papier & des caracteres, la belle forme de l'impression, les Planches, les Vignettes, les Cartes, tout l'assortiment en un mot, fait beaucoup d'honneur au sieur Mercier, Libraire & Imprimeur, & en général à la Librairie de France. Le sieur Humblot & les Graveurs méritent un éloge particulier. Outre la douceur du burin, on ne se lasse point d'admirer le goût, & l'entente des figures & formes Chinoises prises d'après nature, & distribuées dans les cartouches & dans les vignettes, avec une parfaite intelligence du *Costume* Chinois. Les Cartes sur tout sont un morceau capable de faire la réputation de quiconque y a mis la main. Les plus fameux Géographes avoient ambitionné cet honneur. Le P. du Halde jetta les yeux sur M. Danville qui s'en est acquité avec

une ſagacité & une érudition géographique peu ordinaire.

Ces Cartes ſont le morceau favori de la nouvelle Hiſtoire. Elles font voir d'un côté l'importance & la juſteſſe des correſpondances du P. du Halde, pour la perfection de ſon ouvrage, & de l'autre, elles juſtifient l'idée que nous avons donnée de la grande capacité des Miſſionaires, qui ont exécuté la plus vaſte entrepriſe qu'on puiſſe former en ce genre, & en tout genre d'Arts & de ſciences.

D'abord les Cartes que nous avons juſqu'ici de la Chine & de la Tartarie, comme de bien d'autres parties de la terre, ſont l'ouvrage des Miſſionaires. Pour la Chine ſur tout, c'eſt un fait que perſonne n'a pénétré librement dans tout ſon intérieur avant eux, ſans eux, ni autant qu'eux. La poſition même de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, de la Corée, du Japon, de la terre d'Yeſſo, par rapport à notre Europe, & l'extention préciſe de l'Aſie entiere dans les Cartes, eſt toute de leur façon. Ce ſont eux qui ont raproché ces Empires, & accourci cette

seconde partie du monde de cinq cens lieux. Mais ces Cartes que nous avons de la main de Sanson ou de Delisle, doivent être regardées par rapport à celles du P. du Halde, comme seroient les Cartes qu'on avoit il y a cinq ou six cens ans, de la France & même de l'Allemagne, par rapport à celles qu'on en a aujourd'hui. En moins de cent cinquante années, la Géographie Chinoise & Tartare ont fait entre les mains des Missionaires, le même chemin que nos Cartes d'Europe ont fait depuis cinq ou six cens ans entre les mains des Geographes de profession, répandus en si grand nombre dans tous les Pays de cette partie de la Terre: *Pietas ad omnia utilis.* Les Découvertes de Géographie convenoient tout à fait à un Missionaire, à un Apôtre.

Il s'agit de constater cette justesse des Cartes Chinoises: hors d'état de les vérifier nous mêmes, nous n'en sçaurions avoir de meilleurs garands que les Chinois. On peut s'en rapporter a eux: Idolâtres & naturellement jaloux de la gloire de leur na-

tion & de la gloire dans les ſciences ; il ne faut pas douter qu'ils ne ſupportent fort impatiemment l'aſcendant que prennent par là ſur leur eſprit, des Prédicateurs d'une Religion & d'une Morale auſtere, qui veulent auſſi étendre cet aſcendant ſur le cœur. La paſſion, la jalouſie ſurtout rend clair voyant ſur les fautes d'autrui. Pour peu que les nouvelles Cartes euſſent manqué d'éxactitude & de bonne façon, c'étoit fait des Miſſionaires & de la Religion même ; car cela va enſemble, au moins chez des Idolâtres.

L'Empereur *Canghi* les protegeoit, dit-on, les maintenoit contre la haine du Peuple & la jalouſie des Grands, c'eſt-à-dire des ſçavans. Cela eſt vrai ; mais à quel prix & à quelle condition. A condition qu'il en ſeroit toujours bien ſervi, à condition que ſes Cartes ſeroient parfaites. Or ſur l'article, il ne s'en rapportoit gueres qu'à lui même pour les vérifier. Il étoit fort au fait de la matiére ; il avoit déja ſes Cartes qui, quoique mal faites, lui ſervoient comme de *criterium* pour diſcerner la bon-

ne ou la mauvaise façon des nouvelles; il avoit lui-même parcouru quelques Provinces, & en avoit levé ou fait lever des Plans exacts. Quand on lui présentoit donc quelque nouvelle Carte, il l'étudioit, la confrontoit avec ses connoissances particulieres, il faisoit venir le Missionaire Auteur de l'ouvrage, l'interrogeoit, le faisoit parler, lui faisoit des objections, lui tendoit des pieges, & jugeoit par ses réponses de la vérité de tout. Or une preuve décisive qu'il en étoit content, c'est qu'à peine une Carte étoit faite, qu'il en vouloit une autre, & qu'à la fin il les voulut toutes. C'étoit dans ces vérifications, dans ces confrontations, que charmé de la Carte, & du Géographe le P. Regis un des principaux travailleurs, il se récrioit à tous momens *y tien pou tso, il ne se trompe en rien, il ne se trompe en rien.*

Enfin un témoin peu suspect de prévention pour les missionaires, c'est l'Empereur qui regne aujourd'hui. Que pense-t'il des Missionaires & de leur Religion? C'est qu'il n'en veut point

entendre parler, & qu'il persecute avec toute la violence dont on est capable à la Chine, ceux, les Princes mêmes qui sont déja Chrétiens; mais qu'en faveur des Missionaires Géographes & Astronomes il fait de grandes exceptions à sa persecution, & qu'il continuë à les loger dans son Palais, & à s'en servir dans les Arts & dans les Sciences, surtout dans tout ce qui concerne la Géographie & le Calendrier, bien resolu de les proscrire si leurs ouvrages n'étoient pas à l'épreuve de l'examen qu'il en fait, & qu'il en fait faire par leurs ennemis mêmes.

On ne doute pas dans le monde, de la beauté de ces Cartes & de tout l'ouvrage dont elles sont un magnifique assortiment. Mais tout le monde n'est pas à portée d'estimer la grandeur du travail & la nature d'une si vaste entreprise. Résolu donc de rendre une bonne fois justice à nos Missionaires, nous emprunterons les propres paroles d'un des meilleurs estimateurs en ce genre & des plus impartiaux à cet égard, qu'on puisse

citer. C'eſt le célébre Hiſtorien de l'Académie des Sciences, M. de Fontenelle qui dans ſon brillant Eloge de M. Deliſle s'exprime de la ſorte.

» Comunément on n'a gueres d'i-
„ dée de ce que c'eſt qu'une Carte
„ Géographique, & de la maniére
„ dont elle ſe fait. Pour peu qu'on
„ liſe on voit aſſez la difference d'une
„ Hiſtoire à une autre du même ſu-
„ jet: mais on ne regarde pas de ſi
„ près à une Carte de Géographie,
„ on ne les compare point &c *& plus*
„ *bas.* Si lorſqu'un Géographe entre-
„ prend de faire une Carte de l'Eu-
„ rope par exemple, il avoit devant
„ lui un gros recueil d'obſervations
„ Aſtronomiques bien exactes de la
„ longitude & de la latitude de cha-
„ que lieu, la Carte ſeroit bien-tôt
„ faite, tout viendroit s'y placer de
„ ſoi même à l'interſection d'un Me-
„ ridien & d'un Parallele connus....
„ Mais on a juſqu'ici peu d'interſec-
„ tions des Longitudes des lieux....
„ On ne peut avoir recours qu'aux
„ meſures itineraires, aux diſtances
„ des lieux repanduës en une infinité

„ d'Histoires, de Voyages, de Re-
„ lations, d'Ecrits de toutes especes,
„ mais peu exactement & ce qui est
„ encore pis, différemment presque
„ dans tous. Il faut &c .... Quelle
„ ennuyeuse & fatigante discussion !
„ Il faut être bien né Géographe pour
„ s'y engager. Aussi n'avoit-on pas
„ pris jusqu'à present toutes les peines
„ nécessaires, & peut-être ne savoit-
„ on pas même assez bien toutes cel-
„ les qu'il y avoit à prendre. Nicolas
„ Sanson a été dans le siécle passé le
„ plus fameux de nos Géographes :
„ Cette science lui doit beaucoup,
„ cependant ses Cartes étoient fort
„ imparfaites, soit par la faute de son
„ siécle, soit par la sienne. Il n'avoit
„ pas encore assez d'observations, &
„ il n'avoit pas assez approfondi ni
„ assez recherché. Lorsque le tems
„ amena de nouvelles connoissances, il
„ aima mieux les négliger que de cor-
„ riger les premiers ouvrages par les
„ derniers, & de mettre entr'eux une
„ discordance qui le blessoit. La sour-
„ ce de son Nil fut toujours sous le
„ Tropique du Capricorne à 35 de-

„ grés de distance de sa véritable po-
„ sition, parcequ'il en avoit crû Pto-
„ lomée qui en avoit jugé ainsi. Sa
„ Chine, sa Tartarie, sa Terre d'Yesso
„ s'obstinoient à demeurer mal pla-
„ cées & mal disposées contre le té-
„ moignage de rélations indubitables.
„ M. Delisle vint dans le tems où
„ tout sembloit annoncer, que la Géo-
„ graphie alloit changer de face. *Le*
„ *zele de la Religion* & l'amour des
„ richesses, principes bien opposés,
„ s'accordoient à augmenter tous les
„ jours le nombre des découvertes
„ dans les climats lointains, & l'As-
„ tronomie beaucoup plus parfaite,
„ fournissoit de nouveau les Longi-
„ tudes par les Satellites de Jupiter
„ .... L'ouverture du siécle present se
„ fit donc à l'égard de la Géographie,
„ par une terre presque nouvelle que
„ M. Delisle presenta &c.

Rien n'est plus magnifique que cet Eloge; & c'est dommage que nos Missionaires ne trouvent point dans nos Mémoires une plume capable de faire sentir ici toute l'excellence, toute la supériorité de leur travail.

Et quelle magnificence d'expressions & d'idées neuves ne fourniroient point à un si éloquent Panegyriste des Cartes veritablement originales, des terres véritablement nouvelles, un monde véritablement inconnu jusqu'à eux? Car s'il y a eu, comme il y a eu réellement beaucoup de gloire pour M. Delisle, d'avoir présenté une terre presque nouvelle, où la source du Nil, la Chine, la Tartarie, la terre d'Yesso se trouvoient bien placées; quelle gloire n'est ce pas pour nos Missionaires d'avoir comme créée cette terre, de l'avoir découverte les premiers, de l'avoir présentée dans toute sa nouveauté, d'en avoir determiné les places justes, les positions fixes, les longitudes les latitudes; & non seulement de ces terres, de ces Royaumes, de ces Empires en gros, mais de leurs Provinces, Villes & Bourgades en détail, de leurs limites précises, de leurs caracteres spécifiques, le tout désigné par les propres noms & sur-noms, avec la maniere même de les articuler & de les prononcer. Toutes choses qu'on ne devine pas, & qu'on ne peut reprocher

à M. Delisle d'avoir ignorées;quelque glorieux qu'il soit à nos Missionaires de les avoir sçûës & de nous les avoir apprises.

Car un Geographe qui ne sort point de son Cabinet, n'est tenu que de bien posseder sa Geographie ancienne & moderne, de corriger en bon critique l'une par l'autre, de rectifier quelques méprises de ses devanciers, & de se prêter de bonne foi au conrant des nouvelles découvertes, des nouveaux Mémoires, des nouvelles Observations. Ce fut sans doute une petitesse d'esprit dans M. Sanson, ou une ignorance de s'obstiner à mal placer la source du Nil & les terres en question; & M. Delisle est tout à fait loüable de n'avoir eu ni cette obstination, ni cette petitesse d'esprit, ni cette ignorance. Il en étoit si éloigné, que jamais Géographe n'eut plus de facilité que lui pour sentir les nouvelles Découvertes, & profiter des nouveaux Mémoires. On en vit un bel exemple en 1722. lorsque le P. du Halde ayant donné dans un Recueïl de Lettres édifiantes, la Carte détail-

lée de la Presqu'isle du Gange, remplie des Royaumes de Maduré, de Maissour, Tanjaour &c. dont M. Delisle n'avoit pû jusques-là sçavoir même les noms, & beaucoup moins les positions des Villes ni des Rivieres, & qu'il avoit été obligé de laisser en blanc dans sa grande Carte de l'Asie ; trois mois après sans délai, il en fit paroître une autre toute conforme à la nouvelle découverte de l'Indostan. Cette bonne volonté, qui est toujours la marque d'un homme fait pour exceller, & la cause même de son excellence étoit si connuë ; que les Missionaires & leurs correspondans, entr'autres le Pere du Halde, se firent toujours, sur tout dans les commencemens, un plaisir de la seconder. Vers la fin cependant, le manque de certaines petites formalitez que les cœurs généreux n'éxigent pas, qu'ils attendent pourtant, ou qu'ils sont surpris au moins de ne pas retrouver à la suite de leurs bienfaits, mirent un peu plus de réserve dans cette correspondance ; & le P. du Halde eut ses raisons pour ne répondre à l'empressement de M.

Delisle, que par un coup d'œil rapide qu'il lui donna de ses nouvelles Cartes, qu'il s'applaudit aujourd'hui d'avoir confiées à M. Danville.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la maniere tout à fait exacte, mais tout aussi pénible dont ce grand ouvrage a été exécuté. Les travaux d'un Géographe sédentaire ne sont que des travaux d'esprit, qui ne laissent pas d'être grands & de rejaillir même sur le corps, comme ceux de toute autre science. Pour nos Missionaires, la Géographie Chinoise fut une science difficile, un art épineux, un métier même fort laborieux. L'esprit toujours en haleine, il leur fallut avoir toujours le corps en mouvement. Les Ordres de l'Empereur, dira-t'on, rendoient tout facile; il ne manquoit aux travailleurs ni instrumens, ni outils, ni voitures, ni aides, ni travailleurs, subalternes. Disons mieux: les ordres de l'Empereur rendoient tout possible, mais autre chose est la possibilité, autre la facilité. Il est bien visible que sans cela des étrangers répandus en petit nombre dans les Provinces, y

auroient été arrêtés à chaque pas par une infinité d'obstacles insurmontables que chacun peut imaginer.

Mais du reste, ces Intendans ou Mandarins des Provinces & des Villes, qui, pour obéir à l'Empereur, secondoient ouvertement le travail des Missionaires, étoient pourtant le plus souvent des ennemis secrets qui auroient bien voulu le voir, ou sous main même le faire échoüer ; & les coopérateurs subalternes de ce travail, étoient des hommes souvent malins, souvent ignorans, & toujours capables d'erreur, sur qui il falloit toujours avoir l'œil pour les diriger ou les redresser ; & les divers Peuples Chinois ou Tartares, Chinois de toutes les Provinces, Tartares de toutes les Hordes, à qui il falloit avoir affaire ; & les climats chauds & froids ; & les tems secs ou pluvieux, & les Pays plats ou montueux, pelez ou hérissez de Forêts, continus ou coupez de ravines, de ruisseaux, de rivieres, de marais ; & les déserts de la Tartarie, & les formalitez de la Chine, & les maladies, & les accidens imprévûs de toutes les

ſortes, n'étoient-ce pas des difficultez? Difficultez pour des Miſſionaires, c'étoient des impoſſibilitez pour toute autre eſpece de Geographes.

La maniere exacte & purement geométrique, dont ils ont exécuté tout l'ouvrage par la ſeule trigonométrie, c'eſt-à-dire, par la meſure actuelle, & par les triangles, achevoit d'en rendre le travail épineux, dur, affreux, inimitable, mais parfait. huit ou neuf cens lieuës de terrain fort inégal meſuré, levé, tracé en dix années par ſept à huit perſonnes, les ſeuls compas & regle à la main, ſont l'ouvrage regulier le plus vaſte, le plus étonnant, & en quelque ſorte le plus capable d'épouventer l'imagination, qu'on ait pû entreprendre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Mathématiciens de l'Europe vouluſſent ſe réunir pour en lever une bonne fois la Carte dans cette préciſion geometrique; car nous avons cette Carte à peu près; mais cet à peu près n'atteint pas à la perfection des Cartes Chinoiſes & Tartares, & tout n'y eſt pas également juſte comme dans celles-ci.

C'eſt qu'auſſi tous les morceaux de nos Cartes Européennes n'ont pas été faits par d'habiles artiſtes, ni par la bonne méthode geometrique de nos Miſſionaires. La méthode aſtronomique par les ſatellites de Jupiter, qui eſt preſque la ſeule qu'on connoît dans la pratique en Europe, eſt par le fait même de ces bons Miſſionaires démontrée plus ſpéculative que pratique. Les erreurs qu'elle entraine néceſſairement ſe perdent, comme le remarque fort habilement le P. Regis, l'un des principaux Geographes Chinois, dans l'immenſité des Cieux; mais ſur la terre on en découvre bientôt l'énormité par la méthode des triangles, & par la meſure actuelle. Cette ſeule reflexion a de quoi nous faire entrer en défiance ſur bien de nos Cartes Européennes ou autres, que nous ne devons qu'à ces ſpéculations Aſtronomiques. Auſſi, pour le dire franchement, eſt-il bien difficile qu'une bonne Geographie ſoit l'ouvrage d'un Geographe ſédentaire; & nos Academies d'Europe, celle ſurtout de Paris, n'ont pas laiſſé de ſentir

le mérite de cette Geographie ambulante, Chinoise, & si on peut le dire, sans jeu de mots, la seule vraiment Geographique. La méridienne tracée au travers de la France, par les célebres Mrs. Picart & Cassini, divers morceaux levez sur les lieux par d'autres, & le voyage qu'on vient, sous les auspices du Roi, & par ses Ordres, d'entreprendre en Amérique, pour la confrontation des degrez méridiens de la terre, justifient l'excellence de la méthode Apostolique, active & topique des *Regis*, des *Detartres*, des *Jartoux* des *Bouvets*, &c.

Cette confrontation même des degrez de la terre en latitude, n'est pas sans exemple de la part des Missionaires. Il étoit difficile qu'un aussi grand ouvrage que le leur, n'eut pas toutes sortes d'avantages pour la Geographie, & qu'une découverte du premier ordre n'en enfantât, n'en supposât, n'en ébauchât même plusieurs d'un ordre subalterne ou pareil dans les vastes déserts de la Tartarie, du côté où l'Empire Chinois a été trouvé par les Missionaires confiner avec les

Etats de Moſcovie, dans les plaines de *Tçitcicar*, il vint à ces Miſſionaires qui étoient en train de meſurer le Ciel & la Terre, & qui ne trouvoient là qu'un Ciel pur & une Terre toute nuë à meſurer il leur vint en penſée, ſans autre deſſein que de faire leur métier, de meſurer en effet ce ciel & cette terre, pour bien aſſûrer la correſpondance qu'ils y ſuppoſoient dans l'idée ancienne d'une terre ronde & uniforme. Le ſuccès paſſa leurs eſpérances, en les trompant. La poſition étoit la plus favorable qu'on puiſſe choiſir, à quarante ou cinquante degrés de Latitude Boréale, préciſément dans l'endroit ou doivent être les plus grandes inégalitez, s'il y en a.

Les Miſſionaires ne s'en doutoient pas, regardant ce que M. Newton & d'autres avoient dit de la ſphéroïdité de la terre, comme des ſyſtêmes de phyſique. Ils furent donc fort étonnez après avoir meſuré ſix degrez conſécutifs, de les trouver inégaux, & régulierement inégaux. Leur premiere penſée fut, comme elle devoit l'être, qu'ils

qu'ils s'étoient trompés : mais en vain tenterent-ils de se convaincre eux-mêmes d'erreur : ils ne furent pas assez habiles pour justifier l'excès de modestie qui leur faisoit présumer qu'ils l'étoient moins ; & toutes réflexions faites, ils conclurent sagement à proposer aux Académies & à tous les Sçavans de l'Europe, le Problême de l'inégalité des degrez terrestres, en les invitant à sortir un peu de leurs observatoires & de leurs cabinets pour aller sinon en Apôtres, (quoique *utinam omnes Prophetent*) du moins en Geographes, mesurer la terre sur les lieux & sur la terre, même ; le Ciel devant plus être, comme il l'est pour nos Missionaires, une fin qu'un moyen pour parvenir à quelque chose de solide en tous sens dans ce genre, ainsi que dans tout autre.

Outre les Cartes de la Chine & de la Tartarie Chinoise, le P. du Halde nous donne encore la Carte du Thibet jusqu'aux confins de la Mer Caspienne, & d'un autre côté, la Carte de la Corée ; le tout levé sous la direction ou la revision des Missionaires.

& voilà bientôt l'Asie, déterminée tout à fait par *le zele de la Religion*, & peut-être un peu par *l'amour des richesses, principes bien opposez*, qu'il seroit pourtant plus que merveilleux de voir marcher d'un pas égal dans la découverte de la verité. Le détail des 4. vol. est réservé pour les Mémoires suivans.

ARTICLE XXXIV.

HISTOIRE DES RE'VOLUTIONS de Pologne, depuis le commencement de cette Monarchie, jusqu'à la mort d'Auguste II. par M. l'Abbé Desfontaines. 2. vol. in-12. *le premier de 243. pages avec une Préface & une Carte de Pologne. le deuxiéme de 206. pages, avec une table des matieres. A Amsterdam, chez François l'Honoré.* 1735.

IL y a peu de noms aussi répandus dans la littérature qui regne aujourd'hui, que celui de M. l'Abbé Desfontaines. Poësies, Romans, Feüilles anonymes, Journaux, Histoires, Historiettes, Traductions, Corrections d'ouvrages, Observations Pé-

riodiques, Ouvrages comiques, Critiques &c. Il semble qu'il ait voulu essayer son génie sur tout, & on ne peut s'empêcher d'admirer une si laborieuse fécondité. Il ne faut pourtant pas croire que tous les Ouvrages qu'on lui attribuë, soient véritablement de lui. Il en a désavoüé plusieurs, lorsque l'occasion s'en est présentée. Il n'a fait que prêter son nom à quelques autres, comme pour leur assurer les suffrages du Public; & on sçait qu'il y en a quelques uns ausquels il n'a d'autre part que d'y avoir fait quelques legeres corrections de style. Ainsi quoiqu'on le croye très capable de tous les Ouvrages qu'on lui attribuë, on est toujours fondé à douter s'il est en effet l'Auteur d'un Ouvrage qui porte son nom, jusqu'à ce qu'on en ait des preuves particulieres; tel est le sort des écrivains célebres. Mais il est du devoir de ceux qui travaillent à l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, d'éclaircir autant qu'il est possible ces sortes de faits, pour en instruire la postérité, & dans cette vûë, nous désirerions que M. l'Abbé Desfontai-

nes nous donnât lui-même la Liste de ses vrais ouvrages. Car nous sçavons bien qu'il est Auteur d'une traduction en vers de quelques Pseaumes choisis, Ouvrage peu connu; d'un Dom Juan de Portugal, petit Roman dont on a perdu le souvenir; d'une traduction de Gulliver, (encore y a-t'il sur ce point quelques incrédules,) d'une suite de Gulliver qui n'a pas eu le même succès; d'un Dictionnaire Néologique, qui auroit gagné à être plus court; & de quelques autres petites productions semblables. Mais pour ce qui est des autres Ouvrages que les Libraires parent de son nom, nous aimons mieux pour ne nous pas exposer à tromper nos Lecteurs, attendre que M. l'Abbé Desfontaines nous apprenne lui-même ce qu'il en faut croire.

On peut douter, par exemple, si celui dont nous venons d'annoncer le titre, *l'Histoire des Révolutions de Pologne*, est de ce célebre Auteur, quoiqu'il porte son nom. Car 1°. il est imprimé à Amsterdam, où les Libraires communément ne font pas de

grands avantages aux Auteurs ; & 2°. il paroît en même tems, que cinq autres volumes de l'Histoire de la Ville de Paris, qui portent aussi, (du moins les trois premiers) le nom de l'Abbé Desfontaines. Or quoiqu'on ne soit pas surpris du travail infatigable de l'Auteur, on a de la peine à croire que lui seul puisse suffire à tant d'ouvrages.

Il y a pourtant dans la description geographique de la Pologne, qui est à la tête de l'Histoire, un trait en peu de lignes, qui n'est pas obligeant pour les Jesuites, & qui peut faire croire que si M. l'Abbé Desfontaines n'est pas l'Auteur de l'Ouvrage, il y a du moins quelque part. Le voici. „ Après avoir dit que le Peuple en „ Pologne est plus superstitieux que „ religieux, & que tout ce qui vient „ de Rome est reçu en ce Pais-là avec „ une soumission aveugle & sans au- „ cun examen. „ Il ajoute tout de suite, " Les Moines profitent de cet- „ te crédulité ignorante. „ comment cela ? c'est, " qu'ils prennent souvent „ part aux affaires d'Etat, & s'enri-

„ chissent par ce moyen. „ Voilà sans doute un trait bien odieux pour les Moines. Mais de peur que les Jésuites ne se croyent pas compris dans l'accusation, ce sont eux-mêmes qu'il allegue en preuve ; & quelle preuve apporte-t'il de ces grandes richesses des Moines si indignement acquises ? c'est que les Jésuites de Leopol de Russie ont une Chasuble chargée d'or & de pierreries, qui est estimée cinquante mille écus ; comme si la richesse des présens qu'on fait aux Autels, faisoit la richesse d'une communauté. Le raisonnement est bizarre; mais ce n'est pas le premier de cette espece que M. l'Abbé Desfontaines auroit fait sur ses anciens Confreres.

Quel que soit l'Auteur de cette nouvelle Histoire, nous allons en présenter une idée à nos Lecteurs. On lui donne le nom de *Révolutions de Pologne*. C'est que ce nom est à la mode depuis un tems, & que l'Ecrivain s'est peut-être flatté qu'en considération du titre, on rangeroit du moins dans les Bibliotheques son Histoire à côté des Révolutions d'Angleterre,

d'Espagne, & de la République Romaine. Car dans le fond, ce n'est qu'un choix de faits qu'il nous assure être les plus authentiques, les plus curieux & les plus importans de l'Histoire de Pologne. L'Auteur a cru d'ailleurs devoir en user ainsi, parce qu'il est persuadé qu'une Histoire plus étenduë, auroit été peu intéressante & fort inutile. " Quel plaisir, dit-il, „ dans sa Préface, ou quel avantage „ aurois-je procuré au Public par le „ détail circonstancié des regnes fa- „ buleux de Leck I. & de ses Succes- „ seurs, jusqu'à Miecslas? Les guer- „ res des Polonois avec les Czechites, „ les Roxolans, les Jatwingnes & „ d'autres Barbares, enterrés dans „ leurs forêts, & ensevelis sous les „ glaces du Nord, ne sont pas fort „ capables d'exciter la curiosité; ni „ d'instruire dans l'art militaire. Un „ courage brutal animoit alors ces „ peuples, & presque toute leur his- „ toire, par rapport à ce tems-là, se „ réduit à dire, qu'ils avoient tou- „ jours les armes à la main, qu'ils „ s'assommoient les uns les autres,

„ & se déchiroient comme des bêtes „ feroces. „ Mais il n'est pas impossible que des critiques moins indulgens que nous, ne soient pas sur cela de l'avis de l'Auteur. En effet, quelque fabuleux que soient les regnes de Leck I. & de ses Successeurs jusqu'à Miecslas, ils ne le sont pas plus que les commencemens de l'Histoire Romaine & Grecque, & de celle de presque tous les Peuples du monde, dont on aime cependant à apprendre l'origine, les progrés, & jusqu'aux traditions fabuleuses, pourvû que l'Historien qui les raconte, sçache joindre une judicieuse critique aux ornemens du style. Pourquoi les guerres des Polonois, lorsqu'ils étoient encore barbares, ne seroient elles pas aussi capables d'exciter notre curiosité que celles de tant d'autres Nations qu'on lit avec plaisir ? Il ne s'agit que de les bien écrire, & elles plairont infailliblement. Pour ce qui est de l'utilité qu'on en peut retirer pour l'art militaire, elles sont encore à cet égard dans le même cas que les guerres de la plûpart des anciens peuples

dont d'habiles Historiens ont cru devoir nous conserver le souvenir.

L'Auteur ajoute qu'il a suivi "Duglossius, Chanoine de Cracovie, qui a
„ composé en Latin, sur l'Histoire de
„ Pologne, l'ouvrage le plus complet
„ & le plus exact; mais un Ouvra-
„ ge très-mal écrit, & assez peu sensé
„ à certains égards. „ Il est étonnant qu'ayant eu si long-tems cet ouvrage sous les yeux, il n'ait pas mieux lû le nom de l'Auteur; car ce n'est pas Duglossius qu'il se nomme: c'est *Dlugossus, Dugloschus, ou Duglossus*: peut-être est-ce une faute d'impression, quoiqu'elle soit répetée plusieurs fois. Du reste, il est vrai que Dlugossus est un assez mauvais Ecrivain; mais son Histoire paroît fidéle, & le nouvel Historien ne pouvoit rien faire de mieux que de le suivre, comme il a fait. Il nous paroît seulement qu'il auroit pû en tirer beaucoup plus de faits intéressans. Car il en a omis un assez grand nombre, & nous n'en comprenons pas bien la raison, si ce n'est que l'Auteur a voulu peut-être s'épargner de la peine, & se contenter

de nous donner une Histoire imparfaite. Il faut cependant observer que dans ce nombre de faits intéressans, nous ne voulons pas comprendre plusieurs événemens prétendus miraculeux, rapportés par Dlugossus. Cet Auteur étoit sans doute trop crédule, & son Abreviateur a bien fait de supprimer, comme il nous avertit qu'il a fait, les Fables puériles dont l'Histoire de Pologne est remplie.

Il nous avertit encore que Dlugossus ne lui a servi que pour la composition du premier Volume, & que pour le regne de Sigismond & de ses Successeurs, il a eu recours à d'autres Auteurs, entr'autres à l'Histoire du Président de Thou, & aux mémoires des derniers tems. Il reste à sçavoir quel usage l'Auteur a fait de ces secours, c'est-à-dire, qu'elle est la forme, l'étenduë, le style & le mérite de l'ouvrage.. Du côté de la forme & de l'étenduë, il nous paroît que l'ouvrage n'est pas assez complet, que les faits y sont trop serrés & trop abregés, ce qui donne, pour ainsi dire à la narration, un air de secheresse, en sorte

qu'on pourroit la comparer à ces rivieres, qui dans un grand lit ne roulent qu'une petite quantité d'eau. Mais ce que l'ouvrage perd de ce côté là, il le regagne du côté de l'exactitude. Il est du moins assez ordinaire qu'une histoire écrite dans cette forme abregée, soit plus exacte que celles où les Auteurs croyent devoir donner plus d'étenduë aux évenemens, pour avoir occasion de faire briller leur imagination, & d'embellir les faits par des réfléxions ingénieuses. Pour ce qui est du style, il ne seroit pas impossible d'y trouver quelques phrases qui pourroient trouver place dans le Dictionnaire Néologique ; mais nous ne nous arrêtons jamais à de pareilles minutiès. L'Ouvrage en général est bien écrit, c'est-à-dire que le style en est pur, & l'expression assez noble, la narration nette & aisée. On y trouve quelques portraits & quelques caractéres assez bien peints. Tout cela fait comme on voit un Ouvrage d'un mérite un peu au dessus du médioere, qui ne fera pas de deshonneur à M. l'Abbé Desfontaines, s'il s'en avoüe le Pere.

Mais on nous dispensera d'en parler plus au long; parce que ce sont des matieres que nous avons déja traitées assez recemment, dans l'extrait que nous avons donné des cinq Volumes qui ont paru depuis peu sur l'Histoire de Pologne.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

UN Philosophe zélé pour le Péripatétisme, vient de publier un Ouvrage où il entreprend d'élever l'ancienne Philosophie, sur les débris de la nouvelle, & du Cartesianisme : *Agnani Philosophiæ Neopaleæ Liber prodromus, contra Novistas & Cartistas, Romæ* 1735. Ce titre est d'un goût à ne pas prévenir les gens de Lettres, en faveur du Livre & de l'Auteur.

MOSCOVIE.

De Petersbourg.

M. Jean Kyrilow, premier Secrétaire du Senat, a publié sa grande Carte de l'Empire de Russie. On y découvre au juste, l'étenduë de ces vastes Etats. Selon la nouvelle Carte, l'Empire de Russie dans sa plus grande longueur, comprend cette immense étenduë de Pays, qui est terminée par le Golfe de Finlande & le Pont Euxin d'une part, la Terre d'Iesso de l'autre, & la contrée de Kamtschatka, Peninsule qui s'étend entre les cent cinquante & cent soixante & quinze degrez de longitude; & du Nord au Sud, depuis le Cap Suetoi-Nos, qui est au soixante deuxiéme degré de latitude, jusqu'au Nord du Japon, vers les trente neuviéme degrés de latitude. Dans sa largeur, l'Empire de Russie a pour bornes au Nord la nouvelle Zemble appellée dans la Carte dont il s'agit *Novavia Sembia*. Il confine au Midi avec la Perse, l'Empire

du Mogol, & la Chine.

ALLEMAGNE.

DE BRESLAU.

M. Balthasar Louis Tralles, Docteur en Médecine, s'est déclaré pour la fréquente saignée à la Veine Jugulaire, dans un Traité qu'il a publié nouvellement sous ce titre, *de venâ jugulari frequentius secandâ.* in 8°.

D'ALTORF.

On débite ici de nouvelles Remarques sur le Panegyrique de Pline. *Spicilegium novum Observationum ad Panegyricum Plinii.* M. Schwartz est Auteur de cette brochure *in*-4°.

DE FRANCFORT *sur le Mein.*

M. Senckemberg a donné au Public une nouvelle édition de l'Ouvrage intitulé *Syntagma juris Feudalis*, par George Adam Struve. L'Editeur y a joint une Préface de sa fa-

çon, qui avec le *Prodromus juris Feudalis*, nouvellement imprimé, peut tenir lieu de prolégomenes, au Livre que nous annonçons.

ANGLETERRE.

D'OXFORD.

Les Libraires ont mis en vente, *Xenophontis de Cyri expeditione Libri Septem. Græca recognovit cum codicibus MSS, & omnibus fere libris editis contulit, plurimis in locis emendavit, versionem latinam reformavit, observationibus suis, Tabula Geographica & dissertatione auxit & illustravit; notas H. Stephani, Leunclavii, Æ. Porti & Mureti recensitas & castigatas, variantium Lectionum delectum, indicesque necessarios adjunxit* Thomas Hutchinson, *in quarto.* Un Manuscrit de la Biblioteque d'Eton, & quelques uns de la Biblioteque du Roi de France ont été d'un grand secours au nouvel Editeur, pour rétablir le texte dans sa pureté. La Carte Geographique, la suite chronologique des Rois de Perse, une ex-

plication des Poids & des Mesures par ordre alphabétique, & une dissertation historique & geographique dont le sçavant Auteur a enrichi son édition, jettent un grand jour sur le texte de Xenophon. A la suite de l'ouvrage, est le Discours Oratoire de ce célebre Historien en Grec & en Latin, avec des Notes du même Editeur. Pour ne point trop charger son volume, M. Hutchinson fera imprimer à part en forme de supplément, des corrections & des additions toutes neuves sur la Cyro-Paidie de Xenophon.

DE LONDRES.

An Historical Essay on the jurisdiction of the Court of Chancery. &c. C'est-à-dire, Essay historique sur la Jurisdiction de la Cour ou Tribunal de la Chancellerie, où l'on traite incidemment des autres Tribunaux. *in-octavo.* L'Auteur qu'on ne nomme point, a composé son ouvrage d'après les Mémoires les plus authentiques.

Rien ne manque au nouveau Nobiliaire d'Angleterre, nouvellement

imprimé dont on est redevable à M. Collins. L'Ouvrage a pour titre, *The peerage of England* &c. c'est-à-dire, Traité Genealogique & Historique des Pairs d'Angleterre d'aujourd'hui, &c. *in octavo* : quatre Volumes.

PAYS-BAS.

D'AMSTERDAM.

Jean Rychoff le fils, a achevé d'imprimer, *Réflexions Militaires & Politiques par M. du Vergy, traduites de l'Espagnol de M. le Marquis de Santà Cruz de Marzenado. 4. Volumes in* 8°. & se vend à Paris, chez Rollin fils, Quay des Augustins, à S. Athanase.

On trouve chez le même Libraire à Amsterdam. Voyages d'Innigo de Biervillas, Portugais *in* 8°. *Premiere & deuxiéme Partie.*

DE LA HAYE.

Jean Neaulme vient de publier une nouvelle Edition, corrigée & fort augmentée, du Dictionnaire de Fabri,

Basilii Fabri Sorani Thesaurus Eruditionis Scholasticæ omnium usui & disciplinis omnibus accomodatus, post celeberrimorum virorum, Buchneri, Cellarii, Grævii, operas & adnotationes, & multiplices Andreæ Stubellii Curas iterum recensitus, emendatus, locupletatus, à Joanne Mathæo Gesnero. Accessit primum hac editione verborum & formularum interpretatio Gallica. 2. Volumes in folio. 1735.

Jean Vanduren & Pierre de Hont, Libraires, ont imprimé & débitent par souscription, le XIII. & dernier Tome de l'Histoire d'Angleterre de M. Rapin Thoyras, continuée jusqu'à l'avénement du Roi George I. ce XIII. Volume se trouve aussi à Amsterdam, chez Jean Oostervyk.

D'UTRECHT

E. Neaulme, Libraire à Utrecht, a imprimé & mis en vente le Tome 8. du *Nouveau Theatre François*, ou *Recueil des meilleures Tragedies & Comedies .... Nouvelle Grammaire*, ...r *apprendre l'Anglois*; par M.

Guill. Pesl, natif de Londres. *in* 8.

FRANCE.

De Bourdeaux.

Jean la Cornet, Imprimeur, a mis sous presse un ouvrage intitulé, *La science & la Pratique du Pilotage*, à l'usage des éleves d'Hydrographie, dans le Collége Royal de la Compagnie de Jesus, à la Rochelle, par le P. le Vallois, Jésuite Mathématicien dans le même College. Le Livre se vendra chez Michel Salvin, Libraire à la Rochelle.

De Marseille.

Au sujet de ce Traité du Pilotage, nous dirons un mot, quoiqu'un peu tard, d'un autre du même genre, dont voici le titre. *Elémens de Pilotage, par le P. Pezenas. de la C. de J. Professeur d'Hydrographie à Marseille.* la même, *chez la veuve Boy & fils, Imprimeur du Roy, de la Ville, & du College: & se vend chez L. Bremond,*

sur le port à Marseille, au coin de Reboul. 1733. cet *in* 12. de 161. pages, outre l'ordre & la netteté des principes & de la pratique pour les commençans qui se destinent à la Marine, contient pour les sçavans, une démonstration nouvelle & curieuse des Cartes réduites, & de la Loxodromie.

De Paris.

Abenzaid, Empereur des Mogols, Tragedie, par M. l'Abbé le Blanc, chez Prault fils: Quay de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-neuf à la Charité. 1736. *brochure in*-8°. Le sujet est tiré de *l'Histoire Orientale*, nouveau Trésor, (dit l'Auteur,) où peuvent puiser ceux qui travaillent pour le Théatre. En effet, cette Histoire, indépendemment de celle des Grecs, des Romains, & de la nôtre, peut beaucoup fournir à la scene; & il est peut-être vrai de dire, que les Poëtes manquent plus aux Sujets, que les Sujets aux Poëtes. M. le Blanc a traité le sien avec tant d'art & de soins qu'il n'a pas moins satisfait ses

Lecteurs que ses Spectateurs : double mérite qui se rencontre rarement dans la carriere du Theatre. Nous devons ajouter à l'honneur du Libraire que cette édition est parfaitement belle.

Oratio habita in instauratione Scholarum Collegii Dormano-Bellovaci à Joanne Baptista Ludovico Crevier, die 3. Octob. 1735. *Paris, chez Quillau & Desaint.* Dans cette harangue sur les vrayes beautez de l'éloquence, l'on reconnoît non seulement un grand Orateur, mais encore un sçavant Auteur de la nouvelle édition de Tite-Live. On a applaudi aux traits qui caractérisent M. Rollin.

Catalogue raisonné des Coquilles & autres curiosités naturelles. Volume in-12. chez Flahault, au Palais, Galerie des Prisonniers ; & Prault fils, Quay de Conti, 1736.

A la tête du Catalogue, l'Auteur a joint des Observations générales sur les Coquilles : une Liste des principaux Cabinets, tant de France que de Hollande, où les curieux ont rassemblé des Coquillages de toutes les especes ; une autre Liste des Auteurs

les plus rares, qui ont traité de cette matiere; & une Table alphabétique des noms arbitraires, tant François que francisés attribués aux Coquillages, par ceux qui se font une étude de cette partie de l'Histoire naturelle. Nous parlerons incessamment plus en détail de cette collection intéressante pour quiconque sçait admirer les productions & les jeux de la Nature.

L'idée de la Religion Chrétienne où l'on explique succinctement tout ce qui est nécessaire pour être sauvé: chez François Jouenne, ruë saint Jacques. 1735. *in-12.*

Les Panégyriques des Martyrs, par S. Jean Chrysostome, traduits du Grec, avec un Abregé de la vie des mêmes Martyrs, par le R. P. de Bonrecueil, Prêtre de l'Oratoire. Vol. *in-8o.* chez Charles Osmont, Jacques Clousier, & Henri, Libraires, ruë S. Jacques. Cet Ouvrage contient un précis solide & instructif des preuves invincibles qui établissent la vérité des principaux Dogmes de la Religion Chrétienne contre les Hérétiques, & la pratique des plus Héroïques Maximes de la Morale Evangélique.

AVERTISSEMENT.

POUR rassembler sous un point de vûë, les différentes parties de la Méthode proposée pour les quadratures des Courbes, dans les Mémoires précédens, il faut lire les Mémoires de Janvier & Septembre 1735. immédiatement après celui d'Octobre 1734. qui doit être corrigé sur l'Errata du mois suivant; on lira ensuite les Mémoires de Novembre & Décembre 1734. & Décembre 1735.

Page 1874. Mémoires de Septembre 1735. derniere ligne, lisez N.T. : : *g*. 1. au lieu de K. T. : : *g*. 1.

Errata de Décembre 1735.

PAge 2554. ligne 23. lisez $(a - \frac{1}{2} a \sqrt{2})$

Page 2555. ligne 7. lisez $- \frac{24}{10} a \sqrt{2}$

Page 2557. ligne 8, lisez article 5.

Page 2561. ligne 5. lisez $\frac{5}{1000000}$

& ligne 19. $- \frac{24}{10} a$

Errata du mois de Février 1736.

PAge 243. ligne 6. qui est de sa dépendance, *lisez* qui est de la dépendance du Dannemark.

Page 324. ligne 21. *nec potestas*, lisez *nec potest eas*.

TABLE DES ARTICLES du mois de Mars 1736.

ART. XXVII. HIstoire du Théatre François, depuis son origine jusqu'à présent. &c. Tom. 2. page 390.

ART. XXVIII. *An & quo usque Principem, aliasque Personas illustres deceat Litteras atque Scientias excoluisse.* &c. Discours où l'Auteur examine, s'il sied & jusqu'à quel point il convient aux Princes de cultiver les Lettres & les Sciences. &c. 419

ART. XXIX. Histoire Littéraire de la France. Tom. 2. qui comprend le V. siécle de l'Eglise. &c. 428

ART. XXX. *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis* &c. ou Bibliothéque des Ecrivains de la Congrégation du Mont-Cassin & de Sainte Justine, depuis son Institution jusqu'à présent, &c. 447

ART. XXXI. Lettre d'un Théologien sur le Mistere de la Trinité, avec les repliques & l'éxamen de son systême, &c. 3 Volumes in-12. 471

ART. XXXII. Histoire d'Angleterre &c. Tom. 12. 486

ART. XXXIII. Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique, de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, &c. 521

ART. XXXIV. Histoire des Révolutions de Pologne, &c. 554

ART. XXXV. Nouvelle Littéraires. 564

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le Gard des Sceaux le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.